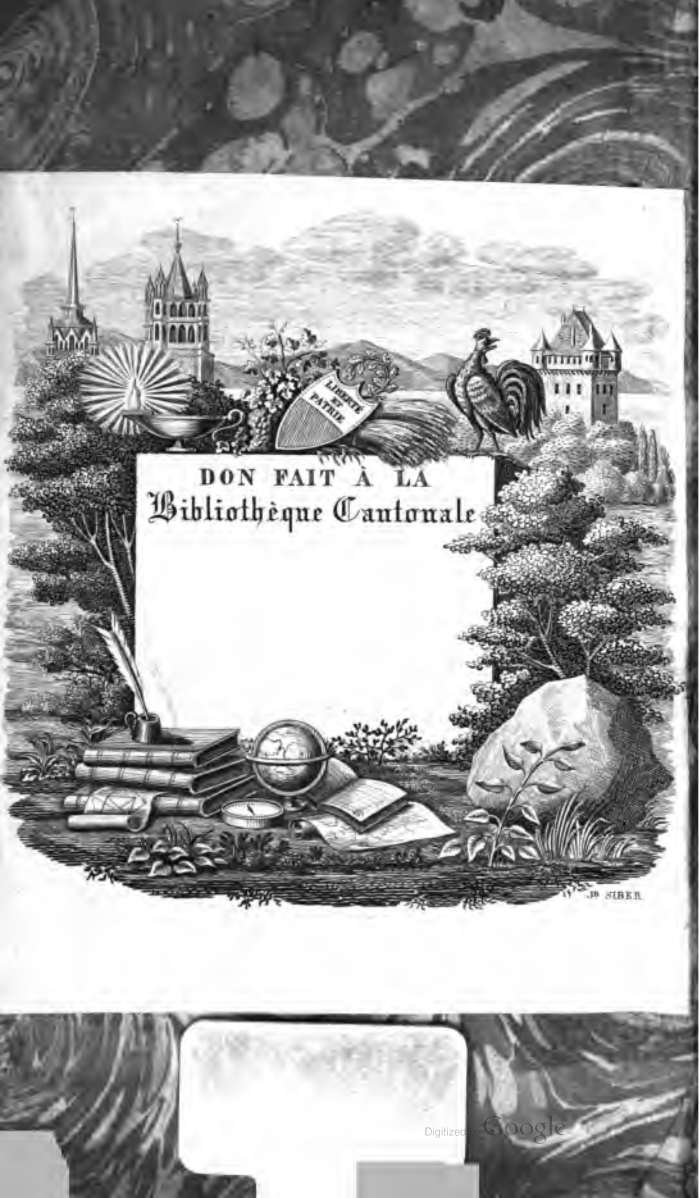



LIBERTÉ ET PATRIE
DON FAIT À LA
Bibliothèque Cantonale
J^D SIBER



HISTOIRE NATURELLE, CIVILE, ET ECCLESIASTIQUE DE L'EMPIRE DU JAPON:

Composée en Allemand

Par ENGELBERT KÆMPFER,

Docteur en Medecine à Lemgow;

Et traduite en François sur la Version Angloise de

JEAN-GASPAR SCHEUCHZER

Membre de la Societé Royale, & du College des Medecins, à Londres.

Ouvrage enrichi des Plans & des Cartes nécessaires.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,
Chez HERMAN UYTWERF.
M. DCC. XXXII.

TABLE DES CHAPITRES DU TROISIEME TOME DE CETTE HISTOIRE.

SUITE DU LIVRE CINQUIEME.

APPENDICE OU SUPPLE'MENT DE L'HISTOIRE DU JAPON.

APPENDICE SECOND DE L'HISTOIRE DU JAPON.



HIS-



HISTOIRE DU JAPON.

SUITE DU LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE IX.

*De notre Voyage d'*OSACCA *à* MIACO *demeure ordinaire des Empereurs Ecclesiastiques hereditaires, avec une Description de ces deux Villes.*

OSacca est une des cinq grandes Villes Imperiales : sa situation est également agreable & commode, dans la Province de Setzu. Elle est dans une plaine fertile sur les bords d'une riviere navigable, au 35. degré 50. minutes de latitude septentrionale : defendue au bout oriental par un château fortifié, & au bout occidental par deux bons corps de garde qui la separent des fauxbourgs. Sa longueur depuis l'Ouest à l'Est, c'est à dire depuis les fauxbourgs jusqu'au château, Description d'Osacca.

est entre trois & quatre mille pas communs; sa largeur est un peu moindre. La riviere de Jedogawa passe au Nord de la ville, coule de l'Est à l'Ouest, & ensuite se jette dans la mer voisine. Cette riviere apporte des richesses immenses à cette ville; c'est pourquoi elle merite bien que l'on en fasse une courte description. Sa source en est à une journée & demie au Nord-Est: là elle sort d'un lac qui est au cœur du pays, dans la Province d'Oomi, & qui se forma, selon les Japonnois, dans l'espace d'une nuit; le morceau de terre qu'il occupe s'étant abîmé par un grand tremblement de terre. La riviere sort de ce lac près du village de Tsimatsfas où elle a un double pont magnifique; il est double à cause d'une petite Isle qui le separe, & sur laquelle l'un des ponts finit & l'autre commence. Elle coule ensuite près des petites villes d'Udsi & de Jedo, la derniere desquelles lui a donné son nom: de là elle continue son cours jusqu'à Osacca, & une lieue avant qu'elle entre dans la ville, il s'en separe un bras qui va droit à la mer: cette diminution est reparée par deux autres rivieres nommées Jamattagawa, & Firanogawa, qui se jettent dans celle d'Osacca précisément devant la ville au Nord du château; on les traverse sur des ponts magnifiques; toutes ces eaux jointes ensemble ayant arrosé un tiers de la ville, une partie en est conduite par un large canal pour fournir la partie du Sud qui est la plus grande, & habitée par les gens les plus riches. Pour cet effet, on a coupé divers petits canaux, que l'on remplit des eaux du grand, & que l'on fait passer dans les principales rues. D'autres canaux reportent l'eau au grand bras de la riviere; ces derniers sont assez profonds pour de petits bateaux qui peuvent entrer dans la ville, & apporter les marchandises devant la porte des marchands. Tous ces differens canaux coulent le long des rues, sont tous fort reguliers, & d'une largeur proportionnée: on a bâti dessus plus de cent ponts, plusieurs desquels sont d'une beauté rare. Quelques uns des canaux à la verité sont pleins de vase, & ne sont pas nettoyez, quel-

quelquefois faute d'une quantité d'eau suffisante. Un peu au dessous à la sortie du canal dont nous avons parlé ci-dessus, qui fournit la ville d'eau, un autre bras se separe du grand Courant du côté du Nord : les eaux de celui-ci sont basses, & il n'est pas navigable, mais coule à l'Ouest avec beaucoup de rapidité, & se perd enfin dans la mer d'Osacca. Le grand Courant qui est au milieu continue son cours dans la ville, au bas bout de laquelle il se tourne à l'Ouest; & après avoir fourni les fauxbourgs & les villages qui sont au-dessus de la ville, il se separe en plusieurs branches, & se jette enfin dans la mer par differentes embouchures. (Voyez la Planche VIII.) Cette riviere est étroite ; mais profonde & bien navigable. Depuis son embouchure en remontant jusqu'à Osacca, & plus haut, il y a rarement moins de mille bateaux qui montent & descendent les uns avec des marchands, les autres avec des Princes ou Seigneurs de l'Empire qui demeurent à l'Ouest d'Osacca, lorsqu'ils vont ou qu'ils reviennent de la Cour. Les bords de la riviere sont relevez des deux côtez avec des marches de pierre de taille, de sorte qu'ils paroissent comme des escaliers continuez : & l'on peut prendre terre par-tout où l'on veut. On a bâti des ponts sur la riviere, qui sont magnifiques, à trois ou quatre cens pas de distance l'un de l'autre, plus ou moins : tous sont bâtis du meilleur cedre du pays & le mieux choisi. Ils sont bordez des deux côtez d'une balustrade ornée sur le haut avec des boules de cuivre jaune. J'ai compté dix de ces ponts, trois desquels sont remarquables par leur longueur, à cause qu'ils sont sur le grand bras de la riviere, là où il est le plus large. Le premier & le plus reculé à l'Est a soixante brasses de longueur, il est porté sur trente arches, chacune par cinq fortes poutres ou davantage. Le second est exactement la même chose dans ses proportions. Le troisieme est sur les deux bras de la rivere là où elle se partage. Celui-ci a cent cinquante pas de longueur: de là à l'extremité de la ville il y a sept autres ponts Les ponts.

 qui

qui sont moins longs à mesure que la riviere s'étrecit; leur longueur est depuis vingt jusqu'à soixante brasses, & ils sont appuyés à proportion, sur dix ou trente arches. Les rues pour la plupart sont étroites, mais regulieres, & se coupent l'une l'autre à angles droits, allant les unes vers le Sud, & les autres vers l'Ouest. Je dois excepter pourtant cette partie de la ville qui est du côté de la mer, à cause que les rues vont Ouest-Sud-Ouest, le long des diverses branches de la riviere. Les rues sont propres, quoiqu'elles ne soient pas pavées; cependant, pour la commodité des passans, il y a un petit pavé de pierre de taille, le long des maisons de chaque côté de la rue. Au bout de chaque rue il y a de bonnes portes que l'on ferme la nuit, pendant lequel temps il n'est permis à personne d'aller d'une rue à l'autre sans une permission expresse, & un passeport de l'Ottona, ou Officier, qui commande dans la rue. Il y a aussi dans chaque rue un endroit entouré de balustrades, où l'on tient tous les instrumens necessaires en cas de feu. Tout auprès est un puis couvert, pour les mêmes besoins. Les maisons, selon les loix fondamentales, & la coutume du pays, n'ont pas plus de deux étages, chacun d'une brasse & demi ou de deux brasses de haut; elles sont bâties de bois, de chaux & d'argile: la façade presente la porte, & une boutique où les marchands vendent leurs marchandises, ou bien un lieu ouvert où les artisans & les ouvriers travaillent à decouvert, & à la vue d'un chacun, à leur métier ou à leurs arts. Du haut de la boutique ou chambre pend une piece de drap noir, en partie pour ornement, & en partie aussi pour les defendre du vent & des injures de l'air: on suspend au même endroit des échantillons ou des modeles de ce qui se vend dans les boutiques. Le toit est plat, & dans les bonnes maisons il est couvert avec des toiles noires, qu'on fait tenir avec de la chaux; le toit des maisons ordinaires n'est couvert ordinairement que de bardeaux ou de coupeaux de bois. Toutes les maisons en dedans sont tenues admirablement propres:

Les maisons.

elles n'ont ni tables, ni chaises, ni aucun autre meuble, comme nos apartemens en Europe en sont fournis: l'escalier, les balustrades, & les lambris sont tout vernissez, le plancher est couvert de nattes fort propres & de tapis; les chambres ne sont separées l'une de l'autre que par des paravents, de sorte qu'en les ôtant, de plusieurs chambres on n'en fait qu'une, & au contraire d'une on en fait plusieurs, s'il est necessaire. Les murailles sont tapissées de papier brillant, peint curieusement de fleurs d'argent: le haut de la muraille, quelques pouces au dessous du plat-fond, est ordinairement nud & enduit seulement d'une argile couleur d'orange, que l'on tire de la terre auprès de la ville, & qui à cause de sa beauté est portée dans plusieurs Provinces éloignées. Les nattes, les portes, & les paravents sont tous de la même grandeur, savoir une brasse de long, & la moitié en largeur: les maisons même & leurs differentes chambres sont bâties à proportion d'un certain nombre de nattes, plus ou moins. Il y a ordinairement un joli jardin derriere la maison, avec une colline artificielle & toute sorte de fleurs, tels que j'en ai décrits ailleurs. Derriere le jardin est le bain, ou l'étuve pour se baigner, & quelquefois une voute, ou plûtôt un petit endroit avec des murailles épaisses d'argile & de mortier, pour y resserrer en cas de feu les meubles les plus precieux.

Osacca est gouverné par des Maires, & par la cour des Ottona Chefs de Communauté, ou Officiers commandans de chaque rue. Les Maires & les Ottona sont subordonnez à l'autorité de deux Gouverneurs Imperiaux, qui ont aussi le Commandement sur tout le pays voisin, villages & hameaux. Ils resident à Osacca alternativement chacun une année; & tandis que l'un d'eux est au lieu de son gouvernement, l'autre est avec sa famille à Jedo capitale de l'Empire, & demeure ordinaire de l'Empereur. Le gouvernement des quatre autres villes Imperiales est sur le même pied, avec cette difference seulement qu'à Nagazaki il y a trois Gouverneurs, dont deux y resident & commandent tour à tour, tandis que le

Gouvernement d'Osacca.

le troisieme demeure à la Cour pendant un an. Les deux Gouverneurs de Miaco sont obligez d'aller à la Cour seulement une fois en trois ans. Je ne m'étendrai point sur les reglemens de la police tels qu'on les observe à Osacca, & l'ordre qui est observé dans les rues; c'est la même chose qu'à Nagasaki, dont j'ay donné une description ample dans le second & le troisieme Chapitre du quatrieme Livre, où je renvoye le lecteur. Je remarquai seulement une particularité par raport au guet de nuit, & à la maniere dont on y annonce les heures de la nuit; car, au lieu qu'à Nagasaki les gens du guet le font en frappant deux rouleaux de bois l'un contre l'autre, on se sert à Osacca d'un different instrument musical pour marquer chaque differente heure. Ainsi l'on fait connoitre la premiere heure après le soleil couché en battant un tambour; la seconde en battant un gum-gum (c'est un instrument en forme d'un grand bassin plat, qui étant frappé fait un bruit fort & perçant;) la troisieme, ou minuit, en sonnant une cloche, ou plûtôt en la battant avec un bâton de bois. La premiere heure après minuit, ils battent encore le tambour, la seconde le gum-gum, la troisieme la cloche. Cette troisieme heure après minuit ou sixieme heure de la nuit, est aussi la derniere, & finit par le lever du soleil. Je remarquerai ici une fois pour toutes, que le jour comme la nuit sont divisez par les Japonnois en six portions égales ou heures; & cela tout le long de l'année: de là vient que dans l'Eté les heures du jour sont plus longues que celles de la nuit, & en Hiver c'est tout le contraire.

Nombre des habitans.

Osacca est extrêmement peuplé, & si nous en voulons croire ce que les Japonnois pleins de vanterie nous en disent, elle peut lever une Armée de 80000 hommes de ses habitans seulement. C'est la plus marchande du Japon, à cause qu'elle est dans une situation très avantageuse pour faire le Commerce tant par terre que par eau. C'est la raison qui fait qu'elle est si fort remplie de riches marchands, d'artisans, & d'ouvriers. Les vivres y sont à bon marché, quoique la ville soit si peuplée: l'on peut même y avoir à aussi

aussi bon marché qu'ailleurs ce qui ne sert qu'au luxe & à la sensualité; aussi les Japonnois appellent-ils Osacca le theatre universel des plaisirs & des divertissemens: on peut y voir representer tous jours des pieces de theatre, tant en public que dans les maisons des particuliers: les Saltinbanques, les joueurs de gobelets qui savent faire des prestiges & des tours extraordinaires, tous les montreurs de raretez qui ont à faire voir quelque animal monstrueux, rare, ou dressé à faire des tours, s'y rendent de tous les endroits de l'Empire, assurez qu'ils sont d'y gagner de l'argent plus que par-tout ailleurs. Il suffit d'en donner un exemple: il y a quelques années que notre Compagnie des Indes Orientales envoya de Batavia un Casuar (c'est un grand oiseau des Indes, qui avale des pierres, & des charbons ardens) pour en faire un present à l'Empereur. Cet oiseau ayant eu le malheur de ne pas plaire à nos rigides Censeurs, les Gouverneurs de Nagasaki, à qui il appartient de marquer quels sont les presens les plus agreables à l'Empereur, nous eumes ordre de le renvoyer à Batavia; sur quoi un riche Japonnois, grand amateur de ces sortes de curiositez, nous assura que s'il avoit eu la permission de l'acheter, il en auroit donné volontiers mille Thails; étant certain que dans une année de temps, il auroit gagné le double du prix en le montrant à Osacca. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un grand nombre d'étrangers & de voyageurs se rende tous les jours dans cette ville, où ils peuvent dépenser leur argent, & passer leur temps avec plus de plaisir peut-être, qu'en pas un autre endroit de l'Empire. Tous les Princes & Seigneurs, qui demeurent à l'Ouest d'Osacca, ont leurs maisons dans cette ville, & des domestiques pour les servir pendant leur passage. Cependant, il ne leur est pas permis de s'y arrêter plus d'une nuit: outre cela, lors de leur depart, ils sont obligez de prendre le chemin qui est hors de la vue du château. L'eau qu'on boit à Osacca est un peu somache, mais en recompense ils ont le meilleur Sacki de tout l'Empire, que l'on brasse abondamment dans le prochain village de Tenusij, & qui est trans-

porté dans plusieurs autres Provinces, même hors du pays par les Hollandois & les Chinois.

Château d'Osacca.

A l'Est de la ville, ou plûtot à son extremité au Nord-Est, est le fameux Château bâti dans une grande plaine; nous passâmes tout auprès en allant à Miaco: il fut bâti par l'Empereur Taico: il est quarré, & l'on n'en peut faire le tour qu'en une heure de promenade; il est bien fortifié avec des bastions ronds, selon l'architecture militaire du pays. Il n'y en a point dans tout l'Empire, après le Château de Fingo, qui le surpasse en étendue, en magnificence, & en force; il est defendu du côté du Nord par la riviere de Jodogawa qui baigne ses murs après qu'elle a reçu deux autres rivieres; & quoique toutes ces eaux jointes ensemble fussent d'une largeur considerable, on a pourtant jugé à propos, pour plus de sureté, d'élargir le lit de la riviere. Du côté de l'Est les murailles du château sont baignées par la riviere de Kasijwarigawa, avant qu'elle se jette dans le grand bras de la riviere de Jodogawa. Au delà de la riviere de Kasijwarigawa, vis à vis du château, est un grand jardin qui en depend. L'extremité du Sud & de l'Ouest est bornée par la ville. Les appuis de la muraille en dehors sont extraordinaires, je croi qu'ils ont au moins sept brasses d'épaisseur. Ces éperons soutiennent une muraille haute & épaisse, bordée de pierre de taille, qui a au dessus un rang de sapins ou de cedres. Je pris garde qu'il y avoit une petite porte étroite avec un petit pont pour entrer dans le château. C'est tout ce que nous pumes remarquer de la situation & de l'état present de ce fameux édifice. A l'egard des autres particularitez, voici ce que j'en ai appris des gens du pays. Après avoir passé la premiere muraille, on voit un second château de la même architecture que le premier, mais plus petit. Après être entré dans ce dernier, on arrive au troisieme, qui est au cœur de tout l'édifice, & qui selon la coutume du pays à les angles ornez de belles tours à plusieurs étages. Il y a dans ce troisieme château, qui est aussi le plus élevé des trois, une tour magnifique, haute de plusieurs étages, dont

dont le toit le plus haut est couvert & orné avec deux grands poissons monstrueux, qui au lieu d'écailles sont couverts d'Ubangs d'or parfaitement polis. Lorsque le soleil brille, ils en reflechissent les rayons si fortement qu'on peut les voir de Fiongo. Cette tour fût entierement brûlée il y a environ trente ans (en comptant au-dessus de cette année 1691). On voit, à la porte qui mene au second château, une pierre noire & polie, qui fait une partie du mur. Sa grosseur extraordinaire & sa pesanteur, & cette circonstance qu'elle a été portée par eau à Osacca, font que les gens du pays la regardent comme une merveille: elle a cinq brasses de long, & à peu près la même épaisseur; ainsi elle est presque de figure cubique. Ce fut un Gouverneur de Fiongo, qui ayant eu ordre de l'Empereur Taico, lorsqu'il faisoit bâtir ce château, de faire venir de grandes pierres, fit joindre six grandes barques ponr transporter celle-ci à Osacca: on l'avoit tirée de l'Isle d'Initzuma, située à cinq lieues de Tomu du côté d'Osacca. L'Empereur fit bâtir ce château pour la sureté de sa personne, & pour executer ce dessein, il se saisit d'une occasion favorable. Ayant declaré la guerre aux habitans de la Corée, il trouva le moyen par là d'écarter plusieurs des plus puissans Princes & Seigneurs de l'Empire, qu'il avoit le plus sujet de craindre; il les tira de leur Cour & de leurs Etats, & les envoya à cette expedition. On tient toujours une grosse garnison dans ce château, tant pour garder les tresors de l'Empereur, & les revenus des Provinces occidentales que l'on y accumule, que pour tenir les mêmes Provinces en respect & dans la soumission, & empêcher les Princes du côté de l'Occident du Japon d'attenter quoi que ce soit contre la sureté de l'Empereur, & de l'Empire. Deux des principaux favoris de l'Empereur ont le commandement du château, & de la garnison, tour à tour, chacun pendant trois ans. Lorsqu'un des Gouverneurs retourne de la Cour au lieu de son gouvernement, son Predecesseur doit d'abord sortir du château & aller à la Cour lui-même, pour y rendre compte de sa conduite: &

ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il ne lui est pas permis de voir ni de parler à son Successeur, mais il doit lui laisser ses instructions par écrit dans l'appartement qu'il a dans le Château. Les Gouverneurs dont nous parlons n'ont rien du tout à voir aux affaires qui regardent la ville d'Osacca, & ils n'ont rien à demêler avec les Gouverneurs de la ville: cependant, ils leur sont superieurs quant au rang; ce qu'on doit inferer de ce que le dernier President du tribunal de Justice à Miaco, qui est un des principaux Officiers de la couronne, & comme le bras droit de l'Empereur, fut élevé à ce poste éminent, immediatement après celui de Gouverneur de ce château.

Notre audience du Gouverneur.

Le dimanche 25 de Fevrier, nous fumes admis à l'audience du Gouverneur de la ville: nous nous fimes porter chez lui dans des Cangos, suivis de tout notre train d'Interpretes, & autres Officiers. Il y a une demie heure de chemin depuis notre hôtellerie jusqu'au palais du Gouverneur, qui est à l'extremité de la ville dans une place quarrée vis à vis du château. Nous sortimes de nos Cangos tout près de la maison, & nous primes chacun un manteau de soye, que l'on regarde de même qu'un habit de ceremonie, tel que les Japonnois en portent en ces occasions. Nous traversames un passage de trente pas de long, pour entrer dans une salle, ou corps de garde: nous y fumes reçus par deux gentilshommes du Gouverneur, qui nous firent asseoir avec beaucoup d'honnêteté, en attendant que l'on fit savoir notre arrivée à leur maitre. Quatre soldats étoient en faction à notre gauche, quand nous entrames; & après eux nous trouvames huit autres Officiers de la cour du Gouverneur, tous assis sur leurs genoux & leurs talons. On regarde cette maniere de s'asseoir comme plus respectueuse que la maniere ordinaire de s'asseoir les jambes croisées. La muraille à notre droite étoit garnie d'armes suspendues & rangées dans un bon ordre. Il y avoit quinze halebardes d'un côté, vingt lances au milieu, & dix-neuf piques de l'autre côté: ces dernieres

nieres étoient ornées de franges à l'extremité. De là nous fumes conduits par deux des Secretaires du Gouverneur au travers de quatre chambres, dont on auroit pu faire une seule salle d'audience en ôtant les paravents. Je remarquai en les traversant que les murailles en étoient ornées avec des arcs d'environ une brasse & demie de longueur, des sabres, & des simeterres : il y avoit aussi des des armes à feu renfermées dans de riches étuis noirs & vernissez. Dans la salle d'audience où étoient assis sept des gentilshommes du Gouverneur, les deux Secretaires s'assirent eux-mêmes à trois pas de nous, & nous donnerent du thé, s'entretenant avec beaucoup de civilité, jusqu'à ce que le Gouverneur parût lui même, accompagné de deux de ses fils, l'un âgé de dixhuit ans, & l'autre de dix-sept. Il s'assit à dix pas de distance dans une autre chambre ouverte du côté de la salle d'audience, en deplaçant trois jalousies, au travers desquelles il nous parloit. Il nous parut avoir quarante ans, de taille moyenne, vigoureux, actif, & d'un air mâle : il avoit le visage large : fort honnête dans son entretien, & parlant avec beaucoup de douceur & de modestie. Il étoit habillé d'un habit noir modeste, & portoit une robe de ceremonie grise sur son habit ordinaire; il n'avoit alors aussi qu'un simeterre commun. Sa conversation roula principalement sur les articles suivans. *Que le temps étoit presentement bien froid, que nous avions fait un grand voyage, que c'étoit une faveur singuliere d'être admis à la presence de l'Empereur, & qu'entre toutes les nations du monde les seuls Hollandois avoient cet honneur.* Il nous demanda ensuite *si nous n'avions pas beaucoup de plaisir à voir leur pays, après les embarras d'un voyage si long & si fatigant?* Il nous promit enfin, qu'à cause que le President de Miaco qui expedie les passeports necessaires pour notre voyage à la Cour n'étoit pas encore de retour de Jedo, il nous en donneroit lui-même qui seroient de la même validité, & qu'il nous les envoyeroit le lendemain matin. Il nous assura aussi qu'il nous procureroit volon-

tiers des chevaux, & tout ce qui nous seroit necessaire pour notre voyage. Nous le remerciames de notre côté de ses offres obligeantes, & nous le priames d'accepter un petit present qui consistoit en quelques pieces d'étoffe de soye, comme une marque de notre reconnoissance. Nous fimes encore quelques presens aux deux Secretaires ou Intendans de sa maison, & ayant pris notre congé, ils nous reconduisirent au corps de garde: là nous primes congé d'eux aussi, & nous en retournames par le même passage dont nous avons parlé, dans nos Cangos: nos Interpretes nous permirent de marcher un peu, ce qui nous donna l'occasion de voir le dehors du fameux Château que nous avons décrit ci-dessus. Nous entrames ensuite dans nos Cangos, & nous fumes reportez à notre hôtellerie par une autre longue rue. Nous avions porté des presens pour le second Gouverneur; mais comme il ne se trouva pas alors à Osacca, il nous falut attendre jusqu'à notre arrivée à Jedo, pour consulter un des Gouverneurs de Nagazaki qui étoit alors dans la Capitale, & savoir de lui comment nous en disposerions; car nous devons nous comporter dans ce pays avec une circonspection extrême, de peur d'encourir le mecontentement de quelqu'un des Grands de cet Empire.

Le lundi 26 de Fevrier, nous sejournames à Osacca, selon la coutume.

Le Mardi 27 de Fevrier, nous y sejournames aussi, les preparatifs de notre voyage n'étant pas encore en état: nous louames quarante chevaux & quarante-un portefaix, après avoir disputé vivement avec nos Interpretes, qui vouloient que nous en eussions davantage: nous eussions bien pu nous passer à moins, sans nos voleurs d'Interpretes, qui voituroient une bonne quantité de hardes ou marchandises, sous notre nom, & à nos dépens. L'après midi, nous envoyames notre ancien premier Interprete au Gouverneur de la ville, pour prendre congé de lui en notre nom, & lui demander les passeports qu'il nous voit promis lors de notre audience; ce qui fut d'abord

bord accordé, & l'Interprete fut chargé de sa part de nous souhaiter un heureux voyage.

Le Mecredi 28 de Fevrier, nous partimes à la pointe du jour, pour aller à Miaco, où nous voulions arriver le même jour: cette ville n'est qu'à treize lieues d'Osacca, ou une assez bonne journée, savoir trois lieues jusqu'à Suda, deux de là à Firacatta, trois jusqu'à Jodo, & cinq de Jodo à Miaco, en passant par Fusimi. (*Le lecteur est prié de consulter sur cela la Planche VIII. qui est la Carte de la route depuis Osacca jusqu'à Fammamatz.*) Sortant d'Osacca, nous passâmes sur le Kiobas, comme on l'appelle ici, ou le pont qui mene à Miaco: il est sur la riviere precisément sous le Château; nous traversâmes ensuite pendant une lieue des champs de ris, alors tout couverts de boue, marchant sur une chaussée basse, élevée sur les bords de la riviere de Jodogawa, que nous avions à notre gauche. Nous vimes aussi, du même côté, plusieurs maisons dispersées pendant une demie lieue au delà d'Osacca, & qui font partie des fauxbourgs de la ville. Le long des bords de la riviere de Jodogawa, il y a un grand nombre d'arbres de Tsanadil plantez tout le long. Cet arbre vient au Japon aussi grand que les Chênes dans nos pays, il a une écorce fort rude; il n'avoit point alors de feuilles, à cause de l'hiver, mais ses branches étoient chargées d'un fruit jaune, dont les gens du pays tirent de l'huile. Le pays tout autour est peuplé extraordinairement, & le grand nombre de villages qu'on trouve sur le grand chemin sont si proches l'un de l'autre, que peu s'en faut qu'ils ne fassent une rue continuelle depuis Osacca jusqu'à Miaco: les principaux villages & les plus grands n'ont pas moins de 200 maisons chacun, savoir Immitz, Morigutz où l'on prepare la meilleure Canelle, Sadda, Defudsi. Après cela vient Firacatta, qui contient près de 500 maisons: nous y arrivames à neuf heures & demie du matin, n'étant qu'à cinq lieues d'Osacca. Nous nous y arrêtames une demie heure pour dîner. Il y a dans le village un grand nombre d'hôtelleries, de cabarets à Thé & à Sacki, où l'on peut

trouver toujours à juste prix quelque chose de chaud pour manger. On connoit facilement ces hôtelleries, & maisons publiques, par les filles qui avec leurs visages extrêmement fardez se tiennent à la porte, & sollicitent les voyageurs à y entrer. Dans cet endroit nous remarquames à notre gauche, de l'autre côté de la riviere, un château blanchi qui est la residence d'un petit Prince; il fait un bel effet vû de loin. Après diner nous continuames notre chemin, & nous traversames le village de Fatzuma qui est de 200 maisons, & celui de Fasimotto, qui en a 300. Nous arrivames ainsi à la petite ville de Jodo. Fasimotto est remarquable par la quantité d'hôtelleries & de lieux de debauche. La petite ville de Jodo, celebre pourtant, est entourée d'eau, & a outre cela plusieurs canaux qui coupent la ville, & qui sont derivez de la riviere qui l'entoure. Les fauxbourgs consistent en une rue longue, par laquelle nous allames à un magnifique pont de bois nommé Jodo Obas: il a quatre cens pas de longueur, & est supporté par quarante arches auxquelles repondent un pareil nombre de balustrades ornées au haut avec des boules de cuivre jaune: tout cela fait un très bel effet. Au bout du pont, il y a une porte simple bien gardée, par où nous entrames dans la ville; elle est agreable & commodément située: elle a des maisons bien bâties; le peu de rues qu'elle a se coupent l'une l'autre à angles droits, & vont les unes à l'Est les autres au Sud. Il y a un grand nombre d'ouvriers à Jodo. Au côté occidental de la ville est le Château, bâti de brique au milieu de la riviere: il a à chaque angle des tours magnifiques, qui ont plusieurs étages, de même qu'au milieu des murs, ce qui donne un aspect magnifique & agreable à tout le bâtiment. La place qui est devant le Château est renfermée par une forte muraille de brique, qui va jusques dans la ville. Ce Château est la demeure du Prince Fondaisiono. Sortant de Jodo nous passames encore sur un pont de deux cens pas de long, soutenu par vingt arches; il nous mena à un autre fauxbourg, au bout duquel il y avoit un bon corps

de

de garde. Nous laissâmes à notre droite, & de l'autre côté de la riviere, quoique hors de la portée de l'œil, le gros village ou petite ville ouverte d'Udsij, celebre dans tout le Japon à cause qu'elle produit le meilleur Thé, qui, à cause de sa bonté extraordinaire, est cultivé avec soin, & envoyé à Jedo pour l'usage propre de l'Empereur. (Voyez l'Histoire du Thé dans l'Appendice.) Apres deux heures de marche, nous arrivames à deux heures après midi, à la ville de Fusijmi. Cette petite ville ouverte, ou pour mieux dire ce village, ne contient que peu de rues, la plupart plus larges que longues à proportion; quelques unes d'une longueur raisonnable. Les unes vont du côté des collines couvertes de bois que nous laissions à la droite, ou au côté de l'Est de la ville. De petits bras de la riviere, dont nous avons parlé plus haut, coulent dans la ville & au dehors. La rue du milieu, & la principale de Fusijmi, s'étend jusqu'à Miaco: elle est contiguë aux rues de cette Capitale, residence de l'Empereur Ecclesiastique du Japon: de sorte que l'on pourroit appeller Fusijmi le fauxbourg de Miaco; d'autant mieux que cette grande ville n'est point entourée de murailles, & qu'elle est toute ouverte du côté de la campagne. Il étoit ce jour-là Tsitats pour les Japonnois, ou le premier jour du mois, qu'ils observent comme un Dimanche ou un jour de fête, visitant les Temples, se promenant dans les champs, & recherchant toute sorte de divertissemens. Ainsi nous trouvames la grande rue dans laquelle nous marchions, pendant quatre heures avant d'arriver à notre hôtellerie, remplie d'une foule d'habitans de Miaco qui se promenoient hors la ville, pour prendre l'air, & visiter les Temples voisins. Les femmes surtout étoient toutes bien mises, avec des robes de differentes couleurs, à la maniere de Miaco, portant un voile de soye couleur de pourpre, sur le front, & de grands chapeaux de paille pour les defendre de l'ardeur du soleil. Nous rencontrames aussi quelques especes particulieres de mendians habillez d'une maniere bouffonne, & d'autres ridiculement masquez. Plusieurs marchoient sur des échas-

Fusijmi.

Mendians.

ses

ses de fer, d'autres portoient sur leurs têtes de grands pots avec des arbrisseaux verds dedans: les uns chantoient, les autres siffloient; les uns jouoient de la flûte, les autres frapoient de petites cloches. Nous vimes tout le long de la rue une grande quantité de boutiques ouvertes, des joueurs de passe-passe, & des farceurs qui divertissoient la multitude. Les Temples que nous avions à notre droite en arrivant à la ville, étant bâtis sur le penchant des collines vertes voisines, étoient illuminez avec plusieurs lampes, & les Prêtres battant les cloches avec des marteaux de fer, faisoient un bruit qu'on pouvoit entendre de bien loin. Je remarquai un grand chien blanc, fait apparemment de plâtre, qui étoit sur un autel à notre gauche dans une Chapelle ou petit Temple proprement orné: il étoit consacré au patron des chiens. Nous arrivames enfin à notre hotellerie à Miaco à six heures du soir: nous fumes d'abord conduits au premier étage dans nos appartemens, que je pourrois comparer en quelque sorte aux chambres enfumées de Westphalie, où l'on seche à la fumée le bœuf & le porc. Nous avions passé ce jour-là dans un pays fort fertile, la plupart du temps dans des champs de ris, où nous vimes de grands troupeaux de canards sauvages, si l'on doit les appeller ainsi; ils sont si familiers, que les gens qui les approchent ne les effarouchent point. Nous remarquames aussi plusieurs grands herons blancs; des cygnes, & quelques cigognes, qui cherchoient leur vie dans les champs marécageux. Nous vimes aussi les paysans qui labouroient avec des bœufs noirs, qui nous parurent maigres, & en mauvais état: on dit pourtant qu'ils travaillent bien.

Arrivée à Miaco.

D'abord après notre arrivée à Miaco, nos Interpretes furent au palais du President du tribunal de justice Matsandario Inata Cami, quoi qu'il fût alors absent: ils furent aussi aux maisons des deux Gouverneurs de la ville, Ojude Awa Cami, & Major da Akono Cami, pour leur annoncer notre arrivée en cette ville, & pour les prier d'accepter nos presens à l'ordinaire.

Ce qu'on fit à Miaco.

Le

Audience de l'Intendant du President de Justice à Miaco.

Le Jeudi 29. de Fevrier, grand matin, nous envoyames les presens pour le President de justice, & pour les Gouverneurs de Miaco, à leur palais, & nous les fimes mettre selon la coutume du pays sur de petites planches de sapin destinées à cela. Nous suivimes peu après à dix heures du matin, portez dans des Cangos: les palais de ces Seigneurs étoient à l'extremité occidentale de la ville, vis à vis du Château de l'Empereur Ecclesiastique hereditaire: on nous ordonna de sortir de nos Cangos à cinquante pas du palais du President de justice, & par respect pour son poste éminent, de faire à pied ce qui nous restoit du chemin: comme aussi d'attendre à la porte du premier corps de garde, que l'on donnât avis de notre venue. Cela fait, nous fumes conduits au travers d'une cour large de vingt pas, par où nous allames dans la salle ou antichambre de la maison, que l'on nomme Ban ou la premiere garde; c'est là le rendez-vous de quantité de Greffiers, d'Inspecteurs & de Concierges. Nous y trouvames vingt des Officiers du President, & des domestiques, assis à la file. De là nous fumes menez par deux autres chambres dans une troisieme, où l'on nous fit asseoir. Peu après, entra l'Intendant de ce Seigneur: c'étoit un vieux gentilhomme, qui paroissoit avoir plus de soixante ans: il étoit habillé d'une robe grise ou de couleur de cendre: il s'assit à quatre pas de nous, pour recevoir au nom de son maître nos complimens, & nos presens, qui étoient dans la même chambre disposez dans un bon ordre; ils consistoient en un flacon de vin couvert, outre vingt pieces de soye étrangere, d'étoffes de laine, & de lin. L'Intendant nous ayant remerciés de nos presens d'une maniere fort civile, on porta des boetes avec du tabac, des pipes, & tout l'appareil pour fumer, que l'on plaça devant nous: une tasse de Thé nous fut presentée à trois differens temps par un domestique, tandis que l'Intendant & les principaux gentilshommes qui étoient dans la chambre nous sollicitoient à boire.

Après

Après avoir demeuré là un quart d'heure, nous primes notre congé, reconduits par l'Intendant lui-même jusqu'à la porte de la chambre, & de là par les autres gentilshommes jusqu'à la porte de la rue. Cette premiere visite étant faite, nous allames de là à pied au palais du Gouverneur qui commandoit alors: il étoit nouvellement arrivé de Jedo, & ses deux Secretaires, qui sont les Maitres des ceremonies en pareilles occasions, nous dirent que leur maître n'étoit pas encore instruit pleinement du ceremoniel & des usages qui s'observent à la porte, & dans le Ban ou Salle, où nous trouvames près de cinquante personnes, outre quelques jeunes garçons bien mis & assis en bon ordre. On nous fit traverser cette salle, pour nous mener dans un appartement à côté; nous y fumes reçus fort civilement par les deux Secretaires dont j'ai parlé ci-dessus. Tous deux étoient avancez en âge: ils nous regalerent avec du Thé, du Sucre, & du Pankel; nous assurant toujours que nous serions bien-tôt presentez au Gouverneur. Après avoir attendu une grosse demie heure dans cette chambre, on nous conduisit dans une autre, où les volets de deux fenêtres à jalousie étant ouverts tout d'un coup, nous vimes le Gouverneur assis dans la chambre joignante à quatorze pas de nous: il portoit, selon la coutume, son habit de ceremonie sur un habit noir: il nous parut âgé de trente-six ans, & d'un temperament vigoureux & replet: son air & son procedé faisoient decouvrir en lui beaucoup d'orgueil & de vanité: il nous adressa la parole avec une voix haute, nous disant *que nous étions arrivez par un beau temps, & que c'étoit Meditch*: Meditch signifie *une bonne fortune*. Après une courte conversation, nous le priames d'accepter nos petits presens, qui consistoient en douze pieces d'étoffes mises sur une table, ou planche, de la maniere que nous l'avons decrite plus haut. Sur cela, il baissa un peu la tête pour nous remercier, & se disposant à se lever debout, les deux fenêtres à jalousie furent abais-

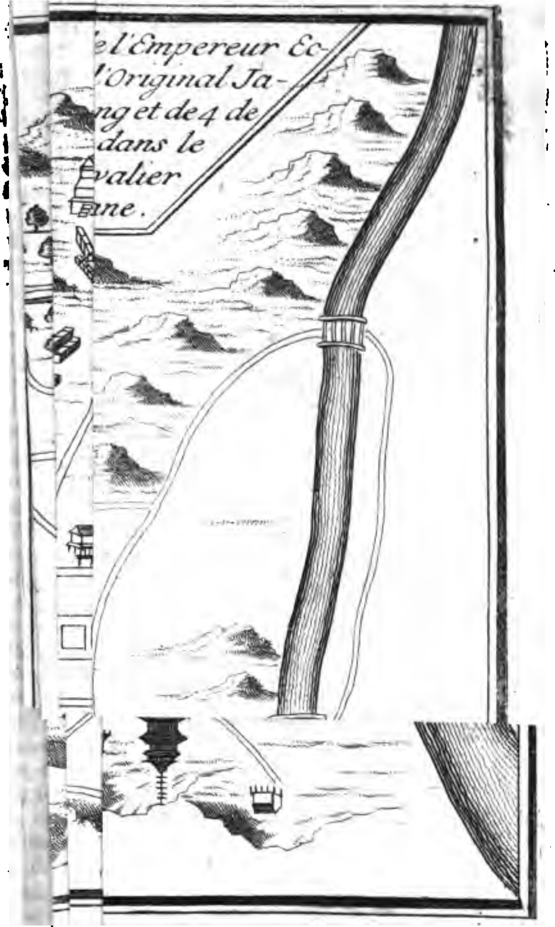
Audience des Gouverneurs.

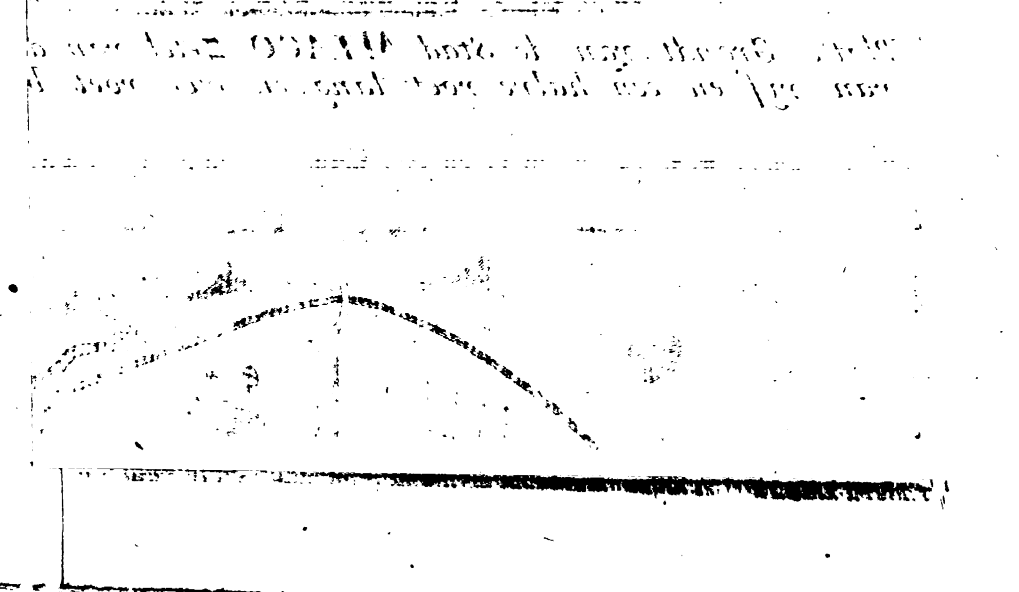
laissées d'abord d'une fort plaisante maniere. On nous pria de nous arrêter encore quelque temps, afin que les dames qui étoient dans une chambre voisine derriere un paravant de papier où l'on avoit fait des trous, pussent avoir l'occasion de nous regarder, nous & notre équipage étranger. Pour cet effet, notre Resident fut prié de leur montrer son chapeau, son épée, sa montre, & plusieurs autres choses qu'il avoit sur lui. On le pria encore d'ôter son manteau, afin qu'elles pussent voir à plein ses habits devant & derriere. Après avoir demeuré une heure dans la maison de ce Gouverneur, nous fumes reconduits par les deux Secretaires que j'ai dit, à la salle ou garde principale; & de là deux Officiers inferieurs nous reconduisirent jusqu'à la cour. Le tems étoit beau, ainsi nous voulumes aller de là à pied à la maison de l'autre Gouverneur, qui n'étoit qu'à quelques centaines de pas. Nous y fumes reçus à peu près de de la même maniere que je viens de décrire, après avoir été regalez dans le Ban de la maison, de thé & de tabac, à l'ordinaire: nous fumes conduits au travers de plusieurs chambres dans la salle d'audience qui étoit richement meublée, & entre autres choses elle étoit ornée d'un cabinet rempli d'arcs & de fleches, de petites armes à feu, de mousquets & de pistolets mis dans des boetes noires & vernissées. Des armes de même espece & d'autres étoient suspendues dans plusieurs autres chambres que nous traversâmes, de la même maniere que nous l'avions observé chez le Gouverneur d'Osacca. Nous remarquames à un des côtez de la salle deux fenêtres à jalousie où l'on avoit fait des trous, derriere lesquelles étoient assises des femmes que la curiosité de voir des gens venus d'une partie si reculée du monde, avoit fait venir là. A peine nous fumes-nous assis, que le Gouverneur se montra, & s'assit à dix pas de nous. Il étoit habillé de noir à l'ordinaire, & portoit avec cela son habit de ceremonie. C'étoit un homme grison, d'environ soixante ans, de bonne con-

constitution, & avec cela bel homme. Il nous d
que nous étions les bien-venus; fit voir dans tou
son procedé beaucoup de civilité, & reçut no
presens d'une maniere obligeante, & de sort
qu'il en paroissoit fort satisfait. Notre premie
Interprete profita de l'occasion pour faire au Gouverneur qu'il connoissoit depuis long-temps quelques presens en son particulier, c'étoit des miroirs d'Europe; & en même temps il lui demanda une grace pour le fils de son Commis. Après avoir pris notre congé, nous rentrames dans nos Cangos, & nous nous fimes reporter à notre hôtellerie, où nous arrivames à une heure après midi.

Description de Miaco.

Kio ou Miaco (voyez le plan de cette ville, copié & reduit d'après une Carte du Japon, dans la Planche VII.) signifie en Japonnois, ville. Elle est ainsi nommée par excellence, à cause que c'est la demeure de Sa Sainteté, le Dairi, ou Empereur Ecclesiastique hereditaire; & sur ce pied on la regarde comme la Capitale de tout l'Empire. Elle est située dans la Province de Jamatto, sur une grande plaine. Sa longueur du Nord au Sud est de trois quarts de lieue d'Allemagne, & une demie lieue de largeur de l'Est à l'Ouest. Elle est entourée d'agréables collines de verdure, & de montagnes d'où sourdent un grand nombre de petites rivieres & de fontaines charmantes. La ville avoisine la montagne du côté de l'Est, où l'on voit un grand nombre de temples, de monasteres, de chapelles & d'autres bâtimens religieux sur son penchant. Nous aurons l'occasion de les parcourir, & de les décrire plus exactement à notre retour de la Cour. Trois rivieres, qui ont peu de profondeur, entrent dans la ville du même côté: la plus grande sort du lac d'Oitz, les deux autres descendent des montagnes voisines, & toutes trois se réunissent en une seule au cœur de la ville, où il y a un grand pont de deux cens pas de longueur, nommé Sensjonofas, qui les traverse; là toutes ces eaux ramassées coulent du côté de l'Ouest. Le Dairi, avec sa maison Ecclesiastique, & sa Cour, se


e l'Empereur Ec-
l'Original Ja-
ng et de 4 de
dans le
valier
ane.



se tient dans un quartier au Nord de la ville, separé du reste de la ville par des murs & des fossez; il consiste en douze ou treize rues. Au côté occidental de la ville, il y a un château fortifié, bâti de pierres de taille: il fut bâti par un des Empereurs Ecclesiastiques hereditaires, pour la sureté de sa personne pendant les guerres civiles. Il sert maintenant à loger le Monarque seculier, lorsqu'il vient visiter le Dairi. Il a dans sa plus grande longueur cent cinquante Kins ou brasses; il est entouré d'un profond fossé, rempli d'eau, & revêtu d'un mur; ce fossé est encore entouré par un espace large & creux, ou fossé sec: au milieu de ce château il y a, comme c'est l'ordinaire de ces sortes de bâtimens, une tour quarrée, haute de plusieurs étages. On tient dans le fossé une espece particuliere de carpes delicieuses, dont quelques-unes furent données le soir à notre Interprete. Ce château est gardé par une petite garnison commandée par un Capitaine. Les rues de la ville sont étroites, mais toutes regulieres, les unes allant au Sud, les autres à l'Est: si l'on est au bout d'une grande rue, il est impossible d'en voir le bout opposé, à cause de la longueur extraordinaire, de la poussiere, & de la foule de peuple qui les remplit. Les maisons sont généralement parlant étroites, à deux étages seulement, bâties de bois, de chaux & d'argile, à la maniere du pays: les toits en sont couverts de bardeaux ou de coupeaux de bois; au haut des maisons, il y a toujours une auge pleine d'eau, avec tous les instrumens necessaires pour éteindre le feu, tout prêts. Miaco est le grand magazin de toutes les manufactures du Japon, & de toute sorte de marchandises; c'est la principale ville de commerce de l'Empire, à peine y a-t-il une maison de cette capitale où il n'y ait quelque chose à vendre ou à acheter. C'est là que l'on rafine le cuivre, que l'on bat monnoye, que l'on imprime des livres, & que l'on fait au mêtier les plus riches étoffes à fleurs d'or & d'argent. Les meilleures & les plus cheres teintures, les ciselures les

plus

plus exquises, toute sorte d'instrumens de musique, de peintures, de cabinets vernissez, toute sorte d'ouvrages en or, & en autres metaux, sur-tout en acier, comme les lames de la meilleure trempe, & autres armes, se font à Miaco dans la derniere perfection : de même que les plus riches habits & parures, & du meilleur goût; toute sorte de bijouterie, de marionettes qui remuent leur tête d'elles-mêmes, & une infinité d'autres choses qu'il seroit trop long de rapporter. Enfin, on ne sauroit rien souhaiter, qu'on ne trouve dans cette ville; & l'on n'y sauroit rien porter des pays étrangers, que quelque artiste ou autre habitant de cette capitale n'entreprenne d'imiter. Cela étant, il ne faut pas s'étonner si les manufactures de Miaco sont devenues celebres dans tout l'Empire, & si elles sont preferées à toute autre, quoique peut-être inferieures à certains égards, seulement parce qu'elles portent le nom de Kio. Il y a peu de maisons dans toutes les principales rues où il n'y ait quelque chose à vendre; & j'avoue que n'ai pu comprendre d'où il peut venir assez d'acheteurs pour une si grande quantité de marchandises. Il est vrai que presque personne ne passe à Miaco sans acheter quelque chose de ce qui s'y fabrique, soit pour son propre usage, soit pour faire des presens à ses parens ou à ses amis. Le President du tribunal de justice qui reside à Miaco est un Seigneur qui a beaucoup de pouvoir & d'autorité : il a immediatement sous l'Empereur, le commandement souverain sur tous les Bugios, les Gouverneurs, les Intendans, & les autres Officiers, qui ont quelque part au gouvernement des villes Imperiales, des terres de la couronne, & des proprietez du Souverain dans toutes les Provinces occidentales de l'Empire. Les Princes même du côté de l'Occident dependent de lui en quelque maniere, & ont beaucoup d'égard pour sa personne. Il est le mediateur & l'arbitre de tous les differends & procès qui peuvent survenir entre eux. Personne n'a la permission de passer par Array & par Fakone, deux

deux des plus importans passages, & en quelque façon les clefs de la ville capitale & de la Cour; sans avoir un passeport signé de sa main. Le gouvernement politique, & les reglemens de police par rapport aux rues, sont les mêmes à Miaco qu'à Osacca & à Nagazaki, dont nous avons parlé plus haut. On pourra connoitre le nombre des habitans de Miaco par l'Aratame suivant, où l'on n'a point compris les personnes qui demeurent dans le Château, & à la Cour du Dairi. Ceux qui demeurent dans un grand nombre de monasteres, & maisons religieuses, sont comptez à part. L'Aratame est une espece d'Inquisition, sur la vie & la famille de chaque habitant, le nombre de ses enfans & de ses domestiques, la secte qu'un chacun professe, ou les temples auxquels il appartient; ce qui se fait très ponctuellement une fois chaque année, par des Commissaires nommez pour cela. Le dernier Aratame contenoit le nombre des habitans, comme aussi celui des temples, des palais, des édifices publics & particuliers, des rues, & des ponts, de la façon que je le mets ici.

Nombre des habitans de Miaco.

KIOOTO ARATAME.

Tira, c'est à dire les temples de la Religion du Budsdo, ou du Culte payen étranger, grands & petits.	3893.
Mia, temples du Sintos, ou temples de la Religion du Sintos qui est la Religion établie de tout temps dans le pays.	2127.
Sokkokf Dai Mio Jassiki, c'est à dire les palais, & les maisons, des Princes & Seigneurs de l'Empire.	137.
Matz, ou rues.	1858.
(1.) Ken, ou maisons Siusinwan fassenku fiaku Sijtzi Snicku, comme il est exprimé en Japonnois, c'est à dire	13879.
Ponts.	87.
Negi, Seculiers qui servent les temples du Sintos.	9003.

Jam-

Jammabos, ou Prêtres des montagnes: cet Ordre à été décrit exactement dans le Livre III. Ch. V. 6073.

(2.) Siukke, Ecclesiastiques de la religion du Budsdo. 37093.

Le nombre des personnes seculieres qui demeurent à Miaco, fut trouvé comme il s'ensuit par le même Aratame.

Sinsi Oboi ji, ou Liste de toutes les Sectes & Religions professées à Miaco, ensemble le nombre des personnes qui les professent.

Ten Dai Siu.	1009.
Singon Siu.	18095.
Sen Siu.	16058.
Rissiu.	9998.
Fosso Siu.	5513.
Fokko Siu.	97727.
Sioo Dosju.	159113.
(3.) Dai Nembudsiu.	289.
(4.) Nis fonguan si Siu.	54586.
Fogas fonguan si Siu.	99016.
(5). Bukkwoo si Siu.	8576.
Takkada Siu.	7576.

Il paroit par là que lorsqu'on fit le dernier Arateme à Miaco, il y avoit 52169 Ecclesiastiques, 477557 Laïques dans cette capitale, outre un nombre infini d'étrangers qui s'y rendent de tous les endroits de l'Empire, sans compter aussi la Cour entiere du Dairi ou Empereur Ecclesiastique hereditaire, dont on n'a pu avoir le denombrement. Le petit nombre de Remarques suivantes serviront à expliquer quelques-uns des mots les plus difficiles de la Liste qui est ci-dessus (comme aussi ce qui a été inseré dans le Liv. II. sous le Regne de Kinsen CXIII. Dai.) dont on n'a point parlé, ou dont on n'a parlé qu'en passant.

1. Ken, signifie proprement un toit, mais on le prend dans un sens plus étendu pour la maison même.

2. Siukke. Tous les Prêtres du Budsdo sont appel-

pellez Siukke: ce mot signifie des personnes qui se retirent du monde & qui vont passer le reste de leurs jours dans les Couvents ou Monasteres; s'appliquant à l'étude, & aux exercices religieux, à la maniere des Catholiques-Romains. Ces gens-là lorsqu'ils sont envoyez d'un Couvent à l'autre, ou qu'ils voyagent pour quelque autre raison, n'ont besoin pour cela que d'une lettre de leur Osjo, ou pere Prieur du Monastere, pour aller par tout l'Empire, au lieu que les autres personnes doivent se pourvoir de passeports de leurs propres magistrats.

3 Dai Nembudzsui, sont les personnes qui se devouent d'une façon plus particuliere au culte d'Amida. D'ailleurs ils professent la Religion du Budsdo & suivent en particulier la secte du Siudosiu, dont ils frequentent les Temples. Nembutz, où Namanda, qui sont les mots qu'ils repetent souvent dans leurs prieres, & dans leurs élans de devotion, sont abregez de Namu Amida, Budzu; grand Dieu Amida, secourez-nous. Ils sont au fond une troupe de mendians paresseux, qui s'assemblent dans les rues, sur les grands chemins, & dans les places publiques, priant, & chantant Namanda, battant des cloches, & attendant la charité des superstitieux, pour la peine qu'ils se donnent; d'autant mieux qu'ils prétendent que leurs prieres & cantiques en l'honneur d'Amida contribuent beaucoup au soulagement de leurs pere, mere, & parens, s'ils sont renfermez dans un lieu de souffrance. Ils s'assistent l'un l'autre de tout leur pouvoir, & ont fait l'interêt commun de leur Confrerie une de leurs loix fondamentales. Si l'un d'entre eux meurt, ils l'enterrent eux-mêmes; ils s'assemblent pour cela au plus grand nombre qu'il est possible; & si le defunt étoit pauvre, & hors d'état de payer les dépenses necessaires pour ses funerailles, ils se cottisent pour cela parmi eux; & s'il manque encore quelque chose, ils le ramassent en mendiant. Si des gens riches souhaitent d'être admis parmi les membres de la so-

cieté, la premiere & principale question qu'ils lui font est, si dans l'occasion ils prêteront leurs mains secourables pour enterrer un des freres morts; & s'ils répondent que non, ils sont exclus pour cette raison. Ils observent cette coutume dans toute l'étendue de l'Empire.

4. Fonguansi suí, autrement Ikosiu, ce qui signifie le plus riche, est une autre secte de Budsdoïstes qui font du Temple de Fonguansi l'endroit principal de leur culte. Ils sont divisez en Nis Fonguan Si Siu, ou sectateurs occidentaux de la secte du Fonguan, & en Figos Fonguan Si Siu, ou les sectateurs orientaux de la même secte.

5. Bukkwo Si Siu: ceux de ce nom l'empruntent aussi du Temple Bukkwo, où ils font leur culte préferablement à tout autre endroit; ils conviennent d'ailleurs dans la plupart des articles de leur croyance avec la secte du Montesiu.



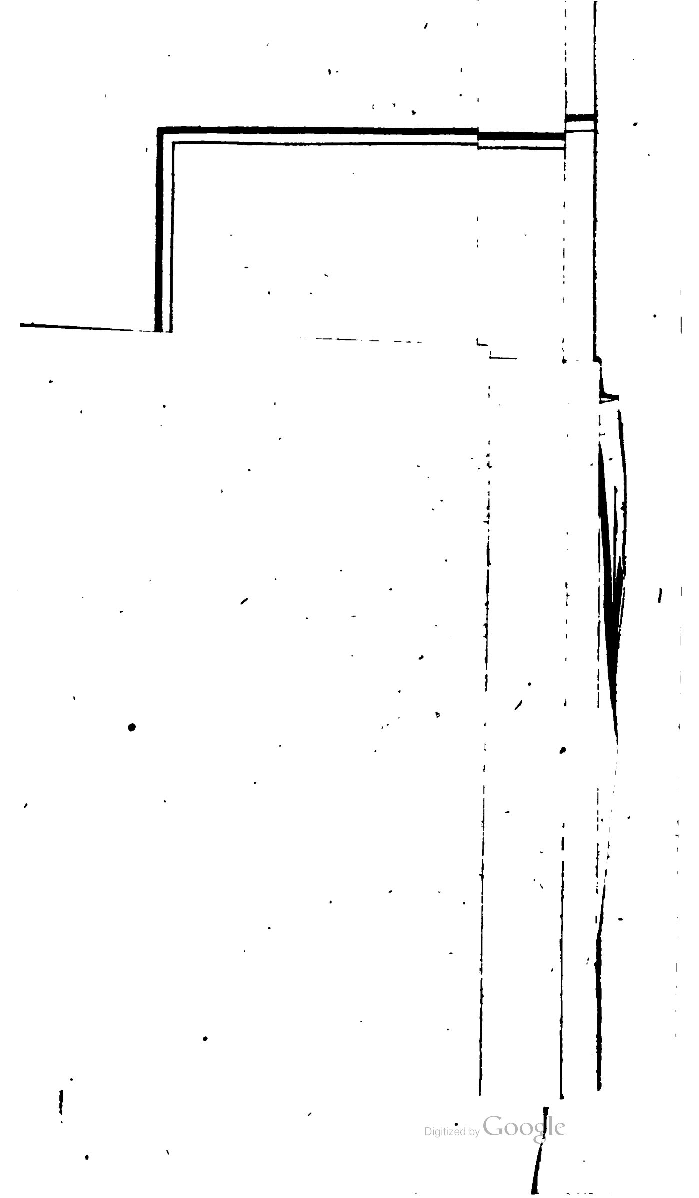
CHAPITRE X.

De notre Voyage depuis Miaco *jusqu'à* Fammamatz *qui est à moitié chemin de* Jedo.

Depart de Miaco.

Nous partimes de Miaco dans des Cangos le Vendredi second de Mars, & après avoir marché une heure nous nous trouvames au bout d'une rue d'un fauxbourg qu'on nomme Awattagus: nous entrames dans une hôtellerie où notre hôte de Miaco nous regala, avec du Sacki, & du Sockani, qui est une viande froide. Nous y demeurames une heure, & notre hôte reçut pour son honnêteté un Cobang, son fils un demi Cobang, & l'hôtesse un Itzebo. Nous passames ensuite par un sentier étroit, sur une montagne, pour nous rendre aux longs villages de Finoka & de Jakodsieja qui sont à une lieue de Miaco: nous y bumes du Thé, pour abbatre les fumées du Sacki

que



que l'on nous avoit fait boire abondamment à Miaco lors de notre depart. Le village dont je parle s'étend jusqu'à celui de Jabunosa, que l'on appelle ainsi à cause de la quantité de Bambous qui croissent au voisinage: son terroir produit aussi la meilleure espece de Tabac. Nous y vimes à notre gauche, à quelques portées de pistolet du grand chemin, un Monastere nommé Muro Tai Dai Moosin, avec un magnifique Tori ou grande porte, qui est sur le chemin, pour marquer l'avenue du Temple. Un peu plus loin est un Temple de Quanwon avec un grand Dsisoo doré, posé sur un batiment exagone. Un quart d'heure plus loin nous fumes à Iwanotseja petit hameau, & peu après au grand village d'Ojiwaki: il consiste en une longue rue de quatre ou cinq cens maisons, habitée par des ferruriers, des tourneurs en bois & en ivoire, des ciseleurs, des faiseurs de poids selon les reglemens, des tireurs d'or & d'argent, & sur-tout par des peintres, & autres personnes qui vendent toute sorte d'Idoles, & d'Images. Nous vimes de là à notre droite une haute montagne encore couverte de neige, appellée Ottowano Jamma. Il y a un chemin pour les gens de pied, qui va de là tout droit à Fusimi. Après un quart d'heure de marche, nous arrivames une heure avant le coucher du soleil à la ville d'Oitz où nous resolumes de coucher cette nuit, quoi que nous n'eussions fait ce jour-là que trois lieues Japonnoises depuis Miaco. Ootz ou Oitz est la premiere ville de la Province d'Oomi, en venant de Miaco: elle est composée d'une rue en forme d'arc qui en fait la longueur, & de quelques autres plus petites qui y aboutissent, à droit & à gauche. Le nombre des maisons peut aller à mille en tout; il y a de bonnes hôtelleries, qui ne sont jamais depourvues de filles de joye, selon la coutume du pays. La ville est située au bord d'un lac d'eau douce, qui n'a point de nom particulier; on l'appelle le lac d'Oitz, du nom de la ville. Elle fait partie du domaine de l'Empereur, & est gouvernée avec le pays con- Oitz.

tigu par un Intendant que l'Empereur y envoye. Il est rapporté dans les Histoires du Japon, que ce lac se forma dans une nuit; le morceau de terre qu'il occupe ayant été englouti par un grand tremblement de terre, & couvert d'eau. On ajoute que la montagne de Fasijamma, dont nous parlerons encore ci-après, devint plus haute alors qu'elle n'avoit été auparavant. Le lac est assez étroit, mais il s'étend en longueur cinquante ou soixante lieues Japonnoises au Nord jusqu'à la Province de Canga. Toutes les marchandises & denrées qui sont envoyées de ce pays-là à Miaco sont portees par eau jusqu'à Oitz. Ce lac est poissonneux: il y a entre autres especes des Saumons delicieux, des Carpes, & un grand nombre d'autres especes de poisson; on y voit nager des Canards sauvages: ils forment des troupes si nombreuses, qu'ils couvrent une bonne partie du lac. Le lac se decharge dans deux rivieres dont l'une descend à Miaco qu'elle traverse, & l'autre passe à Jodo, & à Osacca, pour entrer dans la mer. Non loin de ce lac, sur la gauche en allant à Jedo, est une montagne renommée, haute, & pourtant charmante, on la nomme Jesan ou Jiosan, comme qui diroit *beau mont.* On y voit un nombre infini de grands & beaux arbres qui croissent jusqu'au sommet; & l'on assure qu'elle ne contient pas moins de 3000 Temples dans son enceinte, outre plusieurs villages, & par consequent un grand nombre de moines & de paysans. La situation de cette montagne, mais encore plus la sainteté du lieu, en firent un sanctuaire, & un asyle pour les habitans de Miaco pendant les guerres intestines qui desolerent cette ville. Cependant, Nobunanga Monarque seculier du Japon, & predecesseur du grand Empereur Taico, poussé de la haine universelle qu'il portoit à toute sorte de Prêtres & de Moines, autant que pour venger quelques insultes particulieres qu'il avoit essuyées de ceux qui habitoient cette fameuse montagne, s'en empara à la tête d'une nombreuse Armée; detruisit tous les Temples & les bâtimens re-

Montagne sainte.

li-

ligieux, où il mit le feu; & fit massacrer cruellement toute cette vermine de Prêtres, comme il les appelloit, avec tous les autres habitans. Derriere cette montagne, à deux lieues du grand chemin, nous en vimes d'autres nommées Firanotacki, qui étoient alors couvertes de neige, & s'étendoient bien avant sur la longueur du lac d'Oitz. Derriere ces montagnes il y a deux chemins étroits & mauvais, qui passent sur d'autres montagnes, par où quelques-uns des Princes de l'Occident du Japon passent pour se rendre à la Cour. (Dans la Planche VIII. on voit une Carte particuliere de la route d'Osacca à Miaco, & de cette derniere ville à Fammamatz en passant par Oitz.)

Le Samedi troisieme de Mars, nous partimes avant l'aurore pour tâcher d'arriver le même jour au village de Tsutsi Jamma, qui est à treize lieues d'Oitz. Il nous falut près d'une demie heure pour arriver au bout de la longue rue de cette ville, où nous remarquames une lanterne quarrée de papier, allumée & mise devant de vieilles maisons, à cause qu'il étoit passé avant nous un messager de l'Empereur, dans la ville, pour aller à la Cour. Les rues du fauxbourg vont jusqu'à l'agreable ville de Dsedsie, ou Diedsije Siesii, demeure de Fondasijro Cami, Prince de Facatta. A côté des portes de cette ville on avoit élevé des murailles basses, mais propres: je trouvai que les rues en étoient regulieres au possible, allant autant que j'en pus juger, les unes du côté du Midi, les autres du côté du Levant: toutes les maisons étoient blanchies. Le Château est au bout septentrional de la ville, & il est entouré en partie par le lac d'Oitz, & en partie par la ville. C'est un grand & magnifique bâtiment, orné selon la coutume du pays, avec des tours quarrées hautes de plusieurs étages, chaque étage ayant un toit d'un travail singulierement beau. Assez près du Château est le grand Temple du Dieu Umano Gongin. Nous fumes de là à une autre porte de ville, où nous trou- Dsiedsi.

vames des soldats du Prince en faction. Nous remarquames que le drap noir, dont le corps de garde est tapissé, porte les armes du Prince, qui sont un caractere de lettre entre deux feuilles dressées. Les grands chemins commencent ici d'être bordez des deux côtez de sapins, & cela continue jusqu'à Jedo, à moins qu'on ait été empêché d'en planter par des rochers ou par le terrein sablonneux qui se trouve en quelques endroits. Les lieues aussi sont mesurées regulierement, & au bout de chacune on a élevé une butte ronde avec un arbre dessus, par où les voyageurs peuvent connoitre exactement la distance des endroits, & combien de lieues ils ont fait. Une demie lieue après Diedsje nous fumes au village de Tsetta, ou Tsijtto, quelques uns le prononcent Sjetsa, d'autres Seta. Les maisons sont bâties des deux côtez sur le grand chemin. La riviere de Jodegawa traverse le village en sortant du lac d'Oitz sous le nom de Jocattagawa. Il y a un double pont de bois sur cette riviere, précisément à sa sortie du lac. Ce pont est le plus grand que j'aye vu dans ce pays-là: il est connu dans tout l'Empire sous le nom de Tsettanofas, ou Pont de Tsetta, ainsi nommé à cause du village voisin. Les deux parties du pont, ou plûtôt les deux ponts se joignent dans une petite isle qui est sur la riviere. Le premier a quarante pas de longueur, & l'autre en a trois cens. Tous deux ont des balustres: celles du dernier sont ornées avec des boules de cuivre jaune sur le haut. Je ne puis me dispenser de m'arrêter sur ce pont fameux, pour faire part au lecteur de quelques Histoires fabuleuses, bizarres, & ridicules, que les Japonnois croyent fermement & religieusement qui sont arrivées au voisinage. Un Dsia ou dragon, animal fort estimé de toutes les nations Payennes de l'Asie, mais sur-tout des Chinois & des Japonnois, qui le representent dans leurs peintures comme s'il avoit des mains, des jambes, & deux cornes; un dragon, dis-je, demeuroit au rivage du lac d'Oitz. Il y avoit en même temps une

Pont de Tsetta.

Exemple de la Superstition des Japonnois.

une fort grande Scolopendre ou bête à quarante jambes, de la longueur de deux hommes, & grosse à proportion, qui faisoit son sejour sur une montagne, ou plûtôt colline ronde, sur le grand chemin à deux lieues de la demeure du dragon: cet endroit, à cause de ce monstrueux animal, est encore nommé Mukaddo Jamma, ou montagne de la bête à quarante jambes. Cette monstrueuse Scolopendre infestoit beaucoup les grands chemins d'alentour, & elle descendit une nuit de la montatagne où elle demeuroit, pour aller à l'habitation du dragon dont elle détruisit & mangea les œufs qu'il avoit près de lui; sur quoi il y eut un grand combat entre ces deux animaux, où le dragon obtint une victoire complette, & tua son ennemi. Pour conserver la memoire de cette avanture, on fonda un Temple dans l'endroit du village nommé Tawarrattadu; ce Temple subsiste encore, & on nous le montra comme une preuve incontestable de cet évenement. Pour passer à une autre histoire, les culées de pierre de ce fameux pont ont été à ce qu'on dit possedées autrefois par un malin Esprit qui tourmentoit beaucoup les voyageurs, aussi bien que les habitans du village. Il arriva un jour, que le fameux Apôtre des Japonnois Koosi, dont la memoire est en odeur de sainteté, passant en cet endroit, tout le peuple du voisinage le pria instamment de se servir de son pouvoir miraculeux pour les delivrer de ce mal insupportable, & de chasser le Demon de ces piles; ce qu'il fit à leur priere. Les Japonnois, qui sont superstitieux à l'excès, s'attendoient qu'il employeroit beaucoup de prieres & de ceremonies: ils virent avec beaucoup de surprise, qu'il se contenta de prendre un morceau du linge sale qu'il portoit autour de sa ceinture, & de l'attacher autour de la pile. Koosi s'appercevant de leur surprise, *Mes amis*, dit-il, *vous vous attendez vainement que je fasse beaucoup de ceremonies, elles ne chassent pas les Demons: c'est par la foi qu'on en vient à bout; c'est par la foi que je fais des miracles.* Après quoi, il continua son che- Sentence remarquable d'un Payen.

chemin. Mot bien remarquable dans la bouche d'un Predicateur Payen! Nous traversâmes ensuite Kantangiwara, Sinde, Noodsi, ou Noosi, & plusieurs autres plus petits villages, ou plûtôt longues rues, comme aussi la riviere d'Okamigawa, dont la source est à une lieüe & demi de là dans la montagne d'Okami. Après avoir encore fait une lieue & demie nous arrivames à la ville ou plûtôt grand village de

Kusatz.

Kusatz; en arrivant, nous remarquames six piliers de pierre, qui sont les bornes des Seigneuries & villages appartenant au Prince de Jodo dans la Province de Comi. On compte dans Kusats, ou Kusatzi, environ cinq cens maisons bâties pour la plupart aux deux côtez d'une longue rue. Nous nous y arrêtames pour boire une tasse de Thé: nous employames une grosse demie heure pour aller d'un bout de ce village à l'autre. C'est dans le païs circonvoisin que croît l'espece particuliere de roseau ou de

Bambous singuliers pour des cannes à marcher.

Bambou, que l'on appelle Fatsiku, les racines duquel servent à faire des cannes, & sont portées en Europe sous le nom de Rottang. Elles sont generalement parlant à assez bon marché; quelquefois pourtant on les vend fort cher, lorsque le Seigneur de la Province fait défense de les arracher des terres pendant quelques années; ce qu'il est obligé de faire, de peur qu'une trop grande consommation ne fasse tort à l'accroissement de la plante, les racines en étant fort avant en terre, & n'en pouvant être tirées si l'on ne fait de grandes ouvertures. Le roseau Fatsiku se trouve aussi en d'autres pays, mais la racine en est si courte, qu'on n'en sauroit faire des cannes. Il y a des gens dans ce village dont le métier principal est de tirer de terre ces racines; ils en font un commerce pour lequels ils obtiennent un privilege du Seigneur de la Province. Tout l'art de les preparer, & de les rendre propres pour l'usage à quoi on les destine, consiste en ceci: tout ce qu'il y a d'inutile aux deux bouts de la racine est coupé de telle sorte que ce qui reste ait la longueur necessaire pour l'usage; cela fait, on coupe aussi avec un bon couteau d'une trempe particuliere pour ce des-

dessein, les jeunes racines & fibres qui sont autour des jointures, & dont on laisse toujours des marques, qui sont de petits trous ronds autour de chaque jointure; si les racines sont courbées, on les redresse par le moyen du feu: il les faut ensuite bien laver, & bien nettoyer. Un quart de lieue plus loin nous trouvames le village de Mingawa, qui emprunte son nom de la riviere qui le traverse. Il contient environ quatre cens maisons bâties sur les bords du grand chemin, & formant une longue rue jusqu'au village de Tabara, ou Tebuira, qui contient environ trois cens maisons, & est encore contigu de la même maniere au village de Minoki. Ce dernier l'est encore au village voisin; ce ne sont qu'autant de longues rues, dont chacune a son nom particulier. Minoki est un village bâti aux deux côtez du grand chemin. Il est renommé pour un remede de grande vertu: c'est une poudre nommée Wadferan, qu'on a decouverte dans ce lieu-là, & qui ne se fait point ailleurs. On la prend interieurement dans toutes sortes de maladies, sur-tout dans cette sorte de Colique qui est particuliere aux naturels du pays, & dont j'ai donné une relation dans mes *Amœnitates Exoticæ* pag. 582. (cette Relation à été inserée dans l'Appendice de cette Histoire.) Elle est faite du Putsju, espece amere & étrangere de Costus, qui a été premierement seché, & coupé grossierement; on le porte ensuite à trois maisons voisines, où l'on le reduit en poudre que l'on garde pour s'en servir. Le moulin dont on se sert pour le pulveriser est tourné par quatre personnes, comme nous le vimes à notre retour, à peu près de la même maniere qu'on le fait dans nos moulins pour moudre le grain de moutarde. On laisse le reste à faire aux femmes, qui ont soin de la poudre moulue; elles la reportent au logis, & la mettent dans des papiers de quatre doigts en quarré sur quoi l'on écrit en caracteres rouges & noirs le nom de la poudre, avec ses usages & ses vertus. Chaque pacquet pese un peu plus de deux dragmes, & on la donne selon l'âge & la disposition du malade, en une, deux, ou trois doses, que

Poudre medicinale.

l'on prend dans une tasse d'eau chaude. Aux maisons où cette poudre se fait, on la vend aussi preparée & bouillie dans l'eau. Un homme pauvre, mais plein de pieté, habitant de la rue ou du village de Tabara, est reputé le premier inventeur de ce remede. Il publia que le Dieu Jakusi, qui est l'Apollon des Japonnois, patron de la Medecine & des Medecins, lui étoit apparu en songe, & lui avoit montré tous les ingrediens de ce remede qui croissent sur les montagnes voisines; ce Dieu lui ordonna d'en faire pour l'usage & le soulagement de ses compatriotes. Cette histoire mit ce remede en grand credit; & comme on en vendit beaucoup, l'homme devint bientôt riche, & en état de faire bâtir une belle maison pour y demeurer, & vis à vis de sa boutique une Chapelle ou petit Temple richement orné, en l'honneur & pour la reconnoissance qu'il devoit au Dieu qui lui avoit revelé ce secret. Il plaça dans ce Temple l'Idole de Jakusi, elle est debout sur une fleur de Tarate dorée, (c'est la *Nymphaa palustris maxima*, ou *Faba Ægyptiaca Prosp. Alpini*) sous une grande coquille de Petoncle étendue sur sa tête. La tête est entourée d'une couronne de rayons, comme une marque de sa sainteté; il tient à sa main droite une chose qui m'est inconnue, & un sceptre à sa gauche. L'Idole entiere est solidement dorée. Les Japonnois qui passent auprès manquent rarement de rendre hommage à cette Idole dorée; les uns avec une profonde reverence, les autres s'approchant du Temple dans une posture fort humiliée & tête nue: ils sonnent ou plûtôt battent une cloche qui est pendue auprès de l'Idole; ils tiennent ensuite leurs deux mains sur leur front, & font ainsi leurs prieres. Deux parens de l'Inventeur, qui demeurent à Minoki, ayant eu la recette de cette poudre, ont fait le même commerce, qui les a si fort enrichis qu'ils ont été en état de bâtir aussi chacun une Chapelle au Dieu Jakusi. L'un d'eux a été plus loin encore, il a fait bâtir outre cela, une petite maison contre la Chapelle où il entretient un Prêtre, dont l'emploi est de desservir la

Jakusi Dieu de la Medecine.

Cha-

Chapelle, de la nettoyer, d'allumer les lampes devant l'Idole, & de lui rendre tous les services & les honneurs de cette nature. Au sortir de Minoki, nous perdimes de vue bientôt le lac d'Oitz, que nous avions vu jusques-là à notre gauche, dans de differens éloignemens, mais pas fort grands. La vue nous en fut derobée par des collines & de petites montagnes qui en sont près, du nombre desquelles est la fameuse montagne de Mikadde, ou Mikame Jamma, dont nous avons parlé, & qui est à demie lieue du grand chemin. Les chemins tout autour avoient été fort endommagez, & quasi noyez par les grandes pluyes; c'est pourquoi nous suivimes le nouveau chemin qui tournoit autour d'une montagne à notre droite, sur lequel nous fimes demie lieue; après quoi nous rentrames dans le vieux chemin. Peu après à onze heures du matin nous arrivames à Issibe, grand village d'environ quatre cens maisons, & qui est à six lieues d'Oitz: nous y dinâmes dans une grande & magnifique hôtellerie; notre coutume étoit auparavant de diner à la petite ville de Minakutz, au delà d'Issibe; mais nôtre hôtellerie y ayant été consumée par le feu, on a fait choix de ce village pour la dînée. Nous continuames notre route jusqu'à Dsutsi Jamma, village d'environ trois cens maisons situé au pied d'une montagne de même nom, nous y arrivames à cinq heures du soir, ayant fait ce jour là douze lieues Japonnoises. Nous passâmes cet après midi par divers villages grands & petits, presque contigus l'un à l'autre. A moitié chemin à peu près d'Issibe à Dsutsi Jamma, est la petite ville de Minakudsi qui appartient à Catto Sadano Cami un des Conseillers d'Etat de l'Empereur, du second rang. Elle est composée de trois longues rues fort irregulieres. A une extremité de la ville est un Château bas, ou pour mieux dire le palais du Seigneur de la ville, car il n'a ni muraille, ni fossez, quoi qu'il y eût aux portes quelques soldats en faction. Une partie de la ville qui avoit été détruite par les flâmes étoit encore en cendres. On y fait de fort beaux Cha-

Issibe.

Minakudsi.

peaux, & des paniers de toute espece, avec du jonc & des roseaux refendus. Nous y rencontrames une grande multitude de gens hommes & femmes, la plupart à pied, quelques uns à cheval, & quelquefois deux ou trois sur la même monture: les mendians ne manquoient pas d'en grossir le nombre. Tous étoient pelerins, les uns alloient & les autres retournoient d'Isje, lieu renommé, situé au bout méridional de la Province de ce nom. Ils ne manquerent pas de nous importuner, comme c'est leur coutume, & de nous demander la charité pour les aider a s'acquitter de leur pelerinage. Plusieurs d'entre eux avoient le nom de l'endroit où ils alloient, ou dont ils retournoient en qualité de pelerins, comme aussi leur nom-propre, celui de leur Province & de leur endroit, écrit sur leur chapeau: cela se fait afin qu'on les reconnoisse, en cas que quelque accident leur arrive sur leur route. Ceux qui retournent d'Isje ont leur Ofarrai, ou la boite qui contient leurs Indulgences, attachée au bord du chapeau sur leur front, & ils attachent au bord opposé un bouchon de paille envelopée dans du papier, pour tenir l'Ofarrai dans l'équilibre.

Montagne de Dsutsi Jamma.

Le Dimanche quatrieme de Mars, nous fumes portez dans des Cangos depuis notre hôtellerie par dessus la montagne de Dsutsika, jusqu'au village Sakanosta qui est a deux lieues de Dsutsi Jamma; tout ce chemin étoit plein de montées & de descentes rudes. La montagne est fort sterile, le terrein n'est qu'un sable aride, qu'on ne sauroit labourer, & où l'on ne voit pas même le moindre gazon; cependant, on trouve plusieurs petits hameaux en la traversant, dont les habitans gagnent leur vie en rendant service aux voyageurs. La descente de cette montagne ne ressemble pas mal à celle d'un escalier à vis: de grandes marches taillées sur le bord d'un precipice profond menent à une autre montagne voisine, remarquable en ce qu'elle est une espece de Barometre naturel pour les pilotes du pays, qui voyant son sommet clair, ou couvert de nuages, & quelques autres figures, connoissent le temps qu'il fe-

sera, & par consequent s'ils peuvent s'avancer en mer. En allant sur la montagne, nous trouvames un Temple sur notre chemin; non loin duquel il y avoit une petite Chapelle où l'on gardoit une Idole dorée: deux Moines y faisoient leurs prieres & leurs fonctions devotes, pour exciter les bons & devots voyageurs à leur faire la charité. Nous fumes un gros quart d'heure à descendre la montagne, nous remarquames au pied une autre Chapelle où il y avoit un lion doré. Des Prêtres presentent, en cet endroit, aux voyageurs une relique à baiser, & en reçoivent un liard par tête en recompense. Un quart de lieue plus loin il y a une autre Chapelle taillée dans le roc, appellée Twei Jano Fano, mais nous n'y vimes point de Prêtres pour la desservir, ni personne qui y rendît un culte religieux. Sako-nosta est un village d'environ cent maisons, le premier que l'on trouve dans la Province d'Isje: il est riche, contient beaucoup de bonnes hôtelleries, & est situé dans un pays fort agreable. Nous y remarquames une petite Chapelle ouverte, où l'on gardoit une bonne provision de petites planches minces, sur lesquelles étoient écrits des caracteres sacrez, & magnifiques, que l'on croit avoir une vertu infaillible pour garantir de toute sortes d'incommoditez & d'infortunes: on les vendoit quelques liards la piece. Après avoir bu une tasse de Thé à Sakanosta, nous remontames à cheval, & dans un quart d'heure de marche nous arrivames au petit village de Futzkaki ou Kudsukaki; où l'on vend des chataignes roties, & des racines de Kokoro bouillies: ces deux denrées croissent en abondance dans la Province d'Isje. Trois quarts d'heure de marche plus loin nous arrivames à Sekinosisi, grand village d'environ quatre cens maisons: plusieurs de ses habitans gagnent leur vie en faisant un grand nombre de torches, de roseaux ratissez & refendus, comme aussi des chapeaux, des souliers, & diverses autres choses que les enfans crient dans la rue: ils importunent les gens pour les leur vendre, & deviennent fort incommodes aux voyageurs. Nous y dinâmes,

Sakanosta.

Sekinosisi.

n'ayant fait ce matin que quatre lieues, mais nous nous hâtames den partir pour arriver à Jokaitz qui est à sept lieues de Sekinosisi. Hors de ce village, il y a un chemin qui mene droit à Isje, endroit qui est en grande odeur de sainteté parmi les Japonnois; il en est à treize lieues, & chaque lieue est d'une bonne heure de chemin dans cette Province. On compte qu'Isje est à treize lieues de Miaco. Après trois quarts d'heure de marche, nous arrivames à la ville de Kamme Jamma, située sur une éminence, où sur le sommet plat d'une hauteur; c'est une assez grande ville renfermée de murailles, autant que j'en pus juger: elle est defendue aussi par de bonnes portes & des corps de garde. Au côté meridional de la ville est le Château passablement fortifié, avec des fossez, des murailles, & des bastions ronds. Nous marchames près d'une heure avant d'arriver à la troisieme garde, & à l'extremité des fauxbourgs. Les rues sont fort irregulieres, à cause de l'inegalité du terrein sur lequel la ville est placée. Une petite lieue plus loin nous arrivames à Munitsaya, petit village situé près d'un grand nommé Tsjono: nous fumes surpris à Munitsaya par une telle ondée de pluye, que nous fumes obligez pendant quelque temps de nous mettre à l'abri dans les maisons. Il y a ici un autre chemin qui mene à Isje, fort frequenté par les habitans des Provinces orientales, & septentrionales. Continuant notre chemin nous traversames plusieurs villages: les principaux étoient Tsjono, Tsijakus, Tsietsuki, Ojewata, & Finkawa. Le moindre de ces endroits n'a pas moins de deux cens maisons. Le dernier, qui est à une demie lieue de Jokaitz, est le plus grand de beaucoup, parce qu'il a encore près de cent maisons de l'autre côté de la riviere qui a donné le nom au village. Le pays où nous voyageames ce jour-là étoit pour la plus grande partie sterile & montagneux, avec fort peu de morceaux de terre de mediocre bonté. Pour les deux dernieres lieues depuis Tsitsuki jusqu'à Jokaitz, le terroir commence là d'être passablement fertile, un

peu

peu plat, & abonde sur-tout en ris, à peu près comme la Province de Fisen. Un moment avant d'entrer dans notre hôtellerie, un messager de l'Empereur qui avoit été envoyé au Dairi passa près de nous avec beaucoup de diligence: il s'en retournoit de Miaco à Jedo: & avoit ordre de faire ce chemin dans huit jours de temps. C'étoit un homme de bonne mine: son train consistoit en deux Norimons, plusieurs porte-piques, un cheval de main sellé, & sept domestiques à cheval outre les valets de pied. Jokaitz est une assez grande ville d'environ mille maisons: elle a plusieurs bonnes hôtelleries où les voyageurs sont très commodément, car les habitans sont obligez de tâcher de gagner leur vie en partie par le moyen des allans & venans, & en partie par ce qu'ils tirent de la mer voisine qui baigne les côtes meridionales, & sur laquelle la ville est située. Elle leur fournit du poisson, des cancres, des herbes marines, & des choses semblables. Entre les Pelerins que nous rencontrames ce jour-là, il y avoit une femme vêtue de soye, bien mise, & extrêmement fardée, qui conduisoit un vieillard aveugle, & demandoit la charité, marchant devant lui: ce fut pour nous un objet fort nouveau. Nous trouvames aussi plusieurs jeunes Beckuni, espece de Religieuses mendiantes, que j'ai décrites au cinquieme Chapitre de ce Livre: elles abordent les voyageurs pour leur demander la charité, & leur recitent des chansons pour les divertir, qui sont sur un air étrangement rustique. Elles s'arrêtent avec eux aussi longtems qu'ils le desirent, & cela à juste prix. La plupart d'entre elles sont filles de Jammabos ou Prêtres des montagnes; & se sont consacrées à ce saint Ordre mendiant, en se rasant la tête. Ces sœurs quêteuses sont propres & bien vêtues; elles portent une coeffe de soye noire sur leur tête rasée, avec un chapeau leger pour defendre leur visage de l'ardeur du soleil. Leur conduite est en apparence libre tout ensemble & modeste: pas trop hardie & libertine, ni trop honteuse & abbattue non plus. A l'égard de leur personne, elles ont de la beauté autant qu'on

Jokaitz.

qu'on en peut voir dans quelque autre femme du pays que ce soit. Enfin tout ce qui se passe avec elles ressemble plus à une scene de comedie, qu'à une mendicité causée par l'indigence. Il est certain que leurs peres ne sauroient envoyer des personnes plus propres à faire la quête ; car non seulement elles savent attaquer la bourse des voyageurs, mais elles ont encore assez de beauté & de charmes, pour leur rendre d'agreables services. Pour les distinguer des autres Religieuses mendiantes, on les appelle Kamano Bikuni, à cause qu'elles vont toujours deux à deux : elles ont leurs postes marquez seulemeut sur les chemins voisins de Jokaitz. Elles sont obligées de porter une certaine somme chaque année de ce qu'elles ramassent en mendiant, au Temple d'Isje, en maniere de tribut.

Le Lundi 5 de Mars, nous partimes de Jokaitz au lever du soleil : l'Envoyé de l'Empereur dont nous avons parlé en étoit parti à minuit, Nous arrivames à onze heures du matin à Quano, après avoir fait trois lieues dans un pays uni & fertile : nous traversames dix villages & plusieurs rivieres, deux desquelles avoient des ponts, l'un d'eux de 150 pas de long. Nous fumes obligez d'en passer à gué la plupart. J'ai marqué les differens villages dans la Carte de notre route, ainsi je me dispense de rapporter ici leurs noms, d'autant mieux que je n'y vis rien de remarquable que je n'eusse vu ailleurs: je pris garde seulement qu'au village de Navi ils font cuire les huitres de Jamaguri avec un feu de pommes de pin, & les vendent aux gens de pied qui passent dans ce village.

Kuwana, Kfana, ou Quano est une fort grande ville, & la premiere de la Province d'Owari. Elle est située sur un port spatieux, ou plûtôt baye, de la mer du Midi. Elle est composée de trois differentes parties qui sont comme autant de villes. Nous fumes trois grands quarts d'heure à aller à notre hôtellerie qui étoit au bout de la troisieme partie. La premiere partie est entourée, de même que la troisieme, d'une haute muraille & de fos-

fossez : les portes sont fortes & bien gardées ; la seconde partie ou celle du milieu n'a point de murailles, mais elle est entourée d'eau, à cause que le pays est plat & plein de rivieres ; au côté meridional de la troisieme partie, est le Château & la demeure de Matzindairo Jetsu Cami, bâti dans l'eau. Les murailles en sont fort hautes avec des barbacanes, & couvertes d'un toit fort propre ; on y a bâti des fortins à peu de distance l'un de l'autre : ce Château occupe un grand terrein. Le côté de l'Est seulement est un peu rond, il est separé de la ville par un fossé profond sur lequel on a mis deux ponts de communication. Les trois autres côtez sont baignez de la mer. Au milieu du Château il y a une tour quarrée & blanchie, de sept étages de hauteur, avec plusieurs toits à la maniere du pays, qui contribuent beaucoup à la beauté de la place. Ce Château fut bâti par l'Empereur Gengoin oncle du Monarque à present regnant, qui avoit naturellement de l'aversion pour le sexe, & sur-tout pour l'Imperatrice son épouse ; de sorte qu'il ordonna qu'elle, les Dames de sa Cour, & la propre nourrice de l'Empereur, y passeroient le reste de leurs jours.

Nous dinames à Quano, & le temps s'étant mis au beau après une grosse ondée de pluye, nous quittames cet endroit à midi, & allames avec nos chevaux, & notre bagage, à bord de quatre barques qui devoient nous passer à Mia, éloigné de Quano de sept lieues & demie. La grande riviere de Saijah se jette dans la mer près d'un village du même nom à trois lieues de Quano. Cette riviere porte beaucoup de bois flotté, de la Province d'Owari & de plusieurs autres endroits. Le port a fort peu de profondeur, & a plusieurs bancs de vase qui paroissent quand la marée s'est retirée, quatre ou six pieds hors de l'eau. Ce peu d'eau nous obligea de quitter nos quatre grandes barques que nous avions arrêtées pour notre passage, une heure avant que nous arrivassions à Mijah, & d'en prendre de plus petites pour nous porter nous & notre bagage jusqu'à cet-

Passage de Mia.

te

te ville. Ces petits bateaux étoient tirez, ou plûtôt levez, à l'aide des perches de Bambous; deux hommes étoient employez pour chaque bateau, l'un devant, & l'autre derriere. Cette maniere de naviger, qui nous paroissoit à nous étrangers bien étrange & bizarre, parce que nous n'y étions point accoutumez, ne laissoit pas de réussir, à cause que le dessus de la vase étoit assez doux & uni, le terrein au dessous ferme, & les bateaux fort petits, ne contenant que sept à huit personnes, & moins même, s'il y avoit des marchandises. Nous arrivames ainsi à Mija deux heures avant le coucher du soleil. Nous trouvames plus de cinquante bateaux qui étoient à l'ancre à demie lieue de la ville, à cause du peu de profondeur du port. Le chemin par terre de Kwano à Mia est beaucoup meilleur; mais plus long, y ayant dix lieues du village de Sajah à Mijah, sans compter le reste. Sur ce que je viens de dire, il ne faut pas s'étonner d'Ulysse & de ses Argonautes, si, lors que l'occasion le demandoit, ils poursuivoient leur navigation par terre, comme Rudbeck le remarque dans son *Atlantica*. On voit la même chose aujourd'hui, pratiquée par les Cosaques, qui tirent leurs bateaux de la riviere du Tanaïs jusqu'à celle du Wolga près de la ville de Zarich. Il arriva pendant mes voyages de Moscovie en Perse, que le jour qui préceda notre arrivée à Zarich, 800 Cosaques avoient porté ainsi leurs bateaux depuis le Tanaïs au Wolga pour descendre la riviere, pour suivre leurs ennemis les Tartares Calmuques, & leur reprendre le butin que ces Tartares leur avoient enlevé. Pour retourner à notre sujet, Mia n'a point de murailles, il y a un mechant fossé à l'entrée & à la sortie de la ville. Elle est grande & bien peuplée, quoiqu'elle ne soit pas si grande que Quano; ne contenant qu'environ deux mille maisons. Sur la droite elle a un palais quarré bâti en forme de Château, où l'Empereur loge lorsqu'il va à Miaco, où qu'il en revient; comme font aussi quelques-uns des plus considerables Princes de l'Empire, dans leurs voyages à la Cour. Les rues se coupent à angles droits, avec toute

Exemples de navigation par terre.

Description de Mia.

toute la regularité que la diſpoſition du terrein peut le permettre. Une longue rue ou rang de maiſons s'étend pendant deux lieues depuis Mijah, & finit à Nagaija, demeure du Seigneur de la Province, qui eſt un Prince du ſang Imperial. Le Château où il fait ſa reſidence eſt regardé comme le troiſieme de l'Empire par rapport aux fortifications & à l'étendue. Ce Prince fait ſon voyage à la Cour avec une magnificence extrême: ſon avant-garde ſeule eſt compoſee de plus de 2000 hommes, avec des chevaux de main, des halebardes, des piques, des arcs, des fleches & d'autres armes; des paniers, des coffres, & une infinité d'autres choſes, les unes pour l'uſage, les autres pour la parade ſeulement, avec ſes armoiries deſſus. Lorſque les Hollandois le rencontrent ſur le chemin, toute leur ſuite doit mettre pied à terre: notre Reſident ſort de ſon Norimon, & tous dans une poſture humiliée, par reſpect pour le ſang Imperial, s'arrêtent juſqu'à ce qu'il ſoit paſſé. Le pays autour de Mijah eſt uni, fertile, & bien habité. En traverſant la ville nous paſſames par un petit Temple du Sintos bâti depuis quatre ans. On l'appelle Azta, ou le Temple des trois Simeterres, on voit à ſon entrée deux portes rouges telles qu'on en voit devant les Temples. On y garde comme de ſaintes reliques trois Simeterres miraculeux, dont on ſe ſervoit au temps reculé de cette race de demi-Dieux qui habitoient le pays, & ſe faiſoient une cruelle guerre. On les gardoit autrefois dans un Temple à Isje, d'où on les a tranſportez ici. Cinq Prêtres du Sintos deſſervoient ce Temple, habillez de robes blanches eccleſiaſtiques, avec des chapeaux noirs verniſſez, tels qu'on les porte à la Cour du Dairi, ou de l'Empereur Eccleſiaſtique hereditaire. Deux du plus bas rang ſe tenoient debout ſur le ſol du Temple, deux autres d'un rang plus relevé étoient aſſis un peu plus haut derriere les premiers, & le cinquieme étoit aſſis ſur le milieu du Temple dans un endroit plus relevé que tout le reſte. Il y a auſſi un autre Temple de la même eſpece que l'on peut voir dans la ville, nommé

mé Fakin ou le Temple des huit Simeterres; l'on y garde avec beaucoup de soin & de veneration huit épées dont se servoient les heros demi-Dieux de ces anciens temps. Des Prêtres habillez de même desservent ce Temple.

Le Jeudi 6 de Mars, nous partimes de Mijah par terre à la pointe du jour : nous traversâmes divers villages & hameaux dont le principal étoit Kassadira, village d'environ cent maisons, ainsi nommé d'un Temple de ce nom bâti en l'honneur d'une Idole considerable. Les Japonnois qui passent auprès, sonnent une cloche suspendue devant le Temple, & font une profonde reverence : quelques-uns recitent une courte priere. Narimusi ou Narumi est un autre village d'environ 400 maisons ou huttes. Arimatsi n'a pas plus de cent maisons; on y fait, & l'on y vend de bons habits de toile de Cotton. Imokawa est un village d'environ 200 maisons. Tsiwa ou Tsiriu est une petite ville; la premiere qu'on trouve dans la Province de Mikawa. Okasaki est une grande ville : on y compte environ 1500 maisons, la plupart bien bâties; elle est ceinte d'une haye fort jolie, ou palissade de Bambous, & en quelques endroits d'une muraille. Le Château est situé à l'extremité meridionale de la ville sur une colline, & est entouré de fossez & d'une muraille blanche élevée sur un rempart bas; cette muraille est defendue avec de bons corps de garde bâtis de pierre, en differens éloignemens. Du côté de la colline, où il seroit plus aisé de l'attaquer, il est defendu par une triple muraille forte. La haute tour qui est la marque ordinaire de la residence d'un Prince, fait un effet merveilleux à l'œil du côté du midi. Je trouvai que les fauxbourgs contenoient environ 200 maisons. Une grande riviere qui tire son nom de la ville, la traverse : cette riviere est assez large, & ne manque pas d'eau; mais à cause de son peu de profondeur elle n'est pas navigable. Elle prend sa source dans les montagnes voisines qui sont au Nord-Ouest; d'où elle coule avec beaucoup de rapi-

Okasaki.

pidité jusqu'à la mer. Il y a un pont de bois solide & magnifique, que les Japonnois disent avoir 158 Ikins ou brasses de longueur; mais mon domestique l'ayant mesuré, trouva qu'il avoit 350 pas de long. A compter depuis notre entrée dans le fauxbourg, nous marchames une demie lieue pour aller à notre hôtellerie qui étoit magnifique: nous en partimes après diner, & nous fimes cinq lieues de plus pour aller à la ville d'Akasaka. Nous passâmes par divers petits villages ou hameaux, & par une petite ville, ou pour mieux dire, bourg, nommé Fusikawa, qui est à une lieue & demie d'Okasaki. Il y a une grande riviere entre ces deux endroits, qu'on traverse sur un pont de 120 pas de long. Après une demie heure de marche au delà de Fusikawa, près du village d'Osijra, nous fumes rencontrez par trois couples de Bikunis, ou Religieuses mendiantes, & par le même nombre de jeunes Jammabos ou Prêtres de montagne, qui sortirent ensemble d'un bois prochain, & firent de leur mieux en chantant, en priant, & en prêchant, pour exciter notre charité; nous fumes plus liberaux pour les Nonains, que pour les Prêtres, parce qu'elles nous tinrent compagnie assez longtemps, & nous divertirent avec leurs chants. La plus grande partie d'Akasaka consiste en une longue rue bordée de maisons bien bâties, & de plusieurs magnifiques hôtelleries. Chaque hôtellerie a un nombre suffisant de filles de joye fort fardées, pour servir les hôtes. C'est à cause de cela que cette ville a gagné le nom de Magazin de lieux de debauche publics. Le pays que nous traversâmes au matin étoit uni, plein de bois & de broussailles en quelques endroits, & de champs cultivez en d'autres; le tout étoit une plaine qui nous paroissoit s'etendre depuis Tsirija jusqu'à cinq lieues du côté des collines les plus prochaines. L'après midi le pays fut montagneux pendant deux lieues & demie; depuis Okasaka le reste étoit un pays uni, fertile, & cultivé.

Akasaka.

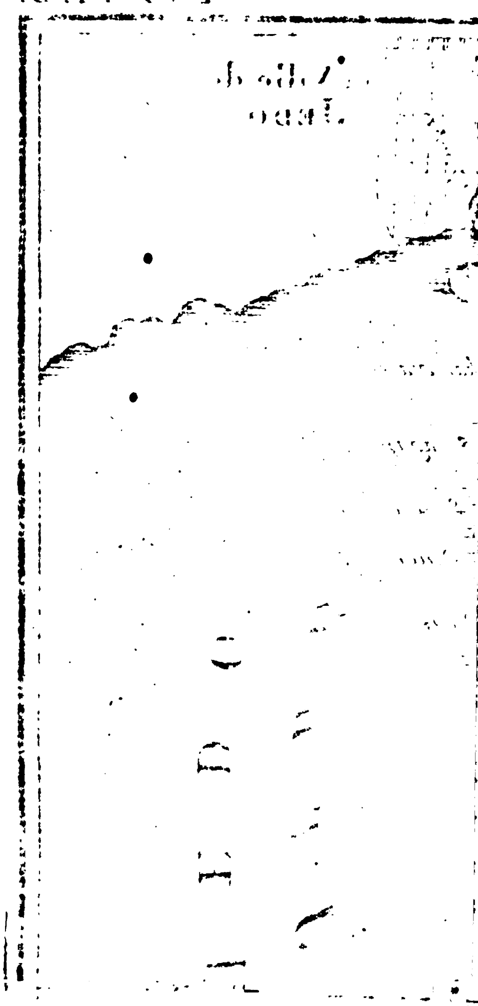
Notre vieux premier Interprete fut attaqué pendant la nuit de douleurs de Rhumatisme; cela re-

tarda notre depart le mecredi ſeptieme de Mars. Nous ne quittames Akaſaka qu'à neuf heures du matin, & nous fimes ſept lieues juſqu'à Array, où nous dinames. Il ne nous reſtoit que trois lieues pour nous rendre à Fammamatz où nous devions coucher cette nuit ; cet endroit eſt à moitié chemin de Jedo. Les endroits les plus conſiderables où nous paſſames avant diner étoient Goju, village de près de 300 maiſons ; Khomra, de 150 ; Simoſij de 100. Ici nous paſſames ſur un pont de 350 pas de long qui nous conduiſit aux fauxbourgs de Joſijda, ou Joſtſijda, qui eſt à trois lieues d'Akaſaka. La ville de Joſijda eſt bâtie ſur une éminence : elle a des portes, & des corps de garde, avec une petite garniſon, plûtôt pour la parade que pour la defenſe ; on y compte mille maiſons, ou pour parler plus proprement, mille huttes habitées par de pauvres gens, & bâties aux deux côtez d'une rue qui y aboutiſſent. Il y a deux fauxbourgs : on trouve l'un en entrant & l'autre en ſortant de la ville. On compte au premier cent maiſons, & à l'autre 250 : elles ſont bâties aux deux côtez du grand chemin, ce qui fait une grande heure de marche depuis le commencement du premier fauxbourg jusqu'au bout de celui que l'on trouve après avoir traverſé la ville. Le Château eſt au côté ſeptentrional de la ville, c'eſt un bâtiment quarré à l'ordinaire, trois de ſes côtez ſont fermez par des murailles & des foſſez, & le quatrieme par la riviere qui coule auprès. Les murailles ſont hautes, blanches, & propres ; d'ailleurs ſans corps de garde, ni aucune autre defenſe, le Château n'ayant été bâti que pour loger les Princes de l'Empire pendant les voyages qu'ils font à la Cour. Le Gouverneur du Château avoit donné ordre à un detachement de vingt Bugjos ou ſoldats du premier rang de nous recevoir ſous les armes, pour nous faire honneur. On fait & l'on vend dans cette ville beaucoup d'ouvrages d'acier. Je remarquai que les payſans y avoient apporté au marché quantité de bois, de feuilles, de foin, de poix, & d'autres productions naturelles du pays ;

Joſijda.

pays: apparemment c'étoit le jour du marché. Pour aller de là à Array, qui en est à près de cinq lieues, nous traversâmes des villages peu considerables, si l'on excepte seulement Sijrosaka, qui, contient environ 200 maisons bâties sur le rivage de la mer. Nous commençames à decouvrir en cet endroit le sommet de la haute montagne de Foosi ou Fusino jama, qui n'a peut-être pas sa pareille pour la beauté. Demie lieue plus loin nous nous trouvames à Array, petite ville d'environ 400 maisons, située près de la mer au bout étroit d'un petit havre. Nous y dinames: la ville est ouverte, sans murailles, ou fossez. Les hardes & le bagage de tous les voyageurs, & sur-tout des Princes de l'Empire, doivent être visitez en cette ville par des Commissaires Imperiaux nommez pour cela. Il leur est enjoint de prendre garde qu'il ne passe outre, ni femmes, ni armes. C'est une des maximes politiques, que l'Empereur à present regnant à jugées necessaires pour s'assurer la paisible possession du Trône. Les femmes, & les jeunes filles, de tous les Princes de l'Empire, sont gardées à Jedo Capitale de l'Empire, comme ôtages de la fidelité de leurs maris, & de leurs peres. A l'égard du transport des armes, on l'empêche, de peur que si les Princes en faisoient passer une quantité considerable, ils ne se missent en tête d'exciter des troubles contre le gouvernement tel qu'il est à present établi. Nos hardes furent non seulement ouvertes, elles furent encore visitées par-tout, à la reserve de mon Adofski ou coffre qui étoit attaché à la croupe de mon cheval: il y eut quelque difficulté à se dispenser de le detacher, à cause de son poids qui faisoit soupçonner qu'il n'y eût des armes, ou quelque chose d'extraordinaire. Cependant les Commissaires se contenterent de quelques raisons qu'on leur donna, & mon coffre échappa à leur visite. Après avoir essuyé cette recherche, nous nous presentames à eux: ils nous reçurent d'une maniere fort civile, & ne firent aucune difficulté de nous permettre de partir quand nous voudrions: sur cela nous nous mimes

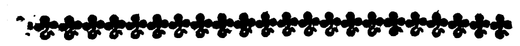
à bord d'un bateau de divertissement de l'Empereur, qui devoit nous porter au travers du havre jusqu'au village de Mijasacka qui n'est qu'à demie lieue d'Array. Ce havre qu'on nomme Sawo a sept lieues & demie de tour, son entrée est petite, & il s'élargit vers les côtes montagneuses du Nord-Ouest. Il est presque rond: seulement du côté de l'Est il s'en detache un bras qui entre avant dans le pays, & finit en une pointe étroite, où l'on trouve une autre garde Imperiale pour empêcher que qui que ce soit ne traverse le havre de ce côté-là, pour éviter les recherches qu'on fait à Array. Nous primes des chevaux fraix à Mijasacka, nous fimes encore trois lieues & traversâmes quelques villages pour nous rendre à Fammamatz où nous arrivames à cinq heures du soir, & nous y couchames. Fammamatz est une petite ville de quelques centaines de maisons, ou huttes, bâties tout le long d'un petit nombre de rues regulieres. Elle est beaucoup plus longue que large, car il faut trois quarts d'heure pour aller d'un bout à l'autre. Elle est dans une plaine qui s'étend une lieue sur la droite vers les côtes, & sur la gauche elle s'étend l'espace de cinq lieues jusqu'au pied des collines voisines. Les rues font un bel effet pendant le jour, à cause du grand nombre de boutiques ouvertes. Au côté septentrional, & à peu près sur le milieu de la ville, il y a un grand Château sans aucune defense, n'étant ceint que d'une simple muraille peu épaisse. C'étoit alors la foire annuelle du lieu, ou quelque autre jour de fête: nous vimes les jeunes garçons, qui se divertissoient marchant en procession dans les rues de la ville, avec des tambours & autres instrumens de musique, & des chandelles qu'ils portoient sur des Bambous. Le pays que nous traversâmes l'après-midi étoit peu habité pendant trois lieues, quoi qu'il fût uni & bien cultivé, sur-tout aux environs de Josijda; & environ deux lieues plus loin nous passâmes par des champs fertiles, de ris & de bled. Ensuite nous trouvames une autre plaine agreable avec des buissons & des bois, qui s'étendoit jusqu'à Array. Notre




PARTICU
van de
van FAM
tot aan
ENGELBE
Petites L
1 2 3
Kleine


Tenriu
Tenriu R.
Amma
Kasiuwa
Tenfamatz
Fammamatz
Wakabaesi

tre route de l'après midi fût aussi par un pays uni & agreable, à peu près comme celui où nous avons passé le matin; il étoit d'ailleurs peu habité.



CHAPITRE XI.

Notre Voyage de Fammamatz à JEDO, *Capitale de l'Empire, & Demeure de l'Empereur.*

NOus partimes de Fammamatz plus tard que de coutume, à cause de l'indisposition de notre vieux premier Interprete. Après avoir fait deux lieues, nous nous trouvames sur les bords de la riviere de Ten Rijn, qui se degorgeoit alors dans la mer par deux bras differens. Elle est fort large, ayant un quart de lieue d'une rive à l'autre, & sa rapidité est si grande qu'on n'y sauroit bâtir des ponts. Nous traversames le premier bras à cheval, & le second dans des bateaux plats qu'on appelle Prows: nous remontames à cheval, & nous traversames divers villages qu'il n'est pas necessaire de nommer: je les ai marquez dans la Carte de notre route de Fammamatz à Jedo (Planche IX.) Entre autres endroits, nous passames dans la ville de Mitzedai qui contient 250 maisons: nous y remarquames un Tori ou porte de la cour d'un Temple, d'une magnificence singuliere. Mitzka est une autre ville d'environ cinq cens maisons. De là nous passames sur un pont de cinq cens pas de long pour aller diner à Tukuroy, grand village d'environ 800 maisons. Nous fumes ensuite à la ville de Kakinga, ou Kakegawa, à deux lieues de Fukuroy. . Cette ville a des portes, & des corps de garde, avec un fauxbourg à chaque bout. Le Château est au côté septentrional. C'est un grand bâtiment quarré, entouré d'une muraille tout unie sans corps de garde ni aucune autre defense. Il y a au beau milieu du Château une magnifique Tour blanche haute de plusieurs étages, avec les ornemens ordinaires. Voici ce qui nous arriva à notre entrée dans cet-

Riviere de Ten Rijn.

cette ville: un pauvre homme, assis avec ses domestiques à la porte de sa maison, faisoit bouillir dans une grande chaudiere, l'huile qu'on tire de certains fruits; l'huile ayant pris feu par accident, la flame se repandit tout d'un coup dans la maison, & le vent étant fort, l'embrasement se communiqua aux maisons voisines. Nous ne primes pas garde qu'il y eût du feu derriere nous: nous apperçumes seulement qu'une épaisse fumée nous gagnoit; elle couvrit d'abord l'air: nous craignimes un orage, & commencions à prendre nos manteaux; mais le vent soufflant avec force à notre dos, nous envelopa dans un si étrange nuage de fumée & de chaleur, que pour éviter d'être étouffez, nous fumes obligez de nous tirer du chemin au grand galop, le plus vite que nous pumes. Quand nous fumes à quelques centaines de pas de la ville sur une petite éminence, nous regardames en arriere, & nous vimes toute la ville couverte de feu & de fumée, de sorte que nous ne pouvions rien distinguer, si ce n'est le haut de la tour du Château qui sembloit sortir d'un nuage. Cependant, quand nous y repassames à notre retour de Jedo, nous trouvames que le dommage avoit été moins grand que nous n'avions cru; le Château n'ayant point été du tout endommagé, & la bonne moitié de la ville ayant été garantie. Il n'y avoit pourtant pas moins de deux cens maisons en cendres, la plupart le long de la grande rue du milieu.

Embrasement à Kakegawa.

Deux lieues plus loin nous arrivames à Nisijsacca, village d'environ 200 maisons: nous y laissames nos chevaux, & primes des Cangos pour traverser une montagne jusqu'au village de Canaja, où nous devions prendre des chevaux frais. Une lieue plus loin nous nous trouvames à la grande & fameuse riviere d'Ojingawa, qui descend des montagnes voisines avec une force & une rapidité extraordinaires, & se jette dans la mer une demie lieue au dessous de cet endroit. Le tems ayant été beau pendant quelque temps, le lit de la riviere, qui a un grand quart de lieue de largeur, étoit fort desseché, & la riviere couloit en plusieurs courans separez: il est impossible

Riviere d'Ogingawa.

ble de passer à gué cette riviere après les grandes pluyes lorsque l'eau est haute; & même lorsqu'elle est basse le passage est accompagné d'assez de difficulté & de danger, à cause de la force & de la rapidité du torrent, & des grandes pierres qu'il entraine souvent des montagnes du voisinage où elle prend sa source. C'est pour cela que des particuliers qui connoissent le lit de la riviere sont nommez pour faire passer les voyageurs à gué, hommes & chevaux, à un prix reglé; & pour les obliger de veiller à la sureté des passagers dont ils se chargent, il a été ordonné par les loix du pays que si quelqu'un d'eux se perd ou se noye, tous ceux qui devoient avoir soin de lui soient mis à mort. Ils sont payez à proportion de la profondeur de la riviere, ou de la hauteur de l'eau, que l'on mesure par un poteau planté sur la rive. On nous aida à passer à gué, quoi que l'eau fût alors fort basse, & allât à peine au genou; cinq hommes furent nommez pour chaque cheval, deux à chaque côté pour lui soutenir le ventre, & un pour tenir la bride. Lorsque l'eau est haute il faut qu'il y ait six personnes de chaque côté du cheval, deux pour le tenir sous le ventre, quatre pour soutenir ceux de devant & se soutenir l'un l'autre, pendant qu'un treizieme mene le cheval par la bride. Les Ecrivains du Japon, surtout les Poëtes, font souvent des allusions à cette riviere, à cause de ses attributs singuliers. Après l'avoir passé, ce qui nous prit une demie heure, nous arrivames bientôt au village ou petite ville de Simada, qui a un quart de lieue de longueur: nous y passames la nuit, ayant fait cinq lieues le matin, & six l'après-dinée. Le pays que nous avions traversé ce jour-là étoit une plaine fertile jusqu'à Farangawa, mais de là jusqu'à Simada, où nous couchames, le pays devient montagneux & sterile, pour la plus grande partie. Non loin de Mitzka, où nous avions les montagnes à notre gauche, à une demie lieue de distance, & d'où nous pouvions decouvrir la mer à la droite, nous passames plusieurs bois, & lieux couverts de buissons, avec des champs fertiles entourez d'arbris-

 seaux

ſeaux à Thé, mais cela ne dura qu'une demie lieue. Entre les differentes ſortes de mendians que nous rencontrames ce jour-là, il y avoit un garçon de treize ans tel que j'en ai deja decrit dans le cinquieme Chapitre de ce Livre: il avoit une machine de bois pendante à ſon col, & une corde en guiſe de collier avec huit nœuds, des extremités deſquels pendoient tout autant de clochettes: il ſe tournoit, & cela avec une ſi ſurprenante agilité, que toute la machine ſembloit tourner horizontalement avec lui, tandis qu'avec deux marteaux qu'il tenoit à ſes mains, il battoit les cloches, ce qui faiſoit une étrange ſorte de muſique.

Fuſij Jedogawa, Riviere.

Le Vendredi 9 de Mars, nous partimes à ſept heures du matin, & après avoir traverſé divers villages nous arrivames à une grande riviere nommée Fuſij Jedogawa, du nom de la ville de Fuſij Jedo, qui eſt au côté oppoſé. Elle eſt large & rapide, & l'on ne ſauroit la paſſer ſans le ſecours des perſonnes adroites qui en connoiſſent le lit. Lorſque nous la traverſames, l'eau étoit fort baſſe; & il s'en faloit bien qu'elle atteignît les rives. Il y avoit deux portes gardées à l'entrée & à la ſortie de la ville, dont nous trouvames les rues irregulieres, les maiſons pauvrement bâties, reſſemblant à des huttes. Nous employames une groſſe demie heure pour aller au bout des fauxbourgs. Le Château où demeure le Gouverneur étoit à notre gauche. Non loin de Fuſij Jedo on nous montra un fameux Château nommé Fanunkaſijo, ſitué à notre droite environ à une demie lieue. Une lieue plus loin, nous paſſames ſur un pont de cinquante pas de long, au bout duquel étoit un petit hameau nommé Okabe. A un quart de lieue plus loin il y a un village du même nom où nous nous rendimes, marchant entre des montagnes. De là nous eumes pendant deux lieues un fort mauvais chemin, ſur des collines & des rochers, d'où la riviere dont nous venons de parler prend ſa ſource. Nous rentrames dans la plaine & nous arrivames peu après à Muriko, petite ville d'environ 300 maiſons: nous y dinâmes

Muriko.

&

& en partimes, les uns dans des Norimons & des Cangos, & les autres à cheval. Après une demie heure de marche nous arrivames à Abikawa, village situé sur les deux bords d'une grande riviere qui le partage, & ensuite se jette dans la mer par trois embouchures. A un quart de lieue de cette riviere nous nous trouvames à la Capitale de la Province de Suruga ou Sirijnga, que quelques-uns nomment Sumpu, les autres Futsju, du nom de son Château: mais on la nomme plus communément Suruga, du nom de la Province. C'est une ville tout ouverte, sans portes ni murailles: les rües en sont regulieres & larges, se coupant l'une l'autre à angles droits. Les maisons sont basses, mais toute la ville est pleine de boutiques bien fournies. On y fait & l'on y vend à juste prix, du papier, des étoffes à fleurs bien travaillées & de plusieurs couleurs pour des habits, des paniers, des boetes & d'autres choses faites de roseaux entrelassez d'une maniere très ingenieuse; & toute sorte de vaisselle vernissée. On y bat aussi monnoye, de même qu'à Jedo & à Miaco; & l'on y fait des Cobangs qui sont des pieces d'or, plates & en ovale, de la valeur d'environ cinq ducats; des Itzebos, qui sont des pieces d'or en quarré long, de la valeur de deux ducats & demi. Le Château est au côté septentrional de la ville. C'est un bâtiment quarré, bien fortifié; avec des fossez, & de hautes murailles de pierre de taille. Il y a peu d'années que sa magnifique Tour fût consumée par le feu jusqu'aux fondemens. Cela vint, dit-on, de la fiente de pigeon qui s'étoit ramassée au plus haut étage de la Tour pendant plusieurs années, & qui prit feu par la chaleur des pigeons qui y couvoient leurs œufs. On dit que cet accident arrivoit souvent dans le pays; & pour le prevenir, ils ferment les galetas de leurs maisons & le haut de leurs Tours, pour empêcher les pigeons d'y nicher. Le frere ainé de l'Empereur Tejitonani ayant conspiré contre lui, fut enfermé dans ce Château, où après une longue prison il se donna la mort en s'ouvrant le

Abikawa.

Ville de Suruga.

ventre. C'étoit un fils naturel de l'Empereur Conju, qui faisoit son sejour à Suruga, & l'avoit fait Seigneur de cette Province. La jeunesse de cette ville nous parut bien élevée, & avoir de meilleures manieres qu'ailleurs: tandis que nous la traversames nous n'entendimes point crier après nous, Toosin Bai Bai. Il y a une heure de chemin d'un bout de la ville à l'autre. A trois lieues de Suruga nous arrivames à un petit village, nommé Jesira ou Jeseri, qui n'a rien de recommandable que sa situation, au voisinage de la baye de Totomina. Il est à propos d'observer ici que la plûpart des bayes de ce pays ont leurs noms particuliers. Le village de Jesira n'a qu'une rue irreguliere, sur la longueur de laquelle sont bâties quelques centaines de huttes chetives. Une riviere profonde la traverse. On jette sur cette riviere une grande quantité d'un bois singulier, dur comme du fer, qui porte le nom de ce village; on l'appelle bois de Jeseri: ce bois descend jusqu'à la mer, d'où on le porte dans tout le Japon. Non loin de cet endroit est un port où l'on tient quelques vaisseaux de guerre de l'Empereur, si tant est qu'ils meritent ce nom, n'étant que des barques de la premiere grandeur, destinées à la defense de la baye de Totomina en cas de besoin. Vis à vis un peu plus loin sur une haute montagne est la fameuse forteresse de Kuno ou Kone, que les Japonnois croyent imprenable, & qui fut bâtie anciennement pour la garde des tresors de l'Empereur, mais cet usage à été abandonné dans ces derniers temps. Les Empereurs aiment mieux garder leurs tresors dans leur capitale au lieu de leur residence à Jedo, où ils peuvent y veiller eux-mêmes, & s'en servir quand ils en ont beson. Il y a aussi dans cette montagne des mines d'or & d'argent, mais on n'y travaille point. Nous traversames ce jour-là un pays uni, bien habité & bien cultivé; à la reserve de deux lieues que nous fimes sur une montagne. Nous couchames à Jeseri, où il y a de fort bonnes hôtelleries: quoique le reste des maisons ne soient que de chetifs bâti-

Jeseri.

Fort de Kuno.

bâtimens. Je remarquai en mon particulier ce jour-là le long du chemin plusieurs plantes rares, & plusieurs arbres entez dans les jardins qui étoient derriere nos hôtelleries, qui portent de grandes fleurs; outre plusieurs autres curiositez dont je renvoye la description à un autre tems. Tout le long du grand chemin, sur-tout autour de Suruga, nous fumes rencontrez par differentes sortes de mendians, & entre autres par des Bikunis ou jeunes Religieuses mendiantes, qui divertissent les voyageurs avec des chansons; par des Jamnabos ou Prêtres des montagnes qui nous adressoient de longues harangues qu'ils terminoient par un bruit effroyable, soufflant dans une trompette faite d'une coquille; par de jeunes Jammabos fils des vieux, habillez d'une maniere étrange; ils nous faisoient de courtes harangues du stile de leurs peres, & en même temps faisoient un grand bruit avec leurs cannes où il y avoit des anneaux de fer. Nous trouvames aussi quelques Pelerins qui alloient à Isje; & un exemple particulier d'une devotion fort superstitieuse étoit un jeune garçon qui alloit visiter ce saint lieu; nous lui demandames d'où il venoit, & il repondit qu'il venoit d'un village de la Province d'Osju, quatre-vingts lieues Japonnoises au delà de Jedo.

Le Samedi 10 de Mars, nous partimes avant le lever du soleil, & nous arrivames avant midi à Josiwara, à sept lieues & demie du lieu de notre couchée; l'après-midi nous fimes cinq lieues, pour nous rendre à Misijma. Une heure & demie après notre depart de Jeseri nous arrivames à Kiomids, petite ville d'environ 200 maisons, située au pied d'une montagne où il croit beaucoup de Sapins. La ville se trouvant près de la mer, ses habitans tirent du sel du sable des côtes, après y avoir versé de l'eau de mer à differentes reprises; on fait le même commerce dans les villages voisins le long des côtes jusqu'à Cambura: la terre là autour n'est gueres cultivée, & la plupart des habitans gagnent leur vie en faisant du sel à force de feu. On fait aussi à Kiomidz le ciment renommé dont le principal ingre- Ciment fameux.

gredient est la resine tirée des Sapins qui croissent dans la montagne voisine. On le vend en petits morceaux pliez dans des écorces d'arbre, ou dans des feuilles de roseau. On monte de la ville par un escalier de pierre sur la montagne, où l'on trouve un Temple nommé Kiromisira: il est celebre par plusieurs histoires fabuleuses qu'on dit qui y sont arrivées; mais encore plus à cause de sa charmante situation. Je ne puis me dispenser de remarquer en passant avant d'aller plus loin, que dans la principale rue de cette ville que nous traversâmes, il y avoit neuf ou dix maisons ou loges devant chacune desquelles se tenoient deux ou trois jeunes garçons de dix à douze ans, bien mis: leur visage étoit fardé, & leur contenance effeminée: ils étoient entretenus là par leurs abominables maitres pour les plaisirs secrets & l'amusement des riches voyageurs; les Japonnois étant fort adonnez à ce vice horrible. Neanmoins, pour sauver les apparences & ne pas scandaliser les gens de bien, afin aussi que ceux qui ne sont pas riches, & qui ne savent pas dequoi il s'agit, ne prennent aucun engagement avec eux, ils se tiennent assis sur la rue sous pretexte de vendre aux voyageurs le ciment dont nous venons de parler. Notre Bugjo, ou Commandant en chef de notre train, à qui sa gravité affectée ne permettoit jamais de sortir de son Norimon jusqu'à ce que nous fussions aux hôtelleries, ne put s'empêcher de mettre pied à terre en cet endroit & de passer une demie heure avec ces jeunes garçons. Nous primes cette occasion de nous promener dans la ville, & de faire nos observations sur ce que nous y vimes de remarquable. Je ne dois pas oublier, que dans un bois où nous passames avant d'arriver à cette ville, nous vimes une petite planche suspendue sur le chemin pour faire savoir aux passans, *que tout auprès dans un endroit entouré d'une balustrade étoit le corps mort d'un homme, qui à son retour* d'Izje *s'étoit pendu lui-même, & que si quelqu'un le connoissoit ou le trouvoit à dire, il pourroit le reclamer & l'emporter.* Ceux de notre troupe qui al-

alloient à cheval prirent des Cangos à Okitz, pour passer à gué premierement une riviere rapide, & pour se faire porter ensuite par les montagnes de Tattai, jusqu'au village de Ju ou Jumatz, là où nous avions une autre riviere à passer à gué, fort large, mais peu profonde. Le chemin le long des côtes ayant été inondé, nous trouvames celui de la montagne fort roide & difficile, ressemblant presque à un escalier. Nous primes des chevaux fraix à Jumatz, & après avoir marché une heure & demie, nous arrivames au grand village ou petite ville de Cambara: nous quittames ici les côtes de ce golfe pendant quelque temps, elles courent encore quelques lieues plus loin vers l'Est; & quand nous eumes marché pendant deux jours vers le Nord-Est, nous tournames du côté du Nord, vers la grande riviere de Fudsikava. Après une heure & demie de marche, nous fumes au grand village d'Iwabutz, le seul endroit où l'on puisse traverser cette riviere rapide & dangereuse. Elle a sa source sur la haute montagne de Fudsi ou Fusi, qui est à sept grandes lieues Japonnoises de ce village vers le Nord-Est; après avoir reçu pendant son cours plusieurs petites rivieres & ruisseaux, elle se jette avec beaucoup de rapidité & de force dans le golfe de Totomina: elle est fort large, mais d'une profondeur inegale, separée en deux bras, y ayant un grand terrein entre deux comme une Isle, où l'on a bâti quelques boutiques. Nous passâmes à gué le premier bras, mais on ne sauroit passer le second qu'au moyen d'une espece particuliere de bateaux qu'on appelle Prows: & avec tout cela le passage ne laisse pas d'en être difficile & dangereux. Ces bateaux ont des fonds plats & larges, faits avec des planches minces, qui lors du passage, si le bateau donne contre un rocher ou banc de sable, cedent, & le bateau glisse dessus: cette invention étoit absolument necessaire pour le passage de ces rivieres, non seulement à cause de l'impetuosité de leur cours, mais à cause sur-tout de l'inegalité de leur profondeur, & des pierres énormes qu'elles roulent des montagnes

Riviere de Fudsikava.

gnes où elles prennent leur source. Pour ce qui regarde notre passage, les bateaux qui devoient nous passer sur la seconde branche de la riviere, furent premierement halez, ou trainez sur le rivage, pour nous prendre nous & notre bagage; ensuite on les poussa dans l'eau, la force de la riviere les entrainant, & les bateliers de l'autre ramant de toute leur force nous amenerent en biaisant au rivage opposé. Après avoir passé cette riviere nous primes des chevaux fraix, & dans une heure & demie de marche, traversant plusieurs villages, ou plutôt longues rues presque contiguës l'une à l'autre, nous arrivames à une heure après midi à la ville, ou grand village de Jostjiwara, où nous dinames. Ce village est le plus voisin de la montagne de Fudsi, ou Fusi Jamamai, de tous que ceux nous devions trouver sur notre route. Prenant la direction avec mon compas, j'observai qu'elle portoit cinq degrez du Nord à l'Est. On compte qu'il y a six lieues Japonnoises en droite ligne depuis ce village jusqu'à la montagne. Mais à cause de l'inegalité du chemin on compte sept lieues pour aller à une prairie qui est au pied de la montagne, d'où l'on compte six autres lieues que l'on fait au travers de la neige pour aller au sommet. Il est d'une hauteur incroyable, & ne ressemble pas mal au Pic de Teneriffe, les montagnes voisines ne paroissant en comparaison que comme des collines basses. Elle nous guidoit pendant notre voyage, à cause qu'on la decouvre de loin; & en mon particulier elle ne m'a pas été d'un petit secours, pour dessiner & corriger la Carte que je me proposai de faire de notre route. Sa base est grande, & elle se termine en pointe, de sorte que sa figure est un vrai cone, en apparence fort uni. On la regarde avec justice comme une des plus belles montagnes qu'il y ait; elle est entierement sterile, rien n'y croissant, ni herbes, ni plantes. Elle est couverte de neige la plus grande partie de l'année; & quoique les chaleurs de l'Eté en fassent fondre la plus grande partie, son sommet en est toujours presque entierement cou-

Montagne de Fudsi.

vert.

vert. Selon le recit des personnes qui ont été au plus haut, il y a un grand trou profond, ou ouverture, près du sommet, qui anciennement vomissoit des flammes & de la fumée, jusqu'à ce qu'enfin il s'éleva une petite colline ou butte au plus haut: mais à present le sommet est couvert d'eau. Le haut de cette montagne étant presque toujours couvert de neige, & le vent en faisant voler des flocons de tous côtés, il semble quand il est fort que la montagne est couverte d'un voile de nuages & de fumée. Il faut remarquer que le temps est très rarement calme au-dessus, c'est pour cela que le peuple y monte par devotion pour y rendre un culte à leur Æole ou Dieu des Vents. On est trois jours à y monter, mais on dit que l'on peut en descendre si l'on veut dans trois heures, à l'aide des traineaux de roseau ou de paille, que les gens s'attachent à la ceinture, & ils glissent comme cela de haut en bas sur la neige en Hiver, & sur le sable en Eté; la montagne étant, comme on a dit, merveilleusement unie & douce. Les Jammabos ou Prêtres des montagnes sont de cet Ordre d'Æole, & leur mot du guet est Fusij Jamma, qu'ils repetent souvent en parlant, & en mendiant. Les Poëtes ne sauroient trouver des termes à leur gré, & les Peintres ne croyent avoir assez d'adresse ni des couleurs, qui puissent representer dignement cette montagne. Nous nous remimes en chemin après diner, & après avoir marché demie lieue nous arrivames à Mottosjoiro, miserable village d'environ trois cens huttes, dispersées le long du chemin, sur un terrein sablonneux qui s'étend près de demi-lieue: les pauvres enfans de ce village s'approchoient en troupes de nos Cangos & de nos chevaux, pour nous demander l'aumône d'une maniere fort comique, faisant des sauts perilleux sur le sable vingt ou trente pas devant nous. Nous leur jettames bon nombre de liards, & c'étoit une chose divertissante de voir comme ils se poussoient & se tirailloient l'un l'autre à qui les auroit. Les voyageurs sont avertis à l'avance qu'ils auront ce diver-

Mendicité plaisante de jeunes garçons.

divertissement, & ils ont soin de faire provision à Josijwara d'un cordon de Cas ; ces pauvres enfans leur tenant compagnie quelquefois pendant demie lieue, ou pendant tout le temps qu'ils voyent qu'on leur jette quelque chose. Les Cas sont des pieces plates de cuivre jaune, de l'epaisseur d'un chelin d'Angleterre, & de la valeur d'un liard; ils ont un trou au milieu, afin qu'on puisse les attacher commodément à un cordon que l'on pend à côté du cheval. Nous passâmes ensuite par plusieurs endroits habitez: les plus considerables étoient Farra, village d'environ deux cens cinquante maisons; & Numatsju, ville de près de deux mille maisons. Cette ville n'a point de muraille, & ressemble plus à un grand village qu'à une ville. La principale rue, qui est au milieu, s'étend en longueur environ une demie lieue. Nos valets allerent voir un Temple appellé Kamanomia, & par quelques-uns Sannomia, où l'on garde une piece fort curieuse: c'est une grande marmite qui appartenoit à Joritomo (quelques-uns disent à son frere ainé Fosisine) General des troupes Imperiales & premier Monarque seculier du Japon. On dit qu'elle a deux nattes de diametre, & qu'elle servoit à cuire les sangliers que l'on avoit tuez à la chasse autour de la montagne de Fusinojamma. La nuit nous surprit à Numatzju, de sorte que nous fumes obligez de marcher une heure & demie dans l'obscurité de la nuit, pour nous rendre à Misijma où nous avions dessein de coucher. Nous passâmes par plusieurs petits hameaux presque contigus l'un à l'autre, & sur un pont de quarante-cinq Kin ou brasses de longueur: la riviere qui passe dessous prend sa source dans les montagnes d'Artaga & de Facone, d'où après avoir baigné le pied de plusieurs collines, elle traverse une suite presque continuelle de champs cultivez, pour aller à la mer. On l'appelle communément Ksingava, ou Sisingava: quelques-uns l'appellent Kamagafuti: ce dernier nom doit son origine à l'Histoire fabuleuse suivante. Il y avoit au Temple de Sanno dont nous venons de parler, un

Histoire fabuleuse.

Kama

Kama ou instrument de chasse d'une grandeur extraordinaire, dont on se servoit anciennement dans les Fusinomakagiri, comme ils les appellent, ou anciennes chasses autour de la montagne de Fusinojamma. Une nuit, des voleurs entrerent dans le Temple, & deroberent le Kama: comme ils l'emportoient, il devint si pesant, qu'ils furent forcez de le laisser tomber dans la riviere. La chute d'un instrument si monstrueusement gros & pesant fit un grand Futz, ou trou au lit de la riviere, qui de là s'appelle Kamagafutz. Le Kama lui-même devint un Esprit, qui a l'inspection & le gouvernement de la riviere. Misijma est une petite ville où je comptai environ 950 maisons, quand nous la traversâmes: elles sont bâties la plupart le long de la rue du milieu, qui a au moins un quart de lieue de long. Deux rivieres passent au travers de la ville, & une troisieme en baigne un bout. Il y a des ponts sur chacune de ces rivieres qui sont assez profondes. Cette ville renfermoit autrefois des Temples & des Chapelles magnifiques, renommées par rapport à plusieurs Histoires fabuleuses que l'on en faisoit: mais, lors du terrible embrasement de 1686 qui consuma la ville entiere, ces édifices furent reduits en cendres. Il est vrai que la ville a été rebâtie depuis, plus belle qu'elle n'étoit, comme aussi un des Temples qui est dans une grande place quarrée toute pavée de pierres de taille. J'eus l'occasion, dans notre second Voyage à la Cour, de parcourir ce Temple plus particulierement, ainsi je renvoye le lecteur à cette description plus detaillée. Nous voyageames tout ce jour-là, par un pays montagneux & sterile jusqu'à Cambara. De là nous traversâmes une plaine, qui s'étend jusqu'à Josijwara, & qui autour de ce village sur-tout étoit assez fertile, en ris principalement. Plus haut la plaine étoit pour la plus grande partie sterile & sablonneuse, avec quelques morceaux de terre de temps en temps d'une bonté mediocre.

Le Dimanche 11 de Mars, nous partimes au lever du soleil, dans des Cangos pour traverser les

montagnes de Fakone, & plusieurs villages & hameaux que j'ai mis dans la Carte, par lesquels nous devions nous rendre à la ville d'Odowara, qui est à huit lieues de Misijma. L'après midi nous eumes quatre lieues à monter : le terrein où nous passames étoit pour la plus grande partie sablonneux & sterile; cependant en quelques endroits nous trouvames quantité de roseaux, & d'herbe de roseaux. Mon Dodsutski ou Livre routier donne ici avis aux voyageurs, qu'ils ayent à prendre garde à eux sur ce chemin solitaire. Au haut de la montagne nous remarquames une pierre qui sert de borne, & qui est mise à côté du chemin à l'endroit où la Province d'Idsu confine avec celle de Sagami, à l'entrée des Etats d'Odowara. De là nous descendimes la longueur de dix rues, comme on dit dans le pays, & après une heure de marche, nous arrivames au village de Togitz, ou comme on l'appelle ordinairement, Fakone, du nom de la montagne au pied de laquelle il est situé : nous y dinames, ayant deja fait la moitié de notre journée. Cet endroit est remarquable pour sa situation, & pour diverses autres choses, en particulier, à cause du lac de Fakone sur lequel le village est situé. On compte dans ce village 250 maisons, ou plûtôt petites cabanes bâties la plupart tout le long d'une longue rue irreguliere, qui est au Sud-Est du lac. Ce lac est entouré de hautes montagnes, qui le ferment de tous les côtez de telle maniere qu'il n'y a pas lieu de craindre qu'il inonde le pays des environs. Quoique les montagnes qui l'environnent soient d'une hauteur considerable, cependant le sommet de Fusino Jamma s'eleve encor plus haut, puis qu'il est decouvert par les habitants de Togitz à l'Ouest Nord-Ouest. La largeur de ce lac de l'Est à l'Ouest est d'un peu plus de demie lieue du Japon, & sa longueur du Sud au Nord d'une lieue. On me dit que près du rivage qui est au Nord on avoit ouvert une riche mine d'or. Du côté oriental du même rivage s'eleve la haute montagne de Fitango Jamma, qui se termine en pointe, presque comme

Fakone.

une

une pyramide: à son pied est le village de Motto Fakone, & entre celui-ci & le village de Togitz, est celui de Dsoogassima, c'est comme qui diroit l'Isle de Dsoo, ou SSio. On ne sauroit faire le tour du lac à cause des montagnes escarpées qui l'entourent, & qui en quelques endroits ont des precipices qui vont presqu'à plomb jusqu'au lac. Mais on le traverse avec des bateaux, & l'on aborde où l'on veut. On dit qu'il abonde en poissons de plusieurs especes: on ne put pourtant m'en nommer que deux, savoir les saumons qui sont fort grands & fort gros, & une autre espece que les Allemands nomment Strohmling. On nous dit qu'anciennement cet endroit fut englouti par un tremblement de terre, & que ce lac occupe la place de l'ancien terrein. Ils en donnent pour preuve quantité de Suggi incorruptible, ou de troncs de cedre d'une grandeur extraordinaire, qui sont au fond, & que l'on tire par le moyen des plongeurs, lorsque le Seigneur du lieu l'ordonne, ou qu'il en a besoin. Le pays voisin produit quantité de cedres les plus hauts & les plus beaux qu'on puisse trouver dans tout le Japon. L'air de l'endroit est froid, humide, & pesant, de sorte que les étrangers ne sauroient y demeurer que leur santé n'en soit altérée, sur tout dans l'Hiver. Mr. van Camphuysen, Directeur general de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales à Batavia, m'a souvent assuré que la foiblesse & le peu de santé qu'il avoit après qu'on l'eut élevé à ce poste éminent, venoit sur-tout de l'air mal sain de ce village où il avoit passé pour aller à la Cour lorsqu'il étoit Directeur de notre Comptoir au Japon. Il doit être assurément agreable en Eté de demeurer auprès de cet endroit, où l'on n'est point incommodé des cousins. Au bout du village, où le chemin s'étrecit, il y a une Garde Imperiale de même que celle que j'avois remarquée à Array. On l'appelle aussi Gosikkiso, & elle a été établie pour arrêter les armes & les femmes en cas que quelqu'un entreprît d'en faire passer à Jedo du côté du couchant de cette ville. La garde est plus forte que celle d'Array,

&

& les gens y sont examinez avec plus de rigueur, à cause que c'est ici comme une clef de la capitale de l'Empire : aucun des Princes Occidentaux, ni qui que ce soit qui vienne des Provinces de ce côté-là, ne sauroit éviter d'y passer lorsqu'il va à la Cour. Outre que le chemin de tous les côtez du corps de garde est fort étroit, & fermé avec de bonnes portes, la nature elle-même a fortifié cet endroit par des montagnes inaccessibles à la droite, & par le lac à la gauche. Nous continuames notre chemin après diner, & nous descendimes les montagnes pour nous rendre à l'endroit où nous devions coucher cette nuit. Nous passâmes par un chemin fort agréable : il offroit à notre vue des ruisseaux charmans, qui descendoient des montagnes voisines, & diverses sortes de plantes & d'arbrisseaux. Nous allames premierement à la Garde Imperiale au bout du village, où tous les Japonnois sortirent de leurs Norimons & de leurs Cangos; ceux qui étoient à cheval en descendirent, & se présenterent fort respectueusement & tête nue, pour être fouillez, ce qui se fit assez legerement. S'il y a du soupçon qu'il y ait une femme travestie en homme, elle est visitée rigoureusement, avec cette difference pourtant, que ce sont des femmes qui l'examinent. Les particuliers qui vont à Jedo doivent montrer leurs passeports en cet endroit, sur peine d'être arrêtez trois jours durant avant qu'on leur permette de continuer leur route. Un peu au-delà du village, assez près des corps de garde, nous remarquames cinq Chapelles de bois mediocres, bâties sur une ligne. Aux deux premieres étoit le buste d'une vieille femme sur un autel. Il y avoit un Prêtre assis à chaque Chapelle jouant un Namanda sur une cloche, c'est à dire battant avec un marteau une petite cloche platte, tandis qu'il hurloit, faisoit un bruit effroyable, & murmuroit entre ses dents. Ces Prêtres repetent souvent la courte priere Namu Amida Budzu; & par syncope Namanda, qui est la formule de la priere adressée à Amida pour le soulagement des ames des trepassez. Tous les Japonnois

ponnois à pied de notre suite jetterent des Cas ou liards dans la Chapelle, & en reçurent en échange chacun un papier qu'ils portoient tête nue & avec beaucoup de respect sur le rivage, pour le jetter dans le lac après l'avoir attaché premierement à une pierre afin qu'il allât plus surement à fond. Ces peuples plongez dans une aveugle supetstition croyent que le fond de ce lac est le Purgatoire des enfans qui meurent avant l'âge de sept ans, & qu'ils y sont tourmentés jusqu'à ce qu'ils soient rachetez d'une maniere ou d'autre. C'est ainsi que leurs Prêtres le leur enseignent; & les assurent pour leur consolation, qu'aussi-tôt que l'eau a effacé les noms des Dieux & des Saints qui sont écrits sur les papiers que les Prêtres donnent aux passans, d'abord les enfans qui sont au fond en ressentent un grand soulagement, s'ils n'en obtiennent une redemtion pleniere. Nos valets de pied ne voulurent pas manquer l'occasion de faire une bonne œuvre, si avantageuse à l'ame des enfans dont ils étoient peres ou parens; ne doutant aucunement, que leurs peines n'en fussent allegées. J'ai vu que les Prêtres eux-mêmes faisoient la même chose. L'endroit où l'on dit que les ames de ces enfans sont confinées s'appelle Sainokawara, & l'on a mis un monceau de pierres en forme de pyramide pour le marquer. Parmi les Chapelles dont je viens de parler est le petit Temple de Fakone Gongin, renommé pour plusieurs curiosités remarquables que l'on y garde & que l'on y fait voir. Ce sont quatre sabres ou cimeterres grands & petits, dont les poignées sont faites de Sawaas avec de l'or rapporté: un de ces sabres est devenu rouillé par le sang & tient fortement au fourreau. Ils appartenoient autrefois à certains anciens Heros, dont je passe les noms sous silence, de même que les exploits heroïques qu'on dit qu'ils ont executés avec ces mêmes épées: deux belles branches de Corail: deux cornes de licornes, chacune de deux Suns & de six Bus de longueur, & d'une épaisseur proportionnée: deux grandes Coquilles de Petoncle: deux Pierres, l'une trouvée dans le corps d'une vache, l'autre

Curiositez du Temple de Fakone.

l'autre dans celui d'un cerf: un habit d'une étoffe faite d'Ama, tel que les Anges en portent au ciel, & avec quoi ils peuvent voler: le peigne de Joritomo, premier Monarque seculier du Japon, avec ses armoiries dessus: la cloche de Kobodais, fondateur de la secte N., qu'il sonnoit lorsqu'il étoit en priere: & une lettre écrite de la propre main de Takimine. Chacune de ces curiositez, qu'ils appellent Gongins ou bijoux, a son nom particulier, & on les regarde comme des raretez d'un très grand prix. De là nous descendimes par un chemin pierreux haut & bas, tantôt sur le penchant, & tantôt au pied de la montagne de Fitango; & après avoir fait une lieue, tandis que nous regardions des arbres autour de nous, la haute & fameuse montagne de Come Jamma se présenta à notre vue: son sommet est couronné d'arbres très hauts, qui croissent fort près l'un de l'autre: nous la laissames à notre droite, & une Cascade fort remarquable à notre gauche. Car le lac de Togitz ou Facone est si fort entouré de montagnes, qu'il n'a d'autre issue que par une de ces montagnes, la même que l'on appelle Fitangojama: elle laisse passer l'eau par trois ouvertures d'où elle tombe sur le penchant de la montagne, & forme une cascade d'une hauteur considerable. Elle reçoit peu après plusieurs ruisseaux des montagnes voisines: cela forme une riviere qui traverse la vallée avec un bruit terrible, tombant par des pierres & des précipices, pour se rendre à la mer. Le chemin étoit fort étroit par-tout; il passoit tantôt sur les bords de la riviere, tantôt plus haut, & la descente en général étoit plus roide & difficile que nous n'avions trouvé la montée avant midi. Nous fumes dédommagez de ce mauvais chemin par la beauté des points de vue, & par la diversité des choses qui s'offrirent à nos regards. Nous découvrimes la mer à l'Est, au bout d'une file de montagnes: nous étions amusez tout autour par la verdure des montagnes couvertes de plusieurs sortes de grands arbres d'une espece rare, & d'une admirable diversité de plantes & de fleurs. Les plantes, qui croissent sur cette mon-

montagne, ont, à ce que croyent les Medecins du pays, de plus grandes vertus que celles de la même espece qui croissent ailleurs: c'est pourquoi on les cueille avec soin pour les usages de la Medecine. Ils estiment beaucoup une fort belle espece d'*Adiantum* ou de Capillaire, qui a des tiges & des côtes d'un pourpre brun: on dit qu'il surpasse en proprietez toutes les plantes de son espece. Comme il croît en abondance sur la montagne, il n'y a gueres de voyageur qui passe sur cette montagne sans en faire une provision pour son usage, ou celui de sa famille. On ne connoit cette plante que par le nom de Fackona Kśa, c'est à dire plante de Fackona. Les endroits où nous passâmes cet après-midi furent Hatta ou Fatta, village d'environ cent maisons, où la riviere dont j'ai parlé reçoit le ruisseau d'Osawa, & devient ensuite assez large pour avoir trois ponts chacun de neuf Kia ou brasses de longueur: nous passâmes sur ces trois ponts. Près de ce village sur la droite est un Temple de la secte du Sensju, nommé Tawanodira. Le village de Jumotta, comme qui diroit eau chaude, est double, & les maisons en sont dispersées. Il a emprunté son nom d'une source d'eau chaude qui sort d'un bois voisin de la riviere: cette source s'étant jointe à un autre petit ruisseau, ils coulent quelque tems ensemble & déchargent leurs eaux dans la riviere susdite. Derriere le village est le Temple de Sorinsi & deux Temples de Dsitso en dedans, avec des colomnes de Dsitso au devant. Près d'un de ces Temples on montre sur une pierre l'impression miraculeuse du pied droit d'un fils qui vengea la mort de son pere, tué injustement; avec beaucoup de courage & de grandeur d'ame. Cette histoire, ou plûtôt fable, ne merite pas que je la rapporte. Isiuda est un autre village à la gauche duquel est un Temple magnifique nommé Tsjo Tai Si, bâti dans une cour pavée de pierres quarrées: à un côté de la cour est une belle fontaine, à l'autre une table avec des lettres d'or dessus, & tout près est le Tsjo too San, ou portail du Temple bâti de pierre, avec une inscription de même en lettres

Plantes curieuses.

lettres d'or. Kattama ou Kasamatz, village mediocre, est vis à vis, & à la droite on voit la montagne verte d'Iskaki Jamma célebrée dans toutes les histoires du Japon, à cause que ce fut là que le grand Empereur Taiko passa une fois la nuit avec son Armée. On l'appelloit autrement Sijro Jamma, c'est à dire la montagne du Château, à cause d'un Château fortifié que Joritomo y fit bâtir. Hors du village est un chemin qui mene à une colline voisine, nommée Odowara Isij ou Odowara Ijsch, à cause d'une Carriere fameuse d'où l'on tire une espece particuliere de pierre, que l'on porte à Jedo, & dont on fait des pots qui sont à l'épreuve du feu. Il étoit quatre heures & demie quand nous arrivâmes à Odowaranoitzi, à un quart de lieue du dernier village: c'est proprement le fauxbourg de la ville d'Odowara, qui est dans une fort agreable situation assez près de la mer. * Ces fauxbourgs commencent sur les bords même de la riviere qui sort du lac de Fakone, & se décharge dans la mer près de la ville d'Odowara, terminant son cours entre des montagnes delicieuses, & des collines couvertes de verdure, qui s'étendent jusqu'à Odowara, & dont le pied mouillé d'un côté par la mer se termine de l'autre en une grande plaine d'une lieue d'Allemagne de longueur, sur laquelle la ville est située. La ville est bien fortifiée, avec de bonnes portes, & des corps de garde ornez de beaux édifices de chaque côté: les rues en sont larges, propres, & regulieres; sur-tout la rue du milieu est remarquable par sa largeur. La ville est plus longue que large, & il faut une grande heure pour aller du bout d'un fauxbourg au bout du fauxbourg opposé. On y compte environ mille maisons, petites, fort proprement bâties, blanchies pour la plupart, avec des avant-cours quarrées au devant, & de jolis jardins derriere. Au côté Septentrional de la ville est le Château, & la demeure du Prince: il se fait remarquer à l'ordinaire par une belle & haute Tour. Les Temples sont bâtis du même côté, sur le penchant de la montagne: les boutiques mal fournies montrent assez qu'il

* Ville & fauxbourgs d'Odowara.

qu'il n'y a pas dans cette ville beaucoup de commerce ni de manufactures, quoi qu'elle soit voisine de la mer. On y prépare pourtant le Catechu parfumé, ou *Terra Japonica*, dont on fait des pillules, de petites Idoles, des fleurs, & plusieurs autres figures que l'on met dans de jolies petites boetes pour les vendre. Les femmes l'aiment beaucoup, & en font un grand usage, parce qu'elle affermit les dents, & leur rend l'haleine douce. Ce jus épaissi est porté au Japon par les Hollandois & les Chinois; & après qu'on l'a preparé a Miaco ou à Odowara, mêlé avec de l'ambre, du Camphre de Borneo, & d'autres choses, ils le rachetent pour le transporter ailleurs. La beauté des ajustemens, & l'exterieur poli des habitans de cette ville, sur-tout des femmes, sont une preuve qu'il n'y a que des gens riches qui demeurent dans cette ville: ils n'ont pas besoin de gagner leur vie par le commerce ou par les arts, ils peuvent vivre de leurs revenus, & préferent le séjour de cette ville à toute autre, à cause du bon air & de la beauté de la situation. Nous trouvames pourtant les jeunes garçons aussi insolens à notre égard que nous les avions trouvez à Fakone: leurs cris & leurs clabauderies à notre passage montroient bien que l'on a fort peu de soin de leur éducation. Cette ville avec son ressort appartenoit autrefois à la famille de Minosama, & Inaba Mino no Cami fut le dernier de cette famille qui la posseda. Elle appartient présentement à Cangosama, Président du Conseil d'Etat de l'Empereur. Dès que nous fumes arrivez à Odowara, nous fimes partir un Exprès pour Jedo, pour en informer notre hôte dans cette Capitale.

Catechu ou *Terra Japonica*: sa préparation & ses usages.

Le lundi 12 de Mars, nous partimes de bon matin pour tâcher d'arriver avant midi à Fusisawa qui est à huit lieues d'Odowara. Nous arrivames premierement à la riviere de Sakava, qui n'ayant que trois pieds de profondeur est pourtant très rapide; & lorsqu'elle est enflée par les pluyes elle se précipite dans la mer avec une telle impetuosité, que l'on a été obligé d'en élever les bords, & de les fortifier

fier avec de bonnes digues, remplies de pierres & d'arbrisseaux; de peur que si elle venoit à se repandre, elle ne mît toute la plaine voisine sous l'eau. Nous la passames dans des bateaux plats, & nous traversames ensuite les lieux suivans: Sakawa & Koosi, deux villages de cent maisons chacun. Mejigawa, & Misawa, deux autres villages d'environ deux cens maisons chacun. Avant d'arriver au dernier, nous passames sur un pont de cinquante pas de long. Une heure après avoir quitté Misawa nous arrivames à Koijsa, petite ville de quelques centaines de maisons, & une demie lieue plus loin au village de Firatzka où l'on compte environ trois cens maisons. Avant d'arriver à ce dernier village, nous traversames une riviere du même nom sur un pont de cent pas de long. Demie lieue plus loin, nous passames à un autre village nommé Bansju ou Bendsju, d'environ cent maisons, & une autre riviere du même nom fort célebre parmi les Japonnois: elle se précipite dans la mer avec beaucoup de violence; & quoiqu'elle eût peu de profondeur, sa rapidité ne nous permit pas de la passer à gué, si bien que nous nous servimes de bateaux plats qu'on appelle Prows, fort propres à traverser les rivieres de cette nature; à cause, comme je l'ai remarqué plus haut, du peu d'épaisseur de leur fond, qui plie & cede au choc des vagues & des pierres qui sont au lit de la riviere. Les montagnes que nous avions jusqu'alors à notre gauche, tantôt assez près de nous, & tantôt dans l'éloignement, se terminent ici en une grande plaine dont nous ne pumes découvrir le bout, à cause qu'elle s'étend jusqu'à Jedo. Après qu'on nous eut fait passer la riviere, nous continuames notre route par un terrein inculte, où il y a pourtant trois villages, Matzija, Nango & Kawanda ou Kowara, dont les habitans gagnent leur vie par le secours des voyageurs à qui ils rendent service. Nous arrivames ainsi au village de Jootsuja, à une lieue duquel du côté que nous venions, vis à vis du village de Kawanda ou Kowara, on voit près des côtes un rocher fort singulier, qui

Riviere de Bansju.

qui sort de la mer en forme de pyramide; & à une lieue plus loin des côtes, directement au Sud-Est, la fameuse Isle de la Kamakura, dont le nom signifie les côtes. Elle paroit ronde, petite, d'une lieue de tour tout au plus, pleine de bois de haute futaye, & platte. Les côtes en sont d'ailleurs extraordinairement hautes, de sorte qu'on peut les voir de fort loin. L'Empereur y envoye en exil quelques-uns des Grands de sa Cour, qui peuvent bien compter lorsqu'ils sont envoyez là, qu'ils y passeront le reste de leur vie. Les côtes en sont escarpées & pleines de rochers, comme celles de l'Isle de Fatsisio, & n'y ayant aucun lieu pour y monter tout autour de l'Isle, les bateaux qui portent des prisonniers ou des provisions doivent être halez, & descendus, au moyen d'une grue, ou vindas. A une lieue de Jootsuja nous trouvames la ville de Fusisava où nous dinames, non pas dans notre hôtellerie ordinaire qui étoit alors remplie. Fusisava ne contient qu'une rue d'une demie lieue de long. La ville est traversée par une riviere qui se jette dans la mer à un quart lieue de là. Nous avions toujours eu la mer à notre droite depuis Odowara, nous la perdimes de vue de nouveau, les côtes courant Sud-Sud-Est environ six lieues; de sorte que continuant notre route nous ne vimes que la terre aux deux côtez du chemin, jusqu'à ce que nous fumes à Fodogai où nous vimes la mer de nouveau, & nous ne la perdimes plus de vue jusqu'à Jedo. Avant que je quitte cet endroit, je ne dois pas oublier de dire qu'à un bout de la ville, il y avoit un Moine tout blanc, âgé de quatre-vingts ans, qui avoit passé la plus grande partie de sa vie dans de saints pelerinages; ayant parcouru tout le pays, & visité presque tous les Temples de l'Empire. Le vulgaire superstitieux avoit conçu une idée si haute de sa sainteté, qu'on l'avoit même canonisé pendant sa vie, & qu'on le regardoit comme un grand Saint: on devoit même rendre un culte à sa statue qu'on faisoit de pierre. Ce Moine surpassoit en cela Alexandre le Grand, à qui l'on ne rendit point les honneurs

Lieux où l'on exile les Grands de l'Empire.

Histoire d'un vieux Moine.

neurs divins pendant sa vie. Ceux de son pays qui étoient de notre suite ne manquerent point d'y courir, tandis que nous dinions, pour voir & rendre leurs respects à ce saint vieillard. Nous continuames notre route jusqu'a Canagawa. A deux lieues de Fusisava nous trouvames la petite ville de Fotzka, qui avec ses fauxbourgs contient environ 500 maisons bâties aux deux côtez de la riviere: nous employames une demie heure pour aller d'un bout à l'autre de la principale rue qui est au milieu: elle est irréguliere, & suit en quelques endroits le cours de la riviere. Deux lieues plus loin nous fumes à une autre ville ou village, nommé Fodogai, qui consiste aussi en une longue rue irréguliere, qui va premierement vers l'Est, ensuite au Nord-Est, & contient quelques centaines de maisons, dont une partie qui fut détruite par le dernier embrasement est encore sous les cendres. Fodogai est sur la mer en un endroit où les côtes forment une espece de petite baye ou entrée par où la riviere qui traverse la ville se décharge dans la mer, & forme un port assuré pour les bateaux de plaisir: nous en vimes plusieurs à l'ancre, près de l'embouchure de la riviere. La nuit nous surprit en ce lieu, mais nous ne laissames pas de continuer notre route une lieue encore au clair de la lune, marchant tout le long des côtes jusqu'à la petite ville ou village de Canagawa, où nous arrivames à neuf heures du soir: nous y couchames, après avoir fait cinq lieues cette après dinée. Cette ville consiste en une rue d'environ six cens maisons, qui a près d'une demie lieue de long. Les habitans tirent leur eau pour boire, des puits qu'ils ont creusez au pied d'une montagne ou plûtôt colline longue qui est à un bout de la ville: elle est claire, mais elle est un peu somache au gout. Les côtes tout autour, lorsque la marée s'est retirée, paroissent une argile couverte de vase. Le pays que nous avions traversé cette journée étoit extrèmement peuplé & fertile, sur-tout vers la fin du jour; nous vimes qu'il se terminoit en plaine avec un petit nombre de collines, & une suite continuelle de

Fotzka.

Fodogai.

Canagawa.

villes

villes & de villages: nous remarquames qu'en plusieurs endroits les champs étoient couverts avec des cordes de paille attachées à des cannes; ce qui nous parut extraordinaire: cela étoit fait pour empêcher les oiseaux d'endommager les semailles.

Le Mardi 13 de Mars, nous partimes avant la pointe du jour, quoique nous n'eussions que six lieues à faire pour arriver à notre hôtellerie dans la Capitale de l'Empire, Jedo. Nous marchames la plupart du tems le long de la mer par un pays peuplé & fertile : les endroits les plus remarquables que nous traversames en y allant furent les villages de Tsisi ou Tsisicku, voisin de Canagawa, d'environ 150 maisons; & demie lieue plus loin la ville de Kawasaki, qui en a plus de 300. Près de ce dernier endroit nous traversames, avec des bateaux, une riviere douce, mais profonde, & nous abordames au petit hameau de Rockingo où nous vimes plusieurs bateaux de pêcheurs: la pêche est fort abondante le long des côtes voisines. Une lieue & demie plus loin, nous arrivames à un autre village habité par des pêcheurs, nommé Tsusunomoori, où nous nous arretames un peu; on prend là auprès une grande quantité de Coquillages, les côtes de Kanagawa ayant fort peu de profondeur, avec une argile fort unie au fond, où le Coquillage s'arrête, & où les plantes marines, surtout l'Algue, se trouvent en abondance: quand la marée est retirée on les ramasse pour les manger. Je remarquai que l'on preparoit l'Algue de mer, pour la table, de la maniere suivante: il y a deux plantes principales qui croissent sur les coquilles que l'on ramasse, l'une est verte & deliée, l'autre est rougeâtre & plus large: on les met en pieces, & on les épluche; chaque espece est ensuite mise dans une cuve d'eau fraiche, & bien lavée: cela fait, la verte est mise sur une piece de bois, & on la coupe avec un grand couteau en petits morceaux, comme si c'étoit du tabac. On la lave de nouveau; & on la met dans un grand crible de bois, long de deux pieds, où l'on verse de l'eau fraiche pour faire presser les pe-

Villages de pêcheurs.

Preparation de l'Algue.

tits morceaux l'un contre l'autre. Lorsqu'ils ont séjourné là quelque tems, on les en ôte avec une espece de peigne fait de roseau, & on les presse avec la main, en sorte que l'on en fait une pâte épaisse dont on exprime l'eau, & on les laisse secher au soleil. L'espece rouge n'est pas si commune que la verte; on ne la met pas en petits morceaux, mais d'ailleurs on la prepare de même: on en fait une espece de gâteaux, & on la vend ainsi pour l'usage ordinaire. Au bout de ce village est un Temple de Fatzman, ou Temple bâti en l'honneur du Dieu de la guerre des Japonnois: l'on y garde une pierre noire & unie nommée Susunotsi, ou la fameuse pierre de Susu. Elle est posée sur une tablette de Bambous au milieu du Temple, & on la montre aux voyageurs devots, comme un monument & une preuve convainquante de quelques histoires fabuleuses qu'on leur raconte. Derriere la pierre est suspendue une grande feuille de papier découpé en forme de rezeau ou de grille, pour empecher qu'on voye les autres saintes reliques que l'on garde au fond du Temple. Au haut bout de la muraille est suspendue en travers une épée tirée du fourreau, avec deux petites figures de cheval en bas-relief: le tout a rapport à quelque histoire fabuleuse de la même nature, que les Moines racontent au peuple superstitieux touchant la pierre dont je viens de parler. Une demie lieue plus loin, commence Sinagawa, un des fauxbourgs de Jedo, que l'on compte à deux lieues de cette Capitale, ou plûtot de son principal pont (nommé Niponbas, c'est à dire le Pont du Japon par excellence:) d'ailleurs, Sinagawa est contigu au veritable fauxbourg, comme je l'ai remarqué plus haut de Fudsimi à l'égard de Miaco. Precisément avant que d'entrer à Sinagawa, la place des executions offrit à notre vue un spectacle choquant, & terrible. C'étoit des têtes d'hommes, & des cadavres, les uns à demi pourris, les autres à demi devorez, couchés parmi d'autres corps morts; avec un grand nombre de chiens, de corbeaux, & d'au-

Pierre noire dans un Temple.

Place des exécutions.

d'autres bêtes carnassieres, qui se repaissoient des miserables restes de ces cadavres.

Sinagawa est ainsi nommé d'une petite riviere qui le traverse: il consiste en une rue longue & irreguliere, qui a la mer à la droite, & une colline à la gauche sur laquelle sont bâtis quelques Temples: un petit nombre de rues étroites & de ruelles partent de la grande rue, & vont du côté de ces Temples, quelques-uns desquels sont de grands & vastes édifices, & tous dans une agreable situation; ornez en dedans avec des Idoles dorées, & en dehors avec de grandes Idoles taillées; des portes curieusement travaillées, & des escaliers de pierre pour y monter. Un de ces Temples se faisoit remarquer par une Tour magnifique, haute de quatre étages. On peut dire en general, que quoique les Japonnois n'épargnent ni soins ni dépense pour orner & embellir leurs Temples, leurs plus beaux n'approchent pas de cet air de grandenr, de la symmetrie, & de la magnificence qne l'on remarque dans quelques-unes de nos Eglises d'Europe. Nous remarquames à l'entrée de ce fauxbourg, sur notre gauche, un grand Palais quarré, qui est peut-être la demeure d'un Prince: il est entouré d'un mur & de plusieurs autres bâtimens. Après avoir fait trois quarts de lieue dans Sinagawa, nous entrames dans une petite hôtellerie agreablement située sur le bord de la mer, pour nous rafraichir & nous preparer à faire notre entrée à Jedo. De cette hôtellerie nous decouvrions en plein la ville, avec ses grands & vastes bâtimens, comme aussi le havre qui se trouvoit alors, comme il est ordinairement, rempli de plusieurs centaines de navires. & de barques de toute grandeur & figure. Les bateaux de divertissement les plus petits, & autres petits bâtimens, sont tout près de la ville: les grandes barques & les vaisseaux marchands en sont à une ou deux lieues; ne pouvant pas approcher davantage, à cause du peu de profondeur du port. L'hôte nous dit que de jeunes gens de condition venoient souvent à son hôtellerie incognito, attirez par la beauté du point de vue. Après que

Sinagawa fauxbourg de Jedo.

Temples.

nous nous fumes rafraichis nous & nos chevaux; que nous eumes mangé des mets apprêtez à la Japonnoise, & qu'enfin tout fut prêt pour faire notre entrée à Jedo, nous partimes après nous être arrêtez une heure. Nôtre Bugjo quitta ici son Norimon, & monta à cheval, à cause que les personnes d'une condition si peu relevée n'ont pas la permission d'entrer dans la Capitale avec un Norimon. Nous fimes un quart de lieue pour aller jusqu'au bout du fauxbourg de Sinagawa, & nous entrames aux fauxbourgs de Jedo, qui ne sont qu'une continuation du precedent, n'y ayant rien qui les separe qu'un petit corps de garde. La mer en cet endroit s'approche si fort de la colline, qu'il n'y a qu'un rang de maisonnettes bâties entre la colline & le chemin qui regne pendant quelque tems le long de la côte, & s'élargit ensuite formant plusieurs rues irregulieres d'une longueur considerable: après une demie heure de marche, ces rues deviennent plus larges, plus uniformes, belles & regulieres. Cela, & la grande foule du monde que nous vimes, nous fit comprendre que nous étions entrez dans la ville. Justement à l'entrée nous traversames un marché au poisson, où l'on vend plusieurs sortes de Plantes marines, des Coquillages, des Petoncles, des Ecumes de mer, & du Poisson: on mange au Japon de tout cela. Nous allames par la grande rue du milieu, qui coupe toute la ville du Sud au Nord, un peu irregulierement: nous passames sur plusieurs ponts magnifiques, bâtis sur de petites rivieres, & des canaux pleins de vase, qui couloient à notre gauche vers le Château, & à notre droite du côté de la mer. Nous vimes aussi plusieurs rues qui aboutissent à la grande. Parmi les ponts il y en a un de quarante deux brasses de longueur, celebre dans tout le Japon, à cause que de ce pont comme d'un centre commun, on mesure les chemins, & la distance des lieux dans toute l'étendue de l'Empire. On le nomme Niponbas, c'est à dire le pont du Japon par excellence: il me parut être éloigné de six cens pas du fossé exterieur qui entoure le Châ-

Arrivée & entrée à Jedo.

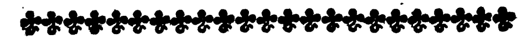
Niponbas.

Château, & d'où part ce bras de riviere sur lequel le pont est bâti : la rue principale, qui coupe la ville par le milieu tirant vers le Nord faisant une ligne un peu courbe, & qui a cinquante pas de largeur, contient une foule incroyable de monde; nous y trouvames sur notre chemin plusieurs trains des Princes de l'Empire, & des Grands de la Cour, des dames richement mises portées dans des chaises & dans des Palanquins. Parmi ces diverses sortes de personnes nous vimes une compagnie de gens à pied nommez pour éteindre le feu. Ils étoient environ cent, & marchoient dans le même ordre militaire que les nôtres en Europe: ils portoient des habits de cuir brun, pour les defendre du feu: les uns portoient de longues piques, les autres des harpons à feu, sur les épaules: leur Capitaine marchoit au milieu. Aux deux côtez des rues il y a une grande quantité de boutiques bien garnies, de marchands & d'artisans, de vendeurs de drap, de soye, de droguistes, de vendeurs d'Idoles, de libraires, d'émailleurs, d'apothicaires & d'autres: un drap noir suspendu couvre une moitié de la boutique, les ouvriers sont un peu avancez du côté de la rue, & l'on voit étalez de fort beaux échantillons ou modeles de ce que l'on vend ou qu'on fait dans les boutiques. Nous remarquâmes que presque personne ne fut curieux au point de sortir de chez soi pour nous voir passer, comme on avoit fait en d'autres endroits; apparemment, à cause qu'un si petit train que le nôtre n'avoit rien d'assez remarquable, & d'extraordinaire, pour amuser les habitans d'une ville si peuplée, sejour d'un puissant Monarque, où ils ont tous les jours des occasions d'en voir de bien plus pompeux & manifiques que le nôtre. Après avoir fait une lieue le long de cette grande rue, & passé près de cinquante autres qui la coupent à droite & à gauche, nous fimes un detour pour aller dans notre hôtellerie. Nous trouvames nos logemens prêts au second étage sur le derriere de la maison, où l'on ne pouvoit aller que par une ruelle detournée,

Patrouille du feu.

non loin de l'entrée de la rue sur la gauche. Nous y arrivames à une heure après midi, & nous terminames notre voyage depuis Nagasaki dans vingt-neuf jours.

Pour mieux entendre ce Chapitre & le suivant qui contient la Description de Jedo, *le Lecteur est prié d'avoir recours à la Planche X. qui est le Plan de cette Capitale, fidelement copié & reduit d'après un grand Plan de quatre pieds & demi de long & d'autant de large, fait par les Japonnois mêmes, & qui est à present entre les mains de Mr. le Chevalier Sloane.*



CHAPITRE XII.

Description de la Ville de Jedo, *de son Château, & de son Palais; avec un Récit de ce qui s'y passa pendant notre sejour, notre Audience & notre départ.*

Jedo Capitale de l'Empire.

DEs cinq grandes villes de Commerce qui appartiennent au domaine de l'Empereur ou aux terres de la Couronne, Jedo est comptée la premiere, & la plus considerable; elle est la Capitale, & la plus grande ville de tout l'Empire, à cause du grand nombre de Princes & de Seigneurs qui avec leurs familles, & une grande suite de domestiques, grossissent la Cour Imperiale; à cause aussi du nombre des habitans qui est presque incroyable. Elle est dans la Province de Musasi, sous le 35 degré 32 minutes de Latitude Septentrionale, selon mes propres observations; située dans une grande plaine, au bout d'une baye poissonneuse, abondante en Cancres & en Coquillages: ce golfe ou baye a Kamakura & la Province d'Idsu à la droite, en sortant de Jedo pour aller en mer; & les deux Provinces d'Awa & de Kudsu à la gauche; la baye est basse, pleine de vase au fond, ou d'argile vaseuse, de sorte que des navires d'une charge un peu

Sa situation.

Son havre.

peu considerable ne sauroient aller jusqu'à la ville; on les décharge à une lieue ou deux au-dessous. Du côté de la mer, Jedo à la figure d'un Croissant, & les Japonnois pretendent qu'elle a sept lieues de long, cinq de large, & vingt de circonference. Elle n'est point entourée d'une muraille, non plus que les autres villes du Japon, mais elle est coupée par plusieurs fossez, ou canaux, avec de hauts remparts élevez des deux côtez, à la plate-forme desquels on a planté des rangées d'arbres. Cela a été fait, moins pour la defense de la ville, que pour prevenir les incendies, qui n'y arrivent que trop souvent, & qui y feroient sans cela d'étranges ravages. J'ai su pourtant que du côté du Château ces remparts sont fermez avec des portes, capables de resistance, & qui selon toute apparence servent à les defendre. Une grande riviere, qui a sa source du côté du couchant de la ville, la traverse, & se jette dans le port: un de ses bras sert de fossé au Château qu'il entoure, & de là se jette aussi dans le port par cinq embouchures; chacune à son nom particulier, & un magnifique pont. Le principal de ces ponts, & le plus renommé pour sa grandeur & sa structure, est appellé Niponbas, ou le pont du Japon. J'en ai parlé dans le Chapitre precedent: un autre est appellé Jedo Baschi, c'est-à-dire le pont de Jedo. Cette ville est extrêmement peuplée; on ne sauroit croire jusqu'où va le nombre de ses habitans, des étrangers, & des Ecclesiastiques. Cela ne sauroit être autrement, si l'on considere la multitude des Officiers de tout rang & de toute condition, qui occupent divers postes à la Cour Imperiale: mais encore plus particulierement si l'on fait attention que les familles de tous les Princes de l'Empire y demeurent toute l'année, avec une suite nombreuse de domestiques, selon leur qualité; tandis que les Princes eux-mêmes n'ont que six mois de congé pour s'absenter de la Cour & veiller au gouvernement de leurs Etats hereditaires: après quoi ils retournent à Jedo.

Son étendue.

Ses rivieres.

Ses ponts.

La ville est irreguliere.

Jedo n'est point bâtie avec la regularité que l'on remarque dans la plupart des autres villes du Japon, (sur-tout à Miaco): cela vient de ce qu'elle n'est parvenue que par degrez à la grandeur qu'elle a aujourd'hui. Avec tout cela, on voit plusieurs quartiers dans la ville, dont les rues sont assez regulieres & se coupent à angles droits. On doit cette regularité aux malheurs causez par le feu, qui reduisent des centaines des maisons en cendres à la fois; cela arrive assez souvent. Les nouvelles rues peuvent être disposées selon le plan prescrit par les proprietaires des maisons. Plusieurs de ces endroits ravagez par les incendies sont encore deserts; les maisons ne pouvant y être bâties avec la diligence que l'on voit à Moscou, où l'on vend les maisons toutes faites, & où l'on n'a qu'à les transporter à leur place, sans mortier, argile, ni clouds.

Ses bâtimens.

Les maisons à Jedo sont petites & basses, comme dans tout le reste de l'Empire, bâties de bois de sapin, avec un leger enduit d'argile: en dedans elles sont ornées, & divisées en appartemens, avec des paravents de papier; les fenêtres sont fermees avec des jalousies. Les planchers sont couverts de nattes fines, & les toits avec des bardeaux, ou des coupeaux de bois: enfin, le tout est construit d'une matiere si combustible, qu'il ne faut pas s'étonner si le feu fait de grands ravages dans le pays.

Ordre observé en cas d'incendie.

Chaque maison a un endroit sous le toit, ou dessus; c'est là que l'on tient toujours une cuve pleine d'eau, avec une paire d'escouvillons; on peut y aller aisément, même par le dehors de la maison, à l'aide des échelles: avec cette precaution, ils éteignent souvent le feu qui se met dans une maison, mais elle est insuffisante sans doute pour arrêter la fureur d'un incendie qui a fait du progrès, & reduit deja plusieurs maisons en cendres; à quoi ils ne savent pas de meilleur remede, que d'abbattre plusieurs maisons voisines que le feu n'a pas encore touchées: pour cet effet, des Compagnies entieres d'hommes nommez pour éteindre le feu font des pa-

trouil-

trouilles dans les rues nuit & jour. La ville est bien fournie de Moines, de Temples, de Monasteres, & d'autres bâtimens religieux, qui sont situez dans les plus beaux endroits de la ville, comme ils sont en Europe, & ailleurs. Les maisons où demeurent les Moines particuliers ne different de la demeure des Laïques, qu'en ce qu'elles sont situées sur quelque endroit elevé & remarquable, avec des marches par où l'on y monte, & un petit Temple ou Chapelle tout auprès; ou bien une grande salle ou chambre ornée de quelques autels, sur lesquels sont élevées plusieurs de leurs Idoles. Il y a outre cela plusieurs Temples superbes consacrez à Amida, Siaka, Quanwon, & à plusieurs autres de leurs Dieux, de toutes les Sectes & Religions établies au Japon. Mais comme ils ne different pas, ni en figure, ni en construction, de ceux qui sont bâtis pour les mêmes Dieux à Miaco que j'aurai l'occasion de décrire plus particulierement en parlant de notre retour à cette derniere ville, je me dispense d'allonger ce Chapitre avec ces sortes de descriptions.

Gens d'Eglise.

Il y a à Jedo un grand nombre de superbes Palais, comme on peut se l'imaginer aisément d'une ville qui est la residence d'un puissant Monarque, & la demeure de toutes les familles des Princes & des Grands de ce puissant Empire. Ils sont separez, & distinguez des maisons des simples particuliers par de grandes cours, & de magnifiques portes, auxquelles on monte par des escaliers embellis & vernissez, qui n'ont que peu de marches. Les Palais sont divisez en plusieurs magnifiques appartemens de plein pied, à cause qu'ils n'ont qu'un étage: ils ne sont point accompagnez de Tours, comme sont les Châteaux & les Palais où les Princes & les Grands de l'Empire resident dans leurs Etats heréditaires. La ville de Jedo est un seminaire d'artistes, d'artisans, de marchands, & de gens de métier: cependant tout s'y vend plus cher qu'en aucun autre endroit de l'Empire, à cause du grand concours de peuple, du nombre de Moines fainéans, & de Courtisans; comme aussi à cause du transport difficile

Palais & maisons des Grands.

des provisions de bouche & des autres commoditez. Le gouvernement politique de cette ville est le même que celui de Nagazaki & d'Osacca, où je renvoye le lecteur, pour en avoir un détail plûs circonstancié. Deux Gouverneurs ont le commandement de la ville tour à tour, pendant l'espace d'un an; les principaux Officiers subalternes sont comme les Magistrats que les Hollandois nomment Bourguemestres, ou Maires: ils ont le droit de commandement dans leurs differens quartiers; & les Ottona, qui ont l'inspection & le commandement subordonné d'une seule rue.

Gouvernement de la ville.

Le Château, & le lieu de la residence de l'Empereur.

Le Château où reside l'Empereur est situé presque au milieu de la ville; il est d'une figure irreguliere tirant sur la ronde, & a environ cinq lieues du Japon de tour. Il consiste en deux Clôtures, ou Châteaux exterieurs, si l'on veut les appeller ainsi: le troisieme qui est au centre est proprement le lieu de la demeure l'Empereur; il est flanqué de deux autres Châteaux bien fortifiez, mais plus petits, avec de grands jardins derriere le Palais Imperial. J'appelle ces differentes divisions, des Châteaux, à cause qu'ils sont separément, chacun d'eux, entourez de murailles & de fossez: le premier, ou le plus exterieur, occupe un grand terrein, il entoure le second, & une partie du Palais Imperial; & il est entouré de murailles & de fossez avec des portes de resistance bien gardées: il contient tant de rues, de fossez, & de canaux, que je n'en ai pu concevoit aisément le plan; & je n'ay rien vu dans les plans qu'en ont fait les Japonnois, dont j'aye été satisfait: cependant tels qu'ils sont je les donne au lecteur, avec le plan de la ville même de Jedo. C'est dans ce Château exterieur que demeurent les Princes de l'Empire avec leurs familles: ils habitent des Palais magnifiques & commodes, bâtis sur des rues avec des cours spacieuses, & sont fermez par de bonnes & grosses portes. Le second Château occupe un moindre terrein: il fait face au troisieme, qui est la demeure de l'Empereur, & est entouré du premier;

mier; mais il est separé des deux autres par des murs, des fossez, des ponts-levis, & de grosses portes. La garde de ce second Château est beaucoup plus nombreuse que celle du premier: il contient les superbes Palais de quelques-uns des plus puissans Princes de l'Empire, des Conseillers d'Etat, & des premiers Officiers de la Couronne, & en general de toutes les personnes dont la fonction est d'approcher le plus de la personne de l'Empereur. Le Château où demeure l'Empereur lui-même est situé sur un terrein un peu plus haut que les autres, sur le haut d'une colline applanie exprès pour y bâtir le Palais de l'Empereur. Il est entouré d'une muraille forte & épaisse de pierre de taille, flanquée de bastions à peu près à la maniere d'Europe. On a élevé un rempart de terre du côté interieur de la muraille, & au dessus on a mis pour ornement, & pour defense, plusieurs bâtimens en quarré long, des guerites bâties en forme de Tours qui ont plusieurs étages. Mais les bâtimens du côté où demeure l'Empereur sont sur-tout d'une solidité extraordinaire, tous de pierre de taille d'une grandeur énorme: elles sont posées l'une sur l'autre sans être assurées avec du mortier ou avec des crampons de fer, afin, dit-on, qu'en cas de tremblement de terre, ce qui arrive frequemmment dans le pays, les pierres cedant au choc, la muraille n'en reçoive aucun dommage. Dans l'interieur du Palais il s'éleve une Tour quarrée plus haute que tous les autres édifices: elle a plusieurs étages ornez de toits & d'autres embellissemens curieux, qui font paroitre le Château de loin superbe au delà de ce qu'on peut dire, en sorte que les spectateurs en sont étonnez. Le grand nombre de toits recourbez avec des dragons dorez au haut & aux angles, qui couvrent tous les autres bâtimens renfermez dans le Château, font le même effet. Le second Château est fort petit, & ressemble davantage à une citadelle, sans aucun ornement exterieur. Il n'a qu'une porte & un seul passage pour y aller du côté du Palais de l'Empereur, sur un pont long & fort haut. Le

troisieme Château est à côté du second & approche fort de sa structure: ces deux derniers sont entourez de murs hauts & forts, & pour une plus grande defense ils sont environnez de fossez larges & profonds, remplis d'eau qu'on tire de la grande riviere; c'est dans ces deux Châteaux que l'on nourrit & qu'on éleve les enfans de l'Empereur de l'un & de l'autre sexe, s'il y en a. Derriere les appartemens de l'Empereur il y a encore un terrein élevé, embelli à la maniere du pays par des Jardins curieux, & des vergers terminez par un agreable bosquet qui est au haut de la colline; il est composé de deux especes particulieres & curieuses de Planes, dont les feuilles étoilées, mêlées de verd, de jaune, & de rouge, flattent beaucoup la vue. Ce qu'on dit de ces arbres est fort digne de remarque, c'est qu'une espece est dans toute sa beauté au printemps, & l'autre en automne. Le Palais n'a qu'un étage, & ne laisse pas d'être assez haut. Il occupe un grand terrein & a plusieurs longues galeries, de grandes chambres, que l'on peut aggrandir ou étrecir comme on veut, avec des paravents; elles sont disposées de sorte qu'elles reçoivent toujours autant de jour qu'il en faut. Les principaux appartemens ont chacun leur nom; tels sont par exemple l'antichambre, où toutes les personnes que l'on doit admettre à l'audience, soit de l'Empereur, soit de ses premiers Ministres d'Etat, attendent d'être introduites; la chambre du Conseil, où les Ministres d'Etat & les Conseillers privez s'assemblent pour des affaires; la salle des milles nattes, où l'Empereur reçoit l'hommage & les presens accoutumez des Princes de l'Empire, où il reçoit aussi les Ambassadeurs des Puissances étrangeres; diverses salles d'audience; les appartemens de la famille de l'Empereur; & autres. La structure de tous ces differens appartemens est d'une beauté exquise, selon le gout d'architecture du pays. Les plat-fonds, les solives, & les piliers, sont de cedre, de camphre, ou de bois de Jeseri dont les veines forment naturellement des fleurs & d'autres figures curieuses. Dans plusieurs

Planes curieux

sieurs appartemens on y met une simple couche de vernis fort mince, en d'autres on le vernit, ou on le cizele: les bas-reliefs sont des oiseaux, ou des branches, que l'on dore proprement. Le plancher est couvert des plus belles nattes blanches, avec un bord, ou une frange d'or: ce sont là tous les ameublemens que l'on voit dans les Palais de l'Empereur, & des Princes de l'Empire. On me dit qu'il y avoit un appartement caché & souterrain, qui au lieu de platfond a un grand reservoir d'eau; que c'est là que l'Empereur se retire lorsqu'il tonne, parce qu'ils croyent que la force du tonnerre est rompue par l'eau; mais je ne donne ceci que comme un ouï-dire. Il y a encore deux chambres fortes où l'on tient les thresors de l'Empereur: elles sont assurées contre le feu & les voleurs avec de fortes portes de fer, & des toits de cuivre. C'est dans ce Château que residoient les successeurs de l'Empereur Ijejas, le premier de cette famille qui regna sur le Japon. Voici l'ordre de la Succession. Premierement Ijejas, qui après sa mort fut appellé Gongin. 2. Teitokwin son fils. 3, Daijojin fils de Teitokwin. 4. Genjojn fils de Daijojin; & en cinquieme lieu Tsinajos l'Empereur d'aujourd'hui, fils du frere de Genjojn. C'est assez parlé du Château & de la residence de l'Empereur seculier du Japon: je vais maintenant reprendre le fil de mon journal.

Ce qui se passa à notre arrivée à Jedo.

Dès que nous fumes dans notre hôtellerie, nous envoyames notre second Interprete, le premier étant indisposé, pour faire savoir notre arrivée aux Commissaires de l'Empereur nommez pour l'inspection & le reglement des affaires étrangeres; & à celui des Gouverneurs de Nagazaki qui étoit alors à Jedo. C'étoit Genseimon, qui à cause de son attention à donner un bon ordre aux affaires du commerce étranger en l'année 1688, à l'avantage de son pays, & à l'entiere satisfaction de l'Empereur, en reçut le titre & le caractere honorable de Sino Cami. Il donna d'abord des ordres à notre Bugjo de nous tenir renfermez dans nos chambres,

& de ne permettre à perſonne de nous approcher, excepté nos domeſtiques. Ces ordres ſont toujours executez ponctuellement. Quoique d'ailleurs on eut dû croire nos appartemens aſſez éloignez de la rue, puiſque c'étoit le plus haut étage du derriere de la maiſon, où il n'y avoit d'entrée qu'un paſſage étroit que l'on auroit pu fermer à clef ſi on l'eût jugé neceſſaire pour plus de ſureté ; il y avoit deux portes, l'une au bas & l'autre au haut de l'eſcalier, & les chambres étoient fermées de trois côtez; la mienne n'avoit qu'une ſeule fenêtre étroite, au travers de laquelle j'avois aſſez de peine à voir le ſoleil dans ſon midi. On nous dit, que quatre jours avant notre arrivée, quarante rues & plus de 4000 maiſons avoient été entierement conſumées par le feu: le ſoir même le feu éclata à deux lieues de notre hôtellerie au levant, mais il fut d'abord éteint & ne reduiſit en cendres qu'un petit nombre de maiſons.

Le 14 de Mars les Commiſſaires Imperiaux, & Tſino Cami, nous envoyerent féliciter ſur notre heureuſe arrivée, & nous faire ſavoir en même temps qu'ils l'avoient notifiée aux Conſeillers d'Etat. Le même jour nous ouvrimes en preſence de notre Bugjo, & d'un autre Officier envoyé par le Sino Cami, les preſens que nous devions faire à l'Empereur & aux autres Grands de la Cour, & nous commandames les boetes neceſſaires pour y mettre le Calamback & le Camphre de Borneo.

Le 15 de Mars deux Tailleurs vinrent couper, pour l'Empereur, les étoffes d'Europe, comme c'eſt la coutume. Le même jour nous arrêtames des bouteilles & d'autres vaſes, pour les vins d'Eſpagne blancs & couverts, & des tables de bois pour y étaler les preſens. Notre Bugjo fit une viſite au Sino Cami, qui lui défendit étroitement de permettre à qui que ce fût de nous voir, juſqu'à ce que nous euſſions été admis à l'audience de l'Empereur, à moins qu'il n'en eût des ordres exprès de lui Sino Cami. Ce ſoir même le feu éclata encore à deux lieues de notre hôtellerie; mais il cauſa peu de dommage.

Le

Le 17 de Mars notre Bugjo nous donna des nouvelles de Nagazaki : elles portoient, que quinze jours après notre depart vingt Jonques de la Chine étoient arrivées heureusement au port. Il nous pria en même temps de ne point jetter de nos fenêtres dans la rue aucun papier sur lequel il y eût des caracteres d'Europe. Le même matin nous apperçumes encore le feu à une petite distance de notre demeure.

Le 18 de Mars nous fumes occupez à tirer les vins d'Espagne blancs & couverts, & à les mettre dans des bouteilles & des flacons ; à mettre aussi le Calamback & le Camphre dans des boetes, enfin à mettre en ordre tous les presens que nous devions porter à l'Empereur, à notre premiere audience. Le soir même un grand feu éclata à près d'une lieue & demi de notre hôtellerie du côté du couchant, il souffloit alors un vent de nord qui étoit assez fort : l'embrasement gagna avec tant de force, qu'il detruisit vingt-cinq rues, quoi qu'assez larges en cet endroit-là, & reduisit en cendres environ 600 maisons, en quatre heures de temps, avant qu'on pût l'éteindre : on dit que le feu y avoit été mis par des incendiaires, & l'on en arrêta deux.

Incendie violent.

Le 20 de Mars on nous apprit que Matzandairo Inaba Cami, qui devoit aller à Miaco en qualité de President du Tribunal de Justice de cette ville, étoit parti de Jedo pour s'y rendre, accompagné par un autre Seigneur chargé de le presenter au peuple, & en même temps de porter les presens que l'Empereur envoyoit au Dairi. Sino Cami nous envoya le même jour un de ses Officiers, pour nous informer qu'il esperoit que nous aurions notre audience de l'Empereur le 28 du mois courant ; il nous recommanda en même temps d'avoir soin de notre santé, & de tenir tout prêt pour ce temps-là.

Le 21 de Mars notre premier Interprete alla visiter les Commissaires de l'Empereur, pour les prier

de lui permettre de se faire porter à la Cour le jour de notre audience, dans un Cango, ce qui lui fut accordé, après qu'il eut premiérement certifié sous serment signé de son sang, qu'à cause de son indisposition il n'étoit pas en état d'y aller d'une autre maniere. Goto Tsiosimon, Echevin de Nagazaki, partit le même jour pour s'y rendre, après avoir eu son audience des Conseillers d'Etat le 15 du second mois des Japonnois, & son audience de congé le 21 du même mois.

Le 23 de Mars nous envoyames, par notre second Interprete Trojemon, un present d'une bouteille d'eau de vie au jeune Seigneur de Firando, qui étoit alors à Jedo. C'étoit une legere marque de notre reconnoissance, pour la protection pleine de bonté que son pere nous avoit accordée, lorsque nous avions notre Comptoir dans l'Isle de Firando. Le même jour environ une heure après midi, le tems étant calme, on sentit un tremblement de terre violent, qui fit trembler notre maison avec un grand bruit: il dura le temps que l'on mettroit à compter jusqu'à cinquante. Cet accident soudain me convainquit de la raison & de la necessité de la loi qui defend dans toute l'étendue de l'Empire de bâtir des maisons élévées; & qu'il n'est pas moins necessaire de les bâtir comme ils font dans tout le pays de materiaux legers & de bois, & de mettre une grosse poutre bien pesante sous le comble de la maison pour peser sur les murs & les assurer en cas de secousse pareille.

Tremblement de terre.

Le 24 de Mars qui étoit un Samedi, le tems fut fort froid, il tomba de la neige mêlée de pluye, quoique la nuit précédente eût été extrèmement chaude. Le même jour Makino Bingo Conseiller d'Etat, & le premier favori de l'Empereur, envoya faire compliment à notre Directeur, & le pria de lui envoyer un peu de fromage de Hollande: nous lui fimes present d'un fromage de saffran, que nous tirames de nos provisions.

Le 25 de Mars se passa à mettre en ordre les presens que nous devions faire à Sa Majesté Imperiale,

&

& à quelques Grands de la Cour, parce que nous esperions d'être admis à l'audience le 28 du mois, qui étoit un jour de fête. Nous envoyames aussi prier le Tsino Cami, & les Commissaires Imperiaux, de faire tout ce qui dépendroit d'eux pour en avancer le tems. Les Ministres d'Etat, & autres Grands de la Cour, auxquels nous devions rendre visite, & faire des presens à quelques-uns, étoient les cinq principaux Conseillers d'Etat de l'Empereur, appellez Goradzi, ou les cinq Vieillards, qui étoient 1. Makino Bingono Cami. 2. Okubo Canga no Cami. 3. Abi Bungono Cami. 4. Toda Jamajiro Cami. 5. Tsutsia Sagami Cami: quatre Conseillers d'Etat subordonnez, ou subdeleguez, appellez Waka Goridzi, qui étoient, 1. Akimotto Tadsijmo Kami. 2. Katta Saddono Cami. 3. Naito Tambano Cami, & 4. Inagi Sawa Dewano Cami. Les Dsisja, comme on les appelle, c'est à dire Seigneurs du temple, étoient au nombre de trois. 1. Toda no Tono Cami. 2. Fondakino Cami. 3. Ongasawara Saddono Cami. Matzaro Ikono Cami Seigneur de Firando, de la famille de Fisen. Les Commissaires Imperiaux, comme nous les appellons ordinairement, qui font comme qui diroit les Procureurs generaux pour la ville de Jedo, Todo Ijono Cami, & Obutto Sabboro Saijemon Sama: les deux Gouverneurs de Jedo, Fodso Awana Cami, & Nosij Ismono Cami: le dernier de tous, celui des Gouverneurs de Nagazaki qui est à Jedo; c'étoit alors Kawagatz Gensaimon, ou conformément à son nouveau titre, Kawagatz Tsino Cami: les deux autres, Jama Okkasiu bioje, & Mejaki Tono Mo, étoient au lieu de leur gouvernement.

Principaux Ministres de la Cour de l'Empereur.

Le 26 de Mars Tsino Cami nous envoya faire savoir que notre audience étoit differée d'un jour, & ainsi renvoyée au 29 de Mars, à cause de la mort du frere de Makino Bingo, qui ne permettoit pas à ce favori de l'Empereur, & son premier Conseiller d'Etat, de paroître en public avant ce jour-là.

Le 27 de Mars après diner, Firanno Sosats, un des Medecins de l'Empereur, vint me faire une visite,

site, & me demander mon avis touchant la cure de quelques maladies. C'étoit un bon gros vieillard.

Le 28 de Mars les deux Commissaires Imperiaux, & Tsino Cami, nous envoyerent leurs Secretaires pour nous faire savoir que nous aurions notre audience de l'Empereur le lendemain matin; que pour cet effet nous devions nous rendre de bonne heure à la Cour, & nous tenir à la grande salle des gardes de l'Empereur, jusqu'à ce que l'on nous introduisît.

Le 29 de Mars, qui est le dernier du second mois des Japonnois, est un des jours ordinaires de la Cour, auxquels l'Empereur a coutume de donner audience; cependant nous aurions eu peine à nous flatter d'être si-tôt dépêchez, si Makino Bingo n'avoit marqué ce jour pour celui de notre audience, & cela pour se delivrer de nous, à cause que le cinquieme du mois suivant, qui est le troisieme mois des Japonnois, il devoit avoir l'honneur de donner à diner à l'Empereur; faveur singuliere qui demande beaucoup de tems, & de grands préparatifs. Ce Bengo ou Bingo étoit auparavant Gouverneur du Monarque qui est sur le Thrône, avant qu'il parvînt à la Couronne. Il est à present son premier favori, & la seule personne pour qui il a une entiere confiance: c'est lui qui a l'honneur de recevoir les ordres de la bouche de l'Empereur, & de nous les adresser, lors de notre audience. Il approche de soixante-dix ans: il est grand, maigre, avec un long visage, il a l'air viril, & ressemble à un Allemand; il est lent dans ce qu'il fait, d'ailleurs fort civil dans tout son procedé. On lui rend le témoignage qu'il est juste & prudent, qu'il n'est point adonné à l'ambition ni à la vengeance, qu'il ne s'attache pas non plus à accumuler des richesses excessives, enfin qu'il est très digne de la grande confiance que l'Empereur a pour lui. Il y a trois ans qu'il eut l'honneur de donner à diner à l'Empereur, qui lui fit present d'un sabre estimé 15000 Thails que l'Empereur tira de son côté, avec 3000 Cobangs en or, 300 Schuits d'argent, diverses étoffes fines de damas & de soye de

Bingo President du Conseil d'Etat.

de la Chine, avec 300-000 sacs de ris qu'il ajouta aux revenus de Bingo. Il en avoit deja 400-000 de rente, de sorte qu'il en a à present 700-000. On regarde comme un très grand honneur de donner à manger à l'Empereur, mais cet honneur est ruïneux à la personne qui le reçoit, à cause qu'il est obligé de se pourvoir de tout ce qu'il y a de rare & d'extraordinaire, dont il donne un prix excessif. Il suffit pour en donner une idée de rapporter ce que Bengo fit il y a peu de jours. Y ayant eu un bal à la Cour, il envoya à l'Empereur un Soccano, comme les Japonnois l'appellent, (c'est un petit regal de certaines choses que l'on met dans une machine de bois en forme de table, & que les Japonnois s'envoyent l'un à l'autre en signe d'amitié.) Il consistoit en deux Tah, *ou Steenbraassems comme nous les appellons en Allemand, dont il avoit donné le prix de 150 Cobangs, & une couple de poissons à coquille qui lui coutoient 90 Cobangs; un Cobang vaut environ cinq ducats; de sorte que le regal entier se montoit à 5200 ducats ou 2400 livres sterling. Ces deux sortes de poisson sont les plus rares & les plus chers du Japon, sur-tout les Steenbraassems qui dans leur saison ne sont point vendus au dessous de deux Cobangs chacun, mais en hiver, ou dans le tems de quelque fête, on en donne tout ce que le vendeur en demande. En ce cas, non seulement c'est une bonne fortune pour le marchand de poisson, mais encore l'acheteur s'estime fort heureux d'avoir trouvé un poisson si rare & si cher pour un tel hôte que l'Empereur, pour qui il a une veneration singuliere. Il y a avec cela quelque chose de particulier, & d'une observation superstitieuse, caché dans le nom même du poisson, qui est la derniere syllabe du mot Meditah, dont les Japonnois se servent lorsqu'ils se felicitent l'un l'autre.

* C'est une espece de poisson.

Regal d'une grande cherté.

Le 29 de Mars, qui étoit un jeudi, étant donc le jour marqué pour notre audience, les presens destinez à Sa Majesté Imperiale furent envoyez à la Cour, suivis par les deputez du Sino Cami & des Commissaires qui ont l'inspection des affaires étrangeres.

Audience qui nous fut donnée par l'Empereur, & ce qui se passa dans cette occasion.

geres. On devoit les arranger sur des tables de bois, dans la salle des mille nattes, comme ils l'appellent, où l'Empereur devoit en faire la revue. Nous suivimes immediatement après, avec un petit équipage, couverts d'un manteau de soye noire, habit de ceremonie selon la maniere d'Europe. Nous étions suivis des trois Intendans des Gouverneurs de Nagazaki, de nôtre Dosen, ou Commis du Bugjo, de deux messagers de Nagazaki, & d'un fils de l'Interprete, tous à pied. Nous étions quatre à cheval à la queue l'un de l'autre, trois Hollandois, & notre Interprete. Chacun de nos chevaux étoient conduit par un seul valet qui le tenoit par la bride, & qui marchoit à la droite: c'est le côté par où l'on monte & descend de cheval suivant la maniere du pays. Autrefois nous avions deux valets pour chaque cheval, nous avons supprimé cet usage, qui ne faisoit que nous exposer à des dépenses inutiles. Notre Resident ou Capitaine, comme les Japonnois l'appellent, venoit après nous, porté dans un Norimon, & étoit suivi par notre ancien premier Interprete porté dans un Cango. La marche étoit fermée par le reste de nos domestiques & de notre suite, qui nous suivoient à pied, à une distance convenable, telle qu'elle leur étoit prescrite. Ce fut dans cet ordre que nous avançames vers le Château: & après que nous eumes marché demie heure, nous arrivames à la premiere clôture, que nous trouvames bien fortifiée de murs & de remparts, nous la traversames sur un grand pont bordé d'une balustrade ornée avec des boules de cuivre au haut. La riviere qui passe dessous est large, & semble couler vers le Nord autour du Château: nous y vimes alors un grand nombre de bateaux & d'autres bâtimens. On entre par deux portes fortifiées, avec une petite garde entre deux. Dès que nous eumes passé la seconde porte, nous entrames dans une grande place, où nous vimes une garde plus nombreuse à la droite, qui nous parut pourtant être là plûtôt pour la parade que pour la defense. La salle des gardes étoit tapissée de drap. Les piques étoient posées debout à terre près de l'en-

trée;

trée; le dedans étoit orné d'armes dorées, de fusils vernissez, de piques, de boucliers, d'arcs, de fleches & de carquois, rangez avec beaucoup d'adresse, & d'une maniere curieuse. Les soldats étoient assis à terre les jambes croisées, en bon ordre, habillez de soye noire, chacun avec deux sabres attachez à son ceinturon. Après avoir traversé la premiere clôture, marchant entre les Palais & les maisons des Princes & des Grands de l'Empire qui sont bâtis dans l'interieur du premier Château, nous arrivames à la seconde clôture; que nous trouvames fortifiée à peu près comme la premiere: toute la difference remarquable étoit que le pont, les portes, la garde interieure, & les Palais, étoient d'une plus belle structure & plus magnifiques. Nous y laissâmes notre Norimon & notre Cango, nos chevaux & nos valets; & l'on nous conduisit au travers de la seconde clôture au Fonmats, demeure de l'Empereur, où nous entrames par un long pont de pierre: & après avoir passé au travers d'un double bastion, & de deux portes fortifiées, à vingt pas distance de là nous continuames de marcher par une rue irreguliere disposée selon la nature du terrein, bordée des deux côtez par des murailles d'une hauteur extraordinaire. Nous arrivames ainsi au Fiakninban, c'est-à-dire la garde de cent hommes ou la grande garde du Château, qui étoit à notre gauche, au haut bout de la rue dont je viens de parler, tout près de la derniere porte qui conduit au Palais de l'Empereur. On nous ordonna d'attendre à la salle des gardes jusqu'à ce qu'on nous introduisît à l'audience, qui nous seroit donnée selon qu'on nous dit, dès que le grand Conseil d'Etat s'assembleroit dans le Palais. Nous fumes reçus avec civilité par les deux Capitaines de la garde, qui nous regalerent avec du thé & du tabac à fumer. Bientôt après Sino Cami & les deux Commissaires vinrent nous complimenter & nous tenir compagnie, avec des gentilshommes de la Cour de l'Empereur qui nous étoient inconnus. Après avoir attendu environ une heure, pendant

lequel

lequel temps plusieurs Conseillers d'Etat de l'Empereur jeunes & vieux entrerent au Palais, les uns à pied, les autres portez dans des Norimons, nous fumes conduits au travers de deux magnifiques portes separées par une grande place quarrée, jusqu'au Palais, où l'on monte de la seconde porte par quelques marches. La place qui est entre la seconde porte, & le frontispice du Palais, n'a que quelques pas de largeur; elle étoit excessivement remplie d'une foule de Courtisans & de Compagnies de gardes: de là on nous fit monter deux autres escaliers pour aller au Palais: nous entrames d'abord dans une grande salle qui est à la droite de l'entrée; c'est là que toutes les personnes qui doivent être admises à l'audience de l'Empereur, ou des Conseillers d'Etat, attendent qu'on les introduise. C'est une salle fort grande & fort exhaussée, mais lorsque l'on y a mis tous les paravents elle est assez sombre, ne recevant du jour que des fenêtres d'en haut d'une chambre voisine où l'on tient des meubles pour les appartemens de l'Empereur. La salle est d'ailleurs richement meublée à la maniere du pays, & ses montans ou piliers dorez, ses murs & ses paravents, sont un objet fort agreable à l'œil. Après avoir attendu là un peu plus d'une heure, & l'Empereur s'étant assis à la salle de l'audience, Sino Cami & les deux Commissaires entrerent & conduisirent notre Resident devant l'Empereur, nous laissant derriere. Dès qu'il fut entré, ils crierent à haute voix, Hollanda Capitain: ce qui étoit le signal pour le faire approcher, afin qu'il rendît ses respects à l'Empereur, & fît les prosternations accoutumées: selon cet usage, il se traina avec les mains & les genoux à l'endroit qui lui fut montré, entre les presens qui étoient arrangez d'un côté, & l'endroit où l'Empereur étoit assis qui étoit de l'autre. Alors se mettant à genoux, il se courba de sorte qu'il donna du front à terre, ensuite il se traina à reculons comme une écrevisse, sans proferer un seul mot. Il ne se passe pas autre chose aux audiences que nous obtenons de ce puissant Monar-

nar-

marque; & l'on n'observe pas plus de ceremonies dans les audiences qu'il donne aux plus grands & plus puissans Princes de l'Empire; car, après avoir été appellez dans la salle d'audience, on les appelle à haute voix par leur nom, après quoi ils s'avancent à quatre pattes, avec un profond respect, & sans dire mot, vers le Trône de l'Empereur: & après avoir fait leurs actes de soumission en courbant leur front jusqu'à terre, ils rampent à reculons dans la même posture soumise.

La Salle d'audience, nommée autrement la Salle des cent nattes, ne ressemble en rien à celle qui a été décrite & representée par Montanus, dans ses Ambassades memorables des Hollandois aux Empereurs du Japon: le Trône élevé, les marches par où l'on y monte, les tapis qui les couvrent, les magnifiques colomnes entre lesquelles il dit que les Princes de l'Empire se prosternent devant l'Empereur, & autres choses semblables, n'ont de fondement que dans l'imagination de cet Auteur. Tout ce qu'il y a est réellement curieux & riche, mais beaucoup plus simple que n'est la description qu'il en fait. A notre second voyage à la Cour, l'audience étant finie, le Gouverneur de Nagazaki eut la bonté de nous montrer la Salle; ce qui m'a donné occasion d'en tirer un plan qu'il n'étoit pas difficile de finir. Il suffisoit pour cela de se faire dire le nombre des nattes, des montans ou piliers de bois, des paravents, & des fenêtres. Le plancher est couvert de cent nattes, toutes de la même grandeur; de là vient qu'on l'appelle Sen Sio Siki, c'est-à-dire la Salle des cent nattes. Elle est ouverte d'un côté vers une petite cour d'où elle reçoit du jour; du côté opposé elle se joint à deux autres chambres, que l'on laisse ouvertes pour cette raison du côté de la même cour. L'une de ces chambres est beaucoup plus grande que l'autre, & sert pour les Conseillers d'Etat lors qu'ils donnent leurs audiences. L'autre est plus petite, plus enfoncée, & une marche plus haute que la salle. C'est dans celle-ci que l'Empereur s'assied, pour donner audience, les

Salle d'audience.

les jambes croisées, sur un petit nombre de tapis. Il n'est pas aisé de le voir, le jour ne donnant pas jusqu'au lieu où il est assis; outre que l'audience est trop courte, la personne qui y est admise est aussi dans une posture trop humble & trop prosternée, pour avoir occasion de lever sa tête & de le considerer. Cette audience d'ailleurs est majestueuse & inspire du respect, à cause sur-tout du silence qui regne parmi tous les Conseillers d'Etat, un grand nombre de Princes & de Seigneurs de l'Empire, de Gentilshommes de la chambre de l'Empereur, & d'autres principaux Officiers de sa Cour, qui forment une double haye dans la salle d'audience, & sur toutes ses avenues; assis dans un bon ordre, & avec leurs habits de ceremonie.

Seconde audience dans l'interieur du Palais.

Autrefois nous n'avions autre chose à faire à la Cour de l'Empereur, que de lui rendre les hommages accoutumez de la maniere que je viens de décrire. Peu de jours après on lisoit à notre Capitaine certains reglemens concernant notre commerce & notre maniere de vivre, qu'il prometoit d'observer au nom des Hollandois; & il étoit d'abord renvoyé à Nagazaki. Mais depuis plus de vingt ans, lui & le reste des Hollandois envoyez en Ambassade à Jedo, sont conduits plus avant dans le Palais, pour donner à l'Imperatrice, aux Dames de sa Cour, & aux Princesses du sang, le passetems de les voir. Dans cette seconde audience, l'Empereur & les Dames qui y sont invitées se tiennent derriere des paravents & des jalousies, mais les Conseillers d'Etat, & les autres Officiers de la Cour, sont assis à decouvert à leur maniere accoutumée, dont l'ordre fait un bel effet. Dès que le Capitaine eut rendu son hommage, l'Empereur se retira dans son appartement; & peu de temps après nous fumes appellez, avec notre Capitaine: on nous fit traverser plusieurs appartemens par où nous allames dans une galerie ciselée & dorée avec beaucoup d'art. Nous y attendimes environ un quart d'heure; après quoi nous traversames plusieurs autres corridors & galleries, pour nous rendre dans une gran-

de

de chambre où l'on nous pria de nous asseoir, & où plusieurs Courtisans rasez qui étoient les Medecins de l'Empereur, les Officiers de cuisine, & quelques Ecclesiastiques, vinrent nous demander nos noms, notre âge, & nous faire d'autres semblables questions; mais on tira bientôt des paravents dorez devant nous, pour nous delivrer de leur foule & de leur importunité: nous demeurames là environ une demie heure, en attendant que la Cour s'assemblât dans les appartemens de l'Empereur, où nous devions avoir notre seconde audience, & où l'on nous conduisit au travers de plusieurs galleries obscures. Le long de ces diverses galleries, il y avoit une file non interrompue de gardes du corps, & après eux plus près de l'appartement de l'Empereur, la file étoit continuée par plusieurs grands Officiers de la Couronne qui faisoient front à la salle d'audience. Ils avoient leurs habits de ceremonie, tenoient leurs têtes courbées, & étoient assis sur leurs talons. La salle d'audience consistoit en divers compartimens qui regardoient vers la place du milieu, quelques-uns desquels étoient ouverts du côté de la place du milieu, les autres étoient fermez par des paravents & des jalousies. Les uns étoient de quinze nates, les autres de dix-huit, & d'une nate plus hauts ou plus bas, selon la qualité des personnes qui y étoient assises. La place du milieu n'avoit point de nates du tout, & se trouvoit par consequent la plus basse, à cause qu'on les en avoit ôtées: ce fut sur le plancher de cet endroit, fait de belles planches vernissées, que l'on nous ordonna de nous asseoir. L'Empereur & l'Imperatrice étoient assis derriere les jalousies à notre droite. Tandis que je dansois selon l'ordre de l'Empereur, j'eus deux fois l'occasion de voir l'Imperatrice au travers des ouvertures de la jalousie; je m'apperçus qu'elle étoit belle, le teint brun, & de fort beaux yeux noirs à l'Européenne, ils étoient pleins de feu, & je jugeai par la pro-

portion de sa tête qui étoit assez grosse, que c'étoit une grande femme: elle paroissoit avoir trente-six ans. J'entends par le mot de jalousies, des tapisseries faites de roseaux fendus, deliez & fins, couvertes par derriere d'une soye fine & transparente, avec des ouvertures larges d'un empan pour laisser aux personnes qui sont derriere la faculté de regarder. On les peint de diverses figures, pour l'ornement, ou pour mieux dire, pour mieux cacher ceux qui sont derriere, quoique sans cela même il est impossible de voir les personnes d'un peu loin; surtout si le derriere n'est pas éclairé. L'Empereur lui-même étoit dans un lieu si obscur, que nous aurions eu peine de nous appercevoir qu'il y étoit, si sa voix ne l'eût decouvert; il parloit pourtant si bas, qu'il sembloit bien vouloir être là incognito: justement au devant de nous, derriere d'autres jalousies, étoient les Princes du sang, & les Dames de la cour de l'Imperatrice; je m'apperçus qu'on avoit mis des cornets de papier entre les cannes des jalousies, pour élargir les ouvertures à dessein de voir plus aisément. Je comptai environ trente de ces cornets, ce qui me fit conclure qu'il y avoit le même nombre de personnes assises derriere les jalousies. Bengo étoit assis seul sur une nate élevée, dans un lieu decouvert à notre devant sur la droite, du côté que je m'étois apperçu, comme je l'ai deja dit, que l'Empereur étoit assis derriere les jalousies. A notre gauche, dans un autre compartiment, étoient assis les Conseillers d'Etat du premier & du second rang, dans un fort bel ordre. La gallerie derriere nous étoit pleine des principaux Officiers de la cour de l'Empereur, & des Gentilshommes de sa chambre. La gallerie qui conduisoit à l'endroit où étoit l'Empereur, étoit occupée par les enfans de quelques-uns des Princes de l'Empire qui étoient alors à la Cour, des Pages de l'Empereur, & de quelques Prêtres qui se cachoient pour épier. C'est de cette maniere qu'on avoit disposé le theatre où nous devions jouer notre rolle. Les Commissaires pour

les

les affaires étrangeres nous ayant conduits dans la gallerie du côté de la salle d'audience, un des Conseillers d'Etat du second rang vint pour nous y recevoir, & pour nous conduire à la place du milieu que j'ai décrite plus haut. C'est là que l'on nous fit asseoir, après que nous eumes premierement fait nos prosternations à la maniere du Japon, nous trainant, & courbant nos têtes jusqu'à terre du côté des jalousies où étoit l'Empereur: notre premier Interprete s'assit un peu plus avant, pour entendre plus distinctement, & nous primes nos places à sa gauche tous à la file, après avoir fait les reverences accoutumées. Bengo nous dit de la part de l'Empereur, que nous étions les bien-venus: le premier Interprete reçut le compliment de la bouche de Bengo, & nous le repeta; sur quoi l'Ambassadeur fit son compliment au nom de ses Maitres. & rendit de très-humbles actions de graces à l'Empereur, de la bonté qu'il avoit eu d'accorder aux Hollandois la liberté du Commerce. Cela fut repeté par le premier Interprete en Japonnois, après qu'il se fut prosterné jusqu'à terre; il parla assez haut pour être entendu de l'Empereur: la reponse de l'Empereur fut reçue derechef par Bengo, qui la dit au premier Interprete, & lui à nous. L'Interprete auroit bien pu la recevoir luimême de la propre bouche de l'Empereur, & dispenser Bengo de ce soin qui n'étoit pas necessaire; mais je m'imagine que les paroles qui sortent de la bouche de l'Empereur sont regardées comme trop precieuses, & trop sacrées, pour être reçues immediatement par une personne d'un rang trop inferieur. Après les premiers compliments, l'Acte qui suivit cette solemnité se tourna en vraye farce. On nous fit mille questions impertinentes & ridicules: par exemple, ils voulurent premierement savoir l'âge & le nom de chacun de nous, on nous ordonna de l'écrire sur un morceau de papier; nous avions porté pour cet effet une écritoire d'Europe. On nous dit de remettre ce papier, & l'écritoire, à Bingo qui les mit entre les mains de l'Em-

pereur, les lui faisant atteindre par le trou de la jalousie. On demanda à notre Capitaine ou Ambassadeur, quelle étoit la distance de Hollande à Batavia, & de Nagazaki à Batavia. Qui des deux avoit le plus de pouvoir, le Directeur general de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, ou le Prince de Hollande? Voici les questions qui me furent faites en mon particulier: Quelles étoient les maladies exterieures ou interieures, que je croyois les plus dangereuses, & les plus difficiles à guerir? Quelle étoit ma methode dans la cure des ulceres, & des apostumes interieures? Si nos Medecins d'Europe ne cherchoient point quelque remede pour rendre les gens immortels, comme les Medecins de la Chine l'avoient fait depuis plusieurs siecles? Si nous avions fait des progrès considerables dans cette recherche, & quel étoit le remede qui pût servir à prolonger la vie, le plus récemment découvert en Europe? A quoi je repondis, qu'un grand nombre de Medecins de l'Europe avoient travaillé long-temps pour decouvrir un secret qui eût la vertu de prolonger la vie, & de conserver les gens en santé jusqu'à la vieillesse; sur quoi ayant été interrogé quelle recepte je croyois la meilleure qui eût été decouverte en Europe, je repondis que je croyois que c'étoit la derniere, jusqu'à ce que l'experience nous eût appris quelque chose de meilleur: on insista, & l'on me demanda de plus quelle étoit cette derniere; je repondis que c'étoit une certaine liqueur spiritueuse qui pouvoit entretenir la fluidité des liqueurs de notre corps, & donner de la force aux esprits. Cette réponse generale ne les satisfit pas entierement, on me pria d'abord de leur faire connoitre le nom de cet excellent remede, sur quoi sachant que tout ce qui étoit en estime chez les Japonnois avoit des noms longs & emphatiques, je leur repondis que c'étoit le *Sal Volatile Oleosum Sylvii*: ce nom fut écrit derriere la jalousie; c'est pourquoi j'eus ordre de le repeter plusieurs fois. La question suivante fut, quel en avoit été l'inventeur & en quel pays?

pays? Je repondis que c'étoit le Professeur Sylvius en Hollande. On me demanda ensuite si je pouvois le faire, sur quoi notre Resident me souffla à l'oreille de dire non: je repondis pourtant oui, mais non pas au Japon. On demanda alors si on pouvoit l'avoir à Batavia, sur quoi ayant repondu qu'on pouvoit l'y avoir, l'Empereur donna ordre qu'il lui fût envoyé par les premiers vaisseaux qui en viendroient. Ce Prince, qui jusques là s'étoit assis avec les Dames quasi vis-à-vis de nous assez loin, s'approcha alors, & s'assit à notre droite, derriere les jalousies, aussi près qu'il lui fut possible. Il nous commanda d'ôter nos capes ou nos manteaux, qui étoient nos habits de ceremonie; de nous tenir debout, de sorte qu'il pût nous bien considerer; de marcher; de nous arrêter; de nous complimenter l'un l'autre; de sauter, de faire l'ivrogne, d'écorcher le langage Japonnois, de lire en Hollandois, de peindre, de chanter, de mettre & d'ôter nos manteaux. Tandis que nous executions les ordres de l'Empereur de notre mieux, je joignis à ma danse une chanson amoureuse en Allemand. Ce fut de cette manière, & avec je ne sai combien d'autres singeries, que nous eumes la patience de divertir l'Empereur & toute sa Cour. Cependant l'Ambassadeur est dispensé de ces sortes de commandements: sa fonction, qui est de representer l'autorité de ses Maitres, fait qu'on prend garde qu'il ne lui soit rien fait d'injurieux ni qui puisse prejudicier à cette qualité. D'ailleurs il fit paroître une si grande gravité dans son air & dans sa conduite, que cela suffisoit pour faire entendre aux Japonnois qu'on ne se seroit pas bien adressé pour lui donner des ordres si bouffons. Après qu'on nous eut fait faire cet exercice pendant l'espace de deux heures, quoi qu'avec beaucoup de civilité en apparence, des valets rasez entrerent & mirent devant chacun de nous une petite table couverte de viandes à la Japonnoise, & une paire de petits bâtons d'ivoire qui nous tenoient lieu de couteau & de fourchettes; nous en primes, & en

mangeâmes quelque peu, & notre vieux premier Interprete, qui à peine pouvoit marcher, eut ordre d'emporter le reste pour lui. On nous dit de remettre nos manteaux sur nous, & de prendre notre congé, ce que nous fimes d'abord avec joye, mettant fin par là à cette seconde audience. Nous fumes alors reconduits par les deux Commissaires dans l'antichambre, où nous primes aussi congé d'eux.

Visite faite aux Conseillers d'Etat.

Il étoit deja trois heures après midi, & nous avions encore plusieurs visites à faire aux Conseillers d'Etat du premier & du second rang, dans l'ordre dont j'ai parlé ci-dessus, du 25 de Mars de mon Journal. Nous quittames d'abord pour cela le Fonmar: nous fumes saluez en nous en allant par les Officiers de la grande Garde Imperiale, & nous fimes notre ronde à pied. Les presens avoient été deja portez par nos Commis au logis de ceux que nous devions visiter; & comme nous ne les vimes pas à notre audience, nous conjecturames que les presens avoient été reçus par les personnes mêmes à qui ils étoient destinez. Ils consistoient en quelques étoffes de soye de la Chine, de Bengale, & autres pays, quelque linge, de la serge noire, quelques aunes de drap noir, des Gingangs, des Pelangs, & un flacon de vin couvert. Nous fumes reçus partout avec une très-grande civilité, des Intendans & des Secretaires, qui nous regalerent avec du Thé, du Tabac, & des Confitures, autant que le peu de temps que nous avions pouvoit le permettre. Les chambres où nous étions admis à l'audience étoient remplies derriere les paravents & les jalousies, d'une foule de spectateurs qui auroient bien voulu que nous leur eussions montré quelques-unes de nos coutumes & cérémonies; mais ils n'obtinrent rien, excepté seulement une danse courte à la maison de Bengo, qui s'y étoit rendu à son retour de la Cour, & une chanson de chacun de nous chez le plus jeune Conseiller d'Etat qui demeuroit au côté septentrional du Château. Nous remontames dans nos Cangos & sur nos chevaux.

&

& étant sortis du Château par la porte du Nord, nous nous en retournames à notre Hôtellerie par un autre chemin: à la gauche duquel nous remarquames qu'il y avoit des murailles fortes, & des fossez en divers endroits: il étoit justement six heures du soir, lorsque nous nous retirames, extrémement fatiguez.

Visite aux autres premiers Officiers de la Couronne.

Le Vendredi 30 de Mars nous sortimes de bon matin, pour faire quelques-unes des visites qui nous restoient à faire. Les presens tels que nous les avons décrits ci-dessus furent envoyez devant, avec nos Commis Japonnois qui eurent soin de les mettre sur des planches & de les aranger à la maniere du pays. Nous fumes reçus à l'entrée de chaque maison par un ou deux des principaux domestiques; & conduits à l'appartement où nous devions avoir notre audience: les chambres qui entouroient la salle d'audience furent par-tout pleines de spectateurs qui y étoient accourus en foule. Dès que nous nous fumes assis, nous fumes regalez avec du Thé & du Tabac; d'abord l'Intendant de la maison, ou le Secretaire, seuls ou accompagnez d'un Gentilhomme, vinrent pour nous faire les complimens au nom de leur maître & pour recevoir les nôtres. Les compartimens qui entouroient la salle étoient par-tout disposez de sorte que nous tournions nos visages du côté des Dames, de qui nous fumes regalez avec beaucoup de civilité & de generosité; elles nous donnoient des gâteaux, & differentes sortes de confitures: nous visitames & nous fimes nos presens ce jour-là aux deux Gouverneurs de Jedo, aux trois Juges Ecclesiastiques, & aux deux Commissaires pour les affaires étrangeres qui demeuroient à près d'une lieue l'un de l'autre, l'un au Sud-Ouest, & l'autre au Nord-Ouest du Château. Ils se piquent tous deux en particulier, d'être les protecteurs des Hollandois; ils nous reçurent selon cette idée avec beaucoup de faste & de magnificence. La rue étoit bordée de vingt hommes armez, ils faisoient une fort belle figure avec leurs longs bâtons qu'ils te-

noient d'un côté, outre qu'ils servoient à ranger la foule du peuple & à l'empêcher de nous incommoder. Nous fumes reçus à l'entrée de la maison & introduits à peu près de la même maniere que nous l'avions été dans les autres endroits, avec cette difference que l'on nous conduisit plus avant dans l'interieur du palais, pour nous mettre à couvert de la foule des curieux, & afin que nous fussions plus en liberté, aussi-bien que les Dames qui étoient invitées à cette cérémonie. Il y avoit vis-à-vis de nous dans la salle d'audience des jalousies ou grilles en maniere de paravent, de la longueur de deux nates & plus, derriere lesquelles étoient assises un si grand nombre de femmes de la famille des Commissaires, de leurs parens & amis, que tout étoit plein. A peine nous fumes nous assis, que sept valets bien mis vinrent à la file, & nous porterent des pipes, du tabac, & tout l'appareil ordinaire pour fumer; peu après ils porterent quelque chose de cuit sur des planches vernissées, ensuite du poisson frit, de la même maniere, & avec le même nombre de domestiques, & toujours rien qu'un petit plat de quelque morceau; une fois deux œufs, l'un cuit au feu, l'autre bouilli dont on avoit ôté la coque, & un verre de bon vieux Sacki entre deux. Nous fumes traitez ainsi pendant une heure & demie, & l'on nous pria de chanter une chanson & de danser: nous refusames le premier, mais nous les satisfimes quant au second article. On nous servit chez le premier Commissaire une soupe faite de prunes douces au lieu d'eau de vie: chez le second Commissaire on nous presenta premierement du pain de Mangue dans une liqueur noire & froide avec de la graine de moutarde, & des raves autour du plat, & à la fin des écorces d'orange avec du sucre, qui est un mets ou plat que l'on sert dans des occasions extraordinaires, en signe de bonne volonté. Nous bûmes du Thé, & ayant pris notre congé, nous retournames à notre Hôtellerie à cinq heures du soir.

Le 31 de Mars nous sortimes encore à dix-heures

res du matin, & nous allames aux maiſons des trois Gouverneurs de Nagazaki, deux deſquels étoient abſens & au lieu de leur gouvernement: nous leur offrimes en cette occaſion à chacun un flacon de vin couvert ſeulement, parce qu'ils avoient déja reçu leurs preſens à Nagazaki. Nous fumes abordez par Sino Cami juſtement à l'entrée de ſa maiſon: il étoit accompagné d'une ſuite nombreuſe; & ayant fait approcher nos deux Interpretes, il leur ordonna de nous dire, qu'il vouloit que nous nous divertiſſions dans ſa maiſon; ſur cela nous fumes extraordinairement bien reçus, on nous dit de nous promener & de nous amuſer dans le jardin, comme étant dans la maiſon d'un ami à Jedo, & non pas dans celle de notre Magiſtrat & Gouverneur à Nagazaki; nous fumes regalez avec des viandes chaudes, & du Thé, à peu près de la même maniere que nous l'avions été chez les Commiſſaires, & pendant tout ce temps-là, ſon frere, avec pluſieurs perſonnes de qualité de ſes parens & amis, nous firent compagnie avec beaucoup de civilité. Après y avoir demeuré deux heures, nous allames à la maiſon de Tonoſama: on nous conduiſit dans l'appartement le plus reculé, & le plus beau: on nous dit de nous approcher des jalouſies des deux côtez de la chambre: il y avoit derriere les paravents plus de Dames, je croi, que nous n'en avions trouvé dans aucun autre endroit: elles nous prierent fort civilement, de leur montrer nos habits, les armes du Capitaine, ſes bagues, ſes pipes, & choſes ſemblables qu'on leur fit atteindre entre les jalouſies ou par deſſous. La perſonne qui nous regaloit au nom du Gouverneur abſent, & les autres Meſſieurs qui étoient dans la chambre, nous traiterent auſſi fort civilement, & nous ne pumes nous empêcher de voir que tout cela ſe faiſoit de bon cœur, de ſorte que nous n'eumes aucune repugnance de montrer de la joye, & de divertir la compagnie chacun d'une chanſon. La magnificence de cette maiſon parut tout à fait, par la richeſſe & le choix du re-

Viſites faites aux Gouverneurs de Nagazaki.

gal qu'on nous y donna: il égaloit en cela celui du premier Commissaire; mais il le surpassoit beaucoup en civilité & dans la franchise de la reception qu'on nous fit. Après y avoir demeuré une heure & demie, nous primes nôtre congé. La maison de Tonosama est la plus avancée au Nord ou au Nord Ouest, à une lieue & demi de notre Hôtellerie, située dans le plus agreable endroit de la ville; il y a une grande varieté de collines & de buissons. La famille de Zubosama demeure dans un taudis près du fossé qui entoure le Château: nous ne trouvames là qu'un petit nombre de femmes derriere les paravents, qui nous épioient par quelques trous qu'elles y avoient faits après s'être assises. Les liqueurs fortes que nous avions été obligés de boire plus qu'à l'ordinaire ce jour-là, nous ayant alors donné à la tête, nous nous hâtames de nous en retourner, & nous primes notre congé après qu'on nous eut regalé à l'ordinaire avec du Thé & du Tabac. Nous temoignames d'autant plus d'impatience de finir, que nous craignions que nos Interpretes, à qui nous avions donné bien de l'exercice ce jour-là, ne fussent fatiguez & ne se rebutassent ensuite de nous accompagner si long-temps en pareille occasion. Outre que le Gentilhomme chargé de nous régaler au nom de son maître, quoiqu'il affectât beaucoup de civilité, avoit quelque chose de trop hardi & de desagreable dans ses manieres, de sorte qu'il hâta fort notre depart; car nous nous regardions en cette occasion non comme marchands envoyez pour le trafic, mais comme Ambassadeurs envoyez à un puissant Monarque, qui auroient dû être traitez honorablement & avec quelques égards.

Le premier d'Avril après midi, Josamma nous promit que le lendemain nous aurions notre audience de congé.

Notre audience de congé.

Le second d'Avril au matin nous allames à la Cour à cheval, dans le même ordre & par le même chemin que le jour de notre audience precedente. Nous attendimes environ une heure & demie

mie dans la salle des gardes qui fait face au Château, où nous reçumes une visite des deux Commissaires, & du Sino Cami. Nous attendimes à peu près le même espace de temps dans la grande antichambre du Château qui est divisée en compartimens avec des paravents: le plancher en est couvert de trente nates. Nous y fumes saluez de nouveau par les deux Commissaires & par Sino Cami. Ils appellerent notre ancien premier Interprete, pour lui montrer la salle où l'Ambassadeur devoit être admis à l'audience, & pour lui apprendre les ceremonies qui devoient être observées en cette occasion. Peu de temps après, l'Ambassadeur lui-même fut appellé, & conduit de l'antichambre à la gauche de la grande salle, où il prit son audience de congé avec les prosternations accoutumées; on lui fit la lecture des ordres de l'Empereur qui consistent en cinq articles par rapport au commerce de Portugal. Cela fait, l'Ambassadeur fut reconduit par Sino Cami à l'antichambre où il s'arrêta, & où le Gouverneur prit congé de lui avec beaucoup de civilité en apparence, ajoutant qu'il esperoit de le voir à Nagazaki. Nous revinmes ainsi de la Cour sans rendre nos respects aux deux Commissaires, & nous arrivames au logis à une heure après midi. Dans le temps que nous étions dans l'antichambre, plusieurs Officiers de la Cour, & les fils de quelques Princes de l'Empire, vinrent nous voir, entre autres le petit-fils du Prince de Facatta, qui, quoique borgne, avoit ordre de l'Empereur de demeurer à la Cour avec les autres jeunes hommes de la qualité, sans autre raison que celle d'être un Otage de la fidelité de son ayeul. Quelques-uns de ces Messieurs demanderent le nom du Capitaine: il y en avoit même qui l'avoient deja mis par écrit; mais cela fut si-tôt decouvert, que dans le même instant il vint des ordres de Sino Cami que l'on ne dît nos noms à personne. Avant notre depart de la Cour, on nous fit present de la part de l'Empereur de trente robes que l'on étala sur trois tables: l'après midi les Messieurs que nous avions visitez

Presens de l'Empereur, & des autres personnes de sa cour.

ter: il nous repondit fort civilement, courbant sa tête & nous souhaitant un bon voyage. Il nous parut avoir trente ans, le teint brun, & de petits traits, maigre, son air étoit serieux & agreable pourtant. Son Norimon étoit suivi par quelques-uns de ses domestiques & de gens à cheval qui portoient des piques. Après cela venoit l'Intendant de sa maison & autres premiers Officiers de sa Cour, avec leurs lanciers ou porte-piques, domestiques, & suivans en grand nombre: le tout n'alloit pas à moins de mille hommes, tous accompagnant leur Prince & leurs maitres avec un silence & une tranquillité qui ne pouvoit que nous surprendre dans une si grande multitude de gens. Le Prince de Kijnokuni est un Prince du Sang Imperial. Il a un fils à Jedo, qui doit être marié dans peu avec la fille de l'Empereur, jeune Princesse d'onze ans. Nous arrivames à notre Hôtellerie à cinq heures du soir, parmi les huées & les insultes d'une troupe de fripons d'enfans qui couroient après nous.

Le septieme d'Avril nous nous mîmes en chemin de bon matin, & nous fumes portés avec des Cangos à Fakona, où nous dinames: on nous y dit que près de là on pouvoit voir l'endroit où Konginkami avoit été defait & tué. Nous partimes de Fakona après diner, pour arriver à Misijma un moment avant le soleil couché. Non loin de Misijma est un fameux Temple, dans une cour spacieuse, pavée de pierre de taille; près de là est un vivier. En descendant la montagne de Fakona, nous aperçumes que le pays est tourné du côté de la Mer Ouest-Sud-Ouest: elle étoit à douze lieues de nous. A quelque distance de Misijma nous rencontrames des troupes d'enfans de l'un & de l'autre sexe, & des Jammabos, qui nous importunerent beaucoup en nous demandant la charité, les uns avec beaucoup d'assurance, les autres avec un peu plus de honte & de modestie.

Le 8 d'Avril nous quittames Misijma trois heures avant le jour; nous partimes de si bonne heure, pour ne pas rencontrer le Prince d'Owari, qui alloit

alloit épouser la sœur de l'Empereur, & qui étoit alors à Numidzu, à une heure & demie de distance de Misrjma. Nous trouvames cependant plusieurs pelotons de gens de la suite de ce Prince, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns aussi, comme ses Intendans & ses Secretaires, dans des Norimons. Ils voyageoient dans un grand ordre & dans un grand silence, à la lumiere des flambeaux & des lanternes qui étoient allumez dans les maisons, ou pendues à leur sommet: quelques-uns de ces Intendans, ou Secretaires, dont j'ai occasion de parler à present, sont auprès de ces Princes plûtôt comme espions, que pour aucun autre emploi: pour cet effet, on les choisit d'entre les domestiques les plus affidez de l'Empereur; leur affaire est d'avoir l'œil ouvert sur les actions & la conduite du Prince auquel on les envoye, & de donner avis à la Cour de Jedo de tout ce qui se passe à leur Cour. Après avoir quitté notre Hôtellerie, nous arrivames bien-tôt au pont de Numidzu qui n'en est pas loin; nous entrames d'abord dans les fauxbourgs du lieu qui consistent en mille maisons ou environ, ensuite dans la ville, où nous ne trouvames pas les Moines & les mendians endormis, quoiqu'il fût grand matin: car ils nous importunerent beaucoup en chantant, & faisant retentir leurs clochettes lorsque nous passâmes près d'eux. Nous apprimes que quelques-uns des pelerins d'Isje couchent en plate campagne. De Numidzu nous marchames vers le Nord-Ouest environ une lieue: nous traversames plusieurs villages où les enfans des païsans nous demanderent la charité, sautant & faisant la culebute l'un sur l'autre, & faisant d'autres tours & gambades d'une merveilleuse souplesse: jusqu'à ce que nous trouvames un pont d'environ cent pas de longueur; après l'avoir passé, nous nous éloignames de la Mer, & nous primes sur la droite. Nous arrivames à un grand & beau village; nous traversames plusieurs champs semez de ris qui nous parurent fertiles: ils commençoient à notre droite au pied des montagnes

voi-

voisines, & alloient vers la gauche du côté de la Mer. Nous arrivames à Jossesiwara : de là nous continuames notre route vers le Sud-Ouest, en suite à l'Ouest, jusqu'à Fisikama où nous entrames dans un chemin neuf fait aux depens du Prince du pays. De là nous marchames encore vers l'Ouest, mais bientôt après nous primes des Cangos pour nous faire porter au travers des montagnes d'Acambara; de là au village de Kattajamma, d'où nous allames à Okits, par un chemin rude & inégal. A Okits nous montames encore à cheval, & nous allames à Jeseri, où nous arrivames à cinq heures du soir. Nous y passames la nuit, mais non pas dans la même Hôtellerie où nous avions été en allant à la Cour. Il y a quelques mines d'or & d'argent dans les montagnes appellées Kono au voisinage de Jeseri, mais on n'y travaille pas à present.

Le 9 d'Avril nous quittames notre Hôtellerie, & nous traversames un pays fertile & agreable à la vue. C'est une vallée entre des montagnes: elle n'a pas plus d'une demi lieue de largeur. Elle s'étrecit ensuite, & nous allames par un chemin étroit & avec beaucoup de tours & detours, qui conduisit à Syringa où les montagnes finissent en une plaine qui s'etend à perte de vue; de Syringa nous fumes à la riviere d'Abikava, de là à Mariko, où nous fumes environnez par des mendians de l'un & de l'autre sexe. Nous loin de là il y avoit une cabane de bois appartenante à un Moine, où il tenoit & montroit aux superstitieux la grande Idole dorée de la Déesse Quanwon, qui a douze bras; deux sont appuyez contre sa poitrine, & portent chacun un enfant; deux autres sont sur sa tête, & les autres sont tournez vers le dos: sept petites Idoles ornent sa tête en guise de couronne ou de guirlande; ce qui signifie qu'elle a eu le bonheur d'être la mere d'autant de Heros déifiez. Les Japonnois regardent cette Idole comme une representation symbolique de la naissance des Dieux en general. De là nous fumes au

Idole de Quanwon.

villa-

village de Utznoja: nous eumes toûjours un chemin plein de detours, de montées, & de descentes. De là au village ou plûtôt à la ville d'Okabe, où nous dinâmes: nous continuames notre chemin à cheval, & peu après nous entrames dans les Etats d'Ota Tsino Cami, Gouverneur d'Osacca; & passant près de son Château, nous allames à Fusi Jeda, ville d'environ six cens maisons, de là à Simada par un chemin montagneux & dangereux en quelques endroits. Nous nous trouvames ensuite aux bords de la riviere ou du torrent Ojingava qui a un quart de lieue de largeur en cet endroit: on nous la fit passer à gué: c'est un emploi particulier pour certaines personnes d'avoir soin de faire passer à gué les voyageurs, parce qu'on ne sauroit la passer avec des bateaux à cause de sa rapidité; plus ou moins d'hommes sont nommez pour chaque personne, à proportion de la hauteur de l'eau & de la rapidité du courant. Chacun de nous eut trois hommes pour l'aider à passer: on nous donna à chacun un papier huilé, signé au bas par les Commis de ce bureau; on les vend un prix marqué, qui est depuis vingt jusqu'à cent Casjes chacun, selon le danger & la difficulté du passage, & le nombre necessaire d'hommes. Ils les rachetent pour peu de chose de ceux qui font passer les gens à gué, & qui sont obligez de les representer si on les leur demande: cela leur tient lieu de certificat, pour faire voir que les passagers sont arrivez sains & saufs, car selon les loix du pays, ils sont responsables de la vie des passagers: de sorte que si par malheur un d'eux perissoit, ceux qui doivent avoir soin de lui seroient condamnez à mort infailliblement. Après avoir passé heureusement cette riviere, & rendu les papiers dont j'ai parlé, nous passâmes quelques ponts: de là nous fumes à la ville de Kanaja, nous y arrivâmes sur le soir & nous y passames la nuit.

La riviere Ojingava.

Le dixieme d'Avril nous primes des Cangos & nous fumes portez au travers de la ville de Canaja, que je jugeai être d'environ deux cens maisons,

sons, jusqu'à la ville de Mißisaka, autrement Nitssaka: de là au grand village de Faranga. Pour y aller, nous traversâmes plusieurs champs plantez de roseaux. Cet endroit est à cause de cela un des plus renommez de l'Empire pour l'excellence de la manufacture des nates, & des souliers de roseaux. Nous fumes ensuite à une petite ville où l'on nous fit passer une riviere en bateau; de là nous nous fimes porter avec des Cangos jusqu'à Fammamatz où nous arrivames le soir de bonne heure, nous y passâmes la nuit. Du côté que l'endroit regarde Mißisaka, il vint un jeune homme nous demander la charité, il étoit tout nu à la reserve d'une petite ceinture de paille, & portoit une pique à sa main droite; sa cabane étoit pleine d'Images colées de Saints & de Heros. Nous fumes aussi fort importunez par de jeunes filles mendiantes, qui sont fort incommodes sur toutes les routes des environs. Nous trouvames au milieu d'un champ un Moine à l'agonie: il étoit couché sur son visage, trempé comme une soupe; car il avoit plu assez fort; il donnoit encore quelques signes de vie, & en auroit pu revenir. Un objet si deplorable auroit pu toucher les pierres de compassion, mais cela ne touchoit point le cœur des impitoyables Japonnois. On nous raconta à Fammamats, comme une chose sure, un accident fort étrange arrivé à un Pelerin d'Isje qui étoit alors dans la maison d'un Moine de ce bourg. Il avoit eu la permission du Prince au service duquel il étoit, d'aller en pelerinage; mais comme il n'observoit pas avec beaucoup de scrupule la continence requise pour l'acte religieux qu'il devoit accomplir, il eut affaire avec une fille de joye pendant son voyage à Fammamats: ce qui irrita si fort les Dieux contre la mechanceté de ce couple, qu'aucune force ni aucun artifice ne pouvoit le degager de leurs criminels embrassemens. Ils vouloient encore nous faire accroire, qu'ils avoient demeuré en cet état près de quinze jours, & qu'ils avoient été vûs ainsi par leur parens & par

des milliers de spectateurs. Les Japonnois sont assez superstitieux pour croire qu'il arrive souvent de semblables accidens, presque tous les ans. La plaine du côté des montagnes est fort fertile, abondante en bled & en ris, comme aussi les basses collines, dont plusieurs sont cultivées jusqu'à leur sommet. Nous primes garde que dans tous les villages de poste il y avoit sept perches, ou pôteaux, avec de petites planches de bois, où étoient écrits les noms des Princes qui devoient passer dans ces villages en allant ou en retournant de la Cour, & le jour qu'ils étoient attendus.

L'onzieme d'Avril nous partimes de Fammamats dans des Cangos: il avoit beaucoup plû toute la nuit, & il pleuvoit encore le matin. Fammamatz est une ville d'environ douze cens maisons, elle a un magnifique Temple, & un Château où le Prince fait sa résidence. Elle a aussi un fauxbourg, des portes, & des gardes à l'entrée. Le pays autour de la ville est fort fertile: on ne voit à la gauche que des champs semez de ris, du côté de la Mer qui en est éloignée d'une lieue: on voit à la droite des collines un peu éloignées. Après avoir quitté notre Hôtellerie de Fammamatz, nous trouvames un chemin fort droit & fort uni pendant trois quarts de lieue. Nous tournames sur la gauche, & après une demi lieue toûjours sur un beau chemin uni, nous arrivames à un bois fort agreable, que nous laissâmes à notre droite, & la Mer à gauche, après quoi nous entrames dans le grand village de Waggabasi ou plûtôt Wackabejasi, ou Wakabaesi; une demi lieue après nous entrames dans un autre grand village nommé Sijnovara, à l'entrée duquel on avoit mis un pilier pour montrer le chemin qui mene aux lieux voisins, avec leurs distances. Le pays autour de ce village, surtout sur la droite, est un peu pierreux. Non loin du village à la droite commence une grande baye, qui mouille le pied des montagnes hautes & escarpées qui la bordent. Une demie lieue plus loin nous trouvames Majasacka; & marchant sur

Fammamats.

le

le même chemin une autre demi lieue, nous laissames nos Cangos, & nous traversames la baye dans les bateaux de la garde Imperiale: nous debarquames à Array, d'où nous continuames notre voyage pour arriver au village de Fasijno, après quoi nous traversames deux petits villages avant d'arriver à Sijrassika, endroit d'environ 500 maisons. De là, nous montames vers la montagne de Fusi, & la quittant nous arrivames à Bambat, ou Saringanbamba, & après avoir traversé un bois, à Fitangowa, lieu d'environ cent maisons, situé au pied d'une agreable colline couverte de bois: on nous y servit un mauvais diner, après quoi continuant notre route nous arrivames à la ville de Jostsida ou Josida, dont les rues fort regulieres aboutissent toutes au Château qu'elles entourent. A la gauche de cet endroit, je remarquai une Isle montagneuse, qui me parut être large de trois lieues. D'ailleurs le pays autour de Josida est plat & uni, on voit seulement quelques bois sur la droite. De Josida nous fumes à Kosakki ou Kosarei: & après avoir traversé un bois à Sakaramats, où nous vimes un Château appartenant au Prince d'Owari qui est encore Seigneur de l'Isle dont je viens de parler: nous trouvames un pont de quatre-vingts pas de long qui nous conduisit à Koo ou Goy, lieu remarquable par le bon nombre de lieux de debauche publics, y ayant à peine un seul hôtellier qui ne fasse ce commerce. Nous arrivames sur le soir à Akasaka où nous couchames. Les maisons d'Akasaka sont beaucoup plus grandes que celles d'aucun autre lieu que nous ayons rencontré sur notre route, sans excepter celles de Jedo qui est la capitale de l'Empire. Les Hôtelleries peuvent en être regardées comme des lieux de debauche, aussi bien que celles de Goy.

Elevation & grandeur de Taicosama.

Le douze d'Avril, nous partimes d'Akasaka, qui nous parut un lieu de deux-cens maisons; & nous arrivames bientôt au grand village de Kosai, qui a cent cinquante maisons. On y vend de fort belles bourses faites à l'aiguille. A la gauche

du

du lieu on voit un fameux Temple où l'on dit que Taicosama, le premier Monarque absolu du Japon, fit ses études. Ce qu'il y a de bien vrai, c'est que ce grand Empereur, qui étoit d'une condition basse, étoit au service d'un paysan dans ce même village, où il étoit employé à couper & à charrier du bois: mais se trouvant fatigué & degouté d'un emploi si penible & si bas, il quitta son maître, & s'enfuit. D'autres pretendent qu'il en fut congedié honorablement, pour entrer au service d'un Gentilhomme du voisinage. C'est seulement pour cacher la bassesse de ses premieres occupations, qu'on dit qu'il fut élevé dans cet endroit & y apprit tous les arts & toutes les sciences qui conviennent à un homme de qualité. De là nous fûmes au village de Samanka; ensuite nous traversâmes la ville de Fijdska, ou Fasikeva, qui a environ 250 maisons: de là au village de Ssonda ou Seoda, après quoi nous passâmes un pont de cent quarante pas de long; nous traversâmes ensuite le village de Sinusku, pour nous rendre à la ville d'Okasakki, où nous dinames dans une fort belle hôtellerie qui est dans le fauxbourg, quoi qu'il ne fût pas encore temps de diner. La raison qui nous obligea de hâter notre repas, fut que nous apprimes qu'un des Conseillers d'Etat de l'Empereur retournoit de Miaco à Jedo, & qu'il devoit diner à Tsijriu, qui étoit notre dinée ordinaire; mais justement dans le temps même que nous dinions à Okasaki, son Cuisinier, & quelques-uns de sa suite, vinrent dans notre hôtellerie pour y preparer le diner de leur maître: cela nous obligea de hâter notre depart: nous quittames donc Okasasaki, & après avoir passé la riviere la plus large que nous eussions encore rencontrée, sur un pont de 428 pas de longueur, nous arrivames au village de Jasagi: ce village est situé à l'entrée d'une plaine qui dure environ trois lieues, & est terminée par une chaine de montagnes qui regne sur la droite du pays. Nous tournames à gauche du côté de la Mer. Ce fut dans cette même plaine,

Rencontre d'un des Conseillers d'Etat.

ne, que nous rencontrames Abino Bengo Sama, premier Conseiller d'Etat: son avant-garde n'étoit pas de plus de cent hommes, & toute sa suite pouvoit aller à six-cens personnes. Un petit nombre de Hallebardiers, & d'autres qui portoient diverses sortes d'armes, marchoient devant son Norimon, avec onze hommes habillez de noir. Il étoit assis dans son Norimon: nous descendimes de nos chevaux par respect, & nous envoyames notre Interprete pour lui faire compliment. Il nous remercia en courbant sa tête avec beaucoup de civilité; & comme il n'avoit pas le tems de faire arrêter son Norimon, il envoya une personne de sa suite, qui étoit un gros puissant homme d'environ quarante ans, pour nous complimenter de sa part. Un petit nombre de lanciers marchoient immediatent après son Norimon, & étoient suivis par deux chevaux de main & d'autres Norimons avec un nombre proportionné de lanciers, & d'autres hommes armez, qui marchoient devant & après. Cette marche étoit fermée par douze hommes à cheval, qui suivoient le même nombre de Norimons. Nous traversâmes une haute montagne que nous trouvâmes encore couverte de neige, & peu après nous arrivames à Ksojamma, lieu de 200 ou 250 maisons; de là au village de Ofammatzjei, où nous nous arrêtames pour nous rafraichir & faire repaitre nos chevaux: de là traversant une grande plaine couverte de bois, nous arrivames à Tsiriu, lieu d'environ 150 maisons. Il y a au même endroit une grande maison pour loger les Princes de l'Empire, lorsqu'ils vont à la Cour, ou qu'ils en reviennent. De Tsiriu nous allames à Imaauka, autrement Imogava, village d'environ cent maisons, plusieurs desquelles sont des Cabarets à Sacki: de là, traversant deux villages que l'on trouve après qu'on a passé deux collines & quelques bois, nous arrivames à la petite ville d'Arimatsi, qui n'a pas plus de cinquante maisons. Nous passames ensuite dans un fort bon pays, & nous arrivames à Narumi, après quoi nous traversames une

ne plaine, & un pont, laissant un autre grand village à notre gauche; & nous fumes à celui de Kassadira, & au Temple de Kiomidz où l'on celebroit une fête en l'honneur de l'Idole de Quanosama, à laquelle ils rendoient un culte: on dit qu'il y a un Temple pareil à Nagazaki. De là nous fumes au village de Tobe, ou Jammasakki, que quelques-uns appellent Kassadira, lieu d'environ 100 maisons; nous passâmes un pont de 45 pas de long pour entrer peu de temps après dans les fauxbourgs & dans la ville de Mia: nous arrivames à notre hôtellerie avant la nuit. Nous y rencontrames une partie de l'avantgarde du Prince de Sussima: ce Prince y étoit attendu lui-même le jour suivant, il venoit par terre de Quano, pour se rendre à la Cour. En traversant Mia, nous passames près d'un Mijah, ou d'un Temple de Sintos qui n'étoit pas loin de la côte sur une éminence. Il avoit deux portes pour y conduire, & avoit été bâti depuis quatre ans seulement, aux dépens du Seigneur de cette Province. Cinq Prêtres de Sintos étoient assis devant le Temple, l'un derriere l'autre, portant les mêmes bonnets que l'on porte à la Cour de l'Empereur Ecclesiastique hereditaire. Deux autres vinrent faire la quête à notre hôtellerie dans la nuit; l'un avec des bagues à ses mains telles que les Jammabos en portent, l'autre avec un rouleau de papier. Ce Temple est appellé Atzta, ce qui signifie le Temple de trois épées, qui y furent portées d'Isjo & qui sont regardées avec veneration comme de saintes reliques. Il y a un autre Temple au même endroit, appellé Fakkin, c'est-à-dire le Temple des huit épées, à cause que des Prêtres du même ordre ont la garde d'autant d'épées qui ont été, à ce qu'ils disent, aux plus grands & plus anciens Heros du pays.

Temples de Mia.

Le 13 d'Avril à la pointe du jour nous primes un bateau à Mia, & à l'aide d'un petit vent de terre nous traversâmes le golfe du côté de Quano ou Kwano, où nous abordames vers les dix heures du matin; nous y dînâmes & nous en partimes à onze heures. L'endroit de la ville que nous traversâmes premierement avoit une grosse porte bien fortifiée avec deux

deux corps de garde, des murailles & des fossez de même que le Château. Le cœur de la ville étoit assez bien fortifié aussi, à la maniere du pays. La troisieme & la derniere partie de la ville étoit entourée de murs & de fossez, mais les portes en étoient fort chetives: cependant on y faisoit bonne garde. Après avoir quitté cette ville qui est grande & bien peuplée, nous entrames dans une plaine bien cultivée, bornée à la droite par une chaine de hautes montagnes qui en sont à quatre ou cinq lieues de distance, avec de petites collines entre deux; elle est bornée à la gauche par la Mer qui étoit au moins à demi lieue de notre chemin. Nous traversâmes plusieurs grands villages, un desquels est renommé pour l'adresse extraordinaire de ses habitans à apprêter les huitres, & les autres coquillages. Nous nous y arrêtames un peu de temps, après quoi nous passâmes au village de Fonda, de là à celui de Fats ou Fas, ensuite à Jokaitz, qui est un grand bourg, de là au village de Naga, laissant toujours la Mer à une bonne lieue de nous vers la gauche. Ensuite nous fumes à Ojiwatsi, qui est un autre village; l'ayant passé, nous traversâmes plusieurs champs fertiles & bien cultivez: nous y trouvames le peuple de la campagne fort occupé à fumer la terre, ce qu'ils font avec la fiente humaine. Nous allames coucher au village de Jakuts ou Isijakuts, où nous fumes parfaitement bien regalez par notre hôte.

Jakuts. Le 14 d'Avril nous partimes de Jakuts au lever du soleil; le temps étoit sombre, froid, & venteux. Jakuts est un village ouvert sans portes, il contient 150 maisons ou environ. Au bout du village il y a un Temple; quand nous passâmes auprès, les Moines faisoient le service divin à leur maniere; quelques-uns d'entre eux sonnoient les cloches. Laissant ce village nous entrames dans une grande plaine decouverte, & marchant dans un beau chemin bordé d'arbres des deux côtez, nous arrivames aux bords d'une grande riviere que nous traversâmes sur un fort mauvais & chetif pont, qui nous conduisit à un petit village fort agreable, nom-

nommé Kummi Gawara. De là, marchant toujours sur un fort beau chemin, nous arrivames à Odamma qui est un village fort long. Nous y rencontrames le Prince de Nagatto, avec une suite de 300 hommes & vingt chevaux de main. Il n'avoit que huit valets de pied qui marchassent devant son Norimon. Nous continuames notre route sans descendre de cheval, comme nous avions fait par respect pour quelques autres Princes de l'Empire. Nous arrivames peu après au petit village de Kawai, où nous trouvames une autre suite d'un Grand, composée de plus de cinquante hommes. De là nous fumes au village de Wada ou Vanda, ensuite nous traversames deux bois par où nos allames à la ville de Kamma Jamma: elle est grande & belle, bâtie sur deux collines separées par un petit valon. Le Château est à la droite, ses murs & ses fossez sont contigus aux rues de la ville: elles sont irregulieres à cause de l'inegalité du terrein. La ville est entourée de bonnes murailles avec des portes fortifiées, elle nous parut contenir deux mille maisons, sans compter celles des deux fauxbourgs. Après que nous eumes fait quelques lieues sur un chemin fort beau & fort uni, nous nous trouvames au village de Sekidsjo: nous en vimes les habitans fort occupez à couper des torches, ou flambeaux de Bambous, qu'ils mettoient dans leurs boutiques & qu'ils presentoient à vendre aux Voyageurs d'une maniere un peu importune. Cet endroit a les meilleures hôtelieries, & les plus belles de la route que nous ayons vues; on y compte environ 600 maisons. Nous nous y arrêtames un peu, & ayant passé un chemin inégal & montagneux, nous arrivames au village de Fusikaki ou Kudsukaka, dont les maisons sont disperseés au deça & au delà du grand chemin. Nous employames plus de demie heure de marche pour nous en tirer: une demie heure après nous arrivames au village de Sakkanosta, dont le bas est au pied des montagnes. Nous y dinames, & après y avoir demeuré une heure, nous

Kamma Jamma.

poursuivimes notre voyage dans des Cangos: nous traversames ainsi le village, & ensuite les montagnes par un chemin inegal & plein de detours. Nous trouvames en les montant un petit Temple où il y avoit des Lions dorez, chacun avec une corne sur la poitrine, recourbée sur le derriere: un peu plus loin il y avoit un autre Temple. Une demie heure ou environ après être partis de Sakkanosta, nous arrivames au village de Sawa, de là en suivant un ruisseau à Jamma naka; ensuite à Inofanno, d'où nous fumes à Kanni Sosakka, trois differens villages; après quoi nous traversames une plaine située entre des montagnes, entrecoupée en quelques endroits par de petites collines; elle nous mena au village Tsutsi Jamma, où nous arrivames deux heures avant le coucher du soleil: nous y passames la nuit.

Le 15 d'Avril nous marchames entre des montagnes & des collines: nous traversames des bois & nous arrivames ainsi au village de Mejno ou Meijenu. De là avançant sur une plaine, nous traversames deux autres villages, Ono & Imasikf. Peu de temps après nous traversames encore quelques autres villages, & marchant entre des collines & des bois où il y avoit plusieurs Kobasi, ou arbres à lys, & des Tsungi, sorte d'arbres qui ont du rapport au bouis, & qui y croissent en quantité, nous arrivames à la ville de Minakuts. Les plus beaux chapeaux, les plus belles nates, & autres choses faites de roseau, se font à Minakuts. Le Château est à une extremité de la ville: c'est un bâtiment mediocre, il n'a ni murs ni fossez. Quittant cette ville, nous entrames dans un beau chemin fort large, à la gauche duquel on decouvre une autre chaine de hautes montagnes escarpées. Nous vimes à notre droite le lac d'Oitz, qui est un peu par delà le village d'Itzummi ou Jedzumi, que nous traversames. Peu après nous eumes la vue des montagnes de Noige, & de Scorpion, dont j'ai deja parlé; nous laissames l'une à gauche & l'autre à droite.

Ville de Minakuts.

droite. Tout près de là nous traversames le village de Tangawaa, ensuite celui de Nassumi, ou comme d'autres l'appellent Natzummi, & Natzume, auprès duquel il y avoit une espece de boutique, car cela ne meritoit pas d'être appellé un Temple, avec une Idole de bois dedans, qui avoit une petite barbe, mais sans bras. Il y avoit aussi un Prêtre en dedans, & deux mendians en dehors assez bien mis, avec leurs habits de ceremonie, & des sabres attachez à leurs ceintures. Nous allames ensuite au village de Farri, de là à celui de Koosibukuro, où nous vimes un autre petit Temple tel que le precedent, excepté qu'il n'y avoit qu'un seul homme avec ses habits de ceremonie qui faisoit la quête à la porte. Dans l'interieur, il y avoit deux Idoles noires, la plus grande avoit des cheveux frisez: les bras de toutes les deux étoient étendus; l'indice de leur main droite étoit tourné vers la poitrine, & elles tenoient quelque chose de la main gauche. Nous eumes un bon chemin depuis cet endroit jusqu'à Issibe où nous dinâmes. Nous en partimes d'abord après diner, & faisant le tour d'une montagne pour regagner le grand chemin nous arrivames au grand village de Takano ou Takanomura, renommé pour la poudre medicinale qu'on y vend. L'inventeur de cette poudre demeuroit au petit village de Monoke, qui en est voisin, & que nous traversames. Cette poudre est amere & fort desagreable au goût. On envelope chaque doze dans un papier où l'on peut lire la maniere de la prendre, & ses bons effets. Vis à vis de la boutique où l'on vend cette poudre, il y avoit un Temple avec l'Idole de Fanna, un des principaux Saints des Japonnois. Il est assis sur une fleur de Tarate: sa tête est couverte d'une moitié de coquille bivalve, entourée d'une cercle ou d'une gloire d'or. Il avoit un sceptre à la main droite, & quelque chose qui m'étoit inconnu à la gauche. Ceux qui venoient pour l'adorer s'approchoient du Temple tête nue, dans une posture fort soumise, & après

Poudre Medicinale.

avoir ſonné ſur une cloche platte, qui eſt pendue en dehors à côté, ce qu'il faiſoient avec un marteau à diverſes repriſes, ils diſoient leurs prieres en tenant leurs deux mains ſur la tête. Nous remarquames que près de ce village les montagnes s'abbaiſſent par degrez juſqu'à de petites collines. Continuant notre route, nous arrivames à Nagaſi, de là Migawa, enſuite à Sinjeſi, trois differens villages; & après avoir encore traverſé un autre village nous arrivames à la ville, ou plutôt au gros bourg de Kuſatzu où l'on fait les Cannes de Rottang, qui eſt la racine d'une eſpece particuliere de Bambous. Nous paſſames enſuite au petit village de Nooſi, où nous eumes le lac d'Oitz à la droite, & la montagne de Jeſo à la gauche. Nous traverſames pluſieurs champs ſemez de navets, & puis trois petits villages ou plutôt hameaux, après quoi nous traverſames le long village de Sietta, & un peu plus loin celui de Zetta qui eſt fort grand. Il y a un petit Temple bâti ſur le rivage, pour pluſieurs raiſons ſuperſtitieuſes. Après avoir laiſſé ce village, nous paſſames ſur le plus grand pont que nous ayons vu au Japon, au bout duquel nous trouvames un petit village, que quelques-uns appellent Zettanofaſi, & d'autres Farinkawa. Nous fumes de là à la ville de Diedſi, la reſidence de Ondajiaſama, qui avoit été obligé auparavant de demeurer à Jedo pendant pluſieurs années, à ce qu'on nous dit. La ville eſt belle, de même que le Château; on va aux fauxbourgs par des portes fortifiées. Après cela nous traverſames les fauxbourgs d'Ootz, & nous arrivames à notre hôtellerie dans la ville où nous avions deſſein de coucher. On portoit une grande quantité de racines de Rottang, de Koſatzu, pour les y expoſer en vente. Le Seigneur de la province où croît cette eſpece particuliere de Bambous eſt ſouvent obligé de defendre qu'on en tire les racines pendant quelque temps, de peur de porter du prejudice à l'accroiſſement de la plante; à cau-

se que les racines en sont fort avant en terre, & qu'on ne sauroit les arracher sans que la plante perisse. C'est la raison pourquoi on les vend si cher. L'espece qui croit autour de Kosatzu, est appellée Fatzjku: la même espece de Bambous croît aussi autour de Nagazaki, mais la racine en excede rarement la longueur d'un empan ou du bras. Autant que cette ville d'Ootz nous parut triste la nuit que nous y entrames, autant nous parut-elle agreable le lendemain que toutes les boutiques qui sont en grand nombre, & bien fournies, furent ouvertes.

Le 16 d'Avril qui étoit un dimanche, nous partîmes d'Ootz, nous passames au bourg d'Odani, de là au village d'Otzsakka, ensuite à Ojewasi ou Ojewake, autre village presque contigu au precedent; après quoi nous marchames sur une prairie fort verte entre des collines; & nous entrames dans le territoire de Miaco: peu après nous arrivames aux villages de Jammasta & de Jakadai, que nous trouvames se toucher presque l'un l'autre. Nous dinames au dernier, & peu de temps après diner continuant notre chemin nous passames au village de Jamasiva, d'où passant par un autre plus petit village, & une colline que nous traversames, nous entrames dans le village de Keangi qu'on pourroit regarder comme le commencement des fauxbourgs de Miaco; & peu après nous fumes à Awatagatzi ou Awatagus, qui est encore plus près de cette capitale: en traversant les fauxbourgs, nous passames trois rivieres, la premiere desquelles étoit à 1500 pas de la seconde; mais celle-ci n'est qu'à cent pas de la troisieme; après quoi nous entrames dans cette grande capitale, où nous vimes à droite & à gauche un grand nombre de rues regulieres, si longues que l'œil n'en pouvoit à peine decouvrir le bout. En entrant dans la ville nous ne pûmes nous empecher de remarquer la magnifique Tour qui orne le côté occidental du Château; elle se presentoit à notre vue d'une maniere charmante. Nous arrivames à notre hôtellerie à neuf heures du soir.

Retour à Miaco.

Le 17 d'Avril nous achetames des ouvrages & des curiofitez que l'on fait dans cette ville : nous fumes le même jour avec les ceremonies accoutumées retirer du Prefident du tribunal de Justice de Miaco, le memoire des prefens ; les plus beaux après ceux de l'Empereur font ceux qu'il reçoit. Nous retirames aussi le memoire de ceux des deux Gouverneurs de la même ville.

Le 18 Avril après diner nous partimes de Miaco, dans des Norimons & Cangos. Premierement nos voitures retournerent fur le chemin que nous avions fait le jour de devant dans toute la longueur d'une rue ; enfuite nous paffames fur un pont, & nous gagnames vers les montagnes qui étoient à notre droite. Les rues fur tout notre chemin étoient regulieres fur toute leur longueur, propres & agreables, bordées de maifons, petites, mais joliment bâties, avec des boutiques bien fournies des deux côtez. On nous fit defcendre dans la Cour du Temple magnifique & Imperial de Tfuganin ou Tfchuganin : c'eft une coutume établie depuis long-temps, qu'à notre retour de la Cour, & le dernier jour de notre depart de Miaco, on nous accorde la liberté de voir la fplendeur & la magnicence de fes Temples, qui font les bâtimens religieux les plus grands, les plus agreables, & les plus magnifiques de l'Empire. Ils font placez avec beaucoup d'art fur le penchant des collines qui entourent cette capitale. On peut dire même que cette coutume a acquis par degrez une force de Loi ; & de la façon dont les chofes vont, à peine peut-on dire que nous ayons la liberté de les voir. On nous y mene, & nous devons les voir, que nous le voulions ou non ; fans qu'on ait aucun égard à la volonté ou au defir de l'Ambaffadeur & Directeur de notre Commerce. On va au Temple que je viens de dire, par une allée large & fpacieufe, difpofée le long de la montagne pendant plus de mille pas, le tout fur le même niveau. La porte étoit grande & magnifique, avec un double toit recourbé, comme font les toits des Tem-

Vifite des Temples de Miaco.

Temples, & des Tours des Châteaux du pays. Là nous descendimes de nos Norimons, par respect pour l'Empereur, comme font en pareil cas les Princes de l'Empire eux-mêmes. Cette allée, qui étoit couverte de gravois & de sable, étoit bordée des deux côtez par les hautes & magnifiques maisons des Officiers du Temple. Au bout de l'allée nous fumes sur une grande terrasse couverte de gravier, bordée d'arbres & de buissons. Passant par deux magnifiques bâtimens de bois nous montames par un très bel escalier, fort propre, qui nous mena à un autre magnifique bâtiment aussi de bois: il étoit fort exhaussé, plus même que ne le sont communément les plus beaux Palais & les plus somptueux: le frontispice étoit plus beau & plus majestueux que le Palais même de l'Empereur à Jedo: la gallerie étoit vernissée avec beaucoup d'art, & les chambres en étoient couvertes de nates fines au lieu de tapis. Au milieu de l'avant-salle ou de la grande chambre qu'on trouve la premiere, il y avoit une Chapelle ou petit Temple qui avoit en dedans une grande Idole avec des cheveux frisez; entourée d'autres Idoles plus petites, & de quelques autres ornemens. Il y avoit d'autres Chapelles aux deux flancs, qui, outre qu'elles étoient plus petites, n'étoient pas ornées avec tant d'art. On nous mena de là dans deux appartemens particuliers, bâtis pour servir de logement à l'Empereur qui s'y assied: ils sont élevez de deux nates, (comme on s'exprime dans le pays) au dessus de l'antichambre ou pour mieux dire de la salle dont nous venons de parler. Ces appartemens ont la vue de ces Chapelles par le moyen de deux portes. Tout près de ces deux appartemens, qui sont au pied de la montagne, dont la vue est charmante par elle-même, à cause de la diversité d'arbres & de buissons; sur la pente de laquelle il y a plusieurs petits Temples cachez par les bosquets; il y a, dis-je, un petit jardin de plaisance, comme en miniature, disposé avec beaucoup d'art à la maniere du Japon, &

avec toute la regularité que le peu d'espace qu'il a pouvoit le permettre. Les allées en sont couvertes très proprement d'un sable blanchâtre. Plusieurs plantes rares & des arbres élevez par art à un grand degré de perfection, où l'on a entrelassé des pierres curieuses, ornent les carreaux du jardin; mais ce qu'il y avoit de plus agreable à l'œil étoit un rang de petites collines où l'on avoit imité la nature: elles étoient couvertes des plus belles plantes, & des plus belles fleurs du pays. Un clair ruisseau les traversoit, & faisoit un agreable murmure: il étoit couvert d'espace en espace de petits ponts qui servoient tout ensemble d'ornement, & de communication pour parcourir les differentes parties du jardin. Nous allames à l'extremité de ce jardin, qui nous donna un point de vue agreable au delà de ce qu'on peut dire, après quoi nous en sortimes par une porte de derriere à la gauche, qui nous mena dans un petit Temple voisin, situé un peu plus haut sur la montagne, à la distance d'environ trente pas. C'est dans ce Temple que l'on garde les noms des Empereurs decedez; ils sont écrits sur une table en caracteres d'or: cette table est entourée de sieges bas, avec des papiers écrits, trois grands & un petit, sur chacun des sieges: ce sont des formulaires de prieres qu'on doit dire pour l'ame de Genjosin. Il y avoit près de l'entrée du Temple deux Troncs, couverts d'un treillis pour recevoir les aumônes du peuple qui y jette des Putjes, & devant les Troncs il y avoit une chaire. Deux jeunes Moines bien élevez, qui jusques là nous avoient montré ce qui étoit digne de remarque, nous conduisirent encore à un autre Temple magnifique, separé du precedent par une grande place; il étoit suporté par des piliers gros & forts, hauts d'une brasse & demie; la magnificence de ce Temple, comme il nous parut en dehors, consistoit principalement dans ses quatre toits recourbez; il y en avoit quatre recourbez l'un sur l'autre. Le plus bas, & par consequent le plus grand, étoit forjetté tout

au-

autour des murs pour couvrir le portique ou la galerie exterieure qui regnoit tout autour du Temple. Les poteaux, les solives, & les corniches qui supportoient les toits, étoient peints pour l'ornement, les uns en rouge & les autres en jaune. Le plancher étoit couvert de nates, le Temple étoit d'ailleurs vuide jusqu'au comble, appuyé par cinq fois six piliers ou montans de bois. A la droite du milieu du Temple il y avoit un espace vuide, & un autre à la gauche: à ce dernier il y avoit plusieurs Idoles enfermées dans des niches ou cabinets vernissez. Un rideau étoit tiré devant la principale de ces Idoles; & devant le rideau étoit un miroir rond, avec des Troncs encore couverts d'un treillis pour recevoir les aumônes du peuple. Après avoir parcouru ce Temple, nous fumes menez par nos conducteurs à un autre bâtiment, moins magnifique à la verité quant à l'exterieur, mais qui ne lui cedoit en rien pour la propreté, & pour les ornements interieurs. La place du milieu est de même qu'au precedent, une espece de Temple ou de Chapelle consacré à la devotion, & pleine d'Idoles & d'images de leurs Dieux. Nous y fumes regalez par six jeunes Moines du Monastere, dont le plus vieux ne me parut pas avoir plus de vingt-six ans, & le plus jeune pas plus de seize. Ils nous servirent du Sacki, des champignons, des feves rôties, des gâteaux, des fruits d'Atsiaer, des racines & des plantes. Après une heure & demie de sejour en cet endroit, nous primes notre congé, & nous fumes reconconduits par deux des Moines à la grande place ou portique qui est devant ce magnifique Monastere Imperial, qui contient à ce qu'on dit vingt-sept Temples dans son enceinte. Nous fumes de là à un autre Temple nommé Gibon ou Temple des fleurs, à quelque mille pas du precedent. Quelques uns de nous s'y firent porter avec des Norimons, d'autres aimerent mieux y aller à pied, le chemin étant très agreable, au travers d'un desert delicieux. Ce Temple de Gibon étoit entouré de trente ou

Temple Gibon.

quarante petits Temples ou Chapelles, tous disposez regulierement. Il y avoit des boutiques en differens endroits des cours du Temple, & des endroits où le peuple s'exerçoit à tirer de l'arc. La cour étoit plantée d'arbres disposez regulierement, & sembloit disposée exprès pour le divertissement des jeunes gens. Le Temple étoit un bâtiment long & étroit: au milieu, qui étoit separé du reste par une gallerie, il y avoit une grande Idole entourée d'autres plus petites, & de plusieurs autres ornemens. Il y avoit, entre autres, une grande image vernissée d'une jeune femme: elle étoit longue de deux à trois brasses, & entourée de plusieurs autres Idoles ou de jeunes Heros. On avoit mis encore au même endroit un navire Hollandois, quelques sabres & épées, avec d'autres colifichets. De ce Temple nous fumes conduits une demi lieue plus loin par une rue nommée Ziwonjasakki ou Sijwonjasakki, qui signifie la rue des mendians, & des lieux de débauche. Elle nous mena au fameux Temple de Kiomids. Le premier objet qui se presenta en y allant est un grand Clocher ou Tour, haute de sept étages, dont le plus bas est élevé de quelques marches au dessus du terrein; il sert de Chapelle; il y a une grande Idole, & d'autres petites. Un peu plus loin sur la montagne est le Temple de Kiomids, appuyé d'un côté par la montagne & soutenu de l'autre par des piliers dont quelques-uns ont huit Ikins & demi de haut. Nous y trouvames une grande foule de peuple. Le Temple qui étoit entouré d'un treillis ne contenoit rien qu'un grand miroir rond, deux Troncs pour les aumônes, & quelques Gumgums (espece de cloches) que ceux qui jettoient des aumônes dans les Troncs faisoient sonner au moyen d'une corde. Non loin du Temple il y a un escalier de pierre de 85 marches, qui conduit à une fameuse fontaine qui sourd d'un rocher en trois differens endroits; on dit qu'elle a la proprieté de rendre sages & prudens ceux qui boivent de son eau; on l'appelle Otewantaki: l'eau

Temple Kiomids.

l'eau en est claire, & pure, & je ne pus m'appercevoir qu'elle differât en rien des autres fontaines qui sont à Miaco. En quittant cette fontaine, nous avançames loin le long de la montagne sur une terrasse artificielle; & après avoir passé par divers petits Temples ou Chapelles, nous fumes à un autre grand Temple dont la structure ressemble beaucoup à celle du precedent. Il est appuyé d'un côté contre le rocher, & porté de l'autre par de grands piliers. La vue de ce Temple est belle & curieuse plus qu'on ne sauroit dire, sa situation étant fort élevée. Je remarquai que les principales Idoles qui sont dans ce Temple sont assises, & se tiennent ensemble par les mains. De là on nous conduisit dans le grand Temple de Daibods, peu éloigné du grand chemin de Fussimi. Cependant avant de visiter ce dernier Temple, on nous fit entrer dans un cabaret borgne du voisinage, ou plutôt mauvais lieu, où nous fumes regalez par l'hôte à qui nous donnâmes pour son compliment un Cobang, qui valoit quatre fois le regal qu'il nous avoit donné, qui étoit bien peu de chose. Le Temple de Daibods est bâti sur une éminence assez près du grand chemin. La cour du Temple étoit entourée d'une haute muraille de fort grandes pierres de taille, sur-tout celles de la façade, qui avoient près de deux brasses en quarré. Au côté interieur de la muraille il y avoit un grand portique ou gallerie ouverte du côté de la cour, mais couverte d'un toit soûtenu par deux rangs de piliers hauts d'environ trois brasses, & à deux brasses de distance l'un de l'autre. Je comptai environ cinquante de ces piliers de chaque côté de la porte : la porte elle-même qui n'est pas bien grande, est ornée de piliers, & à encore pour ornement un double toit recourbé. De chaque côté de l'entrée il y avoit une statue de Heros presque nud; il n'avoit autour de lui qu'un morceau de draperie noire qui tenoit negligemment. Il avoit une face de Lion, haut de quatre brasses, d'ailleurs assez bien proportionné, & élevé sur un piédestal haut

Temple de Daibods.

haut d'une brasse. Chacune de ces statues avoit sa signification particuliere: le Temple de Daibods étoit vis à vis de ces statues, au beau milieu de la cour. C'est assurément le bâtiment le plus exhaussé que nous eussions encore vu au Japon; il est couvert d'un double toit recourbé, qui est magnifique, & dont le comble s'éleve au-dessus de tout les bâtimens de Miaco: Le Temple étoit soûtenu par huit fois douze piliers, mais à cause qu'il en manquoit deux au milieu, le nombre se montoit à 94: les portes étoient en grand nombre & petites, mais elles formoient des allées ou galleries jusques sous le second toit. Le Temple en dedans étoit entierement ouvert sous le second toit qui étoit porté par un grand nombre de poutres, & de montans ou poteaux differemment disposez, & peints en rouge pour l'ornement. Il étoit si obscur, à cause de sa hauteur extraordinaire & du peu de jour qui y entroit, que nous ne le pouvions voir qu'à peine. Le plancher, contre l'usage ordinaire, étoit pavé de pieces quarrées de marbre: il n'y avoit d'autre ornement en dedans qu'on pût y decouvrir, qu'une grande Idole. Les piliers étoient extremement gros, d'une brasse & demi pour le moins. Plusieurs montans ou poteaux étoient assemblez pour former un de ces gros piliers; ils étoient peints en rouge, comme tout l'ouvrage de charpente qui étoit dans le Temple. L'Idole étoit toute dorée & d'une grandeur incroyable, de sorte que trois nates auroient pu se placer aisément sur la paume de sa main. Elle avoit de grandes oreilles, des cheveux frisez, une couronne sur la tête que l'on decouvroit par la fenêtre qui étoit sous le premier toit; on lui voyoit une grande tache sur le front, comme une mouche de dame, qui n'étoit point dorée. Les épaules étoient nues, la poitrine & le corps étoient couvertes negligemment d'une piece de drap. Elle tenoit la main droite élevée, & laissoit voir la paume de la gauche appuyée sur le ventre: elle étoit assise à l'Indienne.

dienne, les jambes croisées, sur une fleur de Tarate; soutenue par une autre fleur dont les feuilles étoient élevées comme pour ornement: les deux fleurs étoient élevées environ deux brasses sur le rez de chaussée. Derriere le dos de cette grande Idole, il y avoit un ovale d'ouvrage branchu, ou de filigrane à personages, orné de differentes petites Idoles de forme humaine assises sur des fleurs de Tarate. Cet ovale, qui étoit plat, étoit si grand, qu'il couvroit quatre piliers; & l'Idole étoit si large, qu'elle atteignoit avec ses épaules d'un pilier à un autre, quoi qu'ils fussent à quatre bonnes brasses de distance l'un de l'autre. La fleur de Tarate sur laquelle l'Idole étoit assise étoit entourée d'une porte octogone, & c'étoit là même que l'on avoit manqué à mettre deux piliers. Après avoir bien vu ce Temple, nous en sortimes par une autre porte que celle par où nous y étions entrez: celle-ci n'avoit qu'un toit. Nous allames dans une cour à côté où l'on nous montra un Gumgum d'une grandeur extraordinaire, suspendu seul dans une petite maison ou hutte de bois: il étoit épais d'un bon empan, creux & profond, presque de la longueur de la pique d'un Benjos; & avoit vingt-un pied de circonference. De là nous fumes plus loin à un autre Temple fort long à proportion de sa largeur. Au milieu de ce Temple il y avoit une grande Idole assise, qui avoit quarante-six bras; seize Heros habillez de noir & plus grands que nature étoient autour d'elle. Un peu plus loin de chaque côté, il y avoit deux rangs d'Idoles dorées à peu près de la même taille, placées debout. Chacune avoit vingt bras: les plus reculées de ces Idoles, qui étoient près de la plus grande, avoient de longues houlettes. A l'égard des autres, les unes avoient des guirlandes de roses, les autres avoient divers instrumens ou ornemens. Sur la tête de la plus grande qui étoit couronnée d'un cercle de rayons d'or, étoient placées sept autres Idoles dont celle du milieu étoit la plus petite, mais toutes avoient leurs poitrines couvertes, & embellies de divers ornemens. Outre les

Temple de Quanwon.

F 7 Idoles

Idoles dont je parle, il y avoit dix ou douze rangs d'autres Idoles grandes comme nature, placées debout l'une contre l'autre le plus près qu'il étoit possible, & derriere l'une l'autre, de telle sorte que la plus en devant étoit toujours placée un peu plus bas pour laisser voir celle de derriere. On dit que le nombre d'Idoles de ce Temple se monte en tout à 33333, d'où vient qu'il est nommé San man san Ssin, Sanbiat, Sansin, Santai; c'est à dire le Temple de 33333 Idoles. Après avoir vu aussi ce Temple, nous nous mimes dans nos Norimons, & nos Cangos, & nous fumes portez le long du même chemin jusqu'à Fusimi, qui en est à trois heures de distance. A trois quarts de lieue du Temple de Daibods, vers les montagnes sur la gauche il y avoit un autre Temple, où nous crumes qu'on celebroit la fête des fleurs: car nous vimes un grand nombre d'enfans qui s'y assembloient, habillez de Catabres blancs & bigarrez; ils se rejouissoient & crioioient Jassai Jessaja. De là à Fussimi, il y a une suite continuelle de maisons & de rues: nous soupames en cet endroit; & nous primes un bateau aprés souper, pour descendre avec la riviere: nous avançames si bien qu'un peu après minuit nous nous trouvames fort près de la ville, où il y a plus de danger à cause des divers ponts; nous fumes obligez de nous y arrêter jusqu'à la pointe du jour.

Retour à Osacca.

Le 19 d'Avril nous entrames dans la ville avant qu'il fût bien jour, peu après nous fumes à bord assez près de notre hôtellerie. Quoique nous eussions obtenu avec beaucoup de difficulté la permission de voir la maniere dont on rafine le cuivre, comme aussi de voir le village de Tenoizi ou Tenosi, qui est le premier endroit de l'Empire pour la brasserie du Sacki, & la ville Imperiale de Sakkai qui est à trois ou quatre lieues d'Osacca sur la même côte; cependant, à cause du caprice & du mauvais naturel des Officiers qui commandoient notre train, nous fumes obligez de nous arrêter à Osacca, & ils auroient voulu nous obliger de poursuivre

vre notre voyage à Fijongo au plus vite, & par terre.

Quoi qu'il en soit, nous sejournames à Osacca jusqu'au 21 d'Avril, & ne voulant pas aller pour-lors à Fijongo par terre, nous primes deux méchans bateaux découverts, & nous arrivames au havre de cette ville en trois heures de tems, & avant le coucher du soleil. Nos Commandans ne voulurent pas nous permettre d'aborder: ainsi nous nous couchames à l'instant sans souper, à cause que nous avions diné fort tard. En traversant pour aller à Fijongo, nous rencontrames le Prince de Sutzima, avec cinq ou six bateaux de recreation, un desquels étoit vernissé, ciselé, & doré. Il avoit une espece de Trône placé sur le tillac.

Le 22 d'Avril nous fumes arrêtez dans le port de Fijongo, par les vents contraires, & par l'humeur lunatique de notre Bugjo, ou Commandant, qui étoit à bord de notre bateau: quelques-uns des Benjos seulement & le premier Interprete eurent congé d'aller à bord pour s'y divertir incognito, sans les lances ou piques qui sont les marques de leur autorité, & sans aucune autre suite.

Le 23 d'Avril, nous demeurames encore dans le havre de Fijongo, pour la même raison: le soir même le Prince de Tsukkusen ou de Fakatta, qui est le lieu de sa residence, y arriva à grande hâte & en desordre, avec environ cinquante navires ou bateaux grands & petits. Le vent étant favorable pour eux ils avoient toutes leurs voiles déployées, & leurs pavillons flottans, qui ressemblent assez à ceux de Batavia, bleu & blanc.

Le 24 d'Avril nous sortimes du port de Fijongo à la pointe du jour, & nous allames au village de Jesijma, qui est dans une Isle; nous y primes notre provision d'eau fraiche. Après avoir levé l'ancre, & deployé toutes nos voiles, il y avoit si peu de vent, que le peu que nous avancions étoit presque tout dû à nos rameurs qui tirerent à la rame pendant tout le tems.

Le 25 d'Avril au bon matin nous passames devant le

le long ou plûtôt le grand village de Kiano Zura; qui est à environ quinze lieues du Japon de Muru. Nous eumes avec le soleil levant un vent frais favorable qui nous fit aller assez vite jusqu'à Zireisch, où le vent devenant contraire, nous allames d'abord à la vue de Tomu à l'Ouest de Zireisch. Tomu du côté de la mer se montre d'une maniere curieuse & singuliere, à cause de la colline sur laquelle il est situé, qui s'avance dans la mer comme un cap: d'ailleurs la plus grande partie de la villé se presente à la vue d'une maniere assez chetive: ce ne sont que des Mariam, comme ils les appellent, ou des maisons de débauche, & de pauvres cabanes de pêcheurs, ou gens du commun peuple. Nous doublames la colline, & nous jettames l'ancre dans la partie meridionale du port, près de l'endroit de la ville où l'on voit des maisons & des magasins le long du bord, aussi bien bâtis qu'en aucun autre endroit que nous eussions vu. Les collines & les montagnes autour de la ville sont aussi bien cultivées qu'il est possible: les endroits qui sont sans culture sont des précipices profonds, des bois, & des broussailles. Il y a un beau Temple avec un Monastere de veuves à la montée de la colline, qui ne contribue pas peu à la beauté de l'aspect de cette vllle, & du pays circonvoisin. Le vent étant devenu favorable pendant la nuit, nous fit lever l'ancre: nous arrivames le matin à Iwagi ou Iwangi, village d'environ cent maisons, la plupart cabanes de pêcheurs. Ce village est bâti au pied d'une montagne, & les maisons étant un peu écartées l'une de l'autre, font paroitre le lieu plus grand & plus beau qu'il n'est en effet.

Le 26 d'Avril, quoique nous eussions le courant contre nous, le vent nous étoit aussi favorable que nous pouvions le souhaiter. Cependant quelques querelles s'étant élevées, presque toute la matinée se passa à disputer avant que nous profitassions du vent: nous levames l'ancre à neuf heures du matin, nous passames dans un détroit où les courans alloient contre nous à force. Nous passames

ſâmes contre une Iſle du côté de Tſuwa, où nous jettames l'ancre à vingt braſſes de profondeur, nous la levames peu après eſperant que le vent nous ſeroit aſſez favorable pour nous faire entrer dans le havre de Tſuwa: mais nous nous trouvames mecontez, & n'ayant fait que fort peu de chemin, nous fumes forcés de jetter encore l'ancre à vingt-huit & à vingt-neuf braſſes de profondeur.

Le 27 d'Avril de bon matin nous levames l'ancre, le vent étoit changeant, & quoique les courans nous fuſſent contraires nous paſſames bientôt devant le havre de Tſuwo, qui eſt fait preſque en demi cercle, au pied d'une montagne cultivée juſqu'au ſommet. Elle a un Phare, ou Tour à lanterne, bâtie ſur la colline du côté où elle s'avance dans la mer. Ce village contient environ 150 maiſons, qui ſont pour la plupart des cabanes de pêcheurs. Nous y demeurames un quart d'heure pour prendre de l'eau fraiche, & nous continuames notre voyage. Le vent toujours favorable nous porta juſqu'aux détroits de Caminoſecki; mais à cauſe du peu de largeur de ces detroits nous ne pumes point profiter davantage du vent, & nous avancions peu au moyen de nos rames: ainſi nous jettames l'ancre près du village de Sango, ſitué dans une Iſle qui porte le même nom.

Le 28 d'Avril le temps étant orageux nous demeurames à Sango, & allames à terre pour nous divertir. Tous nos Benjos s'enyvrerent excepté le Commis des Benjos, qui affecta en cette occaſion de faire valoir ſon autorité par ſes ordres fantaſques & ſouvent repetez. Il ſe donnoit cette peine fort mal à propos. Il vouloit nous faire accroire qu'il étoit le cenſeur du premier Benjos, que c'étoit ſon devoir de veiller ſur ſes actions & de le cenſurer dans les occaſions pour l'amour des autres Benjos. C'eſt une maxime politique, reçue & pratiquée au Japon, de faire en ſorte que les perſonnes revêtues de quelque autorité, ſachant qu'il y a des perſonnes nommées pour veiller ſur leurs actions & ſur leurs moindres demarches,

çrai-

craignent continuellement d'être decelées à la Cour. Cette crainte les oblige de s'acquitter de leurs fonctions honnêtement & fidelement, à la satisfaction de leurs superieurs.

Le 29 d'Avril le vent étant favorable, mais n'étant pas encore fixe, nous allames à une lieue de la ville & du Château de Siensi, où nous jettames l'ancre à midi: nous mimes à la voile le soir; mais le vent étant devenu contraire, nous fumes bientôt forcez de jetter encore l'ancre près de terre, & de passer la nuit là.

Le 30 d'Avril nous mimes à la voile de bon matin, mais le vent ne nous étant pas fort favorable, nous étant plûtôt contraire, nous perdimes notre route, & nous fumes jettez sur les côtes de Bungo, que nous avions à notre bas bord. Comme nous faisions effort d'entrer dans un port qui est à six lieues de Simonoseki, le vent devenant tout d'un coup presque tempêtueux, nous approchames de terre avec toute la diligence possible, comme firent aussi plusieurs autres navires qui alloient de conserve avec nous. Environ à midi le vent continuant à souffler avec violence, nous allames jetter l'ancre dans la petite rade ou havre de Maggo ou Mukko, près d'un village ou montagne de ce nom, à six lieues de Sensi & à 18 lieues de Simonosecki. L'entrée de cette baye étoit étroite, mais la baye ou rade étoit large & spacieuse, avec peu de profondeur, de sorte que quand la marée est retirée elle est presqu'à sec; alors les habitans du pays ramassent des coquillages & des huîtres sur le rivage. Sur la même baye à environ une lieue de Mukko, est située la petite ville de Mito Ziri. Nous vîmes le même jour plusieurs baleines de l'espece que les Hollandois appellent Noord-Capers. Un Seigneur avec une suite de sept navires qui avoient des voiles bleues passa près de nous, mais le vent continuant d'être contraire à notre route, nous fumes forcez de demeurer sur nos ancres, de même que huit autres navires équippez pour Simonoseki.

Le

Le premier de Mai de grand matin des barques du Prince de Tsukingo vinrent jetter l'ancre assez près de nous; le vent ne commença à nous être favorable qu'à environ cinq heures du soir: nous mîmes d'abord à la voile & nous arrivames en peu d'heures à une lieue de Motto Jamma, & de là par le moyen de nos rames & de nos voiles nous allames à Simonoseki, où nous arrivames dans la nuit assez tard.

Le 2 de Mai nous quittames notre grand bateau, & nous nous mîmes dans deux petits bateaux de recreation pour passer les détroits de Simonoseki à Kokura, qui étoit autrefois une ville fort peuplée & riche. Elle a perdu beaucoup de son ancienne splendeur, depuis le partage de la Province où elle est située. Elle consiste en trois parties ou trois differentes villes, & est defendue en quelque façon par une pauvre muraille bâtie de brique seulement, & d'un bois du côté de la mer, à l'endroit le plus étroit; après diner nous partimes de Kokura à cheval. A deux lieues de cette ville la mer forme une grande baye sur laquelle est la ville de Kurasakki que nous traversâmes; une lieue & demi plus loin nous trouvames le village de Koosiakf, & après une heure de marche nous arrivames à un petit village, où l'on tire du charbon de terre: nous allames à une lieue plus loin, à Kujanosse où nous couchames dans une mechante hôtellerie. Kokura.

Le 3 de Mai nous partimes de Kujanosse, & nous marchames sur une chaussée élevée sur les bords d'une riviere pour passer les villages de Tonno & de Nagatta, un desquels nous laissâmes à la droite, & l'autre à la gauche. La vallée dans laquelle nous marchions n'avoit pas plus d'une lieue de largeur, elle étoit bornée des deux côtez par de hautes montagnes. L'endroit où nous vinmes ensuite étoit le village de Kadsiwo, d'où nous fumes à Kootaki, & de la à deux villages nommez Kawasso, à la vue de celui de Kammassiza, & de trois autres que nous avions à notre gauche.

Le

Le pays là autour commence à s'applanir, & nous eumes la vue d'une campagne fort bien cultivée jusqu'au village de Tababukro ou Kawabukuro, de là au village de Katasijma; ensuite à deux villages nommez Oja, & de là encore par à Itzka, petite ville d'environ 300 maisons. Nous dinames à Itzka; après diner nous passames dans un bac la riviere qui coule dans cette ville, & nous nous rendimes au village de Tentomats, d'où laissant celui de Taroma à notre droite, & Tsibakki à notre gauche, nous fumes à Nagawa, joli village long, qui s'étend jusqu'au pied de la montagne près de laquelle il est situé. Passant ensuite par trois petits villages, Oimatz, Joko, & Jama, nous arrivames au grand village d'Utsijno, où nous remarquames que les femmes sont fort belles, plus grandes, & d'une mine plus majestueuse, qu'elles ne sont ordinairement dans le reste de la Province. Après nous être arrêtez quelque temps dans cet endroit, nous fumes portez avec des Cangos à Misijama, où les femmes sont autant renommées pour leur modestie & leur conduite vertueuse, que pour leur rare beauté. De là nous fumes à Jamaije où nous passames la nuit.

Le 4 de Mai nous partimes de Jamaije, pour aller au village de Flamira: nous passames une riviere, & traversames un bois charmant pour nous rendre à Farda, petite ville d'environ quatre-vingts maisons. Le chemin commence là à devenir rude & irregulier; allant en partie par des collines, & en partie traversant des champs. A une demi-lieue à peu près de Farda sont les limites du Territoire de Tsikusen, que nous venions de traverser; & de celui de Tsussima, où nous allions entrer. Non loin de là nous fumes à Sijra Saka, petit village d'environ vingt maisons, avec un moulin à eau. De là au village de Kifamabitz, de là encore à Imamatz, Tsjnoggi, & Akasakka, trois differens villages. D'Akasakka nous fumes à Taisero, ville d'environ 400 maisons, & de là à U-

rijino

rijino village de 300 maiſons, & Todorokki, autre village qui en contient preſqu'autant, & qui eſt preſque contigu au precedent. Nous y dinames, & après diner comme nous traverſions le village, on nous montra un endroit ſur les montagnes voiſines où il y avoit autres fois deux Châteaux forts. Nous fumes enſuite au village de Muradanamatz, de là à celui de Nagaba, enſuite à celui de Tſionſmatz, autre village d'environ 700 maiſons: de là au village de Kiriſamura, enſuite à Nittawa, & Betabara, deux autres villages. Nous traverſames enſuite uue plaine bien cultivée pour aller au village de Faddi, & peu après à Kanſaki, où nous couchames. Kanſaki eſt une ville d'environ 700 maiſons, dont les rues ſont fort irregulieres. Nous reçumes là une marque de civilité de la part de notre Chef Benjos, à quoi nous ne nous attendions pas; notre chambre ne ſe trouvant pas aſſez grande pour nous loger commodément, il nous ceda la ſienne. Cette ville eſt pleine de Temples & de Moines, & les murailles de notre chambre étoient ſi pleines d'indulgences qui y étoient attachées, qu'il n'y avoit plus de place; en ſorte qu'en pluſieurs endroits les plus nouvelles étoient collées ſur d'autres d'une plus vieille datte. Ces indulgences ſont de la longueur d'une feuille de papier, & du quart de la largeur; elles ſont pliées en forme de lettre, avec une ſuſcription imprimée en gros caracteres, & ſcêllées en rouge par le Superieur du Monaſtere qui a le pouvoir de les donner & de les vendre. On ne voit en dedans que de petites buchettes de bois, ordinairement de ſapin, attachées avec des cordons & fendues, avec quelques papiers benits liez autour. Il n'y a même dans pluſieurs qu'un petit morceau de papier où l'on voit quelques lignes des caracteres Sſo, & pluſieurs de couleur rouge: il y avoit auſſi dans la même chambre des Ofarrai d'Isje, ce ſont des boetes quarrées qui contiennent des papiers & des buchettes de la même ſorte. Le Seigneur de cette Province envoya

Kanſaki.

voya faire compliment à notre Chef Benjos sur son heureux retour, & lui donna un Cobang. Le sous-Benjos reçut le même compliment & eut un present d'une oye; savoir ce que le Prince prétendoit par là, c'est ce que nous ignorions. Sur la nuit les Moines firent un grand bruit en chantant & sonnant les cloches. Le pays est fort agreable tout autour, & je n'eus pas peu de plaisir de voir le grand nombre de belles fleurs de Sakanantzo, & de Satzugi, de differentes couleurs, tant les sauvages que celles que l'on cultive dans les jardins.

Le 5 de Mai nous partimes de notre hôtellerie de Kansaki, pour aller au village de Katafirasakku, de là à celui d'Ani. Nous passames ensuite un pont pour nous rendre à Faranomatz, village d'environ 200 maisons; ensuite à Takkavo, assez grand bourg. Nous y passames un autre riviere dans un bac, & nous arrivames peu après à la ville de Sanga; nous ne nous y arrêtàmes pas, nous la traversames sans descendre de cheval, & nous allames au village d'Ojematz, de là à Kasiromatz, autre village divisé en deux parties. Il a un espace vuide au milieu sur les bords de la riviere: c'est la place où l'on execute les criminels de la ville de Sanga. Cela nous parut par les cadavres de cinq malfaiteurs que l'on y avoit executez en dernier lieu, quatre desquels étoient attachez à la croix, & la tête du cinquieme étoit plantée à un pieu. J'apperçus des corps de garde des deux côtez de la place, & des soldats pour garder les corps. Ces hommes executez avoient mis le feu dans une maison de Sanga, qui y fut, il n'y a pas long tems, entierement consumée. Ils avoient été repris après être échappez de la prison: un de ces malheureux pour se derober à la honte d'une éxecution publique se pendit lui-même; cependant son corps fut attaché à la croix. La tête attachée au pieu étoit de leur hôte, qui les retiroit & les cachoit; il fut à cause de cela condamné à subir le même supplice. De Kasje nous pas-

sames

fames ensuite sur un pont de cent vingt pas de longueur, & nous fumes au village de Botak, à une lieue & demi duquel il y avoit une haute montagne, où dans une lieue de circonference je comptai dix villages. Nous allames ensuite à Utsisu ou Utsinsi, village d'environ cent maisons: ensuite à Simatz, autre village situé au pied d'une montagne. Nous passâmes-là dans un bac une riviere qui a le flux & reflux. Nous allames ensuite au village de Kangawa, une heure après à celui de Tiramatz, ensuite à celui de Torimatz. Nous traversâmes après un autre petit village pour aller à notre hôtellerie à Ooda, qui est un assez grand bourg, D'Ooda nous fumes aux villages de Owatz & de Wewasi. Nous passâmes une riviere dans des bateaux près du village de Icongommi; ensuite nous passâmes sur un pont qui est sur une grande riviere qui se jette près de cet endroit dans le golfe de Simabara. Passant ensuite par plusieurs petits hameaux dispersez çà & là, nous arrivames à Narsi, grand bourg où l'on vend beaucoup de bois de chauffage, qui y abonde à cause des bois & des forêts qui sont autour du lieu. Nous passâmes de là à un autre village, & ensuite à un autre: le tout entre des collines & des bois que nous traversions. Depuis ce dernier village jusqu'à la mer, il y a une plaine avec des hameaux dispersez à une demi lieue l'un de l'autre. Enfin après une heure de marche nous arrivames à Swota, grand bourg arrosé par une riviere qui se decharge aussi dans le golfe de Simabara. Il y avoit dans ce même temps plusieurs barques chargées de bois. Swota est fort renommé pour les pots & les tasses de porcelaine qu'on y fait, qui sont d'une bonté extraordinaire: nous y couchames, & faute de meilleur logement nous fumes obligez de nous accommoder du galetas d'une chetive cabane.

Le sixieme de Mai nous quittames Swota de bon matin, & nous arrivames bientôt au village de Tiromatz. Nous marchames ensuite près d'une heure sur les bords de la riviere que nous avions tra-

traversée en bateau le jour précédent: nous arrivames ainsi à Mino, village situé au pied d'une montagne. Il y a vis à vis un autre village appellé Ooksano: nous passames encore une riviere dans un bac, & nous allames au village d'Imadira; ensuite nous traversames une grande vallée pour aller à Sjimosi, autre village, après quoi nous traversames celui d'Urissijno pour aller à celui de Jebosiwa qui est fort grand. De Jebosiwa nous traversames une autre vallée; & passant près d'un poteau pour marquer les chemins, qui est sur le grand chemin, & traversant trois petits hameaux qui ne sont qu'à un quart de lieue l'un de l'autre, nous arrivames à la montagne de Taura ou Tawara, où il y a un Fisenban comme ils l'appellent, c'est à dire une garde du Prince de Fisen, dans un village nommé Tawarasakka qui est justement sur les limites de ses Etats. De l'autre côté de la montagne de Tawara est le grand village de Fide Jamma. Non loin de Tawarasakka sont deux bornes de pierre qui separent les Etats de Fisen de ceux d'Omura: la premiere de ces bornes, quoique dans un terrein plus bas que l'autre à cause que le chemin va en montant, étoit cependant plus haute que l'autre, pour marquer que les Etats du Prince de Fisen sont beaucoup plus étendus que ceux du Prince d'Omura. Nous allames ensuite à un petit village de huit maisons seulement, où le chef Benjos de Tangosama, Prince de Fisen, qui nous avoit conduits au travers des Etats de ce Prince, prit congé de nous, & nous laissa poursuivre notre voyage par la montagne de Tewara. Le grand arbre de Camphre, dont j'ai parlé plus haut dans le journal de notre voyage à la Cour, étoit alors couvert de fleurs, & faisoit un très bel effet. Nous fumes ensuite à un autre poteau pour montrer les chemins: il y en a un grand nombre dans tout le pays; de là à un grand village. Ensuite nous traversames quelques petits hameaux, & des champs fort fertiles, jusqu'à Sonogi qui est le vrai nom du lieu que d'autres nomment Sinongi.

Nous nous y arrêtames quelque tems sous pretexte d'attendre que les bateaux avec lesquels nous devions traverser la baye d'Omura fussent prêts ; mais à la verité, c'étoit pour ne pas arriver à Tokits de trop bonne heure, & n'être pas obligez d'achever nôtre journée ce jour-là. Nous nous dispensions ainsi de l'embarras de l'honorable reception de nos amis de Nagazaki. Elle nous est ordinairement à charge, leur usage étant d'aller à notre rencontre a quelques lieues de la ville. Nous fumes ainsi obligez de passer la nuit à Fokits. Il plut bien fort toute la nuit, & il n'y avoit pas d'apparence le lendemain matin que le temps dût s'éclaircir.

Malgré cela, nous partimes de Tokitz le 7 de Mai au matin, pour faire ce qui nous restoit de notre journée, & en vérité c'étoit la plus fatigante. Nous arrivames heureusement à Desima, à peu près à midi: nous fumes obligez avant d'entrer dans la ville de quitter nos Cangos, & de monter à cheval. Trente pas avant d'arriver à notre Isle, nous descendimes de cheval. Cependant l'Ambassadeur, & le Bugjo, après avoir quelque temps déliberé, se firent porter dans des Norimons à la porte de notre Comptoir. Nous rendimes graces au Dieu tout-puissant de sa puissante protection pendant notre voyage & notre retour de la Cour.

Retour à Desima.

Je vais à present donner un recit des principaux événemens qui se passerent à Desima, après notre retour jusqu'au second Voyage que nous fimes encore à la Cour.

Ce qui arriva à Desima.

Le 8 de Mai notre barque arriva le matin de bonne heure de Simonoseki, & jetta l'ancre assez près de notre Isle.

Le 9 de Mai deux Benjos avec leur suite ordinaire vinrent à Desima pour être presens quand on dechargeroit notre bateau, à l'ouverture des portes qui donnent sur l'eau, & de celles de nos magazins, & pour s'en retourner chacun par la porte de son departement à son propre bateau. Je ne pus m'empêcher de prendre garde en cette

occasion à un cas particulier, qui fait voir combien les Japonnois sont portez à se defier l'un de l'autre. Le Benjos qui étoit avec nous à la Cour, vint par la porte du côté de la terre, & s'en retourna par la porte du côté de l'eau; l'autre Benjos au contraire vint par la porte de l'eau, & s'en retourna par celle de terre; de sorte que l'un d'eux étoit toujours present quand on fermoit une des portes.

Exemple de la defiance des Japonnois.

L'onzieme de Mai notre Directeur, & Abouts, allerent rendre visite aux Gouverneurs de la ville, la premiere fois depuis notre retour.

Le douze de May il arriva plusieurs bateaux dans le port avec des Benjos envoyez par le Prince de Tsikkusen, comme cela se fait une fois chaque année, pour relever les Benjos du Prince de Fisen.

Il n'arriva rien de remarquable jusqu'au 28 de Mai, que les premieres Jonques Chinoises qui devoient s'en retourner mirent à la voile pour leur Empire au nombre de vingt, dans quatre jours de temps.

Le premier de Juin étoit un jour de fête pour les Japonnois, que les Hollandois appellent Pelang. Les Japonnois ce jour-là se divertissent sur l'eau, & y font des courses de bateaux & de canots, & crient souvent *Pelo:* ils font sonner avec cela des clochettes. Toutes les maisons sont ornées de pavillons & d'autres ornemens de navire, faits avec du papier épais. Il semble cependant que cette fête soit uniquement destinée pour le divertissement des jeunes gens; les personnes avancées en âge n'ont point la permission ce jour-là de se mêler à leurs plaisirs, ni de les troubler. (Voyez l'Histoire du Thé dans l'Appendice.)

Le 3 de Juin des fraudeurs de douane furent pris dans la nuit; ils avoient fait entrer des marchandises qui appartenoient aux Chinois. Un d'eux tâcha de se poignarder lui-même, mais il en fût empeché d'abord par la personne qui

l'avoit

l'avoit arrêté; de ſorte qu'il ne ſe fit qu'une legere bleſſure. Mais malgré les ſoins qu'on eut d'empêcher qu'il ne ſe fît aucun mal, ſa rage & ſon deſeſpoir le porterent à ſe couper avec les dents une partie de la langue, croyant par là mettre fin à ſa vie & éviter la honte d'une execution publique.

Le Satſuki ou la ſaiſon pluvieuſe au Japon, qui commence environ ce temps-ci, eſt accompagnée ordinairement de pluſieurs groſſes ondées de pluye, d'un temps orageux & humide: c'eſt la ſaiſon propre pour ſemer le ris, ce qui ſe fait dans ce pays-là par des femmes, & de jeunes filles. Semailles de ris.

Le 20 de Juin nous fimes la revue de nos bateaux: nous en abandonnames un, qui étoit vieux & mal-propre à être reparé. Nous dinames, le même jour, dans un des Temples qui ſont ſur les collines voiſines.

A peu près dans le même temps pluſieurs Jonques & barques mirent à la voile pour la Chine, & autres endroits: il en arriva d'autres dans le port. Pour cette raiſon, & pour prevenir la contrebande qui eſt ſi ſeverement defendue par les loix du pays, la ville étoit exactement fermée pendant la nuit, & tous les paſſagers de quelque rang & condition qu'ils fuſſent étoient viſitez rigoureuſement.

Le 29 de Juin dans la nuit une Jonque Chinoiſe de Batavia avec la livrée du Prince arriva dans le port.

Le 10 de Juillet fut le dernier jour de la vente qui ſe fait tous les ans, & qui dure ſept jours. On celebra le même jour la fête de Giwon, une des principales & des plus puiſſantes Idoles des Japonnois.

Le 16 de Juillet on fit prêter ſerment à nos Cuiſiniers, & au reſte de nos domeſtiques, ou Officiers, pour les obliger de n'entrer dans aucune familiarité ni dans aucun commerce particulier avec nous: ils ſignerent tous cette promeſſe de leur ſang.

Le 20 de Juillet on trouva deux jeunes hommes morts dans les rues: un d'eux avoit tué l'autre avec son sabre; & ensuite, de peur d'être pris & puni, il s'étoit coupé la gorge. Peu de jours auparavant, un valet s'étoit donné la mort en s'ouvrant le ventre. Un autre valet se coupa la gorge, à cause seulement qu'il avoit reçu une injure d'un autre valet dont il n'avoit pu avoir justice du Maire de la ville: il ne voulut pas prendre connoissance de cette affaire, à cause que cela s'étoit passé dans la maison du Gouverneur. Peu de jours après un autre fut trouvé noyé sous le pont, la gorge à demi coupée: tant est grand le mepris que cette nation a pour la vie.

Le 30 de Juillet on mena cinq hommes prisonniers d'Amak: ils s'étoient jettez dans le village d'Isafaja, dans l'intention de voler des marchandises qu'on leur avoit dit que les Chinois y avoient apportées en secret. Non seulement ils manquerent leur butin, mais ils furent pris sur le fait & envoyez à Nagazaki pour y être mis en prison.

Il vint dans le port, pendant les jours precedens, plusieurs Jonques de la Chine, & de divers autres endroits; entre autres deux grandes Jonques de Siam, qui avoient mis seize jours à leur voyage: ils nous porterent des nouvelles, qui étoient que lorsqu'ils avoient mis à la voile pour venir de Siam, ils avoient vu nos vaisseaux dans le port de la même ville.

Le premier d'Aout on celebra la fête de Tannabatta, comme on l'appelle communément, ou de Siokuso. La veille de la fête chaque mari couche avec sa femme & s'acquitte du devoir nuptial, en memoire de quelque évenement remarquable; le matin suivant, la solemnité commence avec des complimens qu'on se fait les uns aux autres.

Le 3. d'Aout est un jour particulier pour aller au Temple. Les Japonnois appellent ce jour le jour de Quanwon & Seuuitzmaira, c'est-à-dire le jour

de

de mille jours, à cause que celui qui visite ce jour-là le Temple de Quanwon, fait un acte de devotion aussi grand que s'il y demeuroit mille jours: il n'y a, à Nagazaki, qu'un seul Temple consacré à Quanwon.

Le 8 d'Aout il y a une autre fête appellée Bon. Le peuple en cette occasion passe toute la nuit sur les tombeaux de ses ancêtres, & de sa parenté, avec des lampes & des lanternes. La solemnité de cette fête commença le sept, & dura trois jours de suite. Ils croyent que les ames des morts, quelque vie qu'ils ayent mené, bonne ou mauvaise, rodent autour, & visitent les endroits de leur ancienne demeure.

Le 10 d'Aout on nous donna avis de l'arrivée de nôtre vaisseau nommée le *Wallenbourg*: il entra en effet dans le havre peu après, & jetta l'ancre près de Desima l'onzieme d'Aout après midi.

Le 12 d'Aout nous eumes nouvelles qu'un autre de nos vaisseaux nommé *'t Jacht Wyk op Zée*, avoit été decouvert, qu'il faisoit voile du côté du port, où il arriva le jour suivant.

Le 15 d'Aout, après que l'équipage du vaisseau nommé le *Wallenbourg* eût été passé en revue selon l'usage ordinaire, on commença à decharger le navire, à quoi l'on employa quatre jours entiers.

Le 22 d'Aout, il firent la même chose en dechargeant le vaisseau nomme *'t Jacht Wyk op Zée*, qui etoit venu par la route de la Chine: cela fut expedié en trois jours de temps.

Le 23 d'Aout ayant appris qu'un autre de nos navires avoit été vu faisant voile vers le port, moi & quelques autres, fumes envoyez pour lui aller au devant. Nous dinames dans l'Isle de Iwo, à deux lieues d'Allemagne de Nagazaki à l'entrée du port; après diner nous fumes une lieue plus loin avec nos bateaux pour recevoir le navire que nous trouvames être le *Bosvinck* de Batavia.

Le 23 d'Aout le Bosvinck vint à l'ancre près de Desima; il fût visité le jour suivant, & ensuite dechargé en trois jours de temps.

dans notre Isle eurent ordre de se rendre incessamment dans leurs maisons. Un des Ottona fut privé de son emploi, & mis en arrêt dans sa maison, à cause que celui qui s'étoit evadé étoit sous sa garde, & habitant de sa rue. Plus de cent hommes de chacune des rues d'où personne ne s'étoit absenté, furent commandez pour aller dans les montagnes à la recherche des fugitifs.

Le septieme d'Octobre deux ou trois habitans de Nagasaki furent encore decouverts par les prisonniers, & mis en prison.

Cette affaire si embarrassante, où près de cent personnes de Nagasaki se trouvoient envelopées, sans compter leurs parens & les étrangers, donna tant d'occupation au Gouverneur, que notre Cambàn ou vente de nos marchandises, qui auroit dû se faire dix jours plûtôt, fut renvoyée à l'onzieme d'Octobre. On n'avoit pu parler au Gouverneur pendant les quinze jours precedens, & ses domestiques même n'osoient lui adresser la parole que pour des causes très pressantes.

Tremblement de terre.

Le 14 d'Octobre qui étoit un Samedi, de bon matin, nous sentimes deux chocs violens d'un tremblement de terre, qui durerent une demi minute chacun. Le choc fut si sensible, même dans le port, que le pilote de l'un de nos navires, qui étoit alors à bord, fut jetté hors de son lit. Les chiens & les corbeaux firent un grand bruit sur le rivage, étant éveillez par la violence de ce tremblement.

Le 21 d'Octobre un Kuli ou portefaix fut pris à la porte comme il s'en alloit de notre Isle, & l'on trouva du Camphre sur lui. Sur quoi Mr. Reinss, de qui le prisonnier avoua qu'il l'avoit acheté, fut d'abord conduit devant le Maire de la ville. Le Kuli même, le marchand qui avoit vendu le camphre, & son hôte furent arrêtés par leur Ottona selon les ordres du Gouverneur, & mis dans le fers.

Le 22 d'Octobre & quelques jours après, tous nos navires furent visitez l'un après l'autre en pre-

présence des deux Interpretes; on y cherchoit diverses choses, entre autres, le *Sal volatile oleosum* du Professeur Sylvius, qui avoit été demandé par l'Empereur dans notre derniere audience, comme une panacée excellente ou remede universel pour conserver la santé & prolonger la vie.

Le 24 d'Octobre trois fraudeurs de douane furent amenez prisonniers de Fisen à Nagasaki, ils avoient été pris sur le fait comme ils achetoient des marchandises des Chinois; deux d'entre eux trouverent le moyen de s'échaper, sur quoi notre Kuli ou porteur, & quelques autres de nos domestiques, eurent ordre d'abord de quitter leur ouvrage, & de courir après les fugitifs; le troisieme s'ouvrit le ventre.

Le même jour 24 d'Octobre, le Gouverneur envoya son Secretaire & un Benjos pour instruire notre Resident de la sentence qu'il avoit prononcée dans l'affaire du Camphre, qui étoit que l'homme qui l'avoit acheté & le marchand pour qui il avoit été acheté, auroient la tête tranchée. Le Secretaire & le Benjos avoient ordre encore de prier notre Resident d'arrêter Mr. Reinss, qui avoit vendu le Camphre, & de le mettre à bord d'un de nos vaisseaux pour l'envoyer à Batavia pour le mettre entre les mains de la justice. On donnoit à entendre en même tems, que puisque plusieurs de leurs gens avoient perdu la vie pour ce crime, ils seroient obligez enfin de prendre de nouvelles mesures. Et en cas que Mr. Reinss, ou quelque autre coupable du même crime, ne fût pas puni exemplairement par la supreme Cour de judicature de Batavia, ils se feroient justice à l'avenir eux-mêmes.

Il ne se fit rien le premier de Novembre: c'étoit le dernier jour d'une fête appellée Kunitz, qui est celebrée dans tout le Japon & qui commence le 27 d'Octobre.

Le cinquième de Novembre il vint des Messieurs à Delima; il étoient envoyez par le Gouverneur: les deux Directeurs de notre commerce,

les Capitaines des navires, & en general tous les Hollandois depuis le plus grand jusqu'au plus petit qui étoient alors à Desima, furent assignez pour comparoitre devant eux. Ils representerent aux Directeurs de notre Comptoir dans un long & grave discours, que sachant combien leurs loix étoient rigoureuses contre la contrebande, & combien de fois elle avoit été funeste à leurs gens, on s'attendoit que nous y ferions plus de consideration à l'avenir que nous n'en avions fait par le passé: alors les deux Japonnois, qui avoient fraudé deux Catti de Camphre, furent amenez devant eux & condamnés à avoir la tête tranchée: sur quoi les deux Directeurs de notre commerce furent requis dans les plus forts termes d'user à l'avenir de toute leur autorité & de toute leur attention, pour prevenir de semblables accidens; leur signifiant avec cela, que si nos Directeurs n'accordoient pas une demande si raisonnable, ils seroient obligez de faire subir à nos gens le même châtiment que plusieurs des leurs avoient déja subi.

Le sixieme de Novembre le Jacht Bosvinck leva l'ancre, & à l'aide de la marée il alla jusqu'à Papenberg.

Le septieme de Novembre il fut suivi par le Jacht Wyk op Zée. Et le 8 après midi par le Floot Wallenbourg, ayant à son bord le precedent Directeur Mr. Butenheim qui s'en retournoit à Batavia.

Le dixieme de Novembre au matin nous reçumes avis, à l'ordinaire, des sentinelles qui sont au haut des montagnes, qu'ils avoient perdu de vue tous nos navires. Le même jour les Japonnois vinrent visiter nos chambres; parce, disoient-ils, qu'ils prenoient plaisir à les voir. Le même jour entre neuf & dix heures du soir, un nouveau tremblement de terre se fit sentir tout d'un coup d'une maniere violente: il ne dura pas tant que celui du 14 d'Octobre, mais le choc fut plus grand, & rompit quelques vitres dans ma chambre; il fut suivi après minuit d'un autre choc moins vio-

lent,

lent, le temps étant toujours serein & calme: ce second choc fut suivi par trois autres, & ceux-ci par deux de plus qui furent si peu considerables qu'on eut peine à les appercevoir.

Le 23 de Novembre Mr. Dieck mourut, & fut enterré honorablement le 24 au côté occidental d'Inassa, ou Inassa no Jamma: nous accompagnames le corps avec trois grands, & deux petits Prows ou bateaux.

Le 30 de Novembre je profitai de l'occasion d'écrire à mon bon ami le savant Docteur Cleyer, par une Jonque Chinoise qui étoit prête à mettre à la voile pour Batavia.

Le premier de Decembre nous envoyames diverses sortes d'étoffes à la maison du Gouverneur, afin qu'il choisît lui-même celles qu'il croyoit qui seroient plus du gout de l'Empereur.

Le second de Decembre nous fumes occupez à faire l'inventaire des marchandises, & autres effets du defunt Mr. Dieck.

Le 7 de Decembre Tsino Cami, nommé auparavant Gensaimon, Gouverneur de Nagasaki, arriva de Jedo. Plusieurs Benjos lui vinrent au devant à Nagasaki: ils avoient été envoyez par les Princes de Firando, d'Omura, d'Amakusa, de Simabara, de Karatz, & d'autres Daimio voisins, pour attendre son arrivée, & par respect pour l'Empereur, lui faire compliment sur son heureux retour. S'il arrive par hazard qu'un de ces Princes fasse son compliment lui-même, il donne la presseance au Gouverneur pendant quelque temps, quoi que d'un rang inferieur; & cela seulement par respect pour l'Empereur, de la santé duquel il s'informe. D'abord que les complimens reciproques sont finis, le Prince reprend son rang. Ces derniers jours passez les vingt Jonques Chinoises qui avoient resté dans le port, en sortirent pour faire chacune son voyage. Arrivée de Tsino Cami.

Le 9 de Decembre qui étoit un dimanche; les trois Gouverneurs de Nagasaki vinrent nous faire une visite à Desima, comme c'est la coutume une fois

l'an: ils en font une autre aux Chinois.

Le 10 de Decembre Tsino Cami, notre grand adversaire, nous donna après son retour les premieres marques de sa haine, & de sa mauvaise volonté; car il envoya de bon matin nous avertir de nous tenir prêts pour voir l'execution de deux hommes condamnés à la mort, à cause de nous; à cause, comme j'ai dit ci-dessus, qu'ils avoient acheté en secret du Camphre d'un Hollandois. (*On a donné ci-dessus une relation de cette execution.*) Il m'avoit été dit par Josciman & Senbe, deux de nos Interpretes, que Sedaje un autre de nos Interpretes étoit la seule cause de l'execution de ces deux pauvres malheureux; à cause que la somme n'execedant pas dix Thails, ils n'auroit pas dû porter la cause devant le Gouverneur, d'autant mieux que les autres Interpretes n'en avoient aucune connoissance. Nous fimes outre cela une autre demarche, pour leur sauver la vie; nous donnames, le jour qui preceda celui de l'execution, un écrit au Gouverneur, ou nous lui representions que le Camphre n'avoit pas été acheté, mais derobé dans notre Isle. Ce Juge impitoyable ne voulut point prêter l'oreille à nos remontrances. Les Juges dans ce pays-là, generalement parlant, sont peu portez à la compassion. Les criminels sont jugez sans retardement, & le fait étant prouvé, ce qui est la seule chose à quoi ils s'attachent, les criminels sont punis selon la loi avec la derniere serverité.

Severité d'un des Gouverneurs de Nagasaki.

A peu près dans le même temps Siubosama, un des Gouverneurs de la ville, fit couper la tête à un de ses propres domestiques qui étoit Benjos, seulement parce qu'il étoit ivre, & querelleux. Un autre Benjos, qui voulut interceder pour lui, & prier le Gouverneur de ne pas le punir avec tant de severité, fut mis aux fers pour recompense de sa peine: on dit que de pareilles executions sont fort frequentes dans leur domestique.

Son depart pour Jedo.

Le vingtieme de Decembre à dix heures du matin Siubosama partit pour aller à Jedo, quoiqu'il plût bien fort; cependant la civilité qu'on rend aux Gou-

Gouverneurs en pareil cas demandoit que les Officiers de la ville, & de notre Isle, l'accompagnassent hors de Nagasaki. Deux Kuli eurent ordre d'attendre son arrivée pendant toute la nuit, près d'une riviere sur la route d'Isasai: le froid étoit si rigoureux, que l'un d'eux en mourut, & l'autre fut dangereusement malade.

Le 28 de Decembre vingt-huit criminels furent executez pour avoir fraudé la douane, treize furent attachez à la croix, les autres decapitez. Au nombre de ceux qui furent crucifiez étoient les corps morts de cinq, qui pour prevenir la honte d'un supplice public s'étoient defaits eux-mêmes, en s'ouvrant le ventre. Il y en avoit beaucoup d'autres qui languissoient en prison, & qui devoient s'attendre à un pareil traitement.

Execution des fraudeurs de douane.

Le 18 Janvier 1692, nous eumes avis d'Osacca que des quatre fraudeurs de douane qui s'étoient évadez, il y en avoit trois de pris par les gens que Tsino Cami avoit envoyez à la decouverte: ils les trouverent buvant & se rejouissant ensemble. Il étoit à craindre qu'il n'y en eût beaucoup d'autres de decouverts par la declaration de ces derniers.

Le 19 de Janvier dans la nuit, un forgeron qui venoit d'un Mariam ou maison de debauche, blessa trois personnes qu'il trouva dans la rue: heureusement les blessures ne furent pas mortelles. On dit qu'il n'est pas rare que les gens reçoivent de ces sortes d'estafilades dans les rues de Nagasaki pendant la nuit.

Le 20 de Janvier nous apprimes que le Prince d'Imagada avoit été depouille par l'Empereur de cinq Mangokf de son revenu. Quelques milliers de ses sujets avoient été forcez de s'enfuir, ne pouvant supporter la pesanteur des taxes & les rigoureuses exactions que son Secretaire leur avoit imposées: celui-ci étoit un jeune homme qui avoit cet emploi depuis peu de temps; il lui fut ôté & donné à son predecesseur, en attendant que les cinq Mangokf fussent assignez à quelque autre personne par l'Empereur.

Le premier de Fevrier & les jours suivans nous fumes occupez à faire les preparatifs necessaires pour un nouveau voyage à la Cour. On choisit les presens pour l'Empereur : cela fut fait par les Gouverneurs de la ville : on chargea, & l'on envoya notre bateau à Simonosecki, on nomma les Officiers destinez pour aller avec nous à la Cour, & on leur donna les instructions necessaires.



CHAPITRE XIV.

Notre second Voyage à la Cour.

Depart de Desima pour aller à Jedo.

NOus partimes de Desima pour faire notre second voyage à la Cour, le 2 de Mars 1692 à huit heures du matin. Sassamorisanfao, qui étoit Joriki, fut avec nous en qualité de Commandant en chef, & le Dosen Simadaskeimon en qualité de son Commis. Il étoient accompagnez par deux messagers de la ville de Nagasaki. Sadaje étoit le premier Interprete, avec un Commis ou sous-Interprete. Nos Interpretes & nos amis de Nagasaki nous firent l'honneur de nous accompagner hors de la ville jusqu'au Temple nommé Tensi, situé au côté oriental de la ville de Sakarababa, & desservi par des Jammabos. Ils nous y regalerent fort civilement. Il étoit déja dix heures du matin, lorsque nous quittames ce Temple pour continuer notre route. Nous fumes portez avec des Cangos jusqu'à Fooge sur le haut d'une montagne de ce nom, à cause que les chemins étoient rudes & montagneux. De Fooge nous allames au village de Fimi près duquel est Aba, grand village habité par des pêcheurs. Nous primes des chevaux à Fimi, & nous allames au village de Jagami où nous dinames. Nous fumes regalez de nouveau par quelques-uns de nos amis

qui

qui voulurent nous faire compagnie jusqu'à cet endroit; ils nous donnerent du Soccana & du Sacki: après diner ils prirent congé de nous, fort surpris de ce que contre notre coutume nous ne répondions pas à leurs civilitez; nous fimes peu de cas de leurs œillades de travers, & nous continuames gayement notre voyage. Nous allames par le village de Koga à un autre nommé Isafaja. Après avoir passé sur trois ponts, assez près d'Isafaja, nous regardames avec admiration le côté d'une montagne qui panche si fort qu'on ne sauroit s'empêcher de craindre qu'il ne s'en detache à tout moment des roches sur les passans. Nous arrivames à Isafaja après sept heures du soir: nous nous y arrêtames peu de temps, & après un leger souper, sur les huit heures, nous entrames dans deux barques qui appartenoient au Prince de Fisen: elles étoient là pour nous attendre, avec une autre pour transporter notre bagage, & un petit bateau pour aller d'une barque à une autre. Nous fimes la plus grande partie de notre traversée en ramant jusqu'à Takasakki où nous arrivames avant minuit; nous jettames l'ancre, & nous nous arrêtames pour voir si le vent seroit favorable pour notre passage, car s'il eût été contraire nous aurions été obligez d'y debarquer & de continuer notre voyage par terre. Cette baye est appellée par les Hollandois Bogt van Arima, la même qui est devenue si fameuse dans l'Histoire du Japon par la revolte des Chretiens qui demeuroient en ces quartiers, & pour la guerre effroyable qu'on leur fit il y a près de cent ans. Elle a peu de profondeur près de Takasakki: ainsi les navires & les bateaux qui y sont à l'ancre attendent la marée pour en sortir; c'est ce que nous fimes, & nous mimes à la voile.

Passage de la baye de Simabara.

Description de cette baye.

Le troisieme de Mars de bon matin nous arrivames à l'embouchure de la riviere de Jangawa, elle se decharge dans la baye d'Arima à trois quarts de lieue, en comptant ses tours & detours, du pont & de la porte du Château, dont la Tour fait un fort bel effet à un quart de lieue de distance. Nous ne pumes venir à bout d'obliger les Messieurs que l'on avoit

Riviere de Janagawa.

avoit envoyez pour nous accompagner dans notre passage de la baye, ni les bateliers non plus, de prendre quoi que ce soit de nous, par reconnoissance pour la peine qu'ils s'étoient donnée, & pour leur honnêteté; quoi qu'outre cela ils nous eussent bien regalez le matin avec des mets à la maniere du pays, & du Sacki. Ils s'en excuserent sur ce qu'ils avoient reçu des ordres exprès d'en user ainsi, du Lieutenant du Prince de Fisen qui pendant son absence a la conduite des affaires de cette Principauté; le Prince n'étant pas encore retourné de Jedo. Nous trouvames à l'embouchure de la riviere de Janagawa, un bateau de recreation tout prêt pour nous passer à la ville du même nom: elle n'a rien de remarquable qu'un Château & une Tour: la ville ne consiste qu'en quelques rues irregulieres, habitées par des pêcheurs. Nous y dinames, & après diner nous fumes premierement à un petit village qui est exactement sur les limites du territoire de Janagawa où il confine avec celui de Kuruma. De là nous passâmes par divers petits hameaux disperses çà & là, & nous entrames dans une plaine coupée par plusieurs canaux par où nous allames au village de Jokomiso; de là à celui de Tokoromatz que quelques-uns appellent Ofijmmatz, d'où nous fumes à Sijkkambas: ce sont deux villages assez considerables. A Sijkkambas nous traversâmes dans de petits bateaux une large riviere qui descend du côté de Sanga. On passa nos chevaux de même sans les decharger, ce qui nous mit en état de continuer notre chemin sans perdre de temps. Nous passâmes dans differens villages qui sont dispersez sur la route, & nous allames de cette maniere à Daisensi grand bourg, d'où nous fumes au lieu de Kongo ou Kurmei Kongomatz, autre bourg considerable: de là à la ville de Kurume, où nous arrivames à cinq heures du soir. Kurume a un fort beau Château avec des murs, des fossez, des portes magnifiques, & des ponts levis. Nous fumes accompagnez avec beaucoup d'honneur dans notre

Marginal notes: Ville de Janagawa. — Kurume.

notre passage par le territoire de Kurume, par six deputez du Seigneur de cette petite Principauté, cinq desquels prirent congé de nous le lendemain matin, se mettant à genoux d'une maniere fort soumise; mais le sixieme avoit ordre de demeurer, & de nous conduire tout à fait jusqu'aux confins des Etats du Prince. Dans la nuit la porte de la rue & celle de derriere de notre hôtellerie furent fermées & fortement verrouillées pour nous garantir, nous dit-on, des voleurs. Ce fut inutilement que je pris la liberté de representer à nos conducteurs, que c'étoit le plus grand affront que l'on pût nous faire, de nous garder & de nous veiller, en sorte qu'ils feroient accroire au monde que nous étions des criminels, des Portugais, ou des Prêtes amenez prisonniers à la Cour, & non pas des personnes libres, amis de l'Empereur, qui allions de notre pure & franche volonté pour être admis à sa presence. Nous ne pumes rien obtenir ni entreprendre qui fût contraire aux ordres rigoureux donnez par notre premier Interprete, qui dans toutes les occasions se declaroit l'ennemi mortel de notre nation. Cette ville n'a qu'un petit nombre de rues, mais elles sont longues & regulieres, coupées à angles droits. Le nombre des maisons peut aller à mille; plusieurs sont decouvertes & abandonnées, & ressemblent plutôt à des huttes qu'à des maisons. C'étoit une chose digne de remarque, qu'en traversant cette ville, nous ne trouvames personne dans la rue de notre passage, tous les habitans étoient dans leurs maisons à genoux derriere des paravents, ou des jalousies: mais les rues qui coupoient celle-ci étoient bordées d'une foule de spectateurs à genoux des deux côtez, & gardant un profond silence. Dans toute notre route sur ce territoire tous ceux que nous rencontrions avoient ordre de nos conducteurs de se tirer du chemin, de descendre de leurs chevaux s'ils étoient à cheval, de se mettre à genoux & tête nue, jusqu'à ce que tout notre train eût passé.

Le

Le 4 de Mars nous partimes de Kurume avant la pointe du jour, & laissant le chemin qui va à Fitsju, vieux Château que nous avions une lieue à notre droite, nous fumes passer avec nos chevaux & notre bagage, sur la riviere rapide de Mijanodsigawa, & nous allames au village de Mijanodsi, dont la riviere a emprunté son nom. De là nous marchames au travers d'un village fort long, dont les maisons sont fort dispersées, & habitées pour la plupart par des laboureurs; nous arrivames ainsi aux bornes du territoire de Kurume, là où il confine avec un petit pays qui appartient à la Couronne. L'homme qui nous avoit accompagné jusques là par ordre exprès du Seigneur de Kurume, prit son congé à genoux d'une maniere fort soumise. Le pays entre cette ville & Janagawa est fort fertile: il abonde sur-tout en ris, les champs étant coupez par des canaux que l'on tire des rivieres. Nous fimes la plus grande partie du chemin sur des chaussées élévées sur les bords de la riviere, & le long de ces canaux: mais la petite étendue de pays où nous entrames ensuite étoit un terrein fort mediocre, marécageux & plein de tourbes. Nous allames ensuite à Maatzgasaki, village d'environ 150 maisons. De là à Maatzsaki, autre village, nous traversames un petit hameau, & une riviere qui fait la borne de ce petit territoire, qui appartient à la Couronne, & qui confine avec les Etats de Tsikusen, ou de Fakatta: ce fut ici que nous tournames pour joindre le grand chemin qui va d'Akitsuki à Tsikungo. Le premier endroit où nous fumes étoit Isibitz, petit village d'où nous nous rendimes au bourg de Jamaijo, où un des Princes de l'Empire de retour de la Cour avoit passé la nuit. Ce fut la cause pourquoi nous trouvames les chemins propres & applanis. Nous dinames à Jamaijo, & nous partimes après diner dans des Cangos, précédez par deux messagers du Prince de Tsikusen. Nous fumes premierement à Togenotsieija, petit hameau, de là au village d'Utsijno où nous quittames nos Cangos pour prendre des chevaux frais. Nous eumes deux

Braaf-

Braassems (c'est un poisson dont les Japonnois font beaucoup de cas) dans une hôtellerie de ce lieu, & nous fumes regalez avec beaucoup d'honnêteté par des Dames qui nous donnerent du Sakki. Nous allames ensuite au village d'Oimatz, près duquel est un Temple; de là passant la riviere que nous avions toujour eue à notre droite, nous fumes au grand village de Nagawa, d'où nous allames au village de Mamida, ensuite au bourg de Tentomatz, & au village d'Akimatz. Après quoi nous passâmes sur un pont de bois d'où nous nous rendimes aux fauxbourgs de la ville de Mamidsuka autrement nommée Itzka, où nous passâmes la nuit.

Le 5 de Mars nous nous mimes en chemin aux flambeaux, à quatre heures du matin; après une heure de marche nous arrivames au village de Kawabukura, deux heures après à celui de Kootaki, ou Bambou; de là, après avoir passé une riviere, au village d'Akasi. Une heure après nous traversâmes une autre riviere, & nous fumes au village de Sakai, de là à Nagatta, lieu de la residence d'Isijno fils du Prince de Tsikusen. Nous remarquames qu'il n'y avoit point de Tours, comme à tous les autres lieux où resident les Princes qui en ont ordinairement. De là nous passâmes à Kujanosse, gros bourg où les habitans nous parutent fort noirs & mal-propres, à cause peut-être qu'ils brûlent du charbon de terre. Le pays depuis les montagnes de Fiamitz, jusqu'en cet endroit, nous parut parfaitement beau & fertile, mais ensuite il devient mediocrement bon & montagneux. Nous marchames cette journée, la plupart du temps, sur des chaussées élevées sur les bords d'une riviere. Nous dinames à Kujanosse, & après diner nous allames au village de Tseijanofaru, de là à Isijsaki où le chemin va en montant d'une maniere assez sensible, de là encore au village de Koosiakf, ensuite à celui de Ujenofar, d'où nous nous rendimes au gros bourg de Kurosakki où nous lassâmes nos chevaux pour prendre des Cangos. L'on en trouve de prêts à toute heure; le temps étoit pluvieux, & les chemins fort

boueux

boueux & inegaux. Nous allames ainsi au village de Nandoki, ensuite à celui de Kimmatz, delà au faux-bourg & au Temple de Fijomi par ou nous entrames dans la ville de Kokura. Nous fumes selon la coûtume regalez par notre hôte avec des vivres à la Japonnoise, & nous y sejournames jusqu'à onze heures du soir, pendant lequel tems le Bugjo fit des depêches pour Nagasaki. Dès que la marée devint favorable pour notre trajet, nous partimes de Kokura dans deux bateaux, & nous passames à Simonoseki le 6 de Mars à deux heures du matin. Peu après nous allames dans l'hôtellerie. Le dejeuné étoit prêt, mais nous ne voulumes rien prendre. Notre autre bateau n'arriva à Simonoseki qu'à six heures du matin, parce qu'ils n'avoient pas autant de rameurs que nous. Nous fumes à bord de notre barque le même jour, mais nous ne mimes pas à la voile, tant à cause que le vent nous étoit contraire, que pour nous conformer à un ancien usage.

Kokura.

Le 7 de Mars le vent étant à l'Ouest, par consequent favorable, mais selon les Japonnois trop fort, il nous tinrent à l'ancre un jour de plus: ils pretendoient que le petit bateau qui devoit nous suivre étoit trop foible pour supporter le choc des vagues d'une mer, comme ils le croyoient, si orageuse & si violente. Le jour étoit froid, & il tomboit de la neige.

Le vent continuant à être favorable jusqu'au huit de Mars, nous mimes à la voile le même jour à quatre heures du matin; le temps étoit serein & la lune éclairoit. A la vue de l'Isle Fimesima portant Est-Sud-Est, nous avions le pays & le village d'Iwaja à notre bas bord. Les hautes montagnes entre Fimesima, & Busjen, étoient alors couvertes de neige, de même que celles de Nagatta que nous avions à notre bas bord. En regardant entre ces montagnes nous voyions la peine mer portant Sud-Est & Sud-Est par Est, lorsque nous arrivames à Fimesima qui est situé à trois ou quatre lieues du pays de Iwaja. Nous passames ensuite près des deux Isles voisines nommées Kantju, portant Nord, & à une lieue & demie de distance de Muko, qui est

est à 18 lieues de Simonoseki. A midi nous passâmes les detroits de Caminoseki: nous avions l'Isle de Jokosima à notre avant, l'Isle & la montagne de Sembo à notre bas bord, & notre route à Genjuri à notre stribord, à une demi lieue de distance. A trois heures & demie, nous avions un village & une petite baye à notre gauche, & l'Isle d'Insima à la droite. Une demi lieue plus loin nous passâmes l'Isle de Tsurwano Marosima, de là après une route de deux lieues, l'Isle & le havre de Tsurwo, & une demi lieue plus loin le village de Nuwa où nous jettames l'ancre au coucher du soleil, ayant fait ce jour-là en tout quarante-sept lieues de Mer.

Le 9 de Mars nous mimes encore à la voile de bon matin, mais le vent étant tombé d'abord nous avançames lentement, & allant à la bouline tout le long du jour, nous ne pumes point aller au delà de Mitarei, où nous jettames l'ancre à quatre heures du soir, de conserve avec plus de trente autres barques: deux entre autres avec de jeunes filles de joye à bord, qu'on offroit aux passagers, les faisant passer d'un navire à l'autre.

Le 10 de Mars nous mimes à la voile à la pointe du jour, & le vent nous étant fort favorable nous laissâmes les détroits de Fanaguri à notre bas bord, & nous dirigeames notre stribord autour de Khurissima, qui est la residence d'un petit Prince dont les États sont composez de neuf Isles voisines, entre une petite étendue de pays qu'il a près de Firesima dans le continent de la Province d'Aki. Quoique le lieu de sa residence soit petit, les maisons nous parurent propres & jolies. Deux lieues plus loin Sud-Est, nous eumes à notre droite la ville & le Château d'Imabara, lieu de la residence d'un fils du Prince de Kijnokuni. Le Château en particulier nous parut un grand bâtiment, avec une magnifique Tour. Nous fimes route à l'Est, & nous passâmes entre diverses Isles; avant le coucher du soleil nous arrivames à Sijmotsui, petite ville de 400 maisons au moins, bâ-

Khurissima.

Simotsui.

bâtie le long du rivage avec une muraille de pierre de taille en trois differens endroits: ce sont tout autant de portions de la ville, chacune gouvernée par un Joriki. La montagne au pied de laquelle est située la ville a un rang d'arbres de Matz, plantez sur son sommet, ce que l'on voit aussi aux sommes des collines & des montagnes des Isles voisines. Cela donne un point de vue fort curieux, la cime de ces montagnes paroit de loin comme bordée d'une frange.

Le 11 de Mars la mer s'étant calmée tout d'un coup, on craignit un nouvel orage: ce fut la raison pourquoi nous abbaissâmes le mât, & ramassâmes la voile; cependant nous partimes avant le lever du soleil, & nous fimes ce que nous pumes à force de rames; mais un terrible orage s'elevant en fort peu de temps par un vent d'Ouest-Sud-Ouest, nous fumes obligez de jetter six ancres, étant assez éloignez de la baye où nous aurions bien mieux fait d'aller. Tout cela se fit par l'ordre plein de malignité de notre premier Interprete, qui voulut nous priver du plaisir de voir la ville, & celui d'aller de conserve avec les autres barques. Le jour suivant lorsque je lui representai le danger auquel il nous avoit exposez par son caprice & sa malice, & qu'on s'en seroit pris uniquement à lui si quelque malheur nous étoit arrivé, il répondit à cela, que ce qu'il en avoit fait étoit afin que nous fussions plutôt prêts à mettre à la voile dès que l'orage auroit cessé.

Le 12 de Mars l'orage s'étant appaisé, & le vent étant tombé de sorte qu'il en restoit assez pour favoriser notre route, nous mimes à la voile; & à trois heures après midi nous jettames l'ancre dans le havre de Muru, ayant fait ce jour-là en tout 24 lieues marines. Le havre de Muru étoit en ce temps-là plein de barques, & de bateaux: j'en comptai plus de 150.

Le 13 de Mars nous mimes à la voile avec un petit vent frais, qui cessa peu après presque entierement. Il étoit deja midi passé lorsque nous ar-

arrivames à Fimedsi; nous resolumes de retourner à Muri qui n'en est qu'à cinq lieues marines: nous y jettames l'ancre à trois heures après midi. Fimedsi est une ville avec un grand Château, & une Tour magnifique, mais elle n'a point de port ni de bon anchrage, le fond étant bas, & plein de roches. Fimedsi.

Le 14 de Mars nous demeurames à l'ancre dans le port de Muru, le temps étant orageux.

Le 15 nous mimes à la voile de bon matin, & à deux heures après midi nous jettames l'ancre dans le havre de Fiongo, où nous primes de petits bateaux, & sur le soir nous entrames dans le port d'Osacca. Notre hôte nous vint au devant avec plusieurs bateaux de recreation, entre six & sept heures du soir, pour nous faire remonter la riviere jusques dans la ville, comme c'est la coutume. Retour à Osacca.

Le 16 nous nous reposames des fatigues de notre Voyage.

Le 17 de Mars nous eumes notre audience du Gouverneur. Outre la salle des gardes, on nous fit traverser deux autres chambres où étoient pendues diverses armes. Par exemple, il y avoit dans la premiere vingt petits mousquets avec des platines de cuivre jaune; des meches de Bambouc noires & bleues; des boetes à tenir de la poudre & d'autres instrumens pour charger; comme aussi plusieurs grands arcs vernissez, chacun de la longueur de deux nates; avec une paire de gands de cuir qui y étoient attachez; un nombre assortissant de trousses vernissées pleines de fleches. Dans la seconde chambre il y avoit deux fois le nombre de ces mêmes armes. Après avoir attendu un peu de temps dans une petite chambre, nous fumes conduits dans une grande salle où le Gouverneur se rendit peu après, & s'assit premierement assez loin, mais bientôt après il s'approcha, & s'assit à la distance de deux nates de nous. Après les complimens ordinaires il s'informa fort civilement de notre qualité, & de notre âge: il Audience du Gouverneur d'Osacca.

me parla d'une incommodité singuliere dont une personne de sa famille avoit été travaillée il y avoit deja près de dix ans, me demandant si je voudrois en entreprendre la cure; sur quoi je demandai à voir le patient: il me repondit que le mal étoit dans une partie secrete de son corps, & me pria en même temps de lui prescrire un regime, & des remedes, le mieux que je pourrois, selon la description qu'il m'avoit donnée de la maladie, ce que je fis l'après midi du même jour. Le reste du temps de notre audience se passa à examiner nos chapeaux, à nous faire écrire, peindre & chanter. On nous pria aussi de danser, & de leur montrer davantage de nos coutumes, de nos ceremonies; mais nous le refusâmes. Ce Gouverneur étoit de haute taille, le teint pâle, âgé d'environ cinquante ans: il étoit curieux, & s'informoit de tout; il parla de notre maniere de nous habiller, & pria fort civilement le Capitaine d'ôter son manteau afin qu'il pût mieux considerer sa personne.

L'autre Gouverneur etoit allé à la Cour. Nous fumes pourtant obligez de nous aller presenter chez lui: nous fimes compliment à son Intendant qui nous reçut à la salle des gardes: la maison du Gouverneur étoit au haut bout d'ue rue étroite. Nous laissames à cinquante pas de la rue nos Cangos, & nous montames à pied jusques chez le Gouverneur, quoi qu'il plût assez fort. Nous retournames au logis à midi, & nous employames l'après diner à empaqueter notre bagage.

Le 18 de Mars nous partimes d'Osacca avant la pointe du jour; nous ne pumes pas suivre le chemin ordinaire que l'on racommodoit, & que l'on avoit fermé. Nous marchames sur des digues & des chaussées environ deux lieues. Le premier lieu où nous passâmes étoit le Temple de Mondirato, ensuite au village de Nuda, de là au village de Tsitziwanagara, à la droite duquel est celui de Kassingai, environ à une lieue de notre hôtellerii. Delà au village de Tomobuts, vis-à-vis duquel sur

la

la gauche & à l'autre côté de la riviere est le village Symanagara; ensuite au village de Kimma, qui est vis-à-vis du grand village de Sarrasii, dont les habitans sont la plupart blanchisseurs; ils lavent & blanchissent le linge sur les bords de la riviere. De là continuant notre chemin nous arrivames au village d'Akagawa, ensuite à celui de Nagi qui est fort grand: après celui-ci au village d'Imaütz, où le chemin le plus court & le plus frequenté venant d'Osacca aboutit à la chaussée sur laquelle nous avions marché, & sur laquelle nous continuames notre chemin. Nous arrivames au village d'Ogire, après avoir premierement passé par deux autres villages, un desquels est coupé en deux par la riviere; de là à celui de Sadda à la droite duquel est le fameux Temple de Tensin, où il y a une magnifique porte de pierre qui mene à une cour spacieuse appellée Sadda Tensin. De là nous fumes au village de Sijmminotsuja ou Sijmmi, de là a celui de Degutz, ensuite à une ville du même nom, où nous vimes un Temple appelle Ikosju. Ensuite au village Firacatta, situé au pied d'une haute montagne, ou nous dinames. Après diner nous continuames notre chemin & nous passames aux villages de Naagisa, de Stuke, de Finoje, & de Kudsjuwa, vis-à-vis duquel de l'autre côté de la riviere, est le village de Jamasakki, situé au pied d'une montagne, renommée à cause de deux Monasteres considerables situez sur son sommet. Peu après nous fumes à la ville de Jodo, sur la droite de laquelle & le grand chemin est la ville de Jawatta, & un peu plus loin un nombre assez considerable de maisons bien bâties, & d'autres édifices, sur le penchant d'une montagne delicieuse sur laquelle est un fameux Temple de Fatzman. Nous vimes là plusieurs Prêtres, & d'autres gens allans & venans, du même endroit. Depuis là jusqu'à Miaco il y a une chaine continuelle de collines & de montagnes qui s'étend même au delà de cette derniere ville. Après avoir traversé les fauxbourgs de Jodo, & un pont soûtenu par tren-

te arches de bois, nous entrames dans la ville, qui est reguliere & bien bâtie: elle a un bon Château avec un moulin à eau du côté de la riviere. Au côté opposé de la ville nous allames à un autre fauxbourg, & à un fameux Temple de Bensaiten; de là à Fusimi. Passant ensuite par un Temple d'Inari où il y avoit une grande foule de peuple, à cause que c'étoit un jour de fête, nous arrivames sur le soir à notre Hôtellerie a Miaco. Elle n'est pas loin du Temple de Songuatz, de la secte de Siudosju. Nous times savoir le soir même notre arrivée au President du Tribunal de justice à Miaco, & aux Gouverneurs de la même ville.

Audience du President du tribunal de justice à Miaco.

Le 19 de Mars à dix heures du matin nous fumes conduits à leur audience: nous allames premierement au Palais du President de justice. Nous laissames nos Cangos à vingt pas à côté du Palais. Il a une grande avant-cour que nous traversames: notre chemin étoit bordé par vingt soldats armez de longs bâtons qu'ils presentoient; chacun avoit deux sabres. A l'entrée du Palais il y avoit une garde particuliere de six soldats assis dans une petite chambre qui est sur la gauche: nous la traversames pour aller dans la grande salle des gardes, où nous trouvames plus de quarante Officiers & soldats avec deux Secretaires, tous assis en bon ordre. Nous fumes ensuite menez dans l'antichambre où nous fimes nos complimens à l'Intendant de la maison, & nous lui déclarames qu'étant en chemin pour aller à Kubosava, nous ne voulions pas manquer de rendre nos respects à son maître, suivant la coutume, au nom de nos maitres de Jacatra, & de lui presenter avec soumission une petite marque de notre juste reconnoissance pour ses bons offices. Le present consistoit en vin couvert, & quelques pieces d'étoffe étalées dans la grande salle des gardes, selon la coutume du pays. Sur cela les presens furent examinez encore une fois par notre premier Interprete; & après quelque temps qui se passa en complimens de part & d'autre, on nous rendit la reponse, qui portoit

toit, que le President étoit fort aise de notre arrivée, qu'il acceptoit nos presens, & qu'il nous alloit donner audience. Après cela les presens furent portez par ses domestiques à la salle d'audience où ils furent disposez en bon ordre: nous suivimes peu après, & l'on nous pria de nous asseoir, au milieu de la salle, vis-à-vis d'une chambre toute ouverte, les paravents en ayant été ôtez. En attendant, les Dames parurent dans une chambre voisine de cette derniere, & après nous avoir considerez quelque temps au travers des grilles & des jalousies, elles disparurent. D'abord, l'on ouvrit les fenêtres du lieu où elles avoient été, pour faire entrer le jour de ce côté-là: dans cet instant le President entra dans la chambre; il marcha d'un air fort redressé, & s'assit à deux nates & demi de distance, sans s'incliner: il nous dit, que nous étions les bien-venus, & qu'il étoit fort aise que nous fussions arrivez en bonne santé, & par un beau temps: cela nous ayant été interpreté, nous lui rendîmes graces, & lui dimes la raison pourquoi nous étions venus; nous le priames d'accepter notre petit present & de nous accorder les passeports necessaires. Sa reponse fut, que nos presens lui étoient fort agreables, & qu'il donneroit les ordres pour nous faire expedier incessamment nos passeports. Sur cela il nous demanda nos noms & notre âge, & auroit fort souhaité d'entrer dans une conversation avec nous, plus longue & plus detaillée, n'eût été la voix de notre premier Interprete, qui étoit si basse, qu'il avoit peine à se faire entendre, non seulement au President, mais aussi à son Intendant qui étoit assis tout près de lui. Cette audience se passa avec beaucoup d'ordre & de bienseance; lorsqu'une personne parloit, tout le monde gardoit le silence: le President étoit assis d'une maniere redressée; mais nous & notre Interprete étions assis dans une posture fort humble, courbant nos têtes, presque jusqu'à terre. L'Intendant, après nous avoir invitez à diner, se retira, & nous fûmes peu après reconduits de la salle d'audience à

l'antichambre, où l'on nous presenta du Tabac, & un double rang de pipes avec le reste de l'appareil pour fumer, qui étoit d'un ouvrage exquis & curieux. On nous presenta aussi du Thé, comme avant l'audience, avec deux grands plats de figues, de confitures, & d'autres choses à manger, servies sur des planches vernissées selon la coutume du pays. Tandis que nous étions ainsi regalez, l'Intendant du President entra avec deux passeports qu'il remit à notre Capitaine: il les reçut, avec une profonde reverence, les approchant de son front pour marque de respect; il les donna ensuite à garder au premier Interprete: cela fait, nous fimes nos complimens à l'Intendant, & nous primes notre congé. L'Intendant fut avec nous au delà de la grande salle des gardes, où il nous renouvella ses complimens & prit son congé une seconde fois. C'étoit un grand & gros homme; il avoit beaucoup d'embonpoint, avec une grosse tête: son air étoit agreable, son visage rond avec un nez mediocre, il paroissoit avoir à peu près trente ans; il marchoit avec quelque difficulté, comme s'il eût été un peu incommodé, d'ailleurs il faisoit voir beaucoup de franchise & de bonne humeur dans son procedé. Je suis entré dans le detail en rapportant l'audience que nous eumes du President de Miaco, parce que lors de notre premier voyage à la Cour, nous ne pumes le voir à cause qu'il étoit à la Cour lui-même. J'ai parlé ailleurs de l'importance & de la grandeur de sa charge.

Audience des Gouverneurs.

De chez le President nous fumes chez le second Gouverneur, vieillard d'un caractere severe: cependant il prit un air gracieux, qui ne paroissoit point lui être du tout naturel. Nous ne perdimes point de temps à l'attendre, car à peine nous eut-on servi du Thé & du Tabac, que nous fumes conduits dans son appartement où nous le trouvames assis à quatre nates de l'endroit où l'on nous fit asseoir. Il nous dit que nous étions les bien-venus, & reçut nos complimens, ce sembloit, avec quelque joye, lorsqu'ils lui furent repetez par son Intendant

à

à cause de la voix basse de notre Interprete. Nous fumes reconduits à l'antichambre, où nous primes notre congé de l'Intendant, & après avoir traversé la grande salle des gardes & la cour, nous rentrames dans nos Cangos. Cet Intendant étoit un gros homme de 56 a 60 ans, d'un air agréable, & n'étoit pas mal fait. De là nous fumes portez chez le premier Gouverneur, qui, comme à notre audience précedente, nous fit attendre longtemps. Après l'audience qui se passa de la même maniere que celle de l'année precedente, avec des complimens & des politesses de part & d'autre, sans pourtant nous rien demander sur ce qui nous regardoit, nous fumes regalez avec du Thé, du Tabac, & des confitures. Il avoit deux Intendans dont l'air étoit soumis & modeste, ils avoient bien chacun cinquante ans. Après la fin de l'audience, on nous montra un Thermometre, qui avoit été donné par un Hollandois depuis environ trente ans. Je fus prié d'expliquer à la compagnie la nature de cet instrument & son usage.

Le 20 de Mars nous partimes de Miaco, & nous quittames ses fauxbourgs, après avoir passé sur le grand pont; de là continuant notre chemin nous fumes au village de Finokatogge, situé entre des montagnes à deux lieues d'Ootz, ensuite au long & riche village de Jabunosta qui produit du Tabac d'une bonté singuliere, & de beaux Bamboucs en grande quantité. De là au village de Jakotsiera, presque contigu à Jabunosta. A une lieue sur la gauche de Jakotsiera, est le fameux Monastere de Morotamiosin, avec une magnifique porte sur le chemin qui y mene, & un Temple de Quanwon avec la célebre Idole d'or de Dsiso que l'on tient dans une niche à six angles. Non loin de là est le village de Iwanotsieja, d'où nous allames à celui de Oiwaki, situé au pied d'une haute montagne qui est sur la droite. Passant de là par beaucoup d'autres villages & en laissant d'autres à droite & à gauche, nous arrivames une heure avant le coucher du Soleil à notre Hôtellerie de la ville d'Ootz.

il tomba beaucoup de pluye & de neige ce jour-là.

Le 21 de Mars nous partimes de notre Hôtellerie à cinq heures du matin; nous passâmes premierement au Temple de Fatzman, ensuite aux portes de la ville & du Château de Dsiedsi: après cela à quelques autres Temples parmi lesquels il y en avoit encore un de Fatzman. Nous passâmes de là aux lieux suivans, Katagiwara, Sinde, Satznanosi, tous villages, Kusatz gros bourg; le village de Tibora qui est presque contigu à Menoke où l'on vend la poudre amere, dont j'ai parlé dans mon premier Journal, & d'autres remedes. Nous fumes au village ou Bourg d'Issibe où nous dinames. Après diner nous passâmes par les villages suivans, Koosibukuro, Firamatz, Fari, Nadsume, Jotsinakavara, Tangava, Idsumimura, remarquable par sa longueur, & Kitawaki. Nous fumes ensuite à la ville de Minakuts, & continuant notre chemin nous traversâmes les villages suivans, Dsinso, Kosatto, Imasuku, Ono, Tokuwara, Moijenu & Matzano Omura. Nous arrivames ensuite à la ville de Tsutsijamma, à six heures du soir: nous y couchames cette nuit. On vend à Moijenu une matiere qu'ils appellent Amakas: elle ressemble à de l'argile, est un peu rude au toucher, & a exactement la senteur des gâteaux minces que l'on fait avec de la fleur de farine & du miel.

Le 22 de Mars nous partimes de bon matin, à dessein de nous faire porter avec des Cangos sur les montagnes de Sakanosta. Après avoir passé les endroits les plus difficiles de cette montagne, nous primes des chevaux frais, & marchant par une charmante vallée nous arrivames à la ville de Sekidsiso où l'on fait les meilleurs meches de Bambouc. Il y a aussi dans cet endroit des Temples magnifiques, & de belles Hôtelleries; mais il nous parut que l'on y avoit peu de soin de l'éducation de leur jeunesse. Sekidsiso où nous dinames n'est qu'une rue de demi lieue de long. Après diner nous passâmes aux lieux suivans, comme la premiere fois, sur le che-

chemin d'Isje, à la riviere de Sekigava, ensuite aux villages d'Ootzbara, Nofiri, Nomura, à la ville de Kamevi, ou Camme Jamma, au fauxbourg de Natijamatz, au village de Simmatz; aux bourgs sans murailles, de Sioono & d'Isijakus; aux villages d'Odani, Koddani, Smitzdaki, Tsumatzukimura, où il y a un beau Temple; Umenagawa, Ougosomura, Oywake, Tomari, Tsinangamura, Aka Fori, & Fammada; & enfin sur le soir à notre Hôtellerie de Jokaitz. Nous eumes en cet endroit une nouvelle preuve de l'amitié, & du bon procedé de notre premier Interprete. Il cria bien fort à des Pelerins d'Isje de ne point souiller leurs personnes, & leur sainte entreprise, en approchant trop près de nous qui étions des corps impurs.

Le 23 de Mars nous partimes à la pointe du jour, & à neuf heures du matin nous fumes à Quano. Nous traversames plusieurs lieux & villages qui sont marquez dans la Carte. La force du vent & les pluyes continuelles firent qu'il nous fut impossible d'avancer d'avantage, soit par eau, soit par terre. Nous nous arrêtames le reste du jour & la nuit suivante à Kwano, qui est le lieu de la residence de Matzandairo Jersjuno Cami.

Le 24 de Mars le vent étant favorable nous primes trois bateaux pour faire le trajet de Kwano à Mia, où nous ne fimes que peu de sejour pour compenser le chemin que nous avions manqué à faire le jour precedent. Nous partimes d'abord après dîner, & nous arrivames sur le soir à la ville d'Okasakki où nous soupames: d'abord après nous nous remîmes en chemin jusqu'à Akasakka, où nous arrivames à onze heures de nuit. Les fatigues de ce jour-là, & sur-tout le surplus du chemin d'Okasakki à Akasakka nous avoient si bien ouvert l'appetit, que nous crumes pouvoir bien souper une seconde fois, ce que nous ne manquames pas de faire.

Le 25 de Mars nous partimes d'Akasakka à six heures du matin. Lorsque nous fumes à Arrai, l'Officier qui commandoit la garde Imperiale,

nous envoya, selon la coutume, un present seulement de quelques racines, avec des excuses de ce qu'il ne nous envoyoit pas du poisson, à cause que ce jour étoit un des jours du deuil consacré à la memoire du défunt Empereur, auquel il étoit defendu de tuer ou de manger quelque chose que ce soit qui eût eu vie. Nous ne nous arrêtames à Array qu'un quart d'heure, & le vent étant favorable, nous primes un bateau pour traverser cette baye, & nous arrivames sur le soir à Fammamatz.

Le 26 de Mars nous partimes à six heures du matin, nous dinames à Fakaroi, d'où nous continuames notre chemin pendant un temps à cheval, ensuite dans des Cangos jusqu'à Simada, où nous arrivames au clair de la Lune, à sept heures du soir, ayant passé heureusement, à six heures, la grande riviere d'Ojingava, & trois autres le même jour.

Le 27 de Mars nous partimes de Simada, & nous fumes à cheval jusqu'à Okabe; ensuite dans des Cangos jusqu'à Mariko où nous dinames: nous passames après cela à Etsju pour nous rendre à Jeseri, où nous couchames cette nuit.

Le 28 de Mars nous partimes avant le jour; nous dinames à Josijwara, & nous couchames à Missima.

Fakone. Le 29. de Mars nous partimes encore avec des Cangos de bon matin; & nous arrivames à Fakone par un fort vilain temps, & des chemins detestables. Cet endroit est humide, & mal-sain; les étrangers sur-tout ne sauroient y vivre, que leur santé n'en souffre beaucoup. Il nous sembloit que nous étions suspendus au milieu des nuages: l'air étoit si sombre, & si pesant, que nous n'eumes aucun lieu d'esperer que le temps se remît au beau, ainsi nous fumes obligez de nous remettre en chemin après diner pour aller coucher à Odowara.

Le 30 de Mars nous partimes par un assez beau temps qui tint tout le jour: nous arrivames à huit heu-

heures du soir à Kanagava. L'Ambassadeur de l'Empereur au Mikaddo, nommé Ukiosama, logeoit alors à notre Hôtellerie de ce lieu. Le Monarque seculier envoye une fois chaque année un Ambassadeur avec des presens au Monarque héréditaire. Cet Ambassadeur s'en retournoit à la Cour, & nous avoit précedez pendant une bonne partie du chemin, ce qui ne nous donna pas peu d'embarras, & nous obligea souvent de quitter nos Hôtelleries ordinaires, pour aller en d'autres endroits: ce jour-là, par exemple, nous fumes obligez de diner dans un mauvais village. Il y a trois hommes à la Cour, un desquels ordinairement est choisi par l'Empereur pour cette Ambassade.

Le 31 de Mars nous partimes à cinq heures du matin, & après nous être un peu rafraichis à Sinagava, nous arrivames environ midi à notre Hôtellerie à Jedo. Notre Joriki se fit un point capital sur-tout alors d'entrer dans son Norimon: il avoit été obligé auparavant d'aller à cheval, comme je remarquai qu'il fit lors de notre premier voyage à la Cour. Il ne faut pas douter qu'il n'eût eu la permission des Gouverneurs de Nagasaki d'en user comme il fit au second voyage; il vouloit nous faire voir, que sa personne n'étoit pas d'une consideration & d'un credit inferieurs à notre Ambassadeur, qui avoit toûjours fait son entrée dans son Norimon. Dès que nous fumes entrez dans Jedo, les deux Gouverneurs de la ville, Tonnemon & Siube, envoyerent leur Joriki, pour nous faire compliment sur notre arrivée: notre premier Interprete se fit conduire d'abord chez les Commissaires & chez le Gouverneur qui commandoit alors: c'étoit Siube; son dessein étoit de faire avancer le jour de notre audience. Il leur fit sçavoir notre arrivée, qu'il notifia en bonne forme. Les Commissaires & le Gouverneur lui promirent de le faire sçavoir aux Conseillers d'Etat, & que s'il étoit possible nous serions admis à l'Audience le 28 d'Avril suivant. Retour à Jedo.

Le premier d'Avril nous fumes complimentez

sur notre arrivée de la part de Tsino Cami, & des Commissaires Imperiaux. Pendant quelques jours suivans nous fumes occupez à tirer dehors les presens pour l'Empereur, à nettoyer les miroirs, tous les meubles vernissés, & autres choses; à mettre en bouteilles le vin couvert, & faire le partage des autres presens que nous devions faire aux divers Ministres d'Etat & aux autres Grands de la Cour. Tout cela fut fait en presence de Simbosama, notre Bugjo ou Commandant de notre suite, & de notre Interprete. Nous n'osâmes point presenter nos mains pour cela; tout l'ouvrage fut executé par des ouvriers Japonnois, selon la coutume du pays; & tout ce que nous sumes touchant cette coutume, est que nous payames leur peine excessivement cher.

Le 7 d'Avril sur la nuit, & le jour d'après, il y eut un violent orage, causé par un vent d'Ouest. Il causa une grande gelée, & repandit une si grande terreur du feu sur les habitans de cette capitale, que chacun y étoit sur ses gardes pour s'enfuir au plus vite; & pour être plus lestes ils mirent des culottes sur leurs longues robes. Nos portemanteaux furent derechef empacquetez, & les hommes destinez à éteindre le feu, firent la ronde toute la nuit, faisant un bruit effroyable avec leurs instrumens, & leurs longs bâtons suspendus avec des anneaux de fer.

Le 8 d'Avril le fils de Tonnemon nous envoya remercier du compliment que nous lui avions fait faire à l'occasion de l'heureuse délivrance de sa femme, qui venoit d'accoucher d'un second enfant, & de son premier mâle.

On nous apprit le même jour, qu'il y avoit environ un an que l'Empereur avoit fait bâtir un Mia ou Temple en l'honneur & à la memoire du Philosophe & Politique fameux de la Chine, Koosi, ou Confucius, qui écrivit un Traité sur le Gouvernement, ou *l'Art de gouverner les peuples*: que cette même année l'Empereur en avoit fait bâtir un autre, qu'il avoit visité le jour de notre

tre

tre arrivée. Le jour precedent l'Empereur ſe trouvant en compagnie avec quelques-uns de ſes principaux Miniſtres & Conſeillers d'Etat, la converſation étant tombée ſur l'art de regner, ce Prince fit un excellent diſcours ſur ce ſujet: ce qui ſurprit fort tous ceux qui l'écoutoient. Ce Monarque dina le même jour avec Jenogi ſame, le plus jeune des Conſeillers d'Etat extraordinaires, qui demeure hors du Château. On nous dit que lorſque l'Empereur dine hors de ſon Palais, il eſt ſervi à table par de jeunes femmes.

Huit jours auparavant nos Domeſtiques me menerent, pour le panſer, un homme de Nagazaki, qui, à ce qu'ils me dirent, avoit travaillé pour nous. Comme il alloit dans les rues, un grand chien le ſaiſit & le mordit cruellement au gras de la jambe; ſurquoi lui ayant demandé s'il ne s'étoit pas vengé du Chien, il nous répondit qu'il n'étoit pas ſi ſot, de courir le hazard de ſa vie par-deſſus le marché. Car, dit-il, il nous eſt defendu ſous de grandes peines de tuer aucun Coq ou Poule domeſtiques, & de tuer aucun Chien. L'Empereur a pour ces derniers animaux des égards ſi particuliers, que c'eſt un crime capital d'en tuer un. Si un Chien ou autre animal privé vient à mourir, les chefs de famille de la maiſon doivent en informer l'Ottona, c'eſt l'Officier qui commande en chef dans la rue; de même que lorſqu'il leur meurt un Domeſtique.

Le 16 d'Avril ſur la nuit une rue entiere fut conſumée par le feu, au Nord-Eſt de notre Hôtellerie, à une lieue de diſtance. Le ſoir de devant le feu avoit paru derriere & près du Château au Sud-Oueſt.

Le 18 d'Avril au matin nous ſentimes un tremblement de terre qui dura près d'une minute.

Le 20 d'Avril avant la nuit nous eumes ordre de nous preparer pour l'audience qu'on devoit nous donner le lendemain.

Le 21 d'Avril, quoi qu'il continuât à pleuvoir bien fort, comme il avoit fait pendant les deux

Notre audience de l'Empereur.

jours precedens, nous fumes pourtant obligez de nous rendre au Château à huit heures du matin; ce que nous fimes à cheval, accompagnez par les Bugjos des trois Gouverneurs de Nagazaki. Nous traversames le second Château, & arrivames au troisieme où nous trouvames Siubosama, qui nous attendoit dans la grande salle des armes. Nous y demeurames jusqu'à dix-heures & demie; pendant ce temps-là, les membres du Conseil d'Etat se rendirent dans le Château, & nous changeames de bas & de souliers: de là nous fumes conduits dans le Palais où nous attendimes jusqu'à midi. Notre Capitaine, comme ils l'appellent, fut premierement seul rendre ses respects à l'Empereur selon la coutume du pays, & lui offrir les presens au nom de la Compagnie. Il nous rejoignit d'abord à l'Antichambre, & dans l'instant nous fumes conduits à l'audience par Siubosama. Nous commençames à faire le tour de la salle où l'Empereur avoit donné audience à notre Ambassadeur, & accepté les presens qui y étoient encore; passant ensuite par plusieurs longues galeries, toutes dorées & pleines d'ornemens curieux, nous arrivames dans une longue chambre où l'on nous dit de demeurer en attendant que l'on nous presentât à l'Empereur, ce qui se feroit, nous dit-on, incessamment. Nous y trouvames les Commissaires Imperiaux & d'autres Grands de l'Empire, qui se promenoient, & dix ou douze jeunes Seigneurs assis. Mais de peur que nous ne fussions enfin fatiguez de nous asseoir si souvent, & si longtemps, on nous reconduisit dans une gallerie joignante où nous pussions avoir la liberté de nous promener: pour cet effet, on laissa des volets ouverts, afin que nous eussions la vue dans le jardin. Tandis que nous étions dans cette gallerie, plusieurs jeunes hommes de grande qualité vinrent nous voir & nous saluer. Les Commissaires nous montrerent une bague d'or où l'on avoit mis un aimant, avec les noms des Jetta ou douze signes celestes gravez tout autour; ils nous montrerent aussi des armoiries d'Europe, & quelques

ques autres choses. Nous les examinions, & nous allions les leur expliquer, selon leur desir, lorsque l'Empereur nous fit appeller. Nous fumes conduits par une gallerie à la gauche, où nous trouvames dix-huit Gentilshommes de la chambre de l'Empereur, assis avec leurs habits de ceremonie, sous quoi ils avoient leurs robes ordinaires. Passant ensuite le long d'une file de vingt autres Gentilshommes assis, nous entrames dans la salle d'audience où nous trouvames les six Conseillers d'Etat assis à notre gauche en entrant; & à notre droite d'autres Gentilshommes de la chambre de l'Empereur d'un plus haut rang, assis dans la gallerie. L'Empereur & deux Dames étoient assis derriere les paravents à grille à notre droite, & Bingosama President du Conseil d'Etat, vis-à-vis de nous dans un endroit qui lui étoit particulier. Nous entrames sans perdre de temps, & après les reverences accoutumées, nous nous assimes dans un endroit qui nous avoit été marqué. Bingosama nous dit au nom de l'Empereur, que nous étions les bienvenus. Il nous dit ensuite de nous redresser sur notre seant, d'ôter nos manteaux, de lui dire nos noms & notre âge, de nous tenir debout, de marcher, de tournoyer, de danser, de chanter des chansons, de nous faire des complimens, de nous fâcher, de nous inviter à diner, d'entrer en conversation, de discourir familierement, comme fait un pere & un fils; de montrer comment deux amis, ou un mari & une femme se complimentent, ou prennent congé l'un de l'autre; de jouer avec des enfans, de les porter sur nos bras çà & là, & de faire plusieurs autres choses de cette nature. Outre cela on nous fit plusieurs questions serieuses & plaisantes: par exemple, on me demanda quelle étoit ma profession, si j'avois gueri des maladies remarquables; à quoi je repondis qu'oui, mais non pas à Nagasaki, où nous étions renfermez comme des prisonniers. On nous demanda quelles étoient nos maisons; si nos mœurs étoient bien differentes des leurs; comment nous

enterrions nos morts, & dans quel temps? à quoi il fut repondu, que nous les enterrions le même jour. Comment se portoit notre Prince; quelle sorte d'homme c'étoit? si le Gouverneur general à Batavia lui étoit superieur, ou bien subordonné à ses ordres? si nous avions des prieres, & des images, comme les Portugais? à quoi il fut repondu que non. Si la Hollande & les autres pays étrangers étoient sujets aux tremblemens de terre, aux orages, au tonnerre, & à la foudre, comme le Japon? si les maisons y prenoient feu, & s'il y avoit du monde tué par le tonnerre dans les pays de l'Europe? On nous ordonna de lire, & de danser separément. On m'ordonna en particulier de leur dire les noms de quelques emplâtres d'Europe; sur quoi j'en nommai quelques-uns des plus difficiles à prononcer dont je pus me souvenir. On fit des questions à l'Ambassadeur touchant ses enfans, combien il en avoit, quels étoient leurs noms? on lui demanda quelle étoit la distance de Hollande à Nagazaki. En même temps quelques volets furent ouverts sur la gauche par ordre de l'Empereur, apparemment pour rafraichir la salle. On nous ordonna encore de mettre nos chapeaux, de nous promener autour de la salle, de nous parler l'un à l'autre, d'ôter nos perruques. J'eus plusieurs occasions de decouvrir l'Imperatrice, & j'entendis l'Empereur dire en Japonnois, combien nos regards étoient perçans du côté où il étoit, & qu'assurément nous ne pouvions que savoir, ou du moins soupçonner fortement qu'il étoit là: sur quoi il se tira de cette place, & alla joindre les Dames qui étoient assises vis-à-vis de nous. Je fus alors prié encore une fois de m'approcher du paravent, & d'ôter ma perruque. Alors ils nous firent sauter, danser, faire des gambades, & marcher ensemble; sur cela, on demanda à l'Ambassadeur & à moi, quel âge nous croyions qu'avoit Bingo? L'Ambassadeur repondit cinquante ans, & moi je repondis quarante cinq, ce qui les fit rire. Ils nous firent bai-

baiser l'un l'autre comme un homme baise une femme, & les Dames en particulier temoignerent par leur rire combien cela leur faisoit plaisir. Ils nous prierent encore de leur montrer quels étoient les complimens qu'on faisoit ordinairement en Europe, aux personnes inferieures, aux Dames, aux Grands, aux Princes, & aux Rois. Après cela on me demanda encore une autre chanson, & je leur en chantai deux, dont la compagnie temoigna être satisfaite. Après que cette farce fut finie, on nous ordonna d'ôter nos manteaux, de nous approcher du paravent un à un, & de prendre notre congé de la même maniere, & avec les mêmes ceremonies, que nous le prendrions d'un Prince ou d'un Roi de l'Europe; ce qui étant fait à leur contentement, à ce qu'il sembloit, nous nous retirames. Il étoit près de quatre heures après midi lorsque nous quittames la salle d'audience, après qu'on nous eut exercez pendant deux heures & demie de la maniere que je viens de le dire. Nous avions été introduits, & nous fumes reconduits, par les deux Commissaires Imperiaux, & par Siube: nous allames immediatement après chez Bingo, qui nous reçut avec une civilité extraordinaire; & sur le soir, nous nous rendimes enfin au logis.

Le 22 d'Avril nous allames faire une visite au nouveau Seigneur du Temple comme ils l'appellent, qui étoit fils du Prince de Firando: sa maison étoit remplie de spectateurs. Son Intendant qui nous reçut, étoit un des plus grands fats que nous eussions vu dans le pays; un ignorant qui ne savoit ce que c'étoit que compliment: il n'avoit même aucune idée de la civilité la plus commune. Ses mauvaises manieres & sa grossiereté furent en quelque maniere compensées par le procedé honnête des Dames, qui nous regalerent avec des confitures: l'Intendant examina avec quelque attention nos chapeaux & nos épées; & dit ensuite. Qu'ils chantent un peu, ce qui ne manquera pas de plaire à mon maître: nous ne trouvames

Visite faite au jeune Prince de Firando.

pas

pas à propos d'obeïr à des ordres donnez de si mauvaise grace. De là nous fumes au Château, pour saluer les deux Gouverneurs. Nous remarquames que dans la grande place qui fait face au Château il y a un bureau de Secretaire, dans lequel, outre les diverses Caisses & Cabinets pleins de papiers, il y a toutes sortes d'armes attachées en haut. Chez le premier Gouverneur on ne nous offrit que du Thé, & il n'y avoit point de Dames qui assistassent à l'audience qu'il nous donna. Nous fimes encore deux visites: les dernieres furent celles des deux Commissaires Imperiaux, qui nous reçurent tous deux avec beaucoup de civilité, & nous regalerent magnifiquement, de sorte que nous n'eumes aucune repugnance de divertir la compagnie avec une chanson. Chez le premier Commissaire le regal étoit des choses suivantes: 1. du Thé: 2. du Tabac, avec tout l'appareil pour fumer: 3. du syrop philosophique, ou blanc. 4. un morceau du Steenbraassem, poisson fort rare, bouilli dans une sausse bise, ou tirant sur le noir: 5. un autre plat de poisson apprêté avec de la fleur de feves & des épices: 6. des gâteaux d'œufs mis en rond: 7. du poisson frit qui nous fut servi dans de grandes brochettes de Bambous: 8. des écorces de limon avec du sucre. Après qu'on avoit servi chacun de ces plats, on nous faisoit boire une tasse de Sacki, aussi bon, ou le meilleur que j'eusse bu; on nous fit boire encore dans de petits verres d'eau de vie, deux coups d'un vin fait de prunes; c'est une liqueur fort agreable; enfin tout le regal étoit également bon & diversifié: seulement nous n'eumes aucun mets fait avec du ris. A la fin on nous servit encore une tasse de Thé, & nous primes ainsi notre congé après y avoir demeuré une heure & demie.

Regal à la Japonnoise.

Chez le second Commissaire nous fumes regalez de Thé & de Tabac, avec les choses suivantes: 1. deux longues tranches de Mangue trempées dans une sausse, ou brouet noir, avec du gingembre: 2. des œufs durs: 3. quatre poissons ordinaires frits &

servis

ſervis avec des brochettes de Bambous: 4. des poitrines de Carpe ſalées dans une ſauſſe noire: 5. deux petites tranches d'oye rôties, & chaudes, ſervies dans des plats de terre non verniſſez. Nous bumes abondamment d'un bon breuvage pendant ce temps-là, & le Chirurgien du Commiſſaire chargé de nous regaler ne manquoit pas d'en prendre ſa bonne part. Vis-à-vis de nous deriere un paravent, & à la diſtance de deux nates & demie, étoit aſſis un Gentilhomme qui nous étoit inconnu; il paroiſſoit auſſi de temps en temps des Dames du même côté; mais la plus grande foule des femmes étoit ſur la gauche dans une gallerie. L'audience ayant fini, nous allamez tout droit chez nous, une heure & demie avant la nuit.

Le 23 d'Avril nous reçumes les remercimens des perſonnes que nous avions viſitées le jour precedent, & l'aprés midi nous eumes ordre de nous preparer à notre audience de congé que nous devions avoir le lendemain. Nous n'allames pas ce jour-là faire la reverence aux Gouverneurs ſelon la coutume, parce que c'étoit un jour de deuil pour la mort de Jejas, Pere de l'Empereur aujourd'hui regnant; auquel jour ce ſeroit manquer de reſpect à l'Empereur, que de regaler qui que ce ſoit. L'Empereur defunt eſt enterré à Goſio: c'eſt un Temple derriere Aſago, environ à deux lieues de notre Hôtellerie. Le lieu de la ſepulture des ancêtres de l'Empereur eſt à Nikko, à trois journées de Jedo. Mon domeſtique, jeune homme fort inſtruit dans les affaires de ſon pays, me dit que le Temple où Jejas eſt enterré eſt couvert d'Obanis d'or au lieu de tuiles, & que ſon tombeau eſt renfermé avec des poteaux noirs. Il vint me viſiter ce jour même, à cauſe qu'il nous étoit envoyé par un homme de qualité, nos valets n'ayant pas la permiſſion de nous voir pendant tout le temps que nous ſommes dans Jedo.

Le 24 d'Avril nous fumes à la Cour, à cheval, à ſept heures du matin, accompagnez comme auparavant par trois Joriki des Gouverneurs de Nagazaki.

Nous

Nous demeurames dans le Fiakninban ou garde de cent hommes, jusqu'à ce que nous fumes conduits dans le Palais par l'ordre des Gouverneurs, & des Commissaires. Après avoir attendu une demie heure dans l'antichambre, notre Capitaine fut appellé devant les Conseillers d'Etat, qui ordonnerent à l'un des Commissaires de lire les ordres qui lui sont donnez ordinairement; ce qu'ils font tour à tour. Les otdres portoient entre autres choses, principalement, que nous n'inquieterions aucuns navires ni bateaux des Chinois ou des Liqueans; que nous ne porterions au Japon à bord de nos vaisseaux aucun Portugais ou Prêtre; & que sur ces conditions on nous accordoit un commerce libre. Ces ordres étant lus, on fit present à l'Ambassadeur de trente robes étalées sur trois planches qui étoient là, chacune un peu plus longue que deux nates; & une lettre de fortune comme ils l'appellent, qui est une marque de la protection favorable de l'Empereur: sur quoi l'Ambassadeur se prosterna quatre fois, & pour marquer son respect, il mit un des bouts des robes sur sa tête. Il nous rejoignit, mais les robes avec les planches furent portées hors du Château au Fiakninban où elles furent empaquetées. Après que le Capitaine fut revenu, le Gouverneur nous pria de nous arrêter pour le dîner qui nous seroit servi de la part de l'Empereur. Ayant donc attendu environ demie heure nous fumes conduits dans une autre chambre, où deux garçons dont la tête étoit bien rasée, avec leurs habits de cérémonie, nous reçurent; nous les primes pour deux des principaux Officiers de la cuisine de l'Empereur.

Celui qui a l'intendance de la cuisine est appellé Osobaboos; il est assis près de l'Empereur lors qu'il dine, & goute de tous les plats qu'on lui sert à table. Les Interpretes & les Japonnois qui nous suivent ordinairement, furent menez dans une autre chambre pour y diner en particulier. A peine nous fumes nous assis, que plusieurs jeunes Seigneurs entrerent dans la chambre pour nous voir, & pour discourir avec nous. Une petite table faite de coupeaux

peaux

peaux de bois de Matz, assemblez avec des chevilles, fut dressée devant un chacun de nous, sur quoi on nous servit cinq gâteaux blancs appellez Amakas, tout chauds, ils étoient aussi durs que de la colle; & deux pains creux de deux empans de circonference, faits de fleur de farine & de sucre, avec des graines de *Sesamum album*, dont on les avoit parsemez. Une petite coupe de porcelaine étoit mise près du pain avec de petits morceaux de saumon trempé dans du jus noir, qui n'étoit pas tout à fait si fort, mais un peu plus doux, que celui qu'ils appellent Soje. Il y avoit près de la coupe deux couteaux de bois, ou deux petits bâtons faits à la maniere des Chinois & des Japonnois. Nous goûtames un peu de tous ces plats par honnêteté: mais nous avions eu soin de nous munir d'un bon dejeuné avant de sortir le matin: outre cela, nous avions été régalez dans la salle des gardes avec des Mangues frais, & des gâteaux bruns & doux, faits avec du sucre & de la fine farine de feves. On nous pria fort civilement de manger davantage, & l'on nous demanda si nous voulions boire du Thé, à quoi ayant répondu que volontiers, l'Officier de cuisine dont j'ai parlé plus haut, en fit porter. Mais quand nous en eumes gouté, nous trouvâmes que ce n'étoit guere autre chose que de l'eau chaude, outre que les tasses vernissées en noir où l'on nous le servît, & qu'ils appellent Miseraties, avoient une fort chetive apparence. Tandis que nous étions à dîner, les spectateurs s'amusoient à faire la revue de nos chapeaux, de nos épées, de nos habits & de tout ce qui étoit autour de nous. Après le dîner, qui ne répondoit point du tout à la majesté & à la magnificence d'un si puissant Monarque tel que l'Empereur du Japon, & que l'on auroit pu nous servir chez le plus petit particulier qui n'auroit pu nous regaler plus mal, nous fumes reconduits à l'antichambre. Après y avoir attendu un peu plus d'une heure, nous fumes menez par le Gouverneur, nous traversâmes divers passages & galleries, que nous ne nous souvenions pas d'avoir

vu

vu auparavant, & nous arrivames ainsi à la même salle où nous avions eu notre derniere audience, & à la gallerie joignante où il nous fut permis de nous promener en attendant. Des volets se trouvant alors ouverts, qui avoient été fermez pendant notre derniere audience, & quelques autres chambres étant ouvertes, la disposition de la cour, & de la salle d'audience, fut si fort changée par-là, qu'elles paroissoient entierement differentes de ce que nous les avions vues auparavant. Nous remarquames qu'il n'y avoit presque pas une chambre, sans qu'il y eût quelque Gentilhomme ou autre personne assis. Il y avoit dans une grande chambre, & dans deux galleries qui y conduisoient, plusieurs ordres de l'Empereur attachez en haut: ils étoient écrits sur de grandes planches, chacune avoit cinq rangs de caracteres, & chaque rang n'avoit que cinq lettres. Nous ne les avions pas vus à notre premiere audience; peut-être à cause qu'ils n'y étoient pas encore attachez, ou qu'on nous avoit conduits par un autre chemin. Tandis que nous attendions dans cette chambre que l'on nous appellât, ce que nous fimes une demie heure, un Prêtre âgé de trente ans ou environ, habillé d'une étoffe de soye blanche & bleue avec un sac de la même couleur, & affectant un air honteux & modeste, s'informa de nos noms & de notre âge, ce qui avoit été deja fait par la plupart des spectateurs qui étoient là presens; nous vimes encore un autre Prêtre habillé d'une étoffe de soye couleur d'orange, mais il s'arrêta dans la gallerie & n'entra pas dans la chambre. Tandis que nous étions à attendre, on porta dans les appartemens trois bassins à laver qui nous parurent d'argent: peu après, les mêmes bassins & une table vernissée en noir avec plusieurs autres plats & assietes furent remportez, d'où nous jugeames que l'on avoit diné là-dedans. Sur cela nous fumes d'abord conduits dans une gallerie qui étoit à côté des appartemens de l'Empereur, & après y avoir demeuré fort peu de temps, un des Conseillers d'Etat extra-

extraordinaires, & les deux Commissaires, vinrent pour nous introduire, & nous faire asseoir près du paravent à grille, dans le même endroit où nous avions été lors de notre audience precedente. Les deux Commissaires n'entrerent point dans la salle d'audience : l'Empereur s'assit derriere le paravent du milieu à un endroit un peu élevé sur le plancher de la chambre ; Bingo s'assit au milieu contre un paravent de papier, & les trois Conseillers d'Etat ordinaires & quatre extraordinaires s'assirent dans leurs places ordinaires. Derriere le paravent à grille, qui étoit à notre droite, nous ne pumes appercevoir qu'un Prêtre qui s'y cachoit. L'endroit, où lors de notre premiere audience les Gobobasi étoient assis, étoit vuide, mais il y en avoit quelques-uns dans la gallerie : vingt-cinq étoient assis derriere nous en un seul rang, & dix-huit de plus dans le même rang : ils étoient hors de la vue de l'Empereur quoi qu'ils fussent là à portée pour attendre ses ordres. L'autre côté de la salle étoit bordé du même nombre de gens, & dans le même ordre. Après que l'audience eut commencé, il en vint davantage, de sorte que toutes les avenues étoient passablement remplies de monde. Nous fimes nos reverences premierement à la maniere du Japon ; mais peu après on nous ordonna de nous approcher des paravents, & de le faire à la maniere d'Europe. Les reverences faites, on me dit de chanter une chanson : j'en choisis une que j'avois faite autrefois pour une Dame pour qui j'avois une estime particuliere, & comme sur la fin j'élevois sa beauté & ses autres excellentes qualitez au dessus de la valeur de cent mille millions de pieces d'or ou d'argent, on me demanda par ordre de l'Empereur ce que cela signifioit ; sur quoi je répondis que ce n'étoit qu'un desir sincere de ma part que le ciel accordât à l'Empereur, à sa famille, & à sa Cour, des millions de mesures de santé, de prosperité, & de bonheur. On nous commanda alors, comme dans les audiences precedentes, d'ôter

10. Deux petits Mangue de la grosseur ordinaire, apprêtez de la même maniere.

Nous goûtames un peu de tout cela; & le premier Interprete eut ordre d'emporter tout le reste: on lui avoit apporté pour cet effet des planches & du papier blanc. L'Interprete ayant pris sa charge, on nous dit de remettre nos manteaux, de nous approcher du paravent, & de prendre notre congé l'un après l'autre. Cela fait, deux Gentilshommes, l'un desquels étoit le plus jeune Conseiller d'Etat extraordinaire, nous conduisit depuis la salle d'audience jusqu'au bout de la gallerie, où les Gentilshommes du quatrieme & cinquieme rang étoient assis: il y en avoit dix-huit de chaque rang: ils nous laisserent là avec les deux Commissaires & le Gouverneur qui furent avec nous jusqu'à l'antichambre: nous primes congé d'eux parmi les complimens & les grandes acclamations des courtisans pour le favorable accueil que nous avions eu de Sa Majesté Imperiale, qui étoit au-dessus de tout ce dont qui que ce soit pût se vanter, autant qu'ils pouvoient s'en souvenir. Notre Interprete étoit si chargé des viandes qu'il portoit, qu'il avoit peine à nous suivre. Nous ne nous arrêtames pas davantage dans l'antichambre: nous en partimes d'abord, & étant arrivez au troisieme Château, nous remontames à cheval. Le Gouverneur Siube, ou comme il est nommé à present, Tsusimano Cami, se rencontra sur notre chemin, porté dans son Norimon, qu'il ouvrit pour dire quelque chose au Joriki. Sa suite étoit composée de huit valets de pied qui marchoient devant son Norimon, quatre pages qui marchoient à côté, un Lancier, ou porte-pique, un cheval de main blanc, & trois crocheteurs qui portoient des pacquets sur leur dos. Nous nous rendimes d'abord chez lui, il fit ouvrir les volets de sa chambre, & s'assit devant nous avec un jeune Gentilhomme, & le Secretaire du plus jeune Commissaire. Siube nous reçut lui-même & nous fit compliment sur le bon accueil que l'Empereur nous avoit

fait,

fait, & nous pria de nous rejouir au diner qui fut servi après qu'on nous eut porté une tasse de Thé. Il étoit composé des plats suivans: du poisson bouilli dans une fort bonne sausse, des huîtres bouillies & servies avec la coquille & du vinaigre; il nous dit qu'il avoit eu soin de nous faire servir des huîtres, sachant que c'étoit le plat favori des Hollandois. Diverses petites tranches d'oye rôtie, du poisson frit, & des œufs bouillis. La liqueur que nous buvions pendant le repas étoit d'une bonté exquise. Après diner, on souhaita de voir nos chapeaux, nos pipes & nos montres. On les leur porta hors de la chambre, car il n'y avoit point de Dames à cette audience, ni d'Uta ou danse par consequent. On porta deux Cartes, une desquelles étoit sans les noms des pays; elle étoit d'ailleurs assez bien dessinée, selon toute apparence d'après une Carte de l'Europe. L'autre étoit une Carte du Monde entier, faite à leur maniere en forme ovale, & ses noms marquez avec les Kattakanna Japonnois, qui sont une sorte de Caractere. Je saisis cette occasion pour remarquer la maniere dont ils representent les pays qui sont au Nord du Japon; voici comment ils les marquent. Au delà du Japon & vis à vis des deux grands promontoires au Nord de la Province d'Osju, étoit l'Isle de Jesogasima, & au delà de cette Isle est un pays deux fois grand comme la Chine divisé en differentes Provinces, un tiers de son étendue va au-delà du cercle polaire, & court à l'Est beaucoup plus loin que les côtes les plus orientales du Japon. Ce pays a un grand golfe sur le rivage oriental, vis à vis de l'Amerique; & ce golfe est à peu près de forme quarrée; il n'y avoit qu'un passage entre le pays dont je parle, & l'Amerique, dans lequel il y a une petite Isle; & au delà tirant au Nord, une autre Isle longue, qui touche presque de ses deux extremitez opposées les deux continens, savoir celui de Jesso à l'Ouest, & celui de l'Amerique à l'Est; & formant quasi de cette maniere le passage au Nord. C'étoit à peu près de la même maniere que l'on avoit representé toutes les terres inconnues du Pole Antarcti-

Pays au delà du Japon vers le Nord.

que qui y sont marquées comme des Isles. De chez Tsusimano Cami, nous allames chez Genseimon Sino Cami, où nous fumes aussi regalez avec honneur en presence d'un grand nombre d'étrangers, qui, quoi qu'inconnus à notre égard, se donnoient un grand air de familiarité; il y avoit entre autres les freres de Siube, & de Genseimon, un desquels avoit un fils qui avoit du mal aux jambes, & l'autre un frere qui avoit des pustules sur son visage: ce fut sur ces deux incommoditez qu'on me demanda mon sentiment. Les Dames étoient en foule derriere des paravents dans une petite chambre éclairée; nous chantames & dansames pour les divertir. Dans la maison de Tonnemon, qui fut le dernier que nous visitames, tout s'y passa comme l'année précédente, avec la derniere magnificence; de sorte que nous n'eumes aucune peine de repondre à une si grande honnêteté, par le divertissement que nous donnames à la compagnie en chantant & en dansant de notre mieux. Ce fut ainsi qu'enfin nous retournames à l'hôtellerie un peu après le coucher du soleil, aussi aises de nous être delivrez du travail de cette journée, que pleins de joye d'ailleurs de la favorable reception que l'on nous avoit faite par-tout.

Comment les Hollandois reçoivent les presens des Japonnois.

L'après midi, avant que nous fussions au logis, plusieurs d'entre les Conseillers d'Etat ordinaires envoyerent leurs robes. Quelques-uns les laisserent chez nous à notre Joriki, mais les autres voulurent attendre notre retour pour les remettre à l'Ambassadeur lui-même: plusieurs aussi porterent un present pour notre premier Interprete, & pour le fils de l'hôte qui les introduisoit chez nous. La reception de ces robes, lorsqu'elle est faite par l'Ambassadeur en personne, se fait avec les ceremonies suivantes: des Kulis ou porteurs marchent devant avec les robes qu'ils portent dans des caisses; l'un d'eux porte la table ou la planche sur laquelle les robes doivent être étalées, avec une lettre de fortune, comme ils l'appellent, qui est un assemblage de cordons plats entrelassez ensemble par un bout, & envelopez dans un papier lié autour d'un nombre impair de liens de soye ou

ou de papier, comme qui diroit, B. 5. 7. 11. &c. de differentes couleurs; quelquefois dorez ou couleur d'argent. La personne qui doit offrir les robes, & qui est ordinairement l'Intendant du Seigneur qui les envoye, est introduite par notre Jorriki dans l'appartement de l'Ambassadeur, en presence de ceux de sa suite, de nos hôtes, & des Interpretes; & s'asseyant vis à vis de l'Ambassadeur à une distance raisonnable, il lui fait le compliment suivant. *N. N. mon maitre m'envoye vous feliciter de ce que vous avez eu votre audience de congé, & un beau tems, ce qui est* Medithe (*bonne avanture*). *Vos presens lui ont été fort agreables, & il souhaite que vous acceptiez en échange ce petit nombre de robes.* Dans le même tems il donne à l'Interprete, qui la remet entre les mains de l'Ambassadeur, une grande feuille de papier sur laquelle est écrit en grands caracteres le nombre des robes envoyées, & quelquefois la couleur dont elles sont. Le Capitaine, pour temoigner son respect, tient la feuille de papier sur sa tête. Tout le monde qui est dans la chambre se tient dans un profond silence, les uns assis, les autres à genoux. Le Capitaine répond au compliment avec une inclination en ces termes: *Je remercie N. N. très humblement de ses soins pour nous procurer une audience prompte & favorable; je le supplie de continuer encore ses bons offices aux Hollandois; je le remercie aussi de son precieux present, & je ne manquerai pas d'en informer mes maitres de Batavia.* Les complimens étant achevez de part & d'autre, on porte du Tabac & tout l'appareil pour fumer, avec une tasse de Thé; après cela on fait venir des liqueurs distillées, & une table avec des plats d'argent pleins de confitures: cette table est placée devant celui qui a porté le present, & il est prié civilement de goûter des liqueurs distillées à Batavia par les Hollandois, & de ne point regarder à la petitesse du regal qui lui est presenté, mais à la bonne volonté & à la sincerité de cœur avec lesquelles on le lui offre. On remplit alors un petit verre de vin couvert, que les Japonnois appellent Sinti: le Japonnois le prend à la façon de son

pays avec les deux mains, il le porte à la bouche, & le boit en apparence avec beaucoup de plaisir jusqu'à la derniere goute, à deux ou trois gorgées: ensuite tenant le verre sur le Tabac ou sur l'espace qui est entre deux nates, pour l'essuyer, & frottant le fond du verre en dehors avec le pouce ou avec un morceau de papier, il le donne à l'Ambassadeur qui lui fait raison avec le même vin, & de la même maniere. Il boit encore à la santé de l'Ambassadeur, & rend le verre avec les mêmes cérémonies au Joriki, qui boit à une autre personne, & ainsi à la ronde. On boit de cette maniere plusieurs sortes de liqueurs jusqu'à ce que chacun en ait gouté, & les ait prônées comme des Miseraties. Pour finir, le verre est donné à l'Ambassadeur, qui n'en boit qu'une goute, & fait remporter les liqueurs. Dans le même tems, l'hôte plie les confitures dans du papier, qu'il lie avec des liens de soye, & les donne à un des valets. Le Gentilhomme prend son congé avec des remercimens qu'il fait pour les civilitez qu'il a reçues, & sur-tout pour les excellentes liqueurs de Miseratie, qu'on lui a fait boire. L'Ambassadeur le prie derechef d'assurer son maitre de la sincerité de ses respects, & de ses actions de graces, pour sa faveur, & ses bons offices: le Joriki fait encore un compliment pour lui-même, à peu près dans le même esprit; alors le Gentilhomme est conduit hors de la chambre, où avec des complimens de part & d'autre, & avec une profonde reverence, il prend son congé une seconde fois.

Le 25 d'Avril nous reçumes dix belles robes de la part de Bingo; cinq aussi belles qu'on en pût voir, d'un tissu à fleurs, envoyées par le jeune Prince de Firando, qui venoit d'être fait un des Seigneurs du Temple à la place de celui qui est maintenant President du tribunal de Justice à Miaco: une paire de robes chétives envoyées par le second Gouverneur de Miaco, qui a l'inspection sur toutes les affaires criminelles, & sur les executions qui se font dans la capitale. L'autre Gouverneur nous en avoit envoyé le même nombre le jour précédent: elles étoient

aussi amples que mauvaises. Le nombre des robes que nous reçumes étoit celui-ci, trente de l'Empereur, dix de Bengo, autant de chacun des quatre Conseillers d'Etat extraordinaires, cinq de chacun des trois Seigneurs du Temple, deux de chacun des deux Gouverneurs de Jedo: en tout 123. Treize de celles qui sont données par l'Empereur appartiennent à la Compagnie: tout le reste est à l'Ambassadeur. Toute cette affaire fut expediée à deux heures après midi.

Le 26 d'Avril se passa à empaquetter notre bagage, à louer un nombre suffisant de Kulis ou crocheteurs, & quinze chevaux pour notre voyage. Le matin du même jour nous sentimes un tremblement de terre, dont les chocs furent violens, mais l'intervalle en étoit assez long, de sorte qu'on auroit pu compter jusqu'à quarante depuis un choc jusqu'à l'autre. Après minuit, il se fit sentir de nouveau avec plus de violence.



CHAPITRE XV.

Notre second Voyage de Jedo *à* Nagazaki.

LE 27 d'Avril après la pointe du jour, nous partimes pour nous en retourner de Jedo à Nagazaki, & vers les neuf heures du matin, nous nous trouvames au bout de cette grande capitale; où l'on plante les poteaux, pour les declarations de l'Empereur, & pour les ordonnances publiques. De là nous fumes aux fauxbourgs de Sinagawa, traversez par une assez grande riviere qui se jette tout auprès dans la baye de Jedo, après en avoir reçu une autre plus petite. Un peu plus avant, non loin de la place où l'on fait les executions, sont les côtes & le village de Susunomori, renommé pour la pêche des huîtres que nous vimes en grande quantité sur le rivage, en passant auprès. A l'entrée de ce village sur la droite est un fameux Temple de Fatzman, où l'on

Depart de Jedo.

garde la pierre Sufunotz. C'est une pierre de taille, noire & polie, placée dans une petite tablette de Bambous; élevée environ deux pieds sur le rez de chaussée, au milieu du Temple. Au haut du même Temple à côté on avoit attaché un sabre & des representations de chevaux, avec des ornemens de papier decoupé en forme de chaines: nous ne pumes bien distinguer quels en étoient les autres ornemens. A une heure après midi, nous arrivames à Kawasaki, où nous dinames; nous fumes après cela à Kanagava à quatre heures du soir. Nous nous y arrêtâmes par le caprice de nos Interpretes, qui prétendoient qu'il étoit impossible d'aller plus loin, à cause que toutes les hôtelleries étoient retenues pour le Prince de Kijnokuni & pour les gens de sa suite.

Le 28 d'Avril nous partimes de Kanagawa à cinq heures du matin, & nous fumes au long village de Fodogai ou Semmatz, contenant quatre ou cinq cens maisons: nous passames pour y aller sur un pont dont la riviere, qui étoit grande, etoit remplie de bateaux & de barques chargez de bois. De Semmatz nous allames au village de Kasiuwo, où nous remarquames qu'à la droite & à la gauche du chemin, il y avoit des pierres quarrées, & des Idoles dessus, dont elles étoient les piédestaux. Nous trouvames immediatement après le village de Fotzka, d'environ 300 maisons: il est sur les bords d'une grande riviere, que l'on passe sur un beau pont de bois. Nous fumes ensuite au village de Farasiku & au bourg de Fudsisava, situé sur une riviere du même nom, qui a un beau pont de bois. Nous vimes au même endroit des Idoles de pierre, comme au village de Kasiuwo, qui étoient aux deux côtez du chemin, Nous étions encore à Fudsisava, lorsque le Prince de Kijnokuni y passa. Nous comptames quatre-vingts chevaux de main, & plus de cinquante Norimons qui composoient son train: il y avoit encore plus de cent piques ordinaires, trente-six piques avec des touffes de plumes, & des queues de cheval, trente à quarante hommes qui portoient des arcs & des

des fleches, sans compter ceux qui étoient dans les maisons, & que nous ne pumes point voir. Il y avoit plus de trente caisses ou grands coffres avec les Tsiaps ou Armoiries de l'Empereur, & autres, en or. Du bourg de Fudsisava, nous allames au village de Jotsuja, à une extremité duquel nous remarquames sur le chemin une Idole appellée Fudo, assise, avec des cheveux rouges ou couleur de cuivre, & une longue robe. Elle avoit quelque chose que nous ne connoissions pas sur une épaule, une flamme rouge derriere, le pied droit appuyé sur la pierre qui sert de piédestal, & le gauche pendant. Elle tenoit à sa main droite quelle appuyoit sur son genou, un croc, & un coutelas ou sabre; & à la main gauche quelle tenoit élevée, une double guirlande. Nous allames de là à Jawatta, où il y a un Temple de Fatzman, & peu après au village de Piratzka, au bout duquel est un pont long de 46 nates, qui mene au village de Koorei, au côté opposé de la riviere. Nous traversames ce village pour nous rendre à celui d'Oiso, où nous dinames, après quoi nous marchames entre un bois à notre gauche, & des champs fertiles & agreables à notre droite, pour aller au village de Koiso, d'où nous fumes aux lieux suivans; le village de Sijvomi, celui de Medsawa, où il y a deux ponts, l'un de près de dix nates de longueur, l'autre de cinquante à soixante; les deux villages de Mejongawa, situez sur les côtes; celui de Kodsu qui a un pont de dix-huit nates de longueur. Le beau village de Sakava, celui de Sanofara, & enfin le village d'Odowara, lieu de la residence de Cangosama un des Conseilliers d'Etat. Cette ville est entouree de fossez, de murs, & a des portes, avec un beau Château où le Seigneur fait son sejour. Je comptai sept à huit-cens maisons depuis l'entrée de la ville jusqu'à notre hôtellerie, où nous passames la nuit.

Le 29 d'Avril nous partimes dans des Cangos à la pointe du jour, & nous passames aux lieux suivans, le village de Katama, celui d'Iriuda où il

y a un fameux Temple appellé Tſio tai Si, avec une grande inſcription en caractères d'or ſur le Tſiotorifan ou la porte. Le village de Jamaſaki non loin duquel nous paſſames ſur un pont, & nous fumes aux deux villages de Jemotto: on voit à l'entrée un Temple de Sorinſi ou Forinſi, vis-à-vis du village où eſt le Temple, à la droite en montant. De l'autre côté de la riviere, il y a des villages, & des bains chauds. Nous paſſames enſuite dans les villages de Kawabatta, Hatta, Kaſinoki, Moto, Fakone, & Fakone Gongin. Ce dernier village, comme je l'ai remarqué dans mon premier Journal, eſt renommé à cauſe du voiſinage de divers petits Temples, où l'on vend des indulgences pour le ſoulagement des enfans morts que l'on croit confinez dans un lac voiſin, comme dans leur Purgatoire. A onze heures nous entrames dans la ville même de Fakone, où nous dinâmes: on nous y dit que le lac ſur lequel la ville eſt ſituée ſe forma par un tremblement de terre. Nous partimes de là à midi, & nous paſſames aux villages de Jamanaka, Saſſavara, Midſija, Skabara, Fatzne[illegible]rra, & Kawaragai, où il y a un pont de vingt nates de longueur, que nous paſſames pour aller à la ville de Miſſima, contenant environ 650 maiſons ſans compter celles des fauxbourgs. Il y a une grande place longue de trois-cens pas, & large de cent, dans laquelle il y avoit un Temple qui fut brulé il n'y a pas longtemps; cette place étoit entourée d'une muraille & d'arbres: l'endroit du Temple où étoit placée l'Idole étoit entouré d'une baluſtrade de Bambous, ſur les barreaux de laquelle étoient ſuſpendus divers papiers. Au haut bout, il y avoit un petit Temple bâti dans un boſquet, près duquel il y avoit une maiſon de bois, noire. Il y avoit tout près un vivier de peu de profondeur, où l'on nourriſſoit des anguilles privées & d'autres poiſſons. De Miſſima nous traverſâmes pluſieurs villages preſque contigus les uns aux autres, & nous fumes à ce-

lui

lui de Nanga au bout duquel il y a un Temple de Fatzman, & un autre Temple qui n'en est pas éloigné, avec un pont de trente-cinq à quarante nates de longueur. De là passant dans plusieurs autres villages que je ne nomme point, nous arrivames environ à six heures du soir à notre hôtellerie dans la ville de Numadsu: quelques-uns de notre suite furent sans perdre de tems voir la grande marmite de chasse de Joritomo.

Le 30 d'Avril nous partimes de Missima de bon matin, & nous allames d'abord au Temple de Fatzman. Le même jour que nous avions eu un orage si violent à Jedo, qui étoit le 8 d'Avril, le feu prit au voisinage de ce Temple & consuma un grand nombre de maisons, dont nous vimes quelques-unes de rebâties, mais bien davantage qui étoient en cendres. De là passant par divers villages considerables, Farra, Josijwara, Fusikava, & autres, nous dinames à Kambara. Après diner nous allames un peu à pied jusqu'à ce que nous eussions passé la montagne; nous trouvames sur notre chemin les villages de Kansava, Juji, Imadsikka, Okitz, & autres; & à cinq heures & demie du soir nous arrivames à celui de Jeseri où nous couchames. A une lieue de Jeseri on nous montra un Temple dont la situation étoit extrèmement agreable & avoit un air romanesque; il est sur une montagne, on y monte par un bel escalier de soixante marches. Une cascade tombe de la montagne dans un grand bassin ou vivier entouré d'arbres; la montagne est nue & escarpée en certains endroits, en d'autres on y a planté des arbres. Nous vimes le même jour un Echinus blanc, ou herisson de mer, fort beau, avec des picquans courbez. On expose en vente à Jeseri de fort beaux paniers, & d'autres ouvrages de cette nature, qui y sont portez vraisemblablement d'Abikava, ou Syriga.

Temple remarquable.

Le premier de Maî nous partimes de Jeseri à la pointe du jour pour éviter la pluye, qu'un mari-

nier de Jedo avoit prétendu prédire qui tomberoit ce même jour. Nous fumes portez avec des Cangos depuis Abikava, qu'on appelle aussi Etsju & Syriga, suivis par des essains de Bikuni ou Religieuses mendiantes, & de Jammabos ou Prêtres de montagne. Il y avoit sur une butte à notre droite un petit Temple de bois avec une Idole de pierre, qui étoit celle de Dsisosobatz ou Utzno Dsiso: on voyoit assez pres de là un autre Temple appellé Fanna Sorri Dsiso. Nous rencontrames peu après un nombre considerable de Jammabos de Quanwon, qui quêtoient, & faisoient retentir leurs clochettes. J'eus l'occasion de voir l'Idole de Quanwon, entre les mains d'un Prêtre qui étoit sur le chemin à demander la charité; il faisoit sonner la clochette de même que les Jammabos. Cette Idole étoit dorée & ciselée, elle avoit un grand nombre de bras, deux desquels étoient élevez sur sa tête; ces deux bras étoient plus longs & plus gros que les autres; & sur chacun il y avoit un enfant. L'Idole avoit encore huit petits enfans placez autour de la tête, six desquels formoient une espece de couronne, & les deux autres un peu plus grands que les autres étoient sur le front, l'un assis & l'autre debout. Il est probable que cette Idole represente les apparitions d'Amida, qui vint au monde pour le bien du genre humain, en differens tems, & sous plusieurs formes. Nous dinames à Okake, & nous y apprimes un fort triste évenement qui s'y étoit passé le 8 d'Avril, jour dont nous avons parlé plus haut; le feu s'étant mis au village en plein jour, & le vent soufflant avec impetuosité, l'embrasement devint très furieux, sur quoi les habitans retournant des champs, les uns trouverent leurs enfans actuellement brulez, les autres hors d'état d'être secourus: ce funeste spectacle toucha si fort les peres & meres, que plusieurs d'entre eux de desespoir se jetterent dans les flammes. A quatre heures après midi nous arrivames à Kanaja où nous passames la nuit.

Idole de Quanwon.

Le

Le 2 de Mai nous partimes dans des Cangos à quatre heures du matin. Près du village de Siuden, & sur le chemin, on nous montra une pierre ronde, dont la grosseur étoit aussi grande que la circonference d'un grand chapeau; on l'appelle Jopakano Matzno Isi; à cause, disent-ils, que ce fut une piece de bois changée en pierre. Elle étoit fort dure, & si lourde, qu'un homme vigoureux auroit eu peine à l'enlever. Nous arrivames peu après à la ville de Nitzsaka, située sur une montagne. Non loin de cette ville est un Temple de Fatzman, & un champ appellé Jomega Ta, ou le champ de ris, d'une belle fille, à la memoire de laquelle il y a un monument de pierre au beau milieu. Ce champ n'est pas fort grand; & l'on dit que cette fille ayant eu ordre de son impitoyable mere de fouïr dans un jour une piece de terre de la longueur & de la largeur d'une rue, elle mourut sur le champ au même endroit où l'on à placé le monument. Il y a assez près de cet endroit, à la gauche sur les montagnes, des carrieres d'albâtre, Nour dinâmes à Midske, & nous fumes portez de là à Fammamatz où nous arrivâmes à cinq heures du soir.

Le troisieme de Mai nous partimes de Fammamatz à cinq heures du matin. Nous primes un bateau à Majisaka, & nous fumes passez dans trois quarts d'heure à Array, où nous nous arrêtâmes un peu en attendant que nos chevaux fussent prêts. Il ne laissa pas de nous en couter un Itzebo, (c'est environ 25 chelins d'Angleterre): cet argent servit à regaler notre Bugjo & nos Interpretes: ils furent bien servis, tandis qu'ils nous laisserent jeûner. Etant partis d'Array, nous passames près de plusieurs collines embellies par les fleurs incarnat & pourpre de Isubaki, les plus belles qu'on pût voir; elles y viennent en abondance. Nous dinâmes à Futagava, nous fumes ensuite au village de Mijumeno Tieija, & traversant de là le fauxbourg de Josida qui contient 160 maisons,

nous entrâmes dans la ville qui en a environ 630, avec un grand Château orné de plusieurs Tours élévées. Après avoir traversé la ville, nous entrâmes au fauxbourg opposé, de 240 maisons : il s'étend jusqu'au grand pont de Josidamatz soutenu par 326 arches. De là nous passâmes par les villages de Jootsija, de Koo, de Goju, & quelques autres; & nous fumes a cinq heures du soir à notre hôtellerie d'Akasaka.

Le 4 de Mai, qui étoit un dimanche, nous fumes appellez à deux heures du matin par notre impatient Ksodago : nous partimes demie heure après, par un beau clair de lune. Nous traversâmes les villages de Nagasawa, de Fosoodsi ou Fosoosi, où il y a un fameux Temple & une Université; Jamanaka, Fusikava, Kambasaki, Seoda, & Osira, ensuite la ville d'Okasaki d'environ 700 maisons. La ville, & le Château, sont bâtis sur une colline au pied de quelques montagnes; le Château est separé de la ville par des murs, & de larges fossez, sur lesquels il y un pont de 208 nates de long: la ville, & le premier fauxbourg, où les montagnes finissent en une plaine qui s'étend jusqu'à la mer, ont plusieurs maisons bien bâties, grandes & commodes. D'Okasaki nous passâmes par les villages d'Utoo, Ojama, & Ussita, & nous dinâmes au bourg de Tsirijn. Nous en partimes à midi, & nous traversâmes les villages d'Imogava, Ario, Naruma, & Kassadira, d'où l'on nous montra dans l'éloignement Musasisijro. Nous arrivames aux fauxbourgs de la ville de Mia: à l'entrée de cette ville il y a Temple remarquable par la grosseur extraordinaire de l'Idole de bois qui y est renfermée. Elle remplit le Temple entier, & a la main gauche couchée sur le genou gauche, & la droite sur le genou droit qu'elle tient un peu plus élevé que le gauche. Il y a un autre Temple dans la même ville avec une Idole pareille, mais le Temple dont je viens de parler est plus particulierement distingué par son antiquité, ayant été bâti comme ils disent par le fameux Ar-

chi-

chitecte Fidanó Jako, avec un art si singulier, que toutes ses parties jointes ensemble se supportent mutuellement, sans être appuyées par des piliers comme dans les autres Temples. Je ne repeterai point ici ce qui a été deja dit dans le Chapitre treizieme de ce Livre au 12 d'Avril, du Temple Asta, ou Atzta, qui est dans la même ville. Notre hôtellerie à Mia est fort bonne, & a sur le derriere une belle basse-cour avec un jardin.

Le 5 de Mai nous primes des bateaux à cinq heures & demie: le temps étoit beau, & le vent favorable: après avoir passé par Nagasima ou l'Isle de Naga, nous arrivames à dix heures du matin à la ville de ce nom, où nous eumes un bon diner. Le Château de Nagasima est bâti sur le rivage & n'a point de Tour. Nous partimes de Nagasima à onze heures; & entre autres endroits nous traversames les villages suivans, Jasnada, Fonda, Jawatta, Fazemura, Fadsitonka, Oiwake, & Ongoso: dans quelques-uns de ces lieux on vend du Mangue. Environ cinq heures du soir nous arrivames à notre hôtellerie du bourg Isijakas, où nous passames la nuit.

Le 6 de Mai nous partimes à quatre heures du matin. Les principaux endroits que nous traversames furent les villages de Sjoono, Kumigawara, Tomida, Odamura, Seikinsi, Waddamura; la ville de Simmatz, ou plutôt le fauxbourg de la ville de Nabi Jamatz, que j'ai nommée Kammi Jamma, dans mon premier journal sous le 14 d'Avril; le village de Nosiri, le bourg de Seki, où l'on vend des torches ou meches de Bambous presque dans toutes les maisons; & au voisinage duquel est un Temple d'Amida, & un autre de Dsisoo, avec un bassin de pierre plein d'eau au devant, afin que les adorateurs y lavent leurs mains; le bourg de Sawa, ou Sawabeno Kinosta, nommé quelquefois aussi Sakanosita où nous dinames: le village de Jamanaka qui a un Mia, ou Chapelle; celui de Tsutsi jamma, où nous trouvames un grand nombre de

 pele-

pelerins d'Isje: divers autres villages encore que je ne nomme point, & la ville de Minakutz où nous couchames cette nuit.

Le 7 de Mai nous partimes de Minakuts à la pointe du jour, nous passames par les villages de Kitawaki, Idsumimura, Nadsume, Fari, Koosiburo, le bourg d'Issibe, le village de Takanomura, celui de Menoke, où l'on prepare & l'on vend la poudre amere que certaines personnes prennent au lieu de Thé, & le village de Tibara. Nous fumes à dix heures du matin à la petite ville de Kusats, où nous dinames. Nous passames ensuite par les villages de Satsanosi, Okanotsieja, Sinde, Seta, & la ville de Dsiedsi, pour nous rendre à celle d'Ootz, où nous fumes obligez de nous arrêter par la fantaisie de nos Interpretes, qui ne voulurent pas avancer d'avantage après, quoi qu'il fût à peine deux heures après midi.

Le 8 de Mai nous partimes de Ootz de bon matin: nous passames au village ou bourg d'Odani, aux villages de Jakotsieja & de Jabunosta presque contigus, & nous nous trouvames peu après à un village, situé au pied de la montagne de Finoo. Il y avoit près de ce village une pierre dressée, sur laquelle étoient gravez les mots Namandabuds: vis-à-vis de la pierre étoient deux malfaiteurs sur la croix. Tout au devant, & derriere la pierre, dans un certain éloignement hors de la vue des personnes executées, étoit assis un Prêtre sur un tapis vieux & chetif, avec sept tablettes devant lui fichées en terre. Le nom de la personne morte étoit écrit sur chacune de ces tablettes, & dessus il y avoit une banniere suspendue avec les mots Namandabuds. Le Prêtre avoit la tête couverte d'un grand bonnet d'Eté vernissé, & une planche devant lui sur laquelle étoit une cloche renversée qu'il frappoit de temps en temps avec un marteau en chantant Namanda. Il avoit aussi près de lui une grande cuve d'eau, & sur une planche quelques papiers écrits suspendus vers l'eau, avec des branches de Skimmi, tout auprès. Le Prêtre prenoit de temps en temps des branches de Skim-

Skimmi, les attachoit au bout d'un bâton, les trempoit dans l'eau, & en arrosoit les tablettes dont je viens de parler, pour donner du rafraichissement aux ames des personnes dont les noms étoient écrits dessus. Le lecteur s'imagine aisément que tant de peine ne se prenoit pas pour rien. Les superstitieux Japonnois donnoient liberalement des Kasjes au Prêtre, apparemment afin qu'il priât pour leurs ames: le drôle pourtant avoit une physionomie de vaurien, qui auroit dû faire croire qu'il avoit grand besoin de prieres pour lui-même. De cet endroit nous fumes peu après à Kio, ensuite à Jama, Sijnokio, & sur le chemin qui mene au Temple de Kurodanna, qu'on laisse sur la droite, & celui de Giwon, sur la gauche un peu plus loin. Après cela nous passâmes sur le fameux pont de Sansionofas, & enfin nous arrivamas à notre hôtellerie de Miaco, une heure après le coucher du soleil. Retour à Miaco.

Le 9 de Mai notre Ambassadeur reçut un present de cinq robes de la part du President du tribunal de justice à Miaco. Les deux Gouverneurs de la même ville lui envoyerent chacun cinq Schuits en maniere de present: ils étoient envelopez de papier & mis au milieu d'une planche, de la maniere dont on en use quand on s'envoye des presens l'un à l'autre, dans le pays. Sur la même planche étoient cinq lettres pliées, chacune avec une adresse differente, & un Schuit d'argent dedans, à chacune. Le même jour on nous presenta à acheter diverses marchandises & ouvrages de la fabrique de Miaco. Cela nous etoit porté dans notre chambre par nos domestiques Japonnois, a cause qu'il n'est pas permis aux marchands de nous voir. Nous fumes même obligez deux fois de renvoyer ce que nous venions d'acheter, à cause de quelques petites Idoles de bois qu'une rigoureuse recherche fit decouvrir, quoi qu'elles se fussent glissées par megarde parmi le reste de la mercerie. Nous étions redevables de tout cet embarras à nos Interpretes, dont les soins vigilans ne nous permettoient pas d'acheter quoi que ce fût qui eût le moindre rapport avec-

vec les Idoles du pays : outre que les marchandises que nous achetames à Miaco nous coutoient presqu'autant qu'elles nous auroient couté à Desima, y ayant des personnées nommées pour règler les prix ; ce qu'ils font toûjours à notre desavantage, autant qu'ils le peuvent.

Le 10 de Mai nous repartimes de Miaco après un petit dejeuner de mets à la Japonnoise, pour lequel notre hôtesse eut un Cobang, selon une vieille coutume. Ce jour étant destiné pour visiter les Temples somptueux & les autres édifices sacrez de Miaco, nous trouvames des Cangos qui nous attendoient à la porte. Nous allames en premier lieu au fameux Monastere de Tsuwoin, où l'Empereur loge lorsqu'il vient à Miaco visiter le Dairi: il appartient à la secte de Siodo, dont les sectateurs adorent Nama Adai, & que l'on dit avoir été fondée il y a plus de 800 ans. La premiere chose que nous y vîmes étoit le grand Palais où l'Empereur est logé: on y garde le portrait du célebre Empereur Genjogin, dans une petite Chapelle. Le respect & la veneration que les Japonnois ont pour sa memoire, approche beaucoup d'un culte divin & de l'adoration: à la gauche, derriere un jardin delicieux, est un chemin par où l'on monte à un petit Temple bâti sur une éminence: l'on y conserve les os & les cendres de cet Empereur. D'abord que nous entrames aux appartemens du derriere, le Osjo, ou Prieur du Monastere fut averti de notre arrivée. La maison du Prieur est agreablement située, précisément sur le bord d'une colline escarpée plantée d'arbres & de buissons, d'une maniere irreguliere, & pourtant agreable. Il descendit au Palais, suivi de plusieurs jeunes garçons bien vêtus, un desquels étoit rasé & habillé comme un Moine, & dix autres jeunes Moines rasez. C'étoit un vieillard d'un air agreable, d'un bon temperament, & qui paroissoit se bien porter : il étoit vêtu d'une robe couleur de violette, où d'un pourpre obscur, avec une touffe, telle qu'on en porte à la Cour, de la même couleur, & une bourse pour les

aumônes qu'il portoit à la main, richement brodée en or. Il se tint un peu éloigné pour nous regarder, & donna ordre à des Moines de nous régaler d'une tasse de Thé: nous repondimes à son honnêteté par un Itzebo que nous lui donnames enveloppé de papier. En sortant il laissa derriere lui un bon nombre de Moines assis qui formoient une double haye dans la chambre: il s'assit au bout de cette file, derriere un paravent, pour nous faire voir apparemment la pompe & la splendeur avec laquelle il vit. Quittant ce Palais nous fumes sur une terrasse peu élevée sur le terrein: elle nous mena à un grand Temple voisin, soutenu par cinq fois six gros piliers de bois, ou pour mieux dire sept fois huit, en comprenant ceux qui soutiennent la gallerie qui fait le tour du Temple en dehors. Au milieu du Temple il y avoit une petite Chapelle vernissée, magnifiquement ornée avec des Namandas & d'autres ornemens exquis. Il y avoit aux deux côtez d'autres Chapelles avec des Idoles. Le Temple étoit aussi grand qu'une Eglise d'Europe. Les nates étoient levées de-dessus le plancher & mises à l'écart dans un coin, & les lampes bruloient continuellement devant les Idoles. Nous ne crumes pas qu'il valût la peine de voir tous les autres Temples & maisons qui étoient dans le voisinage. On nous fit monter pourtant à quatre-cens pas de là sur une butte pour voir une grande Gum, ou cloche; elle surpassoit beaucoup en hauteur & en circonference celle de la seconde grandeur qui est à Moscou, mais elle étoit mal faite; les bords d'en-bas étoient tournez en dedans, au contraire de la forme des cloches d'Europe, par où le son en étoit en quelque maniere étouffé au dedans. Comme nous y étions, un homme la frappa pour nous divertir avec un gros bâton de bois; il me semble qu'on en faisoit peu d'usage; car le bâton étoit tout neuf & attaché à la cloche. Elle étoit d'ailleurs brute & mal fondue; son épaisseur étoit d'un Siakf, comme on nous dit. Elle avoit seize Siakfs & huit pou- *Grande cloche.*

ces de hauteur, vingt-huit Siakfs & huit pouces de circonference. Un Siakf est composé de dix Sums; un demi Siakf s'appelle un Gosum, ce qui est un peu moins que notre empan, qui est au plus ce qu'un homme peut atteindre de l'extremité de son pouce & de son indice étendus; quatre Siakfs font au Japon un Etosiro, de sorte qu'un Ikin ou la longueur d'une nate, qui est autant qu'une brasse parmi nous, est à l'égard des Japonnois, deux Siakfs & trois Sum ou pouces. Les Moines qui avoient ordre de nous accompagner, nous menerent à l'autre porte du Monastere où nous primes notre congé. De là nous fumes à un autre magnifique bâtiment, soûtenu par quatre, ou seize piliers; avec deux maisons, une à chaque côté, où il y a un escalier qui mene au bâtiment dont je parle. En descendant de l'autre côté de ce bâtiment par trois escaliers, l'un de 20 marches, l'autre de deux, & le troisieme de trois, dont les deux dernieres étoient de pierre, nous allames à une autre colline qui fait face à la ville, & qui est couverte de Temples. Nous fimes aller nos Norimons à vuide devant nous, & allant à pied pendant un demi quart d'heure au travers d'un bois agreable, nous arrivames à une place quarrée dans laquelle étoit un Temple de Giwon, accompagné de plus de vingt petites Mia où Chapelles, avec des lampes, & des plats remplis de viandes sur une table qui étoit placée au devant des Chapelles. Vis-à-vis du Temple près de l'entrée de la cour on voit assis les Canusi, avec leurs habits d'Eglise blancs, & des bonnets roides de vernis: nos Interpretes nous demanderent des Putjes pour les leur donner. En sortant de cette Cour, nous passames par un superbe Tori ou porte de Temple, & nous entrames dans une rue pleine de lieux de debauche. Les hôtes de ces mauvais lieux n'ont pas la permission de tenir chacun plus de deux filles, de peur qu'ils ne s'enrichissent trop dans ce commerce. Le prix de la plus belle est de trois Maas par nuit, pour une beauté mediocre deux Maas.

Temple de Giwon.

&

& un Maas pour la plus chetive. Tournant de cette rue à gauche pour entrer dans une autre, nous fumes dans un petit Temple appellé Kurumado, qui fait face sur la rue avec le même rang des maisons. Dans ce Temple sur la droite étoit un petit autel sur lequel on offroit de l'encens à Amida & à d'autres de leurs Divinitez; & vis-à-vis, à quelque pas de distance, il y avoit un autre autel plus grand avec des lampes allumées. Nous remarquames qu'à un coin sur la gauche derriere une grande grille de bois, il y avoit une lanterne à six angles, couverte d'une gaze noire. On peut la faire tourner comme une roue, & l'on dit qu'elle est d'un grand usage, pour la decouverte des choses inconnues, & de celles qui sont à venir. On nous dit aussi qu'il y avoit, dans la même lanterne, un grand livre sur leurs Dieux & sur leur Religion, dont ils ne pouvoient ou ne vouloient nous rien dire du contenu, en detail; il vouloient seulement nous faire accroire que c'étoit une chose surprenante & miraculeuse. Notre Bugjo étant introduit par l'hôte dans le Temple, je saisis l'occasion de le suivre tandis que les autres s'arrêtoient dans la rue. De Kurumado nous allames à une magnique Tour bâtie sur le penchant de la montagne: elle à cinq étages de haut, & cinq galleries qui en font le tour. Nous fumes ensuite au grand Temple des Kiemids qui est bâti aussi sur le penchant de la montagne: sa façade est soûtenue par de longs piliers de bois. Je n'observai rien de remarquable dans ce Temple, & dans deux autres qui sont au voisinage, que ce que j'en ai marqué dans le Journal de notre premier Voyage. Ils étoient pleins d'Idoles, & d'Images; entre autres il y avoit un combat representé sur une muraille, & la ville d'Osacca à une autre; avec plusieurs autres choses de cette nature, pour amuser les spectateurs. Au haut de la colline, au-dessus de l'eau, il y avoit un autre petit Temple avec plusieurs Idoles, entre autres la representation d'une vieille femme: il n'y manquoit rien d'ailleurs de ce qui pouvoit ren-

rendre cette ſituation commode & charmante. De ce dernier Temple nous deſcendimes par un eſcalier de pierre de plus de cent marches, pour aller à un ruiſſeau qui a donné le nom au Temple; & de là, ſuivant une ancienne coutume, nous fumes dans un cabaret, ou pour mieux dire dans un mauvais lieu où nous fumes regalez par l'hôte, à la Japonnoiſe: il eut de nous un Cobang, l'hôteſſe un Itzebo, & les deux jeunes filles qui ſervoient, quelque choſe chacune. Après avoir demeuré une heure & demie en cet endroit, nous rentrames dans nos Cangos & nous nous fimes porter au grand Temple de Daibods. Devant la cour de ce Temple il y a une petite colline élevée par art, qui a ſur le haut un monument de pierre: on l'appelle le Tombeau des oreilles à cauſe que Taiko, retournant de la guerre qu'il avoit faite aux habitans du pays de Jeſſo, fit enterrer là ſes deux oreilles qui lui avoient été coupées dans un combat. La cour du Temple eſt entourée d'une muraille bâtie avec des pierres de taille d'une grandeur extraordinaire, ſur-tout du côté de la façade. J'ai deja decrit la gallerie ouverte qui fait le tour de la cour du Temple: du côté interieur de la muraille, elle eſt couverte d'un toit ſoutenu par un double rang de cinquante piliers de chaque côté: c'eſt quatre cens piliers en tout, ſuppoſant que la cour ſoit un quarré parfait; tous ces piliers ſont peints en rouge. On monte au portail par huit marches: on voit à l'entrée deux figures affreuſes de Géans appellez Awun, ou Injo, ou Niwo: elles ſont noires, ou plutôt d'un pourpre obſcur mêlé de noir. Celle qui eſt ſur la gauche en entrant, a la bouche ouverte, & une de ſes mains étendues: au contraire de l'autre figure, qui a la bouche cloſe, la main fermée, & appuyée ſur le corps, avec un long bâton qu'elle tient à demi en arriere. On dit que ce ſont les ſymboles des deux premiers & ſouverains Principes de la Nature, l'actif, & le paſſif: celui qui donne, & celui qui ôte; celui qui ouvre & celui

Temple de Daibods.

qui

qui ferme, le ciel & la terre, la generation & la corruption, conformément à leur propre explication. Après avoir passé sous le portail, nous allames dans une belle place qui a seize piliers de pierre de chaque côté, où l'on met des lampes allumées, un bassin d'eau où l'on se lave, & quelques autres choses. Le Temple de Daibods est soutenu par de grands piliers de bois d'une prodigieuse grosseur, quelques-uns sont d'un seul tronc d'arbre; mais la plupart sont de plusieurs troncs d'arbre mis ensemble comme nos mâts, le tout en rond. Tous ces piliers, de même que les montans, les poutres, & la plus grande partie de la charpente du Temple, sont peints en rouge. A la droite de ce Temple il y avoit une petite Chapelle noire & vernissée, avec un miroir en dedans, aussi grand que celui de St. Stanislas à Cracovie. Il y avoit des marchandes assises dans le Temple. Je remarquai que près de ce Temple, & des autres aussi, les gardes du Temple étoient en faction avec des bâtons à leurs mains. Je crus que c'étoit pour nous que cela se faisoit. Le sol de ce Temple est pavé de pierres de taille quarrées. De ce Temple nous fumes à celui de Quanwon: l'Idole de Quanwon étoit assise au milieu du Temple, elle avoit auprès le fameux devot Sakka, vieux penard maigre, d'un regard rude, & quelques Niwos, plus grands que nature, avec d'autres representations de personnes inconnues; de chaque côté du Temple, il y avoit dix tablettes ou bancs de bois l'un derriere l'autre; leur longueur étoit d'un bout du Temple au bout opposé: il y avoit cinquante statues de Quanwon, sur chaque banc, chacune placée sur un piédestal en particulier; & tout le nombre disposé de sorte qu'il y en avoit toûjours cinq de chaque côté, l'une derriere l'autre, en droite ligne. Il y avoit de cette façon un millier de statues de Quanwon, grandes comme nature, placées debout aux deux côtez du Temple, lesquelles avec les 33 qui sont au milieu font le nombre de 1033; & en comptant les petites

Temple de Quanwon.

pou-

poupées, & Idoles qu'elles portent à leurs mains & sur leurs têtes, elles font en tout 33333, selon le calcul des Japonnois. Ces Sensin Quanwon étoient toutes dorées, avec une guirlande, ou couronne, autour de leur tête; chacune avoit plus de vingt bras, deux desquels, qui sortent de la poitrine, elles tiennent élevez comme une personne qui est en priere. De deux bras encore, le droit tient un bâton de Dsijso, & le gauche une pique à trois pointes. Tous les autres bras se tiennent l'un l'autre de la même maniere, ou tiennent chacun quelque chose de particulier à la main. On a disposé une jalousie en longueur devant cette assemblée de Divinitez, comme aussi entre les bancs separez par des ruelles pour aller d'une extremité du Temple à l'autre. Hors du Temple, le peuple se divertissoit à tirer des fleches; & j'ai trouvé écrit dans leurs Chroniques comme une chose remarquable, que plusieurs milliers de fleches avoient été tirées par le même homme dans un seul jour. Le but où l'on tire est à 170 pas de distance.

Après avoir assez regalé nos yeux de la vue de ces Temples, nous nous fimes conduire en bas du côté de l'eau, où nous trouvames des bateaux & des barques prêts à nous recevoir, pour descendre le long de la riviere. Nous ne nous arrêtames pas pour diner à Fusimi, comme nous avions fait les autres fois: il n'y avoit point de place pour nous dans aucune des Hôtelleries: elles étoient remplies de gens de la suite de cinq Princes qui étoient venus pour se divertir dans cette ville; ainsi nous baissames la riviere sans perdre temps jusqu'à Jodo. On nous montra à notre gauche, un endroit nommé Mara ou Marano Miaco, où Miaco étoit situé autrefois; & où il y a aussi un Temple de Daibods: l'endroit où Miaco est situé maintenant s'appelle Fiesanno Miaco. Nous fumes ensuite à la vue de Jamasacki, situé à notre droite au pied d'une montagne sur laquelle est le fameux Temple de Jamasaki Sengin. Nous vimes

mes à notre gauche un autre Temple apellé Jawattano Fatzman; il étoit presque nuit lorsque nous arrivames à la vue d'Osacca, & nous ne pûmes point gagner notre Hôtellerie avant minuit.

Le 11 de Mai nous nous reposames des fatigues du voyage, & notre Ambassadeur reçut de chacun des Gouverneurs un present de quelques Schuits d'argent, en reconnoissance du present qu'il leur avoit fait en allant à la Cour.

Le 12 de Mai nous fumes conduits à Simmios, & de là nous retournames à Tenosi où notre hôte nous attendoit pour nous regaler. En sortant d'Osacca, nous fumes bientôt dans la platte campagne: nous y remarquames une place quarrée entourée d'un mur, au milieu de laquelle étoit une grande maison exhaussée avec une cheminée au milieu, à peu près comme à une fonderie. Cette maison sert à bruler les morts, ce qui se fait quelquefois dans une cour à découvert, lorsqu'il n'y a point de place dans la maison. Il y a plusieurs petits villages des deux côtez du chemin, entre Simmios, & Tenosi: une partie du chemin est tout le long d'une colline plantées d'arbres: les gens de la campagne fumoient les arbrisseaux à Cotton.

Le Temple de Simmios.

Le Temple de Simmios est situé dans une grande cour, & au milieu d'un bois agreable, à la gauche du chemin de Sakkai. Un Torij fort exhaussé, ou porte de Temple, de pierre, & une large allée, menent les curieux à un pont élevé qui ressemble à une moitié de roue, bâti sur un petit ruisseau. On dit que ce pont est fort antique: c'est pourquoi en memoire des Histoires qui le rendent fameux, ils font tout ce qu'ils peuvent pour le reparer, & l'entretenir sur pied. Il est fort difficile de passer dessus, mais pour la commodité des allans & venans, on a bâti sur le même ruisseau deux autres ponts plus aisez à passer: au delà de ces ponts est la cour ou les Temples sont bâtis: nous en laissames plusieurs sur notre gauche, & sans perdre

de

de temps nous allames au principal, où nous trouvames les Canusi, assis avec des robes blanches; ce Temple a deux portes avec des fenêtres fermées de jalousies au milieu de la façade, par lesquelles les Japonnois regardent, & se prosternent du côté où l'Idole de Dai Miosin est cachée. Ce Temple principal a ses côtez, & ses chambres voisines, ornez de representations, de peintures & d'ornemens, parmi lesquels on voyoit une Carte du Monde où le pays de Jesso étoit representé comme contigu à la grande Tartarie. A la droite du Temple, il y a un endroit où les gens se reposent, & boivent une tasse de Thé; un peu plus loin, il y a un vivier avec un pont de pierre, où l'on nourrit du poisson apprivoisé.

Après avoir parcouru ce qu'il y avoit de remarquable en cet endroit, donné à manger au poisson du vivier, & bu une tasse de Thé, pour laquelle nous donnames un Itzebo, nous rentrames dans nos Cangos pour nous faire porter au vieux chemin comme on l'apelle; par où nous retournions à Tenosi. Une grande allée garnie de lanternes, & bordée de hayes des deux côtez, nous conduisit à une magnifique porte couverte de toits recourbez: elle menoit à un autre Temple dans la cour duquel nous ne pûmes nous empêcher d'admirer une Tour quarrée, haute de huit étages, & couverte d'un pareil nombre de toits en pente, ciselez avec beaucoup d'art. Derriere cette Tour un peu sur la gauche, est le principal Temple de Sotoktais, dont la Maitresse-Idole étoit élevée au milieu, & avoit une autre Idole à la droite, haute d'une aune & demie, environnée de statues representant les quatre élémens, & couverte d'un drap double. Tout le Temple étoit noirci de la fumée d'un grand nombre de lampes, qui y sont suspendues dedans & dehors. De là nous fumes conduits à un autre Temple long, qui contenoit cinq grandes Idoles élevées sur le sol, & un grand nombre de petites au-dessus des grandes en divers rangs. On nous mena

mena ensuite dans un lieu étroit où passe une source d'eau minerale chargée de fer ou de vitriol; elle y a formé avec le temps un sediment qui ressemble pour la figure à une tortue, d'où on l'appelle, *l'eau de tortue de mer.* On voit pendu auprès un godet de bois de Bambouc, dont le peuple se sert pour boire. Eau minerale.

Après avoir fait la revue de ces Temples, nous retournames à notre hôtellerie à la distance de quelques rues; elle étoit située avec d'autres maisons & un Temple de Quanwon, sur une éminence qui a une fort belle vue sur la ville & les environs d'Osacca du côté de la mer; nous y demeurames quelques heures, & fumes bien regalez par notre hôte. Après midi nous retournames à Osacca, & en chemin on nous montra un Temple nommé Ikudama, situé à la gauche du chemin dans un bois qui est au pied d'une montagne. Non loin de ce Temple il y avoit un vivier. Nous fumes de là aux fauxbourgs d'Osacca, qui sont pleins de Temples; ensuite à Osacca, Firamatz, où nous passames par un jardin rempli d'arbres de Fudsi qui étoient alors en fleur. Nous arrivames à notre hôtellerie entre cinq & six heures du soir.

Le 13 de Mai nous partimes d'Osacca dans des Cangos à huit heures du matin. Nous avions envoyé devant nous notre équipage de nuit sur trois chevaux, & notre gros bagage par eau. Le premier endroit, que nous trouvames sur notre route, fut le village de Khitama, qui étoit sur la gauche & contigu à Osacca. Ensuite celui de Famma à notre droite, de là aux villages de Samba Sinke, Dsiuso, Midsuja. Il y a dans ce dernier village un long Temple de l'Idole Soofukusi: cet endroit est à deux lieues de distance de notre hôtellerie d'Osacca; notre hôte voulut venir avec nous jusques là, & nous y donna à diner. Passant ensuite par le village de Fatzima nous traversames la riviere de Kansackigava, qui vient de Dsuso, ou Itzibangava. Cette riviere étoit alors,

comme elle est ordinairement, pleine de bateaux qui montoient & descendoient de Fusimi: elle est large, pleine de petites Isles; ses détours sont fort irreguliers. Après cela nous passames au village de Maja, par où nous allames à la ville d'Amagasacki: cette ville contient environ 2000 maisons. La riviere dont nous venons de parler la traverse, & passe autour du Château, qui a une Tour & des murailles de pierre de taille. Les rues par où nous devions passer avoient été arrosées par ordre de deux Messieurs, qu'on avoit envoyez pour nous accompagner dans notre passage. Les habitans nous regarderent passer, à genoux, & à la porte de leurs maisons, avec beaucoup de modestie, chacun gardant un profond silence. Sur le chemin par où nous passames pour venir dans cette ville, nous vimes un grand nombre de veaux que l'on éleve pour le labourage: le pays tout autour étant regardé comme le meilleur du Japon pour le froment & l'orge. Le terroir en est naturellement un peu sec & sablonneux: les naturels du pays remedient à ce défaut en l'engraissant avec de la fiente humaine. D'Amagasaki nous fumes au village d'Imas, à l'entrée duquel, à la campagne, étoient six Idoles de pierre avec des caracteres que nous avions remarquez aussi à l'entrée d'Amagasaki. Nous passames ensuite au village d'Asiap, puis à celui de Kafama au voisinage duquel est une carriere de belles pierres de taille que l'on transporte sur les bords de la riviere, avec des charrettes tirées par des boeufs. Ces charrrttes ont trois roues chacune, d'une seule piece de bois solide: les pierres sont ensuite portées par eau, pour des moulins & pour d'autres usages. Les charrettes sont fort basses, & lorsqu'on decharge on ôte la roue de devant, pour laisser tomber les pierres. On nous assura que l'année precedente la riviere avoit si fort grossi par une pluye continuelle de vingt-quatre jonrs, que plusieurs de ces pierres quoique fort grandes avoient été entrainées en divers endroits. La riviere s'appelle

Carriere de pierres de taille.

Si-

Simisgava, & l'endroit où demeurent les ouvriers qui tirent les pierres, Simsi. Assez près de ce dernier endroit est une autre carriere appellée Taganakawara, & le village de Midoro, qui a un grand vivier à la gauche; & à la droite la haute montagne de Maijasan, au sommet de laquelle est un Temple dans un bois. A une petite distance de là, nous trouvames un autre vivier, & une maison d'où il y a un chemin qui mene à un Temple voisin. De là nous fumes conduits au bourg de Koobe, où nous primes un bateau pour traverser jusqu'au havre de Fiongo.

Le 14 de Mai de bon matin, nous mimes à la voile à Fiongo, & ayant un vent favorable nous passames les detroits d'Akasi, où le vent commença de tomber, & fut suivi d'une grosse ondée de pluye. Cependant nous avançames à force de rames, & sur le tard dans la nuit, nous jettames l'ancre près de l'Isle de Kurokaki. Nous vimes le même jour le Prince de Fisen qui côtoyoit le rivage; il fit son voyage d'Osacca à Simonoseki, par terre, en treize jours. Tous les Princes de l'Empire font leur voyage de Miaco à Jedo en treize jours de temps, sans qu'aucun soit dispensé de cette règle, excepté ceux qui sont du Sang Imperial, & le Prince de Satzuma, qui est rarement moins de quarante jours en route, & qui quelquefois y est plus longtemps.

Le 15 de Mai nous mimes à la voile à la pointe du jour, avec un vent frais, & un temps clair & serein. Nous dinâmes à la vue d'Odzutz ou Kodzutz, & nous decouvrimes en même temps une petite Isle, vis-à-vis de Symotsui, où nous abordames pour faire aiguade. Nous trouvames l'endroit plein de chevaux qui appartenoient au Prince de Bitsju. Avant midi, le Prince de Nagatta mit à la voile près de nous, suivi de soixante barques, & après midi le Prince de Janagava suivi de dix.

Le 16 de Mai nous deployames encore nos voiles avant la pointe du jour, favorisez d'un vent

frais fort vif, & d'un beau temps. Environ dix heures & demie nous decouvrîmes l'Isle & le bourg d'Ige. La plupart des maisons de ce bourg, qui est la residence d'un petit Seigneur, sont blanchies. Peu après nous arrivames à la vue d'Iwagi, que nous avions à notre stribord, & ayant passé par les détroits de Fanaguri nous nous decouvrîmes Mitarei, que nous laissames à stribord, comme nous fimes aussi quelque temps après, les Isles de Nuwa & de Tsuwa que nous avions peine à appercevoir. Ainsi nous allames tout droit vers les Isles de Camiro & de là aux detroits de Caminoseki. Le vent continuant à nous être favorable nous passames les detroits aussi, & quand nous fumes au large nous rencontrames plus de cent navires & bateaux petits & grands à l'ancre. Nous poursuivimes notre cours, & jettames l'ancre une heure après, à dessein d'être plûtôt prêts mettre à la voile le lendemain matin. Nous avions fait ce jour-là cinquante lieues de mer qui approchent fort des lieues de terre, au contraire de ce qu'elles sont en pleine mer hors de la vue de terre où les lieues sont beaucoup plus longues.

Le 17 de Mai le vent & le temps continuant à nous être favorables, nous mimes à la voile de bon matin, & allames de conserve avec plus de vingt autres navires. Nous fumes à Simonoseki après midi, d'où nous partimes dans de petits bateaux pour aller à Kokura où nous arrivames à sept heures du soir.

Nous partimes de Kokura à cheval le 18 de Mai à six heures du matin, & entre autres lieux nous passames aux suivans; le bourg de Kurosakki, les villages d'Ujenofar, Koosiakf, Kujanosse, Nogatta, Katasijma, & quelques autres que je ne nomme point. Nous primes des chevaux frais à Itzka; c'étoit pour la troisieme fois que nous en changeames ce jour-là : passant ensuite aux villages de Tentamats & de Nagawa, nous arrivames fort tard aux flambeaux au bourg d'Utsijno, où nous couchames.

Le

Le 19 de Mai nous partimes encore aux flambeaux à cinq heures du matin, dans des Cangos, avec quoi nous traversâmes les montagnes jusqu'au village de Jammaije, où nous nous arrêtames demie heure pour prendre des chevaux frais. Nous en changeames encore à Maatzkassua: dans ce dernier lieu commence un chemin qui mene au grand Temple de Fikosan, à dix lieues de distance. Nous trouvames près du Temple deux compagnons vigoureux & embonpoint, avec leurs têtes rasées & leurs sabres attachés à leur ceinturon: ils portoient leur équipage de nuit sur leur dos. On nous dit qu'ils étoient Jammabos: ils étoient suivis d'un homme à cheval qui nous parut être de la même trempe. Nous arrivames à Kurume, grande ville d'environ 2000 maisons: en entrant dans la ville nous trouvames la garde sous les armes, les soldats bordoient les deux côtez de la rue à quelque distance du corps de garde: dès que nous fumes auprès, deux des soldats se mirent à la tête de notre train, & deux autres à la queue, pour nous accompagner dans notre passage au travers de la ville. Les rues de notre passage étoient arrosées; on n'y voyoit point de foule: tout le monde se tenoit au derriere des maisons. Ils nous virent passer à genoux, & dans un si profond silence, que l'on n'entendoit pas le moindre bruit. Nous allames à la place où l'on affiche les ordres publics, & les proclamations, non loin du fossé du Château; nous y vimes une nouvelle proclamation qu'on venoit d'afficher depuis peu, & vingt Schuits d'argent clouez au poteau, qu'on promettoit de donner à quiconque découvriroit les complices d'un meurtre commis en dernier lieu sur un chien. Plus d'un malheureux a été puni severement dans le pays sous le Regne du present Empereur, uniquement pour l'amour des chiens. De Kurume nous fumes au village d'Osijmmatz; y a un chemin qui mene de ce village à la fameuse montagne d'Usen, au pied de laquelle, du côté de Nagasaki, est un bain Kurume.

chaud renommé: on l'appelle Obamma. J'ai deja parlé de cette montagne au Livre I. Chap. VIII. où je renvoye le lecteur. D'Osijmamatz nous fumes au village de Jokomisomatz, & de là à celui de Jakame, où le territoire du Prince de Kurume finit, & où les Gentilhommes envoyez par le Prince pour nous accompagner pendant notre passage dans ses terres, prirent congé de nous. Nous arrivames peu après aux fauxbourgs de Janagava, & nous fumes à une hôtellerie en deça du pont à notre égard: nos Interpretes nous donnant à entendre que c'étoit la coutume dans le Japon, lorsqu'on revient de la Cour, de ne point loger dans la même hôtellerie où l'on a été en y allant. Nous vimes les gens de la campagne qui faisoient alors secher aux champs les graines de raves, pour les battre ensuite. D'autres gens étoient occupez à cueillir les feuilles du Tsia ou du Thé : à quoi ils avoient si bien réussi, qu'il ne restoit rien sur les buissons que la simple tige. Ils choisissent les feuilles & les mettent en differens paniers, à mesure qu'ils les arrachent. Des paysans avoient deja commencé à semer le ris. Nous avons dit ailleurs, que cet ouvrage étoit fait par des femmes. Ils labourent la terre lorsqu'elle est sous l'eau: alors ils y passent la charrue avec des bœufs un peu plus petits que ceux dont on se sert pour le charroi; & ils cassent les mottes qu'ils reduisent en limon avec des bêches courtes. Quelques heures après que nous eumes soupé nous partimes de Janagawa, par eau, dans trois barques: après que nous eumes descendu la riviere, les bateliers ne voulurent pas avancer jusqu'au lendemain matin, à cause que l'Officier qui commandoit avoit reçu des ordres rigoureux, sur peine de la vie, de prendre garde que l'on nous fit faire surement le trajet de la baye.

Le 20 de Mai nous traversames la baye d'Arima, nous arrivames premierement à Takasaki, ensuite à Isasaja.

Le 21 de Mai nous partimes d'Isasaja à la pointe du

du jour; & traversant les villages de Kami Jaki, de Kega, avec la riviere de Kusinogava, nous arrivames environ neuf heureus du matin au bourg de Jagami: nous y dinames, & fimes nos préparatifs pour faire notre entrée à Nagasaki : nous rencontrames à la dinée quelques-uns de nos amis & de nos domestiques qui nous étoient venus au devant. On compte que Jagami est à quatre lieues d'Isasaja, & à trois de Nagasaki; on compte aussi que les quatre lieues égalent la longueur de cinquante rues, & que les trois lieues restantes en valent à peine deux bonnes: mais on en compte trois à cause du chemin qui est fort mauvais, montagneux, & inégal; & du salaire des messagers que l'on paye pour trois lieues. Après diner nous passames par les confins des territoires de Fisen, & de Nagasaki: nous y decouvrimes à la gauche le village d'Aba, d'où l'on fait le trajet pour aller aux bains chauds d'Obamma; de là nous passames par le bourg de Timi, & par le village de Toge; & nous arrivames environs midi, en bonne santé, à Nagasaki.

Retour à Nagasaki.

Graces soient encore rendues au Tout-puissant, gloire & louange, pour la puissante protection, & une infinité d'autres graces que j'ai reçues de sa bonté infinie dans tout le cours de mes voyages; & en particulier dans mon second voyage de la Cour de Jedo.

Il ne me reste pour mettre fin à ma Relation du Japon, que de raconter brievement ce qui se passa depuis notre retour à Desima, jusqu'à mon depart pour Batavia, & de là en Europe.

Ce qui se passa de remarquable à notre retour à Nagasaki.

La premiere chose qu'on nous apprit après notre retour à Desima, étoit que dix jours avant notre arrivée, il étoit venu des ordres de la Cour de Jedo de ne tuer aucun animal, excepté du poisson, à moins que ce ne fût pour les Hollandois & les Chinois; & de ne vendre ni bêtail, ni volaille. Nous remarquames aussi en traversant la ville que toutes les boutiques de poulaillers étoient fermées, quoiqu'en même tems les poulaillers ne fissent au-

cune difficulté d'en vendre en particulier dans leurs maisons.

Quelques jours après notre retour, on decouvrit que les Chinois avoient fraudé la douane, de la *racine de Nisi* *, de Calamback, & de Musc; & cela par le moyen des courtisanes ou autrement; sur cela on donna la question à trois personnes qui avouerent qu'ils avoient acheté de ces marchandises à concurrence de 1000 Thails seulement. On arrache des criminels, aujourd'hui, une confession fort prompte, au moyen d'un instrument de l'invention de Tsino-Cami. C'est un banc plein de piquans courts & pointus, sur lesquels on traine les criminels: il ressemble à la chaise des sorcieres à Lemgow; la violence de la douleur qu'il cause feroit avouer à l'homme le plus innocent du monde ce qu'il n'a jamais commis.

* C'est celle qu'on connoit en France sous le nom de Ginsenna, selon toute apparence.

Le 31 de Mai notre Ambassadeur, Mr. Brubbels, & moi, fumes visiter le Gouverneur chez lui; & le remercier: nous fumes reçus & admis à l'audience à peu près de la même maniere dont les Grands en usent à Jedo.

La veille du premier de Juin trois personnes se defirent elles-mêmes; deux se pendirent: l'un d'eux, qui étoient habitant de Nagasaki, pour avoir fraudé la douane; l'autre qui étoit Moine, pour des raisons inconnues. Le troisieme, de desespoir & de misere s'ouvrit le ventre.

Le 14 de Juin fut le premier jour du depart des Jonques Chinoises: il y en avoit en tout vingt-quatre dans le port, dont dix-sept avoient deja en leur Cambang ou jour de vente.

Le même jour 14 & ensuite le 16 de Juin, des Japonnois furent autour du port, dans un bateau plein d'autant de monde qu'il en pouvoit contenir, qui crioient *Nembutz* & *Namanda*. Ce bateau avoit été équipé pour ce sujet aux dépens d'une rue, où plusieurs personnes étoient malades d'une fievre pestilentielle: c'étoit pour chasser le malin Esprit Jekire, comme ils l'appellent, qui avoit commencé d'exercer sa fureur & de tourmen-

menter les habitans de cette rue. Pour cette même raison on portoit par-tout le Fiakmanben, ou le cent-mille: ce Fiakmanben est un grand rosaire composé de 108 grands chapelets, que tout homme jeune & vieux, assis dans un cercle, prend en sa main, de sorte qu'il fait le tour de la compagnie, & chacun crie Namanda à mesure qu'il prend un nouveau grain. Si la maladie augmente, on fait la même chose dans tous les Temples.

Le 22 de Juin étoit un des jours consacrez à la memoire du defunt Empereur; auquel c'est la coutume de pardonner, & d'élargir des prisons six criminels coupables de larcin; on les bannit ensuite à dix lieues de Nagasaki.

Le 23 de Juin on envoya dire à Nagasaki, que l'année precedente des Chinois avoient fraudé la douane au moins de cinq caisses d'argent, & que la plupart des marchandises avoient été vendues à Osacca. Il y a à peine une Jonque Chinoise entre trois qui retourne à la Chine avec toute sa charge: ils se defont de la plus grande partie en faveur des Japonnois qui les suivent en secret.

Le 24 de Juin on recita le Fiakmanben pendant tout le jour, sur-tout dans les rues voisines de Desima, & près des maisons où il y avoit des malades; les endroits où l'on portoit ce rosaire étoient couverts pour garantir l'assemblée de l'ardeur du soleil.

Le 26 de Juin nous allâmes voir les Temples de la ville, accompagnez à l'ordinaire de nos Interpretes, & d'autres Officiers, avec les Majors ou Magistrats de ville: les Temples que nous visitames furent les suivans. Temples de Nagasaki.

1. Tsaktsjudira ou plûtôt Fukusai, Temple Chinois: un escalier de pierre de cinquante marches y conduit, & l'on entre dans la cour par une porte ronde. Vis-à-vis du Temple il y avoit une petite Chapelle avec une Idole nommée Itaten, qui tenoit une épée d'une de ses mains; le Temple étoit

soutenu par des piliers: c'étoit un bâtiment quarré & vernissé, divisé en trois parties: au milieu étoit l'Idole de Saka; à sa droite étoit l'image d'un Empereur Chinois avec trois domestiques. A sa gauche étoit celle d'un jeune homme bien mis avec une Couronne sur la tête, & des Chinois debout derriere lui: on avoit mis devant chacune de ces trois principales Idoles des torches faites d'écorces d'arbres, avec une composition d'Aromates. Ils mesurent le temps avec ces torches, dont il y en avoit une qui brûloit lorsque nous y fumes, & ne faisoit pas beaucoup de fumée. Le sol du Temple étoit pavé de briques, & on avoit mis autour des coussins de paille sur lesquels les Prêtres étoient assis. Il y avoit un autre Temple de la même structure près de celui-ci. On nous montra sur le penchant de la montagne, les maisons des Prêtres, avec d'autres petits Temples & Chapelles où il y avoit des Idoles grandes comme nature, de differentes figures & assez bien proportionnées. On nous y regala à la Chinoise; & le Pere Prieur, grand homme de bonne mine & fort civil, se montra à nous de loin avec ses habits de pourpre.

2. Suwa, situé deux cens marches plus haut: il nous falut pour y aller, traverser des rues qui étoient sur le penchant de la montagne: la Chapelle du Saint est encore plus élevée, & il y a deux escaliers pour y conduire, l'un de bois & vernissé, qui étoit fermé pour nous, l'autre de pierre par où nous montames. Il n'y a qu'un ou deux ans que la Chapelle de ce Saint a été bâtie plus haut qu'elle n'étoit auparavant, à cause que le Mikaddo lui a conferé un titre plus éminent. Il y avoit au même endroit plusieurs Mia ou Chapelles plus petites, comme aussi un theatre pour representer des pieces dramatiques; une maison où l'on tient toute sorte d'Idoles pour nourrir la devotion du peuple; & une Chapelle de l'Idole de quarante jambes, devant laquelle on avoit

avoit suspendu des pierres qui la representoient. Les Canusi avoient leurs maisons sur le bord de la montagne, ils portoient des habits seculiers, & leurs cheveux courts étoient peignez en arriere.

3. De l'autre côté de la montagne étoit le Temple de Siutokus, où le feu prit par accident il y a deux ans, à cause de quelques jeunes garçons qui y jouoient. Cela fit que nous n'y pumes rien voir qu'une Idole de Saka. Le Censeur des livres du Budsdo, que l'on porte de la Chine pour les exposer en vente, demeure au même endroit. Il est de la secte nommée Sen.

4. Koofkusi ou Nanquindira, où nous ne vimes rien que la cour du Temple; le corps du bâtiment étant bâti plus haut, & pouvant être vû d'assez loin de Nagazaki.

5. Une allée large, qui mene à une Chapelle ouverte où étoit l'Idole de Daibods assise sur une fleur de Tarate. Un Temple de Kootais ou de Sensiu étoit tout près de cette Chapelle.

6. Daikus ou Ikosiu: nous allames à ce Temple environ midi; nous y dinames avec toute notre suite. Une partie de ce Temple sur le devant servoit de lieu d'assemblée ou d'Eglise, & étoit divisée en differens compartimens, ou divisions. L'Idole d'Amida étoit placée sur le derriere. Les gens s'assembloient devant cette statue; & l'assemblée ayant grossi, un des Moines vint pour prêcher. Il s'assit entre la Chapelle & le peuple: il lut un sermon qui dura près d'une heure, & qui fut terminé par une priere qu'il lut à haute voix, tout le monde la repetant après lui. Alors d'autres Prêtres s'avancerent vers l'Idole d'Amida, pour chanter, & l'assemblée fut ainsi congediée.

7. Soofokusi ou Foktsiu, autre Temple Chinois: il y avoit dans ce Temple les Representations des Disciples de Siaka en diverses postures bizarres; l'un jettoit une bague, un autre avoit le portrait de Siaka sur sa poitrine, un autre des sourcils d'une aune de long, & ainsi du reste; tous étoient en general dans leur Stori ou profonde-

meditation. Il y avoit au-même endroit une marmite d'une prodigieuse grandeur: on s'en étoit servi autrefois pendant une grande famine, qu'un Prieur de ce monastere alla demander l'aumône lui-même pour les pauvres; & le bois étant devenu fort rare, il se servit de la charpente d'un des Temples, pour faire cuire le ris dans cette ample marmite. Nous passames à d'autres Temples, entre autres à un de Giwon.

Nous fumes ensuite au Temple de Kiomids, ou de Sesusi, bâti au sommet d'un precipice profond. Nous y allames par une longue allée, & par divers escaliers. Il y avoit six Idoles de Dsiso à la gauche en entrant, chacune avec un bassin d'eau au-devant, comme c'est l'usage dans leurs lieux de sepulture; & une branche de Skimmi placée près du bassin, que chacun de ceux qui entroit, prenoit & trempoit dans l'eau pour en asperger les Idoles. Les images de leurs ancêtres sont gardées dans le Temple qui est quarré, & fermé. Il y avoit auprès une Idole de Quanwon qu'on pouvoit adorer des deux côtez.

Le premier de Juillet nous allames examiner les barques de la Compagnie; & nous déclarames inutiles les plus vieilles & qu'on ne pouvoit plus reparer. De là nous fumes à l'Isle de Magome qui est au voisinage, pour voir un Temple de Seotokus, d'où nous retournames à pied. Chemin faisant on nous conduisit dans le Temple de Fokkesin, où les Moines nous reçurent avec une civilité extraordinaire, & nous en montrerent les endroits les plus particuliers. Ils nous admiroient nous & nos hardes, & prenoient un très grand plaisir à l'honneur de notre visite. Les drapeaux, & bannieres, qui y sont suspendus dans leurs Temples & dans leurs Chapelles comme des marques de joye & de triomphe, ne ressemblent pas mal à ceux que les Catholiques Romains portent à leurs processions. On les fait des étoffes les plus cheres & les plus rares, & de la même forme que les Cajemans, qui sont près des Temples à Siam. De

là

là nous fumes conduits à un Temple Chinois voisin de Fukasai, que nous avions vu l'année precedente. Nous arrivames chez nous à trois heures après midi.

Le 25 de Juillet les fraudeurs de douane, qui avoient acheté les marchandises des Chinois en secret, furent executez. Le corps d'un de leurs gardes qui s'étoit ouvert le ventre, & celui d'un autre homme qui s'étoit defait lui-même, furent attachez à la croix. Deux furent decapitez à Mangome, qui est la place ordinaire des executions; & huit autres qui n'avoient rien avoué furent exilez dans les Isles de Gotho, où ils furent envoyez liés sous bonne & sure garde.

Le 30 de Juillet sept barques du Prince de Satzuma entrerent dans le port: elles amenoient deux prisonniers de Patan, que la tempête avoit jettez sur les côtes des Isles de Riuku, & qu'on avoit amenez de là à Satzuma. Ils furent incontinent menez devant les Gouverneurs pour être examinez sur leur langage, & l'endroit dont ils venoient: tous deux paroissoient de jeunes gens fort modestes, l'un avoit trente ans & l'autre vingt-cinq, selon leur confession propre qu'ils firent par signes. Ils montroient l'etendue & la situation de leurs Isles, en plaçant des pierres de differentes grandeurs à terre, & leur donnant leurs noms, de Tambaku, de Babasan, & ainsi du reste. L'un deux paroissoit bien élevé, & de quelque savoir. Ils étoient assis à terre, chacun avoit son garde pour veiller sur lui, assis sur une nate par distinction. Les deux prisonniers étoient tondus à la Polonoise, & avoient deux ou trois trous à chaque oreille, comme un ornement. Ils se servoient de la main gauche comme nous faisons de la main droite. Ils font leurs civilitez à la maniere des nations de l'Asie, en portant leurs deux mains sur leur tête, & touchant la terre avec leur front. On les tient maintenant prisonniers dans la prison ordinaire. Il n'en coute pas moins de dix caisses d'argent au Prince de Satzuma, pour avoir fait con-

conduire ces prisonniers. Il y avoit des navires du convoi qui avoient quatre-vingts rameurs; & les plus petits, quarante matelots, sans compter les recompenses qu'il falut donner aux Seigneurs qui les accompagnerent, par respect pour l'Empereur, & pour leur Prince.

Au mois d'Août, quatre de nos navires entrerent dans le port tous au même jour, les deux derniers venoient de Siam.

Le premier d'Octobre nous eumes notre second Cambang ou jour de vente, & nous fimes les presens au Gouverneur, selon la coutume.

A peu près dans le même temps, cinquante Chinois, que l'on avoit tenus en prison assez longtemps, furent embarquez dans une Jonque pour être transportez à la Chine. Ils avoient été complices pour receler, & pour frauder la douane d'une livre de racine de Ninsin; trois personnes avoient eu la tête tranchée pour ce crime: une avoit été rompue sur la croix; un des Interpretes s'étoit ouvert le ventre; tous les autres furent condamnez au bannissement.

Le 25 d'Octobre, & les trois jours suivans, trois de nos navires leverent l'ancre à la distance de Papenberg.

Le 29 après avoir fait les presens accoutumez & nous être divertis, nous nous embarquames dans l'Amiral Pampus, chargé de plus de mille pics de cuivre; & ayant un vent favorable, nous levames l'ancre de même que les autres vaisseaux, à la distance de Papenberg.

Le 30 je fus à bord des autres navires, pour en retirer mes livres imprimez, & mes manuscrits, qui y avoient été apportez secretement parmi d'autres marchandises.

Le 31 Octobre nons quittames le port de Nagazaki à la pointe du jour, & nous fimes route S. E. avec un vent frais N. E.

C'est ici la fin de mon Histoire du Japon.

FIN.

APP



APPENDICE OU SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE DU JAPON.

I.

Histoire naturelle du Thé du Japon, avec une exacte Description de cette Plante, sa culture, son accroissement, sa preparation, & ses usages.

§. 1.

Je sai que quelques personnes croiront que c'est une chose superflue, & inutile, d'écrire sur l'Histoire naturelle du Thé, après la longue & exacte Description de cette plante qui a été donnée par le Docteur Guillaume ten Rhyne mon très honoré ami, & digne predecesseur dans le poste que j'occupois au Japon. Elle fut publiée par

Description botanique du Thé.

par le savant Docteur Breynius (dans l'Appendice de sa Centurie des Plantes étrangeres, imprimé à Dantzick en 1678.) Mais comme le Docteur ten Rhyne, quelque curieux & exact qu'il fût, ne fit pas un si long sejour au païs que moi, & qu'il menoit une vie plus retirée que la mienne, il n'eut pas les mêmes occasions de s'informer de toutes les particularitez qui regardent cette plante; ainsi il ne faut pas s'étonner s'il ômit plusieurs circonstances que j'ai crû trop essentielles pour ne pas les publier; de sorte que j'ai mieux aimé repeter ce qu'il en a déja dit, que de ne pas ajouter ce qu'il a omis; pour donner ainsi à une fois une relation ample & complete d'une plante si remarquable.

T S J A.

Thea frutex folio cerasi, flore rosa sylvestris, fructu unicocco, bicocco, & ut plurimum tricocco.

Tea, le Thé.

L'arbrisseau du Thé croit lentement; il s'éleve à la hauteur d'une brasse, & davantage. Sa racine est noire, ligneuse, & divisée en branches d'une maniere irreguliere. La tige en s'élevant se repand en plusieurs branches, & rejettons, aussi irreguliers. L'écorce est seche, mince, foible, de couleur de Chataigne, grisâtre à la tige, & tournant un peu sur le verd à l'extrémité des rejettons. Le bois en est un peu dur, & plein de fibres; la moëlle petite, fort adherante au bois; les branches sont irrégulierement environnées de feuilles; elles tiennent à une queue fort mince, & ne tomberoient pourtant point si l'on ne les arrachoit de force, la plante étant toujours verte: ces feuilles ressemblent en substance, en figure, en couleur, & en grandeur, lorsquelles ont toute leur crue, aux feuilles du Griotier des vergers, *Cerasus hortensis fructu acido*; mais lorsquelles sont ten-

dres,

dres, au temps qu'elles sont cueillies pour l'usage, elles approchent davantage des feuilles de l'*Euonymus vulgaris granis rubris*, si l'on excepte la couleur: on voit sortir les fleurs des aîles des feüilles; elles viennent en automne, une ou deux ensemble, & ne ressemblent pas mal aux roses sauvages, d'un pouce ou un peu plus en diametre; elles ont peu de senteur, sont blanches, hexapetales, c'est-à-dire à six petales en feuilles rondes & creuses; elles tiennent à des pedicules de demi pouce de long, qui d'un commencement petit & delié deviennent insensiblement plus grands; leur extrémité se termine en un nombre incertain, ordinairement de cinq ou six envelopes petites & rondes, qui tiennent lieu de calice à la fleur. Aux fleurs succedent les fruits en grande abondance. Ils sont d'une coque, de deux coques, mais plus communément de trois coques, semblables à celles qui contiennent la semence du *Ricin*, composées de trois autres coques rondes, de la grosseur des prunes sauvages qui croissent ensemble attachées à une queue commune comme à un centre, mais distinguées par trois divisions assez profondes. Chaque coque contient une gousse, une noisette, & la graine. Cette gousse est verte, tournant sur le noir lorsqu'elle est mûre; elle est d'une substance grasse, membraneuse, & un peu ligneuse, s'entrouvrant au-dessus de sa surface après qu'elle a demeuré une année sur l'arbrisseau, & laissant voir la noisette qui y est renfermée. Cette noisette est quasi ronde, seulement du côté ou les trois coques se joignent; elle est un peu comprimée; couverte d'une écaille mince, un peu dure, polie, de couleur de Chataigne, qui étant cassée laisse voir un pepin rougeâtre, d'une substance ferme comme celle des avelines, d'un goût douçâtre, assez desagreable au commencement, devenant dans la suite plus rude & plus amer, comme le fruit du noyau des Cerises: il fait saliver beaucoup, & devient fort degoutant, lorsqu'il tombe dans le gosier; mais ce mauvais goût passe vîte.

§. 2. Le

§. 2.

Son nom. Le Thé, que les Japonnois appellent *Tsjaa*, & les Chinois *Théh*, n'a point encore de Caractere propre dans la langue savante du païs, & approuvé par les Universitez; je veux dire, qu'il n'a aucun de ces Caracteres qui donnent tout d'un temps quelque idée de la vraye nature des choses qu'ils expriment. Cependant plusieurs autres Caracteres lui ont été donnez, quelques-uns desquels expriment simplement le son du mot, d'autres font allusion aux vertus & à la description de la plante. De ce dernier genre est celui qui represente les Paupieres de Darma, un Saint distingué parmi les Payens. Il ne sera pas hors de propos d'inserer ici l'Histoire de cet homme, non-seulement parce qu'elle est agréable & singuliere en son genre, mais aussi parce qu'elle sert à fixer l'époque & le temps auquel selon les Japonnois l'usage de cette plante fut introduit. Darma, troisieme fils de Kasiuwo, Roy Indien, étoit un Saint Religieux, & une espece de Pape dans les Indes; il étoit le vingt-huitième Successeur du St. Siege de Siaka, fondateur du Paganisme Oriental, qui étoit Indien lui-même & Negre, né mille vingt-huit ans avant la naissance de notre Sauveur. Ce Darma vint à la Chine environ l'an de Christ 519. Son dessein étoit de porter la connoissance de Dieu aux habitans d'un Empire si peuplé, de leur prêcher son Evangile & sa Religion, comme la seule vraye & la seule qui pût les conduire au salut: ce n'étoit pas seulement avec sa Doctrine qu'il s'efforçoit de se rendre utile aux hommes, & agréable à Dieu; il alla encore plus loin, & s'évertua pour se procurer la grace divine, en menant une vie austere & exemplaire, s'exposant à toutes les injures de l'air, châtiant, mortifiant son corps, & mettant sous le joug toutes les passions de son ame. Il ne vivoit que d'herbes, & croyoit que c'étoit le plus haut degré de sainteté, de passer les jours & les nuits

Histoire de Darma.

dans

dans un continuel *Satori*, c'est-à-dire contemplation de l'Etre Divin. Refuser à son corps toute sorte de repos, & de recreation; consacrer son esprit entierement & sans relâche à Dieu; étoit selon lui la plus parfaite penitence, & le degré le plus éminent de perfection auquel la nature humaine puisse atteindre. Après des veilles continuées pendant plusieurs années, il fut à la fin si accablé de fatigues, & de jeunes, qu'il ne put plus se derober au sommeil: se reveillant donc le matin suivant, & se souvenant qu'il avoit rompu son vœu, il resolut d'en faire une penitence sincere; & sur le champ, de peur qu'un pareil accident ne lui arrivât encore, il se coupa les paupieres, comme instrumens & ministres de son crime, & les jetta à terre. Lorsqu'il retourna le jour suivant à l'endroit même où il avoit fait cette execution, il observa que par une admirable métamorphose, de chacune de ses paupieres étoit né un arbrisseau, le même que l'on nomme aujourd'hui *Thé*, dont les vertus & l'usage étoient alors inconnus au monde, aussi-bien que la plante. Darma, en mangeant des feuilles de cette plante, (si elles étoient fraiches ou bouillies dans l'eau, c'est ce que j'ignore) sentit avec surprise une gayeté extraordinaire se repandre dane son cœur; & son esprit fut doué d'une force & d'une vigueur toutes nouvelles pour continuer ses divines meditations. Darma apprit d'abord à ses nombreux disciples un évenement aussi extraordinaire, avec les vertus excellentes des feuilles du Thé, & la maniere de s'en servir. C'est ainsi que les Japonnois prétendent que cette plante singuliere, qu'on ne sauroit assez louer pour ses grandes vertus, commença d'être en usage. De là vient aussi que comme elle n'a point encore de Caractere fixe dans le langage des Savans, quelques-uns ont trouvé à propos de l'exprimer par les Paupieres de Darma. Ce Saint est regardé avec beaucoup de vénération parmi les nations Payennes de ces parties Orientales du Monde: on le représente avec un roseau sous ses pieds, avec lequel on dit

dit qu'il a voyagé & traversé les Mers & les Rivieres. C'est en dire beaucoup au sujet du nom de cette Plante.

§. 3.

Supplément de la description botanique du Thé.

J'ai commencé par donner une courte description de cet arbrisseau, pour en donner une premiere idée au Lecteur. J'y ajoute d'autres particularitez qui restent à dire pour en rendre la description botanique complete. La tige semble quelquefois être chargée de plus de branches au bas & près de terre, qu'il n'y en a réellement; parce que plusieurs graines ayant été mises au même trou, il il arrive souvent qu'il en sort deux, trois buissons, ou plus, qui croissent ensemble, si serrez l'un contre l'autre, que ceux qui ne les considerent pas attentivement peuvent s'y méprendre & croire que c'est un seul arbrisseau. Il faut observer outre cela que lors que l'on coupe à la tige les plantes trop vieilles ou trop grandes, comme elles sont après quelques années qu'elles sont sur pied, il sort de la tige de nouveaux rangs de branches & de rejettons plus épais, & en plus grand nombre qu'ils n'étoient auparavant. Le tout reçoit sa nourriture de la même racine. Les jeunes rejettons, qui viennent la premiere année ou de la graine, ou de la tige lorsqu'elle a été coupée, sont toûjours moindres en nombre, mais mieux nourris & plus grands que ceux qui viennent ensuite. Ils deviennent branches avec le tems: l'écorce est couverte d'une peau fort mince, qui se detache lorsque l'écorce devient seche. Cette peau ôtée, l'écorce paroît d'une couleur verdâtre, la senteur approche fort de celle des feuilles du noisettier, excepté qu'elle est plus desagreable & rebutante, & d'un goût amer, degoutant, & astringent. Le bois est dur, composé de fibres fortes & épaisses, d'une couleur verdâtre tournant sur le blanc, & d'une senteur fort rebutante lorsqu'il est verd. Les branches & rejettons sont en grand nombre, croissent

sans

ſans ordre, ils ſont deliez, de differente longueur, mais communément courts, & n'ont point les anneaux qui ſont les marques de l'accroiſſement annuel des arbres & des arbriſſeaux. Ils ſont entourez d'un fort grand nomdre de feuilles, dont chacune a ſa queue, mais ſans ordre. Des aiſſelles des feuilles on voit ſortir un bourgeon menu, & tendre. Les feuilles tiennent à une queue ou pedicule court, gras, & vert, aſſez rond & uni au-deſſous, mais creux & un peu comprimé au côté oppoſé. Les feuilles ſont d'une ſubſtance moyenne, entre la membraneuſe & la charnue, elles ſont de differentes grandeurs, les plus grandes ſont de deux pouces de long; & là où elles ont le plus de largeur, elles ont deux pouces de large ou un peu moins. D'un petit commencement elles deviennent à peu près rondes, & plus larges, & enſuite finiſſent en une pointe qui eſt piquante: quelques-unes ſont de figure ovale, un peu pliées, ondées irregulierement ſur la longueur, enfoncées au milieu, & les extrémitez recourbées vers le dos; elles ſont unies des deux côtez, d'un verd ſale & obſcur, un peu plus clair au derriere, où les nerfs étant aſſez élevez forment tout autant de creux ou de ſillons du côté oppoſé: elles ſont dentées, la denture eſt un peu recourbée, dure, obtuſe, & fort preſſée, mais les pointes ſont de differente grandeur. Elles ſont traverſées au milieu par un nerf fort remarquable, auquel repond du côté oppoſé un profond ſillon. Il ſe partage de chaque côté en cinq, ſix, ou ſept côtes de differente longueur, courbées ſur le derriere: près du bord des feuilles, de petites veines s'étendent entre les côtes traverſieres. Les feuilles, lorſqu'elles ſont fraiches, n'ont aucune ſenteur, & ne ſont abſolument pas ſi deſagreables au goût que l'écorce, quoi qu'elles ſoient aſtringentes, & tirant ſur l'amer, mais elles ne ſont pas degoutantes. Elles different beaucoup en ſubſtance, en grandeur & en figure; on doit attribuer cette difference à leur âge, à la ſituation & la nature du terroir où l'arbriſſeau eſt planté. De là vient

brisseau s'éleve à la hauteur d'un homme; mais parce qu'alors il croit lentement & ne porte que peu de feuilles, l'usage est de le couper à la tige après avoir ramassé le peu de feuilles qu'il a. L'année suivante il sort de sa tige quantité de jeunes branches & rejettons, qui portent un assez bon nombre de feuilles pour dedommager de ce qu'on a coupé de l'arbrisseau. Quelques personnes en different la coupe, & le laissent croître pendant dix ans.

§. 5.

Recolte des feuilles.

Quand le temps de cueillir les feuilles est venu, les personnes qui ont un grand nombre d'arbrisseaux louent des ouvriers à la journée qui font de cela leur affaire particuliere, & y sont fort adroits; car les feuilles ne doivent point être arrachées à pleines mains, mais tirées soigneusement une à une; les domestiques n'étant pas faits à cet ouvrage, seroient à peine capables d'en ramasser dans tout un jour trois Cattis chacun; au lieu que ceux qui en font métier, & qui y sont élevez, en ramassent neuf ou deux Cattis. Les feuilles ne sont pas cueillies toutes à une fois, mais en differens temps. Ceux qui depouillent leurs arbrisseaux trois fois l'an commencent leur premiere recolte vers la fin du mois Songuats, qui est le premier mois de l'année des Japonnois, il commence avec la nouvelle Lune qui précéde l'équinoxe du Printemps, soit quelle tombe sur la fin de Fevrier, ou au commencement de Mars. L'arbrisseau porte alors peu de feuilles, qui sont fort jeunes & tendres, & à peine déployées, n'ayant gueres plus de deux ou trois jours de crue. Mais ces feuilles petites & tendres sont reputées les meilleures de toutes, à cause de leur rareté & de leur prix; il n'y a que les Princes & les personnes fort riches, qui en puissent acheter; c'est pour cette raison qu'on les appelle Thé Imperial, quelques-uns les appellent la Fleur du Thé. Je ne sau-

ſaurois m'empêcher ici de remarquer l'erreur de quelques Auteurs, qui aſſurent que les feuilles des fleurs ſont ramaſſées par les Japonnois, & qu'ils s'en ſervent de la même maniere que des feuilles de la plante. M'étant exactement informé de cela, je l'ai trouvé abſolument faux, & j'attribue cette erreur à l'ignorance des voyageurs, ou à la mauvaiſe application du nom Fleur de Thé, qui, comme je viens de le dire, a été donné à cette ſorte de Thé rare & particuliere. Le Thé bouy des Chinois appartient à la même Claſſe, j'entends le véritable & le bon qui eſt rare & cher dans le païs même. La ſeconde recolte, & la premiere de ceux qui n'en font que deux par an, ſe fait au ſecond mois des Japonnois, environ la fin de Mars ou le commencement d'Avril. Quelques-unes des feuilles ſont alors parvenues à leur perfection, quelques autres ne le ſont qu'à demi : on les cueille indifferemment. Dans la ſuite pourtant, & avant qu'on leur donne la preparation ordinaire, on prend ſoin de les ranger dans leurs diverſes Claſſes, ſelon leur grandeur & leur bonté. Les feuilles de cette ſeconde recolte, qui n'ont pas encore toute leur crue, aprochent de celles de la premiere, en ſorte qu'on les vend ſur le même pied; c'eſt pour cette raiſon qu'on les trie avec ſoin & qu'on les ſepare de celles qui ſont plus grandes & plus groſſieres. La troiſieme recolte (la ſeconde pour quelques-uns) qui eſt la derniere & la plus abondante, ſe fait dans le troiſieme mois des Japonnois, lorſque les feuilles ont acquis toute leur crue, ſoit en nombre ſoit en grandeur. Quelques perſonnes negligent les deux premieres recoltes, & s'en tiennent uniquement à celle-ci. Les feuilles de cette recolte ſont rangées derechef conformément à leur grandeur & à leur bonté, en différentes Claſſes que les Japonnois appellent Itziban, Niban, & Sanban, c'eſt-à-dire la premiere, la ſeconde, & la troiſieme. La derniere deſquelles contient les feuilles les plus groſſieres, qui ont deux mois entiers de crue, & qui compoſent le Thé que le ſimple peuple boit ordinairement.

§. 6.

Differentes sortes de Thé.

C'est de ceci que vient la distinction entre les trois principales sortes Thé; la premiere contient seulement les feuilles les plus jeunes & les plus tendres, ou proprement les bourgeons: cette espece, après qu'elle a souffert la preparation requise, est appellée Ficki Tsjaa, c'est-à-dire Thé moulu, parce qu'il est reduit en une poudre que l'on hume dans de l'eau chaude. La même espece est aussi appellée Udsi Tsjaa, & Tacke Sacki Tsjaa, de quelques endroits particuliers où il croît: on la croit préferable aux autres, en partie à cause de la bonté du terroir de ces endroits, & en partie aussi à cause que les feuilles sont cueillies sur des arbrisseaux de trois ans, lorsqu'on croit qu'ils sont dans leur plus grande perfection. Car on doit observer que le terroir & l'âge de l'arbrisseau contribuent tout ensemble à la bonté, de même qu'à la crue & à la grandeur des feuilles, quoique la grandeur ne puisse pas toujours être regardée comme une preuve suffisante de leur bonté, à moins qu'elles ne soient grandes & tendres en même temps: les plus vieilles & les plus grossieres étant ordinairement les plus grandes. J'ai déja observé que le Thé bouy des Chinois est le même que celui-ci. Les feuilles du second ordre sont un peu plus vieilles & ont cru davantage que celles du premier. Celui-ci est appellé Tootsja, c'est-à-dire Thé Chinois, à cause qu'on le prepare à la maniere des Chinois: ceux qui tiennent des cabarets à Thé, ou qui le vendent en feuilles, subdivisent cette Classe en quatre autres qui different en bonté & en prix; la premiere contient les feuilles qui sont ramassées au commencement du Printems, lorsqu'elles commencement à pousser, & lorsque chaque jeune branche n'en porte que deux ou trois, qui en général ne sont pas entierement déployées ni venues à leur perfection; un Kin, que les étrangers appellent Catti, est une livre & un quart, poids de Hollande, de cette espece preparée, coute

Ficki Tsjaa.

Tootsjaa.

te au Japon, (si, comme j'étois étranger, je n'ai pas été trompé ou mal informé) un Siumome, ou comme les étrangers l'appellent, un Thail & davantage, ou depuis dix jusqu'à douze Maas d'argent, ce qui revient environ à soixante-dix ou quatre-vingt sols de Hollande (Stuyvers): chaque Maas compté sur le pied de sept Stuyvers ou sols. La seconde classe contient les vieilles feuilles qui ont une crue plus pleine, & qui sont cueillies peu de temps après les premieres: un Catti de celles-ci revient à six ou sept Maas d'argent dans le païs. Les feuilles de la troisieme Classe sont encore plus grandes & plus vieilles, & un Catti de celles-ci se vend quatre ou cinq Maas d'argent: la plus grande quantité du Thé qui est porté de la Chine en Europe, & qui est vendu en Hollande, cinq, six, ou sept guldes ou livres d'Hollande, est de cette troisieme sorte. Les feuilles qui font la quatrieme Classe sont ramassées pêle-mêle sans aucun égard à leur bonté & à leur grandeur, dans le tems qu'on croit que chaque jeune branche porte dix ou quinze feuilles au plus. Un Catti de celles-ci revient à trois Maas d'argent, auquel prix il est vendu par ceux qui le crient dans les rues; & c'est de celui-là dont la plus grande partie de gens du pays boivent. Il faut remarquer que les feuilles, tout le temps qu'elles tiennent à l'arbrisseau, sont sujettes à des changemens prompts & frequens eu égard à leur grandeur & à leur bonté: de sorte que si l'on neglige le temps propre à les cueillir, elles peuvent dans une seule nuit perdre beaucoup de leur bonté. Pour suivre notre propos, la troisieme principale sorte se nomme Ban Tsjaa: les feuilles de la troisieme & derniere recolte appartiennent à cette Classe lorsqu'elles sont devenues trop fortes & trop grossieres, & par consequent mal-propres à être preparées à la maniere des Chinois; (c'est-à-dire d'être sechées sur des poiles & frisées): on destine celles-ci pour l'usage du vulgaire, artisans ou païsans, il n'importe de quelle maniere on les prepare. Les vertus de la plante Ban Tsjaa.

sont plus attachées aux grosses feuilles de cette troisieme sorte & ne se perdent pas si facilement, soit en demeurant à l'air, soit qu'on les fasse bouillir; au contraire des feuilles des classes précédentes, qui à cause de l'extrême volatilité des parties en quoi consistent leurs vertus, ne sauroient sans un grand prejudice demeurer quelque temps exposées à l'air ou supporter même une simple decoction.

Udsi Tsjaa décrit plus particulierement.

Au commencement de ce Paragraphe j'ai fait mention en passant de cette sorte particuliere de Thé que l'on nomme Udsi Tsjaa, dont je vais donner un compte plus exact, afin de ne laisser rien à dire dans la relation que je me suis proposée de faire de cet arbrisseau. Udsi est une petite ville dans une jurisdiction du même nom; d'un côté elle n'est pas loin de la mer, & de l'autre de Miaco ville capitale, & le lieu de la residence de l'Empereur Ecclesiastique héréditaire du Japon. Le climat de cette ville a été remarqué comme plus propre qu'aucun autre à la culture de l'arbrisseau du Thé, de là vient que le Thé qui en vient est reputé le meilleur du païs. Tout le Thé qui se boit à la Cour de l'Empereur, & dans la famille Imperiale, est cueilli sur une montagne du même nom que la ville & située dans la même jurisdiction; ce qui l'a rendue fort fameuse. Le principal Pourvoyeur de la Cour Imperiale pour le Thé a l'inspection sur cette montagne, il y envoye ses Commis pour veiller à la culture de l'arbrisseau, à la recolte, & à la preparation des feuilles. Cette montagne plait beaucoup à la vue, elle est entourée d'un fossé profond pour empêcher les hommes & les bêtes d'y entrer. Les arbrisseaux sont plantez en allées qui sont balayées & nettoyées chaque jour, de même que les arbrisseaux; les gardes étant sur-tout obligez de prendre un soin particulier qu'aucune ordure ne soit jettée sur les feuilles; c'est pour cette raison, & pour une plus grande sureté, que les arbrisseaux sont entourez de hayes en divers endroits. Lorsque la saison de cueillir les feuilles approche, deux ou trois semaines au moins avant

ce

ce temps-là les personnes nommées pour le cueillir doivent s'abstenir de manger du poisson ou de toute autre viande qui n'est pas nette, de peur que leur haleine ne salisse les feuilles & ne fasse tort à leur bonté. Tant que la recolte dure, ils doivent se laver deux ou trois fois par jour, ou dans un bain chaud, ou dans la riviere; on ne leur permet pas même de toucher les feuilles avec les mains nues, ils doivent les cueillir avec des gands. Les feuilles, étant ramassées & preparées selon les règles de l'art, sont mises dans des sacs de papier qu'on mèt ensuite dans des pots de terre ou de porcelaine; & pour mieux conserver ces feuilles delicates, on acheve de les remplir avec du Thé commun. Le tout bien empacqueté, le principal Inspecteur de ce travail les envoye à la Cour sous bonne & sure garde avec une nombreuse suite, le tout par respect pour la Majesté suprême de l'Empereur. De là vient le grand prix de ce Thé Imperial, car en comptant toutes les dépenses de la culture, de la recolte, de la preparation, & de l'envoi à la Cour, un Kin ou Catti ne monte pas à moins de trente ou quarante Siumome ou Thaëls, c'est-à-dire quarante-deux à quarante-six écus ou onces d'argent. Bien plus, le principal Pourvoyeur du Thé, dans les comptes qu'il présente devant la Cour Imperiale des Finances, n'a pas honte quelquefois de faire monter le prix de ce Thé à un Obani, qui est une monnoye d'or de la valeur de cent onces d'argent. Cela paroitra moins surprenant, si l'on considére que quelquefois un pot de ce Thé qui ne contient que trois ou quatre Catti est envoyé à la Cour avec une suite de près de deux cens personnes. A notre audience à la Cour, comme c'est la coutume qu'on nous regale avec du Thé, il me souvient qu'un des Gentilhommes de la Cour qui étoit de service m'en presenta une tasse avec ce compliment : Buvez le de bon cœur & avec plaisir, car chaque tasse coute un Itsebo. Un Itsebo est une monnoye d'or quarrée, environ de la va-

leur d'un de nos ducats & un quart, ou douze ou treize chelins monnoye d'Angleterre.

§. 7.

Preparation des feuilles.

Instrumens necessaires.

Je viens à présent à la preparation des feuilles, qui consiste en ce que les feuilles fraichement cueillies sont sechées ou rôties sur le feu dans une platine de fer; & lorsqu'elles sont chaudes on les roule avec la paume de la main sur une nate jusqu'à ce quelles deviennent comme frisées; parce qu'étant ainsi rôties, non seulement elles sont d'abord seches, mais de plus elles sont depouillées de cette qualité maligne qui offense si fort la tête, & par là elles sont rendues plus propres à l'usage des hommes: ajoutons qu'étant ainsi roulées, elles occupent moins de place, & par consequent elles sont plus aisément conservées. On les prepare dans les Tsiasi, comme on les nomme, c'est-à-dire des maisons publiques pour rôtir, ou des laboratoires destinez à cet usage, & disposez de sorte que chacun peut y porter ses feuilles pour les faire rôtir. Car la plûpart des particuliers ignorent la maniere de les preparer, ou n'ont pas tous les instrumens nécessaires pour cela. Il y a dans ces laboratoires publics: 1. Divers fours, depuis cinq jusqu'à dix, ou vingt: chaque four haut de trois pieds, avec une platine de fer au haut, large & platte, de figure ronde ou quarrée, qui est justement sur la gueule du four: elle est tournée en haut vers le rôtisseur qui est au côté opposé, à couvert de l'incommodité du feu & en état de tourner les feuilles rôties; n'y ayant point de fentes autour des bords de la platine par où la moindre fumée puisse sortir. 2. Une table basse, mais fort longue, (beaucoup plus dans les grands laboratoires) ou plûtôt diverses planches grossierement collées ensemble en forme de table, & couvertes de nates rouges fines, sur lesquelles on roule les feuilles. 3. Les ouvriers eux-mêmes, quelques-uns desquels travaillent debout à rôtir les feuilles sur les fours: les autres sont assis les jambes croisées sur les tables pour rouler les feuilles, dès

qu'on

qu'on les titre de la platine. Les feuilles doivent être rôties, lorsqu'elles sont fraichement cueillies, car si on les gardoit seulement une nuit, elles se noirciroient, & perdroient beaucoup de leur vertu. Pour cette raison on les porte à ces maisons à rôtir, le même jour qu'on les cueille. On doit être soigneux de n'en pas mettre trop ensemble en les cueillant, & de ne pas les laisser en monceau, & trop longtemps les unes sur les autres, de peur qu'elles ne s'échauffent, ce qu'elles font fort aisément, & ce qui leur fait perdre leur vertu : s'il arrive quelque chose de semblable, on doit les éparpiller à terre, & faire du vent pour les refroidir.

Préparation du Thé.

La preparation se fait de la maniere suivante : le rôtisseur met à une fois quelques livres de feuilles dans la platine échauffée par le feu qui est dessous : les feuilles ainsi échauffées, enflées, & pleines de suc, craquent sur les bords, tandis que pour les faire rôtir également, le rôtisseur les remue incessamment avec ses deux mains. Je dois observer qu'à la Chine les feuilles de la premiere recolte, avant qu'on les rôtisse, sont mises dans l'eau chaude pendant une demi-minute, ou tout le temps que l'on employeroit à compter jusqu'à trente : on fait cela pour mieux venir à bout de depouiller ces feuilles de leur qualité narcotique, qui est beaucoup plus forte lorsqu'elles sont fraiches & pleines de jus, que lorsqu'elles sont vieilles & seches. Le feu du four doit être menagé, de sorte que les mains du rôtisseur puissent en supporter la chaleur ; & les feuilles doivent être remuées jusqu'à ce qu'elles deviennent si chaudes, qu'il a de la peine à les manier plus longtemps. Alors il les retire sans perdre temps, avec une espece de pêle élargie en forme d'éventail, & il les repand sur la nate pour y être roulées ; ceux qui les roulent en mettent chacun une legere poignée devant eux tant qu'elles sont chaudes, & les roulent promptement avec les paumes de leurs deux mains : le tout de la même maniere, afin que les feuilles soient également frisées. Les feuilles étant ainsi comprimées en les roulant, il suinte de

leurs pores un jus jaune & verdâtre, qui eſt fort âpre, & brûle les mains, juſqu'à un degré quaſi inſupportable : mais, malgré cette douleur brûlante, on doit continuer à rouler les feuilles juſqu'à ce qu'elles ſe ſoient entierement refroidies: parce qu'on ne ſauroit venir à bout de les friſer, qu'elles ne ſoient chaudes; & la friſure ne tiendroit pas, ſi elles ne ſe refroidiſſoient ſous la main de l'ouvrier. Le plûtôt qu'elles ſont refroidies, c'eſt le mieux, & la friſure en dure plus long-temps : c'eſt pour cela qu'on hâte le plus qu'on peut le refroidiſſement, en faiſant du vent ſur elles continuellement. Dès qu'elles ſe ſont refroidies, on les donne derechef au rôtiſſeur qui eſt le principal Directeur de l'ouvrage, & qui en attendant en rôtit d'autres: il les remet ſur la platine, & les rôtit une ſeconde fois, juſqu'à ce qu'elles ayent perdu tout leur jus. Dans ce ſecond apprêt, il ne les remue pas vîte & à la hâte comme dans le premier ; mais lentement & avec circonſpection, de peur d'en gâter la friſure; ce qui arrive pourtant en partie, pluſieurs feuilles s'ouvrant & ſe deployant malgré tous ſes ſoins. Après qu'il les a ainſi rôties une ſeconde fois, il les donne encore à rouler de nouveau : ce qui ſe fait avec ſoin, de la même maniere que la premiere fois. Si elles ſe trouvent alors entierement ſeches, on les met à part pour l'uſage; ſi non, on doit continuer de les rôtir & de les brûler juſqu'à une troiſieme fois. On doit prendre un grand ſoin la ſeconde & troiſieme fois qu'on rôtit les feuilles, lorſqu'elles ont déja perdu la plus grande partie de leur jus & de leur humeur, de diminuer la force du feu à proportion : ſi l'on negligeoit cette precaution, les feuilles ſeroient infailliblement brûlées & deviendroient noires, au grand prejudice du proprietaire. Il y a des gens delicats & adroits, qui repetent l'action de rôtir & de rouler, juſqu'à cinq fois; & juſqu'à ſept ſi le temps ne leur manque pas. Ils ont ſoin chaque fois qu'on les rôtit, de diminuer la force du feu pour ſecher les feuilles par degrez, ce qui leur conſerve cette couleur verte, agreable & vive, qu'elles

ſont

sont sujettes à perdre, si on les rôtit trop à la hâte & avec un feu trop violent. C'est dans ce même dessein, je veux dire de conserver la couleur des feuilles, que la platine doit être lavée avece de l'eau chaude à chaque apprêt; parce que le suc piquant qui s'en exprime s'attache aux bords de la platine, & peut salir & gâter les feuilles. L'action de rôtir & de friser les feuilles ayant été executée selon les règles de l'art, & à la satisfaction des proprietaires, on les jette sur le plancher, qui est couvert d'un mate; & quoi qu'avant l'action de rôtir, on eût distribué les feuilles en differentes Classes, selon leur grandeur & leur bonté: cependant, avant qu'on les mette à part, elles doivent subir encore un nouvel examen par où les feuilles grossieres, qui ne sont pas si bien frisées, ou qui sont trop brûlées, sont séparées du reste. Les feuilles du The Ficki doivent être rôties à un plus grand degré de secheresse, pour être ensuite moulues & reduites en poudre plus aisément. Quelques-unes des feuilles étant fort jeunes & tendres, sont mises dans l'eau chaude, ensuite sur un papier épais, & sechées sur les charbons, sans être roulées du tout; à cause de leur extrême petitesse. Les gens de la campagne ont une methode plus courte, & y font moins de façon; ils rôtissent leurs feuilles dans des chaudieres de terre, sans beaucoup d'art. Leur Thé n'en est pas pire pour cela, & comme il leur coute ainsi moins de peine & de dépense, ils peuvent en vendre une grande quantité & à bon marché. Après que le Thé a été gardé pendant quelques mois, on doit le tirer des vases où l'on le tient, & le faire rôtir encore sur un feu fort doux, pour lui faire perdre entierement toute l'humidité qu'il peut contenir, soit qu'il l'ait retenue après la premiere preparation, ou qu'il l'ait attirée pendant la saison pluvieuse: après cela, il devient enfin propre pour l'usage, & peut être gardé long-temps sans crainte qu'il se gâte. Les ouvriers qui preparent le Thé se plaignent beaucoup du malheur de leur profession: rien, disent-ils, n'est à meilleur marché que le Thé;

cependant il n'y a pas de travail plus importun & plus fatiguant que la preparation de cette plante, qui se fait pendant la nuit, contre les regles ordinaires de la nature, leur faisant perdre le sommeil.

§. 8.

Art de conserver les feuilles du Thé.

Après que le Thé a été suffisamment rôti & frisé, & qu'il est entierement refroidi, on doit d'abord le garantir avec soin de l'air. C'est en quoi consiste tout l'art d'en conserver les feuilles, à cause que l'air chaud de ce païs-là en dissipe les parties volatiles qui sont extrêmement subtiles; ce qui n'arriveroit pas si facilement dans nos regions froides d'Europe. Je croi veritablement que le Thé, que l'on porte eu Europe, est depourvu de la plus grande partie de ses sels volatiles; car je dois avouer que je n'y ài jamais pu trouver ce gout agréable, & cette vertu moderément rafraichissante, qu'il a dans un degré éminent au païs où il croit. Les Chinois le mettent dans des boites d'étain grossier, & quand elles sont bien grandes on les met dans des étuis de Sapin, dont toutes les fentes sont soigneusement bouchées avec du papier en dehors & en dedans. On l'envoye aussi de cette maniere dans les païs étrangers. Les Japonnois tiennent leur provision de Thé commun dans de grands pots de terre dont l'ouverture est étroite. La meilleure espece de Thé, j'entends celui dont l'Empereur & les Grands de l'Empire font usage, est tenu dans des pots ou vases de porcelaine, & particulierement dans ceux qu'on appelle Maatsubo, remarquables à cause de leur antiquité & de leur grand prix. On croit communément que ces pots Maatsubo, non seulement conservent le Thé, & le maintiennent dans le même état de bonté, mais encore en augmentent les vertus, & qu'on doit regarder comme le plus cher & le meilleur, celui qui y a été gardé le plus long-temps. Le Ficki Tsjaa ou Thé moulu peut être gardé dans ces vases plusieurs mois sans y recevoir la moindre alteration: les Japonnois vont même plus loin, & pré-

prétendent que si l'on met dans ces pots, du Thé vieux & devenu mauvais, il recouvre les vertus qu'il a perdues, & sa premiere bonté. Il ne faut pas s'étonner après cela, si les Grands de l'Empire sont si curieux d'avoir un ou deux de ces pots à quelque prix que ce soit, & que parmi l'assortiment des vases pour boire le Thé on donne le premier rang à ceux-là. Cette bonté & cette excellence particuliere de ces pots merite bien, je pense, que j'insere ici leur Histoire tout du long : ce que je fais d'autant plus volontiers, que je ne me souviens pas qu'on l'ait jamais publiée. Maatsubo signifie proprement & à la lettre, *pot véritable*; mais dans un sens plus étendu il signifie, la plus excellente espece de vases. Cette espece particuliere de vases de porcelaine qui porte ce nom étoit faite d'une terre fine dans Maurigasima, ou l'Isle Mauri, qui après avoir été une Isle riche & florissante, comme ils racontent, fut abîmée par les Dieux, courroucez de la méchanceté & de la depravation de ses habitans; de sorte que l'on n'en peut voir à présent aucun vestige, excepté quelques roches que l'on apperçoit quand la marée est basse. Elle étoit placée près de l'Isle Teyovaan, ou Formosa, autour de laquelle il y a dans nos Cartes de petites pointes, des étoiles en croix, pour marquer un fond bas, & plein de roches. Les Chinois font le recit suivant de la destruction de cette Isle. Maurigasima étoit une Isle fameuse dans les premiers siecles pour l'excellence & la fertilité de son terroir, qui produisoit, entre autres choses, une sorte de terre grasse, admirablement propre pour faire les vases connus sous le nom de Porcelaine, ou potterie de la Chine. Les habitans s'enrichirent beaucoup par cette manufacture : mais l'augmentation de leurs richesses produisit le luxe, & le mépris de la Religion : ce qui irrita si fort les Dieux, qu'ils resolurent par un arrêt irrevocable d'abîmer l'Isle entiere dans la mer. Cependant le Roi ou Souverain qui regnoit dans cette Isle, nommé Peiruun, étant un Prince vertueux, religieux, & qui n'avoit aucune

Histoire de Peiruun.

part dans les crimes de ses sujets, le decret des Dieux lui fut revelé dans un songe, & il lui fut ordonné, que s'il vouloit mettre sa personne en sureté, il se mît à bord de ses vaisseaux, & se retirât de l'Isle au plus vîte, d'abord qu'il remarqueroit que les visages des deux Idoles qui étoient à l'entrée du Temple deviendroient rouges; ces deux Idoles, comme on dit, étoient faites de bois toutes deux, d'une taille gigantesque, & appellées In-jo, Ni-wo & A-wun. On croit que l'une préside à la génération de toutes choses, & que l'autre ordonne leur destruction. La premiere signifie le Ciel & le principe actif, la seconde signifie la Terre & le principe passif. Toutes les deux avoient une face de Lion, toutes les deux portoient des Couronnes sur leurs têtes & à la main un petit bâton de commandement entortillé d'un Serpent. L'Idole appellée In le tenoit à sa main droite, & l'élevoit en haut; celle qu'on appelle Jo le tenoit à sa main gauche, & le tournoit en bas le pressant contre sa poitrine. Elles étoient toutes deux nues, & portoient seulement une piece de drap attachée négligemment à la ceinture. L'une avoit la bouche ouverte, l'autre la tenoit fermée; elles empruntoient leur nom, de leur emploi, & de leur posture : la premiere, qui marquoit le principe de la génération, se nomme In, Ni, & A, dans la langue savante, & Rikkisiwoo dans la langue vulgaire; la seconde, symbole du principe destructif, se nomme Jo, Wo, & Wun, dans le langage des savans, & Kongewo par le vulgaire. Ces deux Idoles étoient, comme il a été dit, à l'entrée du Temple; comme on en voit encore aujourd'hui à l'entrée de plusieurs Temples du Japon. C'étoit par le signe que leurs visages deviendroient rouges, que le Roi devoit être averti de la destruction prochaine de l'Isle. Un danger si pressant qui menaçoit la tête de ses sujets, joint aux signes par lesquels on pourroit connoitre ses approches, afin de sauver leur vie par une prompte fuite, l'obligerent à en avertir le public; mais tout ce que cela produisit fut qu'on

tour-

tourna son zele & son attention en ridicule, & qu'il fut méprisé de ses sujets. Quelque temps après, un vaurien debauché, pour se moquer plus fortement de la crainte superstitieuse du Roi, alla une nuit, sans être apperçu, peindre de rouge les faces des deux Idoles. Le matin suivant on donna avis au Roi que les visages des Idoles étoient rouges; sur quoi ce Prince, ne soupçonnant pas le moins du monde que cela eût été fait par un tour de malice, mais le regardant comme un évenement miraculeux, & un signe indubitable que la destruction de l'Isle étoit prochaine, il fut sur le champ s'embarquer sur ses vaisseaux avec toute sa famille & tous ceux qui voulurent le suivre. Il s'éloigna à rames & à voiles du rivage fatal, & cingla vers les côtes de Foktsju, Province de la Chine. Après le depart du Roi, l'Isle s'enfonça: le moqueur & ses complices, qui ne s'attendoient pas que leur action folâtre dût avoir des suites si funestes, fut englouti par les vagues avec tous les incredules qui avoient demeuré dans l'Isle, & une quantité prodigieuse de Porcelaine. Le Roi avec tout son monde arriva sain & sauf à la Chine, où la memoire de son arrivée est encore celebrée par une fête annuelle, auquel jour les Chinois, surtout ceux des Provinces meridoniales, prennent des divertissemens sur l'eau, vont & viennent, tirant à la rame, comme s'ils se preparoient pour un combat: & crient souvent à haute voix, Peiruun, qui étoit le nom de ce Prince. La même fête a été introduite au Japon par les Chinois, & y est à présent célébrée, sur-tout aux côtes occidentales de cet Empire. Les vases de Porcelaine qui s'enfoncerent dans la Mer avec l'Isle, en sont retirez de temps en temps par des plongeurs. On les trouve attachés à des rochers, & on doit les en tirer avec beaucoup de prudence, de peur de les rompre. Ils sont communément defigurez par des coquilles, des coraux, & d'autres corps qui croissent au fond de la Mer: ceux qui ont soin de nettoyer ces vases, les raclent, mais non pas en-

tierement ; ils en laiſſent toujours un peu pour preuve qu'ils ne ſont pas contrefaits. Ils ſont transparens, extrêmement minces, d'une couleur blanchâtre tirant ſur le verd : leur forme approche de celle des petits barrils ou tonneaux pour le vin, avec un petit col étoit, & extrêmement propre pour tenir du Thé, comme s'ils avoient été faits dans cette vue : ils ſont portez au Japon, mais rarement, par les Marchands Chinois de la Province de Foktsju qui les achetent de diverſes perſonnes pour les revendre : les moindres valent environ vingt Thails ; les moyens cent ou deux cens Thails ; & les plus precieux qui ſont grands & entiers, trois, quatre, & cinq-mille Thails. Perſonne n'oſe acheter de ces derniers, excepté l'Empereur, qui en a une ſi grande quantité dans ſon threſor dont il a herité la plupart de ſes predeceſſeurs, que le prix en monteroit à une ſomme immenſe d'argent. Il eſt bien difficile d'en avoir ſans fentes & ſans fêlures ; mais ceux qui les nettoyent ſavent les raccommoder & les reparer avec une compoſition de blanc : ce qu'ils font ſi proprement, que ni l'œil le plus perçant, ni la plus grande adreſſe ne ſauroient decouvrir où étoit la fêlure, à moins qu'on ne les faſſe bouillir dans l'eau pendant deux ou trois jours, ce qui à la fin diſſout la colle. Voilà tout ce que j'avois à dire de ces Vaſes à Thé precieux, que l'on appelle Maatſubo.

Le Bantsjaa ou Thé groſſier de la troiſieme & derniere recolte, n'eſt pas ſi ſujet à être éventé ; car quoi qu'il ait peu de vertu en comparaiſon de celui des recoltes précédentes, le peu qu'il en a eſt plus attaché aux feuilles à proportion. Il n'eſt pas néceſſaire de le garantir de l'air d'une maniere ſi recherchée, & ſi delicate. Le peuple de la Campagne le tient comme tout autre Thé dans des corbeilles de paille faites en maniere de tonneau, ou de barril, qu'ils tiennent ſous le toit de leurs maiſons, près du trou par où la fumée s'échape. Ils croyent qu'il n'y a rien de meilleur

que

que la fumée pour conſerver la vertu des feuilles, & pour l'y fixer de plus en plus. Quelques-uns mettent par-deſſus des fleurs de l'armoiſe commune, ou les feuilles tendres d'une plante nommée Saſangua, qu'ils croyent contribuer beaucoup à l'agrément de la boiſſon. Ils ont trouvé par expérience, que d'autres choſes odoriferantes & douces ne s'ajuſtoient pas bien avec les feuilles du Thé.

§. 9.

Le Thé eſt pris interieurement, préparé en deux differentes manieres. La prémiere eſt pratiquée par les Chinois, & n'eſt autre choſe qu'une ſimple infuſion des feuilles du Thé dans l'eau chaude, que l'on boit d'abord qu'elle a tiré la vertu de la plante: cette maniere de boire le Thé a été auſſi introduite en Europe, & y eſt ſi bien connue, qu'il n'eſt pas néceſſaire de rien ajouter à ce que j'en dis. L'autre maniere, qui eſt particuliere aux Japonnois, eſt de broyer les feuilles: le jour de devant, ou le même jour qu'on s'en ſert, on les reduit en poudre ſubtile par le moyen d'un moulinet fait d'une pierre d'un noir verdâtre, qu'on appelle Serpentine: cette poudre eſt mêlée avec l'eau chaude, à la conſiſtance d'une bouillie fort claire, qu'ils hument enſuite à petites repriſes. Ce Thé eſt appellé Koitsjaa, c'eſt-à-dire Thé épais, pour le diſtinguer du Thé clair, qui ſe fait ſeulement par infuſion; & c'eſt celui-là que les gens riches, & les Grands au Japon boivent tous les jours. Il eſt fait, & ſervi à la compagnie, de la maniere ſuivante. La poudre enfermée dans une boite, avec le reſte de l'aſſortiment de la table à Thé, eſt portée dans la chambre où la compagnie eſt aſſiſe. On remplit les taſſes avec de l'eau chaude, & la boite à Thé étant ouverte on tire avec une petite cueillier fort propre autant de poudre qu'il en tiendroit ſur la pointe d'un couteau ordinaire: on la met dans chaque taſſe, après quoi elle eſt mêlée

Uſage du Thé.

& remuée avec un petit fourgon ou inftrument dentelé, jufqu'à ce qu'elle écume: on la préfente ainfi à boire, tandis qu'elle eft chaude. Il y a une troifieme maniere de faire le Thé, en le faifant bien bouillir; ce qui eft plus qu'une fimple infufion; c'eft l'ufage des gens de la campagne, & du peuple, qui en boivent tout le long du jour. Le bon matin, avant le lever du foleil, un des domeftiques fe leve, met le chauderon fur le feu, le remplit d'eau, & que l'eau foit froide, ou chaude, il y met deux, trois, ou plus de poignées de feuilles de Bantsja, felon le nombre des perfonnes de la famille: en même temps il met dans la chaudiere une corbeille qui s'y ajufte parfaitement, afin de retenir les feuilles au fond de la chaudiere, & qu'elles n'empêchent point d'en puifer l'eau: cette chaudiere doit fervir pour la famille entiere tout le long du jour, & appaifer leur foif. Celui qui veut boire y va quand il veut, & prend avec un godet ou un petit feau, autant de decoction qu'il en veut. On tient un baffin d'eau froide auprès, pour la refroidir au point que l'on veut, fi l'on n'a pas le temps de la boire à petits coups, & que l'on vueille appaifer fa foif à grands traits. Quelques-uns laiffent la corbeille hors de la chaudiere, & au lieu de cela mettent les feuilles dans un fachet, ce qui revient au même. Mais les feuilles du Bantsjaa doivent bouillir ainfi, à caufe que leur vertu eft plus fixe & réfide principalement dans les parties refineufes qu'on n'en fauroit bien extraire par une fimple infufion.

Il y a un art fort particulier de faire le Thé, & de le fervir en compagnie, qui confifte plus dans une certaine bienféance & certaines manieres agréables, que dans aucune difficulté qu'il y ait à le faire bouillir, ou à le preparer. Cet art s'appelle Sado & Tfianofi: il confifte à fe bien comporter, lorfqu'on eft en compagnie des buveurs de Thé; comme auffi de faire le Thé, & le préfenter à la compagnie, d'une maniere propre, civile & gracieufe. Comme il y a en Europe des

mai-

maitres pour montrer à decouper les vjandes, à danser, à faire des armes, & autres choses de même nature: il y a au Japon des gens qui font profession d'enseigner aux enfans des deux sexes ce qu'ils appellent Tsianosi. Les pauvres gens d'entre le peuple, particulierement dans la Province de Nara, font bouillir quelquefois le ris, qui est leur nourriture la plus ordinaire, dans l'infusion ou la decoction du Thé: par ce moyen, disent-ils, il devient plus nourrissant, & rassasiant; de sorte qu'une seule portion de ris ainsi préparée leur vaudra autant que trois que l'on feroit bouillir dans l'eau commune. Je ne dois pas oublier de parler d'un autre usage externe du Thé trop vieux, & si fort depouillé de sa vertu, qu'il ne vaut plus rien à boire; on s'en sert alors pour teindre des étoffes de soye, auxquelles il donne une couleur brune, ou de Châtaigne: c'est pour cette raison qu'on envoye une grande quantité de ces feuilles chaque année de la Chine à Gusarattam, ou Suràtte.

§. 10.

Ses bonnes & mauvaises qualitez.

J'ai remarqué ci-dessus, que les feuilles du Thé contiennent quelque chose de narcotique, qui met les esprits animaux dans un grand desordre, & fait paroitre comme ivres les personnes qui en ont bu. Cette mauvaise qualité leur est ôtée en partie par l'action de rôtir, que l'on repete par degrez; quoi qu'on ne l'emporte pas radicalement, & qu'il en reste toujours quelque chose qui peut affecter la tête, & dont on ne sauroit les depouiller que par degrez, en dix mois de temps ou plus. Lorsqu'elles ont été gardées tout ce temps-là, elles sont si éloignées de troubler les esprits animaux, qu'au contraire elles les rafraichissent moderément, & recréent & fortifient les facultez de l'ame: de là vient que si on les prend trop fraiches, c'est-à-dire dans l'année, elles sont à la verité extrèmement agréables au goût; mais si l'on en boit beaucoup, elles attaquent la tête, y causent une pesanteur & un trem-

tremblement de nerfs. Le meilleur Thé, le plus delicat, & celui qui possede la qualité de rafraichir au degré le plus éminent, doit avoir au moins un an. On ne le boit jamais plus nouveau, sans y mêler une quantité égale du plus vieux. Pour dire en peu de mots les vertus de cette liqueur, elle degage les obstructions, purifie le sang, & entraine sur-tout la matiere tartareuse qui cause les calculs, la nephretique, & la goute; elle le fait si efficacement, que parmi les buveurs de ce pays-là, je n'en ai trouvé aucun qui fût attaqué de la goute ou de la pierre; & je suis fortement persuadé, que l'usage de cette plante seroit suivi des mêmes effets en Europe, si les maladies n'y étoient héréditaires: souvent entretenues & fomentées par un trop grand usage du vin, de la biere, des liqueurs fortes, & de la viande. Dans le Japon même, ceux qui aiment cette sorte de biere qui se brasse avec du ris, que les Chinois appellent Sampsu & les Japonnois Sakki, ceux-là, dis-je, décrient de tout leur pouvoir l'usage du Thé. D'autres prétendent que sa meilleure qualité ne va qu'à corriger la crudité de l'eau, & d'amuser les personnes qui sont en compagnie. Parmi ces derniers, il n'est pas assurément rare d'en trouver qui sont attaqués de la goute, de la retention d'urine, & d'autres maladies semblables. Ceux-là se trompent beaucoup, qui recommandent l'usage de la *Veronique*, & du *Myrtus Brabantia*, à la place du Thé, comme si c'étoient des plantes d'une égale vertu. Je ne croi pas qu'il y ait de plante connue dans le monde, dont l'infusion ou la decoction prise en grande quantité comme est le Thé au Japon, pese si peu sur l'estomac, passe plus vite, rafraichisse si agréablement les esprits abbattus, & donne tant de gayeté à l'esprit. Ceux-là, peut-être, seroient mieux recompensez de leur peine, qui tâcheroient de trouver les mêmes vertus dans quelques-unes de ces plantes que l'on rejette à cause de leurs qualitez mauvaises & quelquefois venimeuses. Il faudroit pour cela premierement les corriger & les

pre-

preparer; & il semble que les Européens ignorent entierement l'art de depouiller les vegetaux de leurs qualitez mauvaises & nuisibles: ils y ont avec cela tant de repugnance, qu'un homme feroit, je croi, tort à sa reputation, & courroit le hazard d'être accusé de magie, s'il entreprenoit quelque chose de pareil. Les ingenieux Bramins sont beaucoup plus adroits à cela: par exemple, ils ont appris par une longue experience à corriger le Datura ou le Pavot, qui a été mis au nombre des poisons par de grands Jurisconsultes, (Godefroy sur la loi 3. ff. ad l. Corn. de Sic.) Ils corrigent aussi d'autres plantes qui croissent dans leur païs, & les depouillent de leur qualité narcotique; ou bien l'adoucissent si fort, que prises interieurement elles font oublier aux personnes affligées, le malheur de leur condition, bannissent de leur esprit la melancolie & le chagrin, & y mettent la joye & le plaisir. Il les faut prendre ordinairement en forme d'électuaires.

Je viens maintenant aux mauvaises qualitez du Thé. Conformément au recit qu'en font les Japonnois, son usage empêche & trouble l'effet des autres remedes: il est nuisible, & l'on doit sur-tout l'éviter, dans cette sorte de colique qui est ordinaire dans le païs. L'infusion des feuilles trop nouvelles, qui attaque beaucoup la tête en général, fait beaucoup de mal à ceux qui ont des inflammations aux yeux, comme l'experience l'a enseigné. Je me suis pareillement informé des Medecins Chinois au sujet des mauvaises qualitez de cette plante, & voici ce que m'en a dit un homme grave & âgé. Si l'on buvoit tout le long du jour une infusion forte des feuilles du Thé, on détruiroit le principe radical de la vie, qui consiste dans un mélange bien conditionné de froid & de chaud, de sec & d'humide: le même effet s'ensuivroit, mais pour des raisons contraires, d'un usage journalier & trop frequent de viande grasse, & sur-tout de chair de porc que les Chinois aiment extrêmement; mais si l'on mêle ces deux cho-

Ses mauvaises qualitez.

choses ensemble, bien loin de nuire, elles contribuent à la santé, & procurent une longue vie. Pour confirmation de ceci, on donne l'exemple d'une femme, qui, lasse d'un mari jaloux, grondeur, & qui pis est impuissant, consulta un Medecin sur les moyens de s'en debarasser. On lui conseilla de ne lui donner tous les jours que de la chair de porc, & toute sorte de choses grasses, qui sans doute ne manqueroient pas de le tuer dans un an. Cette femme, non contente de ce conseil, prit avis d'une autre personne qui lui conseilla de faire bien frequemment de l'infusion des feuilles de Thé à son mari, qui étoit déja maigre comme un squelette; lui disant que cela le mettroit infailliblement au tombeau dans moins d'un an. La femme sur cela, pour depêcher plus vîte son mari, & pour venir mieux à bout de son dessein, se servit des deux conseils; mais elle éprouva à son grand regret, qu'en joignant ces deux contraires, son mari bien loin de deperir rendit sa constitution meilleure, recouvra insensiblement sa force & son embonpoint, & se retablit enfin dans une parfaite santé. Je ne saurois m'empêcher de rapporter ici les beaux vers d'un fameux Poëte Gaulois (Ausone) sur une femme qui en pareil cas, pour se defaire de son mari, lui donna premierement du poison; & ensuite, pour le depêcher plus vîte, une dose de mercure, qui, se trouvant heureusement un antidote, detruisit l'effet du poison & conserva la vie du Mari. Voici l'Epigramme.

Toxica Zelotypo dedit uxor mœcha marito,
Nec satis ad mortem credidit esse datum.
Miscuit Argenti *lethalia pondera* vivi,
Cogeret ut celerem vis geminata necem.
Dividat hæc si quis, faciunt discreta venenum;
Antidotum sumet qui sociata bibet.
Ergo inter sese dum noxia pocula certant,
Cessit lethalis noxa salutifera.
Protinus & vacuos alvi petiere recessus,
Lubrica dejectis quà via nota cibis.

Quam

Quam pia cura Divum! Prodest crudelior uxor,
Et cum fata volunt bina venena juvant.



II.

Des Manufactures de Papier du Japon.

I.

ON n'ignore pas qu'il y avoit anciennement dans les parties occidentales de notre Continent plusieurs manieres d'écrire, aussi bien que dans les pais meridionaux parmi les Egyptiens, les Syriens, les Juifs & autres Nations; lesquelles manieres étoient embarrassées, penibles, & suivies de plusieurs difficultez rebutantes, qu'aucune patience & aucune application ne pouvoit vaincre. Ils n'avoient pas encore l'usage de la plume, cet outil si leger, & si aisé à manier: ils écrivoient avec un poinçon de fer, ou un pinceau fait artistement; ils n'écrivoient pas même sur le Papier dont l'usage est à présent généralement repandu, mais sur plusieurs sortes de tablettes, ou de feuilles faites avec beaucoup d'industrie & de travail; de peaux, de parchemins, d'écorce d'arbre, de feuilles, de cuivre, de plomb, & d'autres metaux, de cire & d'autres matieres. Dans ces nombreuses difficultez de mettre les choses par écrit, ce qui étoit le plus grand obstacle à la conservation de l'histoire & au progrès des sciences, la Providence permit que l'on trouvât l'invention de faire du Papier avec des vieux haillons. Quelques-uns reculent l'époque de cette invention jusqu'au temps d'Alexandre le Grand, quoi qu'avec peu de fondement, ce semble, ne paroissant guere croyable qu'un Art si utile ait demeuré si long-temps caché, ou ait demeuré dans l'enfance pendant un si grand nombre de siecles: car à peine l'invention du Papier eut-elle été portée Introduction.

à

à un degré de perfection supportable, & connue du genre humain, qu'elle fit oublier bien-tôt toutes les autres manieres d'écrire, à la reserve seulement du parchemin: on les quitta d'abord pour une methode si facile & si commode. Les Nations Orientales les plus voisines de l'Europe, j'entends les Turcs, les Arabes, les Persans, les habitans de la petite Tartarie, & les sujets du grand Mogol, ont reçû de bon cœur parmi eux une invention si utile & si curieuse; avec cette difference seulement, qu'au lieu de se servir de linge usé, ils se servent d'autres haillons de laine & de cotton, dont ils font du Papier d'une égale bonté pour le moins. Les nations basanées & noires de l'Asie qui sont plus vers le Midi, ont retenu la maniere d'écrire de leurs ancêtres, qui est sur des feuilles de Palmier de differente espece: ils y écrivent encore, ou pour mieux dire gravent, curieusement leurs caracteres avec un Poinçon de fer, & attachant les differentes feuilles ensemble à des petits bâtons de bois, ils les relient ainsi en divers volumes. Aux extremitez de l'Orient, (j'entends la Chine & le Japon) fameuses pour avoir inventé de bonne heure les Arts & les Sciences les plus utiles, l'utilité du Papier tant pour écrire que pour imprimer, & la maniere de le faire, ont été connues & pratiquées avec succès depuis les temps les plus reculez. Je sortirois de mon sujet, si je décrivois la maniere de faire le Papier usitée parmi les Chinois: je laisse volontiers ce soin à un grand nombre de Religieux d'Europe, qui sont sur les lieux, & qui ont toutes les commoditez imaginables pour en donner des descriptions exactes. Mon dessein est de donner seulement un compte court, mais clair & complet, de la maniere de faire le Papier qui est en usage parmi les Japonnois, nation moins connue & moins frequentée. Le tout principalement pour la satisfaction & l'instruction de ceux qui souhaiteroient de faire les mêmes experiences sur l'écorce de quelques-uns de nos arbres de l'Europe.

II. Le

II.

Le Papier est fait au Japon de l'écorce du *Morus Papyrifera sativa*, ou veritable arbre à Papier, de la maniere suivante. Chaque année après la chute des feuilles, qui arrive au dixieme mois des Japonnois, ce qui repond communément à notre mois de Decembre, les jeunes rejettons qui sont fort gros sont coupez de la longueur de trois pieds au moins, & mis ensemble en pacquets pour être ensuite mis à bouillir dans de l'eau avec des cendres. S'ils sechent avant qu'ils bouillent, on les laisse tremper vingt-quatre heures durant dans l'eau commune, & ensuite on les fait bouillir : ces pacquets, ou fagots, sont liez fortement ensemble, & mis debout dans une grande & ample chaudiere qui doit être bien couverte: on les fait bien bouillir jusqu'à ce que l'écorce se retire si fort qu'elle laisse voir à nud un bon demi pouce du bois à l'extremité: lorsque les bâtons ont bouilli suffisamment on les tire de l'eau, & on les expose à l'air jusqu'à ce qu'ils se refroidissent; alors on les fend sur la longueur pour en tirer l'écorce, & l'on jette le bois comme inutile. L'écorce, après qu'on l'a sechée, est la matiere dont ensuite on doit faire le papier; en lui donnant une autre preparation qui consiste à la nettoyer de nouveau, & à tirer la bonne de la mauvaise : pour cet effet on la fait tremper dans l'eau pendant trois ou quatre heures. Etant ainsi ramollie, la peau noirâtre est raclée avec la surface verte qui reste, ce qui se fait avec un couteau qu'ils appellent Kaadsi Kusaggi, c'est-à-dire rasoir de Kaadsi, qui est le nom de l'arbre; en même temps aussi l'écorce forte qui est d'une année de crue, est separée de la mince qui a couvert les jeunes branches. Les premieres donnent le meilleur papier & le plus blanc; les dernieres produisent un papier noirâtre d'une bonté passable; s'il y a de l'écorce de plus d'une annee mêlée avec le reste, on la trie de même & on la met à part, parce qu'elle rend

Maniere de faire le Papier.

le

le papier le plus grossier & le plus mauvais de tous: tout ce qu'il y a de grossier, les parties noueuses, & ce qui paroit defectueux, & d'une vilaine couleur, est tiré en même temps pour être gardé avec l'autre matiere grossiere.

Après que l'écorce a été suffisamment nettoyée, preparée, & rangée selon ses differens degrez de bonté, on doit la faire bouillir dans une lessive claire; dès qu'elle vient à bouillir, & tout le temps qu'elle est sur le feu, on est perpetuellement à la remuer avec un gros roseau, & l'on verse de temps en temps autant de lessive claire qu'il en faut pour abbattre l'évaporation qui se fait, & pour suppléer à ce qui se perd par-là; cela doit continuer à bouillir jusqu'à ce que la matiere devienne si mince, qu'étant touchée legerement du bout du doigt elle se dissolve & se separe en maniere de bourre & comme un amas de fibres. La lessive claire est faite d'une espece de cendres, en la maniere suivante; on met deux pieces de bois en croix sur une cuve; on les couvre de paille, sur quoi ils mettent des cendres mouillées, ils y versent de l'eau bouillante qui à mesure qu'elle passe au travers de la paille, pour tomber dans la cuve, s'imbibe des particules salines des cendres, & fait ce qu'ils appellent lessive claire.

Après que l'écorce à bouilli de la maniere qu'on vient de dire, on la lave; c'est une affaire qui n'est pas d'une petite consequence en faisant du papier, & doit être menagée avec beaucoup de prudence & d'attention. Si l'écorce n'a pas été assez lavée, le papier sera fort, à la vérité, & aura du corps, mais il sera grossier & de peu de valeur; si au contraire on l'a lavée trop long-temps, elle donnera du papier plus blanc, mais plus sujet à boire, & mal-propre pour écrire: ainsi cet article de la Manufacture doit être conduit avec beaucoup de soin & de jugement, pour tacher d'éviter les deux extremitez que nous venons de marquer. On lave dans la riviere, & l'on met l'écorce dans une espece de van ou de crible, au travers du-

quel

quel l'eau coule, & on la remue continuellement avec les mains & les bras, jusqu'à ce qu'elle soit delayée à la consistance d'une laine, ou d'un duvet doux & delicat. On la lave encore une fois, pour faire le papier le plus fin : mais l'écorce est mise dans un linge au lieu d'un crible, à cause que plus on lave, plus l'écorce est divisée, & seroit enfin reduite en des parties si menues, qu'elles passeroient au travers des trous du crible, & se dissiperoient. On a soin dans le même temps d'ôter les nœuds, ou la bourre, & les autres parties heterogenes, grossieres, & inutiles, que l'on met à part avec l'écorce la plus grossiere, pour le mauvais papier. L'écorce étant suffisamment & entierement lavée, est posée sur une table de bois uni & épais, pour être battue avec des bâtons du bois dur Kusnoki, ce qui est fait ordinairement par deux ou trois personnes, jusqu'à ce qu'on l'ait rendue aussi fine qu'il le faut : elle devient avec cela si deliée, qu'elle ressemble à du papier qui à force de tremper dans l'eau est reduit comme en bouillie, & n'a quasi plus de consistance.

L'écorce ainsi preparée est mise dans une cuve étroite avec l'infusion glaireuse & gluante du ris, & celle de la racine Oreni qui est aussi fort glaireuse & gluante. Ces trois choses mises ensemble doivent être remuées avec un roseau propre & delié, jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement mêlées, & qu'elles forment une substance liquide de la même consistance : cela se fait mieux dans une cuve étroite ; mais ensuite cette composition est mise dans une cuve plus grande, qu'ils appellent en leur langage Fine : elle ne ressemble pas mal à celle dont on se sert dans nos manufactures de papier. On tire de cette cuve les feuilles une à une dans leurs moules qu'on fait de jonc, au lieu de fil d'archal ; on les appelle Mijs. Il ne reste plus qu'à les faire secher à propos : pour cet effet on met les feuilles en piles sur une table couverte d'une double nate, & l'on met une petite piece de roseau, qu'ils appellent Kamakura, c'est-à-dire Coussin, entre

chaque feuille; cette piece qui avance un peu sert ensuite à soulever les feuilles & à les tirer une à une; chaque pile est couverte d'une planche ou d'un ais mince de la grandeur & de la figure des feuilles de papier, sur laquelle on met des poids, légers au commencement, de peur que les feuilles encore humides & fraiches, ne se pressent si fort l'une contre l'autre qu'elles fassent une seule masse; on surcharge donc la planche par degrez, & l'on met des poids plus pesans pour presser & exprimer toute l'eau; le jour suivant on ôte les poids: les feuilles sont alors levées une à une avec le petit bâton Kamakura dont on vient de parler; & avec la paume de la main, on les jette sur des planches longues & raboteuses faites exprès pour cela; les feuilles s'y tiennent aisément, à cause d'un peu d'humidite qui leur reste encore. Après cette préparation, elles sont exposées au soleil, & lorsqu'elles sont entierement seches, on les prend pour les mettre en monceaux, on les rogne tout autour, & on les garde pour s'en servir ou pour les vendre.

J'ai dit que l'infusion de ris, avec un leger frottement, est necessaire pour cet ouvrage, à cause de sa couleur blanche, & d'une certaine graisse visqueuse qui donne au papier une bonne consistance, & une blancheur agreable. La simple infusion de la fleur de ris n'auroit pas le même effet, à cause qu'elle manque de cette viscosité qui est une qualité fort nécessaire. L'infusion dont je parle se fait dans un pot de terre non vernissé, où les grains de ris sont trempez dans l'eau: ensuite le pot est agité doucement d'abord, mais plus fortement par degrés: à la fin on y verse de l'eau fraiche, & le tout est passé au travers d'un linge; ce qui demeure doit être remis dans le pot, & subir la même operation, en y mettant de l'eau fraiche; & cela est repeté tant qu'il reste quelque viscosité dans le ris. Le ris du Japon est le plus excellent pour cela, étant le plus blanc & le plus gras qui croisse en Asie.

L'in-

L'infusion de la racine Oreni se fait de la maniere suivante. La racine pilée ou coupée en petits morceaux est mise dans l'eau fraiche, elle devient glaireuse dans une nuit, & propre à l'usage destiné après qu'on l'a passée au travers d'un linge. Les differentes saisons de l'année demandent une quantité differente de cette infusion mêlée avec le reste. Ils disent que tout l'art depend entierement de cela : en Eté, lorsque la chaleur de l'air dissout cette sorte de colle, & la rend plus fluide, il en faut davantage ; & moins à proportion en Hiver, & dans le temps froid. Une trop grande quantité de cette infusion mêlée avec les autres ingrediens rendroit le papier plus mince à proportion ; & trop peu au contraire le rendroit épais, inégal, & sec. Une quantité mediocre de cette racine est necessaire pour rendre le papier bon & d'une égale consistance. Pour peu qu'on leve de feuilles, on peut s'appercevoir aisément si l'on en a mis trop ou trop peu. Au lieu de la racine Oreni, qui quelquefois, sur-tout au commencement de l'Eté, devient fort rare, les papetiers se servent d'un arbrisseau rampant nommé Sane Kadsura, dont les feuilles rendent une gelée, ou glu, semblable à celle de la racine Oreni, mais qui n'est pas tout à fait si bonne.

J'ai parlé aussi du *Juncus Sativus*, qui est cultivé au Japon avec beaucoup de soin & d'adresse ; il devient haut, delié, & fort ; les Japonnois en font des voiles de navire & de fort belles nates pour couvrir leurs planchers.

J'ai remarqué ci-dessus, que les feuilles de papier, lorsqu'elles sont fraichement levées de leurs moules, sont mises en piles sur une table couverte de deux nates : ces deux nates doivent être faites differemment ; celle de dessous est plus grossiere, & celle qui est au dessus est plus claire, faite de joncs plus fins qui ne sont pas entrelacez trop près l'un de l'autre, afin de laisser un passage libre à l'eau, & ils sont deliés pour ne point laisser d'impression sur le papier.

Le papier grossier destiné à servir d'envelope, & Papier grossier.

 à

à d'autres usages, est fait de l'écorce de l'arbrisseau Kadse Kadsura, avec la même methode que nous venons de decrire. Le papier du Japon est très fort; on pourroit en faire des cordes. On vend une espece de papier fort & épais à Syriga (c'est une des plus grandes villes du Japon, & la capitale d'une Province de même nom.) Ce papier est peint fort proprement, & plié en si grandes feuilles, qu'elles suffiroient à faire un habit; il ressemble si fort à des étoffes de laine ou de soye, qu'on pourroit s'y meprendre. On fait à la Chine, & au Tonquin, une espece de papier mince qui est jaunâtre, on le tire du coton & des bambous qui sont une espece de roseaux. Les Siamois font leur papier de l'écorce de l'arbre Pliookkloi; ils en ont deux sortes, l'un noir & l'autre blanc, tous deux sont grossiers, rudes, & sans beaucoup de façon, comme sont les Siamois eux-mêmes. Ils le plient en livres, quasi comme les éventails sont pliez : ils écrivent des deux côtez, non pas avec un pinceau à l'imitation des nations polies qui sont plus à l'Orient, mais avec un poinçon grossier fait de terre grasse. Je finis ici la description de l'art de faire le papier dans l'Orient, que le savant *Bechmannus* souhaitoit si fort de savoir, & qu'il sollicitoit si fort les voyageurs de lui apprendre. Il se trompoit en ce qu'il sembloit être persuadé qu'il étoit fait de coton; vû qu'il paroit par ma relation, que toutes les nations qui sont au-delà du Gange le font de l'écorce des arbres ou des arbrisseaux : les autres nations Asiatiques de deçà le Gange, excepté les Noirs qui habitent le plus au Midi, font leur papier de vieux haillons des étoffes de coton, & leur methode ne differe en rien de la nôtre, excepté qu'elle n'est pas si embarrassée & que les instrumens dont ils se servent sont plus grossiers.

III.

Description des Plantes dont on fait le Papier.

Pour rendre complete la relation que je me suis proposée de faire des manufactures de papier du Japon,

Jâpon, j'ai ajouté ici la description des plantes & des arbres dont on le fait.

KAADSI.

Papyrus fructu mori celsa, sive morus sativa foliis Urtica mortua, cortice papyrifera.

L'Arbre à Papier.

D'une racine forte, branchue, & ligneuse s'éleve un tronc droit, épais, & uni, fort branchu, couvert d'une écorce couleur de Chataigne, grosse ferme, & visqueuse, inégale en dehors, & polie au dedans, où elle tient au bois qui est mou & cassant, plein d'une moelle grande & humide. Les branches & les rejettons sont fort gros, couverts d'un petit duvet, ou laine verte, dont la couleur tire vers le pourpre brun; ils sont cannelez, jusqu'à ce que la moelle croisse, & sechent d'abord qu'on les a coupez. Les rejettons sont entourez irregulierement de feuilles à cinq ou six pouces de distance l'une de l'autre, quelquefois davantage : elles tiennent à des pedicules minces & velus, de deux pouces de longueur, de la grosseur d'une paille, & d'une couleur tirant sur le pourpre brun. Les feuilles different beaucoup en figure & en grandeur : elles sont divisées quelquefois en trois, d'autres fois en cinq lobes dentez comme une scie; étroits, d'une profondeur inegale, & inegalement divisez. Ces feuilles ressemblent en substance, figure, & grandeur, à celles de l'*Urtica mortua*, étant plates, minces, un peu raboteuses, d'un verd obscur d'un côté, & d'un verd blanchâtre de l'autre. Elles se sechent vîte, dès quelles sont arrachées, comme font toutes les autres parties de l'arbre. Un nerf unique, qui laisse un grand sillon du côté opposé, s'étend depuis la base de la feuille jusqu'à la pointe, d'où partent plusieurs petites veines quasi paralleles, qui en poussent d'autres plus petites tournées vers le bord des feuilles, & se recourbant vers elles-

elles-mêmes. Les fruits viennent en Juin & en Juillet, des aisselles des feuilles aux extremitez des rejettons: ils tiennent à des queues courtes & rondes, & sont de la grosseur d'un pois & un peu plus, entourez de poils pouprez: ils sont composez de pepins, qui sont verdâtres au commencement, & tournent ensuite sur le pourpre brun, lorsqu'ils mûrissent. Le fruit est plein d'un jus douçâtre: je n'ai pas observé si ces fruits sont precedez par des fleurs. Cet arbre est cultivé sur les collines & les montagnes, & sert aux manufactures de papier. Les jeunes rejettons de deux pieds de long sont coupez, & plantez à terre à une mediocre distance, environ le dixieme mois: ils prennent d'abord racine, & leur extremité superieure qui est hors de terre, sechant d'abord, ils poussent plusieurs jeunes jets, qui deviennent propres à être coupez vers la fin de l'année, lorsqu'ils sont parvenus à la longueur d'une brasse & demie, & à la grosseur du bras d'un homme mediocre. Il y a aussi une sorte de Kaadsi ou arbre à papier sauvage, qui vient sur les montagnes desertes & incultes; mais, outre qu'il est rare, il n'est pas propre à faire du papier, c'est pourquoi on ne s'en sert jamais.

KATSI KADSIRA, nommé aussi KAGO KADSIRA.

Papyrus procumbens lactescens, folio longo lanceato, cortice chartaceo.

Le faux Arbre à papier.

Cet arbrisseau a une racine épaisse, unique, longue, d'un blanc jaunâtre, étroite & forte, couverte d'une écorce grasse, unie, charnue, & douçâtre, entremêlée de fibres étroites. Les branches sont nombreuses & rampantes, assez longues, simples, nues, étendues, & flexibles, avec une fort grande moelle entourée de peu de bois.

Des

Des rejettons fort deliez, simples, bruns, & velus aux extremitez, sortent des branches; les feuilles y sont attachées à un pouce de distance plus ou moins l'une de l'autre, alternativement: elles tiennent à des pedicules petits & minces, & leur figure ne ressemble pas mal au fer d'une lance, s'élargissant sur une base étroite, & finissant en pointe, longue, étroite, & aiguë. Elles sont de differente grandeur, les plus basses étant quelquefois longues d'un empan, larges de deux pouces; tandis que celles du haut de l'arbrisseau sont à peine un quart si grandes. Elles ressemblent aux feuilles du véritable arbre à papier, en substance, couleur, & superficie; sont profondément, & également dentées, avec des veines deliées au dos dont les plus grandes s'étendent depuis la base de la feuille jusqu'à la pointe, partageant la feuille en deux parties égales. Elles produisent plusieurs veines traversieres, qui sont croisées encore par de plus petites veines. Je ne puis rien dire des fleurs ni des fruits, n'ayant pu les voir.

ORENI.

Alcea, radice viscosa, flore ephemero, magno, puniceo.

D'une racine blanche, grasse, charnue, & fort fibreuse, pleine d'un jus visqueux transparent comme le crystal, sort une tige de la hauteur d'une brasse ou environ, qui est ordinairement simple & ne dure qu'un an. Les nouveaux jets, s'il en vient, après un an, sortent des asseilles des feuilles: la moelle en est molle, spongieuse, & blanche, pleine d'un jus visqueux. La tige est entourée à distances irregulieres de feuilles qui ont quatre ou cinq pouces de longueur, cambrées, d'un pourpre detrempé: les pedicules en sont ordinairement creux, charnus, & pleins d'humeur. Les feuilles ressemblent assez à l'Alcea de Matthiole, tirant sur le rond, d'environ un empan de diametre; composées de sept lobes divisez par des

anses profondes, mais inégalement dentées aux bords, excepté entre les anses: les crenaux ou dents sont grands, en petit nombre, & à une moyenne distance l'un de l'autre. Les feuilles sont d'une substance charnue, pleine de jus: elles paroissent raboteuses à l'œil, & sont rudes au toucher, d'un verd obscur. Elles ont des nerfs forts, qui partagent chaque lobe également, courant jusqu'aux extremités, & plusieurs veines traversieres, roides & cassantes, recourbées en arriere vers le bord de la feuille. Les fleurs sont à l'extremité de la tige, & des rejettons; & sont d'un pouce & demi de longueur, portées par des pedicules velus & épais dont la largeur augmente à mesure qu'ils finissent en calice. Les fleurs sont posées sur un calice composé de cinq petales, ou feuilles verdâtres, avec des lignes d'un pourpre brun & velues au bord: les fleurs sont aussi composées de cinq petales ou feuilles d'un pourpre clair, tirant sur le blanc: elles sont grandes comme la main & souvent plus grandes: le fond en est fort grand, d'un pourpre plus chargé & plus rouge. Les feuilles des fleurs sont, comme on l'a dit, grandes, rondes & rayées: elles sont étroites & courtes au fond du calice qui est étroit court & charnu; le pistile est long d'un pouce, gras, uni & doux, couvert d'une poussiere couleur de chair, jaunâtre, couchée sur le pistile comme si c'étoit de petites bossettes; le pistile finit par cinq caroncules couvertes d'un duvet rouge & arrondies en forme de globe. Les feuilles ne durent qu'un jour & se fanent à la nuit, elles sont remplacées peu de jours après par cinq capsules seminaires pentagones, faisant ensemble la forme d'une toupie; qui ont deux pouces de longueur, un pouce & demi de largeur, membraneuses, épaisses, tirant sur le noir, au temps de leur maturité, que l'on distingue les cinq capsules, où sont contenues un nombre incertain de graines, dix ou quinze dans chacune, d'un brun fort obscur, raboteuses, plus petites que des grains de poi-

poivre, un peu comprimées & se detachant aisément.

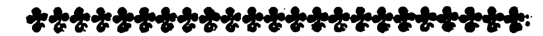
FUTOKADSURA ou SANEKADSURA.

Appellé par d'autres ORENIKADSURA, à cause de ses vertus & de ses usages.

Frutex viscosus, procumbens, folio Telephii vulgaris amulo, fructu racemoso.

C'est un petit arbrisseau garni irregulierement de plusieurs branches de la grosseur du doigt, d'où sortent des rejettons sans ordre; raboteux, pleins de verrues, gersez, & d'une couleur brune. L'arbrisseau est couvert d'une écorce épaisse, charnue, & visqueuse, composée d'un petit nombre de fibres deliées qui s'étendent en longueur. Si peu qu'on mâche de cette écorce, elle remplit la bouche d'une substance mucilagineuse. Les feuilles sont épaisses & attachées une à une, à des pedicules minces, cambrez, de couleur de pourpre, elles sont placées sans ordre, & ressemblent aux feuilles du *Teliphium vulgare.* Etroites au fond elles s'élargissent, finissent en pointe, & sont de deux, trois ou quatre pouces de longueur, un pouce de largeur au milieu, au plus; un peu roides, quoique grasses; quelquefois pliées vers le dos, ondées, douces au toucher, d'un verd pâle, avec un petit nombre de pointes, en forme de dents de scie, à leur bord; coupées sur la longueur, par un nerf traversé de beaucoup d'autres d'une petitesse presque imperceptible. Les fruits pendent à des queues d'un pouce & demi de longueur, vertes & deliées: il sont en forme de grappe, composée de plusieurs bayes (quelquefois trente ou quarante) disposées en rond sur un corps tirant sur le rond qui leur sert de base. Les bayes ressemblent parfaitement aux grains de raisin, tirant sur le pourpre en Hiver, lorsqu'elles sont mûres. Leur membrane qui est mince contient un jus épais, quasi sans goût & insipide,

pide: dans chaque baye on trouve deux graines dont la figure ressemble à un rognon, un peu comprimées là où elles se touchent reciproquement. Elles sont de la grosseur des pepins des raisins ordinaires, couvertes d'une membrane mince, & grisâtre; leur substance est dure, blanchâtre, d'un goût âpre & pourri, très desagreable au palais. Les bayes sont disposées autour d'une base tirant sur le rond ou ovale, d'une substance charnue, spongieuse & molle, d'environ un pouce de diametre; ressemblant assez à une fraise, rougeâtre, d'une rayure relevée en forme de rets, dont les niches paroissent moyennement profondes, quand les bayes en sont détachées.



III.

De la Cure de la COLIQUE par la Piquure d'une Aiguille, telle qu'elle est en usage parmi les Japonnois.

Description de la maladie.

CEtte sorte de Colique que les Japonnois appellent Senki, est une maladie particuliere de cet Empire si peuplé: elle est si commune, qu'entre dix personnes adultes à peine y en a-t-il une qui n'en ait senti les atteintes. Ce même air qui d'ailleurs est si sain, la maniere de vivre des naturels du pays, leur manger & leur boire, les exposent aux attaques de cette maladie. Les étrangers n'y sont pas moins sujets que les naturels, lorsqu'ils ont bu des liqueurs du pays. Nous en fimes une triste experience, lorsqu'en arrivant au Japon nous voulumes, selon l'usage des gens de mer, oublier le verre à la main les dangers que nous avions essuyez pendant un long & difficile Voyage, & boire abondamment de la biere froide du pays, qu'ils appellent Sakki. Cette biere est faite avec du ris, & a la consistance des vins d'Espagne: elle est d'une telle nature qu'il ne faudroit point la boire

froide,

froide, mais moderément chaude, & avec des tasses, à la maniere des naturels du pays. Le nom de Senki n'est pas donné indifferemment à toutes les douleurs du ventre, mais seulement à cette espece particuliere, qui outre la douleur aiguë qu'elle fait sentir dans les boyaux, cause en même temps des convulsions aux aines; car telle est la nature & la violence de cette maladie, qu'elle cause des convulsions à toutes les membranes & à tous les muscles du bas-ventre. A l'égard de la cause de la maladie, les Japonnois croyent que ce n'est point une matiere morbifique logée dans la cavité des boyaux, ce qui selon eux ne causeroit qu'une legere douleur; que son siege est dans la substance membraneuse de l'abdomen, comme par exemple les muscles, le peritoine, l'épiploon, le mesentere, ou les intestins; & qu'en y sejournant elle se change en une vapeur, ou plutôt en un vent subtil & acre qui enfle, coupe, & corrode les membranes qui le contiennent. C'est sur cette theorie qu'est fondée leur cure: toutes les fois que ce vent est tiré de la prison étroite où il est enfermé, dans le même moment, disent-ils, la douleur causée par l'enflure de ces parties si sensibles doit cesser. Avant de passer outre, on me permettra d'observer qu'au lieu de ce nom Latin *Colica*, que l'on donne quelquefois mal à propos à cette maladie, puisque le boyau du même nom n'en est pas fort souvent attaqué; les Brahmins aiment mieux le nommer en leur langage, conformément à l'opinion des Chinois & des Japonnois, *Convulsions* ou *tiraillemens du ventre & des intestins*. Quelques symptomes particuliers de cette maladie nationale ou locale ressemblent beaucoup à la passion hysterique. Elle met souvent le patient dans la crainte d'être suffoqué, toute la region du bas-ventre, depuis les aînes jusqu'aux fausses côtes, & plus haut, étant fortement tiraillée; & même après que le patient a été tourmenté miserablement pendant long-temps, la maladie se termine quelquefois en tumeurs & en enflures qui s'élevent en divers endroits du corps,

 &

& qui ont des ſuites dangereuſes: cela cauſe, en particulier aux hommes une enflure à l'un des teſticules, qui ſouvent tourne en ſuppuration, & en abſcès; dans les femmes cela produit des tubercules ou des puſtules au fondement & aux parties honteuſes, & qui ſont ordinairement ſuivies de la perte du poil. Il faut pourtant remarquer que ces tumeurs aux teſticules (que les Japonnois nomment Sobi, & ceux qui en ſont attaquez Sobimotz) comme auſſi les puſtules aux parties ſecretes des femmes, ſont auſſi des maladies domeſtiques du Japon, & attaquent pluſieurs perſonnes qui n'ont jamais reſſenti les atteintes de la Colique.

Avant que j'en vienne à montrer la methode particuliere des Japonnois pour la cure de cette maladie qui ſe fait par le moyen de l'aiguille, il ne ſera pas hors de propos de remarquer qu'il y a deux remedes principaux dans la Chirurgie, que l'on ſuppoſe réuſſir également pour guerir & pour prevenir les maladies; dont les habitans de ces parties orientales du monde, tant ſains que malades, riches & pauvres, ſe ſervent par l'entremiſe des Medecins, ou des Empiriques. Les habitans de la Corée, les Chinois, & les Japonnois, fort grands admirateurs de l'antiquité, & ſcrupuleux à l'excès pour conſerver les anciennes coutumes qu'ils ont reçues de leurs ancêtres, pretendent tous que ces remedes étoient connus dans les ſiecles les plus reculez, long-temps avant l'invention de la Medecine. Leurs noms choqueront peut-être & effrayeront les lecteurs. Ce n'eſt pas moins que le feu & le metal. On doit pourtant rendre cette juſtice aux Japonnois, qu'ils ſont bien éloignez de ſe ſervir de cet appareil cruel, (on pourroit même dire barbare) de nos Chirurgiens d'Europe. Ces fers chauds, & cet étalage de couteaux tranchans, & autres inſtrumens neceſſaires pour nos operations, ſpectacle ſi effrayant pour le patient, ſi choquant même pour les aſſiſtans, s'ils ne ſont depouillez de tout ſentiment d'huma-

manité & de compassion, sont toutes choses que les Japonnois ignorent entierement : leur feu est moderé, tel que les Dieux du pays veulent qu'on brûle sur leurs Autels ; en un mot ce n'est autre chose qu'un rouleau qui s'allume insensiblement, qui est composé de l'herbe qui porte le nom de la fameuse Reine *Artemise* *. Il en est de même des metaux dont ils se servent dans leurs operations de Chirurgie, ce sont les plus nobles de tous : ils sont l'ornement des Palais ; ils sont la production du soleil & de la lune ; &, comme les Philosophes le pretendent, enrichis des qualitez & des vertus de ces deux corps celestes. Le lecteur comprend aisément que je parle de l'or & de l'argent, dont les Japonnois ont des aiguilles faites d'une maniere singuliere, parfaitement polies, & extrèmement propres à operer la ponction, ou la piquure dans les corps humains. Ils en font un si grand cas pour cette raison, qu'ils les portent toujours avec eux où qu'ils aillent ; ils font la même chose des boites entieres d'autres instrumens, ou curiositez, qu'ils estiment beaucoup, ou dont ils croyent avoir besoin. L'usage & l'application des remedes dont nous venons de parler sont d'une si grande consequence, que la seule connoissance des parties où l'on doit appliquer le feu avec le Moxa, ou qu'on doit piquer avec les aiguilles, est l'objet d'un art particulier dont les maitres sont appellez Tensasi, comme qui diroit toucheurs ou chercheurs des parties, à cause que leur principal emploi consiste à faire le choix de la partie sur laquelle on doit faire l'une ou l'autre de ces operations. Ceux qui appliquent l'aiguille, ou de leur chef, ou selon le desir des patiens, ont en particulier le nom de Farittate, qui signifie piqueurs d'aiguille. Je viens à present à la description de ces aiguilles. Il seroit quasi impossible d'enfoncer une grosse aiguille dans le corps, sans s'exposer à quelque dangereuse consequence : c'est par cette raison que celles qui sont destinées à cette operation doivent être fort deliées, faites d'or ou d'argent aussi pur & aussi fin qu'on

* Artemisia, Armoise.

en puisse avoir ; entierement épurez de cuivre, & qui souffrent le marteau. C'est un métier particulier que celui de donner la trempe à ces aiguilles, & le degré de dureté requis pour cette operation. Ce métier est connu de peu de personnes, & ceux mêmes qui le savent, n'oseroient l'exercer sans des lettres patentes données sous le sceau de l'Empereur. Il y a deux sortes de ces aiguilles par rapport à leur figure : celles de la premiere sorte sont faites indifferemment d'or ou d'argent ; elles ne ressemblent pas mal aux Poinçons dont nos jeunes garçons se servent à l'école pour épeller les syllabes, ou aux styles dont les Indiens écrivent ; elles sont seulement plus deliées d'environ quatre pouces de longueur, minces, & finissant en pointe fort aiguë, avec un manche retors pour les tourner avec plus de facilité : au lieu de boite on les met dans un petit marteau, qui est fait de sorte que l'on peut mettre une de ces aiguilles de chaque côté du manche : ce marteau est fait de corne de taureau sauvage, fort polie, & un peu plus long que l'aiguille, avec une tête tirant sur le rond un peu applati, dans laquelle il y a une piece de plomb pour la rendre plus pesante. Le côté qui bat l'aiguille est revêtu d'une piece de cuir, ordinairement couleur de violette, pour empêcher que l'aiguille que l'on enfonce dans le corps ne ressaute. Les aiguilles de la seconde sorte sont faites seulement d'argent, & ne s'éloignent pas beaucoup de la figure des precedentes & de leur longueur, mais elles sont extrêmement deliées, avec un manche court & épais qui est tourné en vis sur sa longueur : on met plusieurs de ces aiguilles ensemble dans une boite de bois en quarré long, vernissée en dehors ; le fond en est garni d'une piece de drap, & les aiguilles sont couchées sur le côté moelleux de l'étoffe. Pour la satisfaction de ceux qui sont curieux de noms, j'ai trouvé à propos de remarquer que ces deux sortes d'aiguilles, & en general toutes celles dont on se sert dans la Chirurgie, sont appellées Utsbarri, c'est-à-dire aiguilles tournan-

nantes. Les aiguilles de la seconde espece ont le nom particulier de Fineribarri, qui signifie la même chose; & si l'operation est faite, comme il arrive souvent, en passant l'aiguille dans un tuyau delié de cuivre, on les appelle alors Fudabarri, c'est-à-dire aiguilles à conduit ou tuyau. Ce tuyau est environ une pouce plus court que l'aiguille, & gros comme une plume d'oye; il sert à guider l'aiguille pour faire plus surement la ponction dans la partie du corps que l'on a choisie.

Pour venir à l'operation, on la fait de la maniere suivante. Le Chirurgien prend l'aiguille près de la pointe avec sa main gauche, entre le bout du doigt du milieu, & l'ongle de l'indice appuyé par le pouce. Il la tient ainsi vers la partie qui doit être piquée, & qui doit être soigneusement examinée pour voir si ce n'est pas un nerf; ensuite prenant le marteau de la main droite il en donne un coup, ou deux, precisément ce qu'il faut pour vaincre la resistance de la peau exterieure, & faire entrer l'aiguille; cela fait, il met le marteau à côté, & prenant le manche de l'aiguille entre les extremitez de l'indice & du pouce, il la tourne jusqu'à ce que la pointe entre dans le corps, à la profondeur que les regles de l'art exigent; ce qui est ordinairement un demi pouce: quelquefois mais rarement un pouce & au dessus, en un mot jusqu'à ce que l'aiguille penetre au lieu où est le siege de la douleur & où l'on croit la maladie renfermée. Le Chirurgien y tient l'aiguille jusqu'à ce que le patient ait respiré une fois ou deux, & ensuite la tirant dehors il presse la partie avec le doigt, comme si c'étoit pour en exprimer toute la vapeur, ou le vent. Les aiguilles de la seconde sorte ne sont point frapées du marteau, on les enfonce en tournant en vis, l'Operateur les tenant entre les extremitez du pouce, & du doigt du milieu. Ceux qui operent adroitement, donnent un coup avec l'indice avec lequel ils poussent le doigt du milieu, justement autant qu'il faut pour lui faire penetrer la peau; & ensuite ils achevent l'operation en tournant.

mant. Quelques-uns se servent pour cet effet d'un tuyau tel qu'on l'a décrit ci-dessus, qui est un peu plus court que l'aiguille, & qui par ce moyen empêche qu'on ne l'enfonce trop avant. Les regles & les preceptes de cette piquure sont fort differens, eu égard sur-tout aux vapeurs cachées que l'on suppose être la cause de la maladie: de là vient que lorsque l'on veut faire l'operation, un Medecin habile & prudent doit determiner avec toute son attention & tout son jugement, où, & jusqu'à quelle profondeur les vapeurs sejournent. La piquure d'aiguille est estimée un bon remede pour ces mêmes maladies que l'on traite en appliquant le feu avec le Moxa, & l'on se sert de l'aiguille près des mêmes endroits, & avec les mêmes precautions, comme du caustique. Mais j'en dirai davantage dans la relation que j'en donne. Il arrive pourtant assez souvent que les gens du commun peuple s'avanturent à appliquer l'aiguille, purement sur leur propre experience, & sans l'avis d'un Tensasi experimenté, prenant garde seulement de ne piquer ni nerf, ni tendons, ni aucuns vaisseaux sanguins considerables. Après avoir expliqué suffisamment ce qui regarde la piquure d'aiguille en general, je dois ajouter encore quelque chose sur son usage dans la Cure de la Colique en particulier.

Pour la Cure de la Colique, les Japonnois font l'operation sur le ventre à la region du foye, faisant neuf trous en trois rangs, disposez en parallelogramme, à la distance l'un de l'autre d'un demi pouce dans les adultes. Chacun des rangs a son nom particulier, & leur operation a des regles differentes: le premier rang est nommé Sioquan, il est fait justement au dessus des côtes; le second est nommé Tsiuquan, & doit avoir sa place entre le nombril, & le Cartilage Mucronata: le troisieme est appellé Gecquan, il est fait environ un demi pouce au dessus du nombril. J'ai été diverses fois témoin, qu'en faisant ces trois rangs de trous conformément aux regles de l'art, & d'une raisonnable profondeur, les douleurs de la Colique

Sen-

Senki, comme ils les nomment, cessoient presqu'en un instant, comme si c'eût été par enchantement.

On a tenté quelquefois de guerir cette colique en appliquant le feu sur le patient avec le Moxa, mais on a trouvé par experience que cette methode n'a pas eu tout le succès de la piquure d'aiguille. On doit remarquer pourtant que le caustique doit être appliqué sur le ventre aux deux côtez du nombril, environ à deux pouces de distance. Ces deux endroits sont nommez Tensu; ils sont renommez par le nombre de caustiques qu'on y applique, & connus même de ceux qui ne pratiquent pas cet art: nous en parlerons ailleurs plus au long.

Pour rendre complette cette relation, je ne dois pas oublier un autre remede qu'on pretend être d'une grande vertu, & dont le menu peuple fait un usage frequent, dans la Colique dont nous venons de parler; dans le *Colera morbus*, qui est une maladie frequente & dangereuse dans le Japon; comme aussi pour la douleur de ventre qu'ils nomment Saku, qui est aussi parmi eux une maladie commune qui ne differe pas beaucoup du Senki & de la Colique ordinaire. Ils s'en servent aussi pour les autres douleurs du bas-ventre, lorsque le siege de la maladie est dans les intestins où l'on ne sauroit se servir de l'aiguille, ni du Moxa; & en diverses autres maladies que je passe sous silence. C'est une poudre qu'on doit prendre interieurement, appellée par le commun peuple Dsiosei, & dans la langue des savans, Wadsusan. On la vend dans le village de Menoki dans la Province d'Oomi, scellée du cachet du vendeur, qui par une fraude pieuse a obtenu un privilege de la vendre lui seul. Il publia que les ingrediens ce cette poudre étant des vegetaux, ils lui furent enseignez en songe par le Dieu Jakusi, & qu'ils croissent sur une montagne voisine, d'ailleurs fameuse pour les histoires fabuleuses qu'on dit qui y sont arrivées, & dans son voisinage. Les bons effets que le peuple

ple ressentit en usant de ce remede, le mirent dans une grande reputation, & la consommation qui s'en fait est si grande qu'elle a enrichi une famille entiere, qui auparavant étoit fort pauvre, & qui fut ensuite en état de bâtir trois Temples qui sont des monumens publics & durables de leur reconnoissance envers le Dieu qui leur communiqua ce secret. Ces Temples sont vis-à-vis de trois boutiques, où cette poudre est faite & vendue. J'en portai beaucoup avec moi quand je quittai le Japon; mais je trouvai par experience qu'elle ne s'accommode pas au temperament de mes compatriotes. Elle est plus amere que le fiel; on en tient la preparation secrette dans la famille de l'Inventeur; cependant en considerant quelques-uns des ingrediens dans la boutique où j'achetai celle que je portai en Europe, je reconnus que le Costus amer qu'ils appellent au Japon Putsjuik, & que les Hollandois portent de Suratte au Japon, en étoit un des principaux. On dit que les vertus de ce Costus sont fort grandes, & on le recherche au Japon plus qu'aucune autre drogue étrangere, excepté la racine du *Sisarum Montanum Coraense*, ou Ninsin, du Docteur Cleyer.



IV.

Relation du Moxa, excellent Caustique des Chinois & des Japonnois.

§. 1.

Introduction.

IL y a en Asie trois pays où les sciences ont fleuri depuis un temps immemorial, l'Arabie, les Indes, & la Chine. Toutes les nations qui habitent le vaste continent qui s'étend depuis l'Europe jusqu'aux extremitez de l'Orient, & pour ainsi dire jusqu'à nos antipodes, ont emprunté tous les arts

arts & ſciences qui fleuriſſent parmi eux, de ces trois principales habitations des Muſes Orientales. Je me diſpenſe de m'étendre à preſent ſur des diverſes choſes qui ſerviroient à prouver ce que j'avance, & je me renfermerai uniquement dans ce qui regarde ma profeſſion. On ne doit pas être ſurpris que tant de nations qui different ſi fort dans leur Religion, dans leurs mœurs, dans leur langage, même dans la temperature du climat qu'elles habitent; ayent auſſi differens principes dans l'art de guerir les maladies, differens remedes, differens preceptes, & differentes methodes dans la cure. Les differens lieux qui ont donné la naiſſance aux ſciences de l'Orient, ont contribué ſans doute à ces differences. Malgré cela on remarque qu'ils conviennent tous en quelques choſes: lorsqu'on leur demande par exemple leur opinion ſur la cauſe des malades, ils répondent qu'elles ſont cauſées par des vents, & des vapeurs. Ils ſemblent à l'imitation du divin Hippocrate, (*lib. de Flat*) les regarder comme la cauſe generale de toutes les maladies qui attaquent le corps humain, particulierement celles qui ſont accompagnées de douleur. C'eſt ſur ce principe qu'eſt fondée leur methode dans la cure, & qu'ils appuyent le frequent uſage des cauſtiques qu'ils aſſurent être les remedes les plus efficaces pour diſſiper & chaſſer toute ſorte de vents, & de vapeurs. C'eſt pourtant une grande queſtion parmi eux, quels ſont les cauſtiques les plus propres pour le but qu'on ſe propoſe; ſi c'eſt le feu, ou les fers rouges? Ils croyent que c'eſt une cruauté, non-ſeulement inutile en elle-même, mais encore indigne d'un Medecin raiſonnable, de joindre enſemble la force du fer & du feu, ſur les corps humains. Un Medecin, diſent-ils, ne doit avoir d'autre deſſein dans l'application des cauſtiques, que de mettre en mouvement & de reſoudre la matiere visqueuſe qui eſt la cauſe de la douleur & de la maladie; & enſuite lui donner une iſſue pour la chaſſer. De là vient qu'ils aiment mieux un feu lent & doux, & qu'en un mot ils pre-

preferent ces caustiques que l'on a éprouvez les plus propres, à cause de leurs sels aperitifs, pour ouvrir & dissoudre les obstructions, & pour chasser la cause des maladies, lentement à la verité, mais d'une maniere sure, au cruel appareil de tous les autres caustiques violens qui par leur qualité trop penetrante, brûlante, vitriolique, & corrosive, rongent & détruisent, d'une maniere deplorable, les parties auxquelles on les applique. C'est pour cette raison que les anciens Medecins de l'Egypte, de la Grece, & de l'Arabie, à qui les Européens doivent l'invention & les progrès de plusieurs connoissances dans la Medecine, aimoient mieux appliquer des champignons allumez, ou les racines brulantes du *Struthium* & de l'*Aristoloche*, preferablement aux fers chauds. D'autres se servoient de soufre fondu, d'autres encore de fuseaux de bouis trempez dans l'huile bouillante & appliquez à la partie affectée. Je m'éloignerois de mon sujet, si je faisois le denombrement des differens caustiques qui ont été en usage parmi les anciens Medecins: ceux qui voudront en savoir d'avantage sur cette matiere, peuvent consulter *Mercatus L. 4. c. 1. pag.* 162. ou *M. A. Severinus* parmi les Ecrivains modernes. Mon dessein est seulement de donner une idée de ces caustiques qui sont en usage encore aujourd'hui en diverses contrées de l'Asie.

§. 2.

Differens caustiques dont on se sert en Asie. 1. Parmi les Arabes.

Les Arabes, & les Nations Asiatiques qui ont reçû d'eux leurs sciences & leurs arts, par exemple les Persans, & ceux des sujets du Grand-Mogol qui ont embrassé le Mahometisme, autant que j'en ai pû être instruit après des recherches les plus exactes, n'appliquent jamais d'autre caustique qu'une étoffe de laine teinte avec le pastel, ou ce que les François appellent Cotton bleu. Ils prennent un morceau de cette étoffe bleue, l'entortillent bien serré en forme de cylindre d'environ

ron un demi pouce de diametre, & de deux pouces de long : ils posent ce cylindre sur la partie attaquée, & mettent le feu à la pointe qui gagne en bas & brule insensiblement jusqu'à ce qu'il est reduit en cendres. Ce caustique est non seulement fort douloureux, mais encore d'une longueur insupportable, faisant quelquefois souffrir le patient un quart d'heure & plus, avant qu'il ait achevé de bruler, & que l'ardeur en soit passée. Il a encore de fâcheuses suites qui souvent corrodent & devorent la chair vive jusqu'à y causer des ulceres malins & presque incurables; ce que je sai n'être que trop vrai, parce que pendant mon sejour dans ces pays-là, plusieurs patiens qui se trouvoient dans le cas me venoient demander du secours. La brulure étant finie, le Chirurgien n'a autre chose à faire qu'à joindre la partie, & lorsque l'esquarre ou la croute se separe, d'avancer la suppuration. Je suis porté à croire que la douleur vive & longue causée par ces caustiques, & la grande difficulté de guerir les ulceres qui suivent trop souvent leur application, sont la cause pourquoi les habitans de ces pays-là en font si rarement usage, quoi qu'ils soient si fort recommandez par leurs Medecins, dans leurs écrits & dans leurs discours. Je viens de faire mention de la guesde ou du pastel des teinturiers; on me permettra d'ajouter quelque chose sur ce sujet. Les caustiques des Medecins Arabes doivent être d'une substance teinte avec la decoction de cette plante; ils supposent qu'elle augmente la force du feu; cette supposition, disent-ils, n'est pas imaginaire, elle est fondée sur l'experience continuelle de plusieurs siecles. Cette opinion des Arabes est encore appuyée par une notion fort repandue parmi le commun peuple de l'Europe, qui est qu'en brûlant une piece d'étoffe teinte en bleu avec le pastel, & la tenant sous le nez de ceux qui ont des attaques d'épilepsie, ou qui sont possedez du Demon, comme quelques-uns appellent cette maladie, on fait passer l'accès avec plus d'effiace que si l'on se servoit de la fumée du linge blanc, ou de quelque au-

autre étoffe que ce soit. Je puis assurer comme un fait certain, qu'en pratiquant la Medecine dans les Indes, j'ai trouvé que dans les inflammations exterieures les bandages & les haillons bleus appliquez en fomentation ou autrement, sont certainement preferables au linge blanc ordinaire.

Parmi les Bramins & les Payens des Indes.

Les Bramins, ou les Gymnosophistes des anciens Historiens Grecs, qui sont les Philosophes, les Theologiens, & les Medecins parmi les Payens des Indes; & toutes les Nations Payennes qui suivent leur doctrine; ne se renferment point dans un seul caustique, comme les Arabes, ils en mettent plusieurs en usage, selon l'exigence des cas, & la diversité de maladies. Ils disent que les causes cachées des maladies ne sont pas du même genre, & que leurs changemens aussi sont également differens. Par consequent on ne peut pas supposer avec probabilité, que l'usage d'un seul caustique ait le même succès dans tous les cas; mais que l'on doit choisir celui que l'on a decouvert par des experiences réiterées convenir le mieux avec le genre de maladie, & avec le temperament du patient. Je ne saurois pourtant dire quelles sortes de caustiques sont en usage parmi les Bramins, & comment ils les appliquent, quelque soin que j'aye eu de m'en informer, & certainement il est impossible à un étranger de penetrer dans les secrets de ces Docteurs mysterieux. Le caustique le plus communément en usage dans ces pays-là, (les autres ne sont appliquez que rarement) est la moelle des *Junci* ou Joncs qui croissent dans les lieux marécageux. Il n'importe quels Joncs ce sont, pourvu qu'ils soient un peu plus épais & plus grands que le *Scirpus* commun. Ils trempent cette moelle dans l'huile de graine de Sesame, plante qui croit abondamment dans leurs champs, & brûlent la peau de la maniere ordinaire. J'appris que les Malayens, les Javans, & les Siamois se servent de cette moelle pour ensevelir leurs morts, & il est fort probable que la même chose est en usage parmi les diverses nations voisines.

Si

Parmi les nations Orientales d'au-delà du Gange.

Si l'on avance plus loin au-delà du Gange, nous y trouverons un autre excellent caustique, preferable à tous les autres; fort usité parmi les Chinois & les Japonnois. Ces deux nations en font remonter l'origine jusqu'à l'antiquité la plus reculée, & pretendent qu'il étoit connu avant l'invention de la Medecine & de la Chirurgie; par consequent, disent-ils, l'usage en est assez autorisé par une experience continuelle de tant de generations. Ce caustique ancien & si fort recommandé est connu sous le nom de Moxa, non seulement à la Chine, mais dans tous les autres pays où l'on connoit le langage & les caracteres savans des Chinois; comme au Japon, dans la Corée, le Quinam, le Luçon ou les Isles Philippines, l'Isle Formosa, & les Royaumes de Tonquin & de la Cochinchine. C'est l'Histoire de ce caustique que je me propose de donner; & j'espere que le lecteur m'excusera aisément, si au lieu des noms Chinois que je croi bien qui seroient mieux reçus, j'insere ici les noms Japonnois: je ne l'ai pas fait seulement à cause qu'ils sont plus aisez à prononcer, mais principalement parce qu'ayant fait quelque sejour dans le pays, je les savois mieux.

§. 3.

Preparation du Moxa.

Le Moxa est un duvet doux, ou une matiere semblable à la filasse de lin, d'un gris cendré, qui prend feu aisément, quoiqu'il brule avec lenteur, & donne une chaleur fort moderée: on peut à peine remarquer qu'il étincele jusqu'à ce qu'il soit reduit en cendres; on le fait des feuilles sechées de l'Armoise ordinaire à grandes feuilles, que l'on arrache lorsque la plante est jeune & les feuilles tendres: on les expose au grand air pendant longtemps. Les Japonnois disent que tous les temps ne sont pas également propres à amasser l'Armoise pour faire le Moxa; qu'on la doit cueillir les jours que les Astrologues ont marquez pour cet effet; jours qui ont l'avantage d'une influence benigne des cieux

&

& des étoiles, par où les vertus de cette plante sont considerablement augmentées. Ces jours sont les cinq premiers du cinquieme mois des Japonnois, appellé Gonguatzgenitz par les naturels du pays: ce qui conformément au Calendrier Gregorien repond au commencement de Juin, & quelquefois mais rarement à la fin de ce mois. J'ai remarqué ailleurs, que les Japonnois commencent leur année avec la nouvelle lune qui suit l'équinoxe du Printemps. La plante doit être cueillie le grand matin, avant que la rosée, dont elle a été mouillée pendant la nuit, soit sechée; alors on la pend au grand air hors de la maison du côté du Couchant, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement seche: on la laisse ensuite au haut de la maison, & l'on doit remarquer que la plus vieille donne le duvet le plus doux & le meilleur; c'est pourquoi on la garde dix ans. L'Armoise jeune & fraiche est appellée par les Japonnois Tutz; & lorsqu'elle a toute sa crue & perfection, ils l'appellent Jamoggi. Je ne saurois me dispenser de remarquer en passant, que c'est l'usage parmi les Chinois & les Japonnois, que les hommes changent de nom à mesure qu'ils avancent en âge, ou qu'ils ont été élevez à quelque poste considerable. Il en est de même des plantes, sans parler d'autres choses, auxquelles on donne differens noms, selon leurs divers degrez de perfection & leurs usages. Cette diversité de noms, il est vrai, donne une idée claire & distincte de chaque chose, telle qu'elle est dans les differens temps, & sous les differens changemens qu'elle souffre; mais d'un autre côté elle multiplie si fort les mots, que leur nombre surcharge la memoire. La preparation du Moxa n'est pas une affaire d'un grand art ou d'une grande difficulté. En premier lieu les feuilles sont pilées avec un mortier, en sorte qu'elles ressemblent à un lin grossier; elles sont ensuite frotées avec les deux mains, jusqu'à ce qu'elles quitent leurs fibres grossieres, & les parties membraneuses les plus rudes; cela fait, il ne reste que ce coton ou duvet doux, delicat, & uniforme, qui est si

re-

recommandé, & que la nature a donné à la jeune Armoise preferablement aux autres plantes.

§. 4.

La brulure du Moxa n'a rien qui doive effaroucher les gens, & qui doive les rebuter de souffrir cette operation; il brûle si doucement, qu'à peine peut on appercevoir la lueur du feu, & l'on douteroit s'il brûle en effet, s'il ne s'en élevoit une legere fumée qui ne deplait point à l'odorat. La douleur n'en est pas fort considerable, & n'approche pas de beaucoup celle qui est causée par d'autres caustiques ou cauteres. Cependant les cones, que les Japonnois appellent Kawakiri, c'est-à-dire incißeurs de la peau, sont un peu plus douloureux, y ayant une, deux & trois tentes appliquées sur la peau successivement; c'est de ces cones que les Japonnois prennent le nom des nouvelles taxes que leurs Princes ou leurs Gouverneurs leur imposent: ils les appellent Kawakiri, à cause, disent-ils, qu'elles sont rudes & difficiles au commencement, & deviennent plus aisées à supporter avec le tems. J'ai vû souvent jusqu'à des jeunes garçons souffrir qu'on leur appliquât le feu sur divers endroits du corps, sans montrer aucun sentiment de douleur. Car les Japonnois pratiquent cette cure indifferemment & sans aucune difference des vieillards & des jeunes gens, des riches & des pauvres, d'hommes & de femmes. Seulement on s'abstient d'appliquer ce caustique sur les femmes grosses, si elles ne l'ont jamais éprouvé auparavant. Le but qu'on se propose en brulant avec le Moxa est de prevenir, ou de guerir les maladies; mais ce caustique est plus souvent recommandé par les Medecins comme un preservatif. C'est pourquoi ils conseillent aux personnes qui sont en bonne santé, plûtôt qu'aux malades, d'en faire usage. Ils fondent leur pratique sur le principe, que la même vertu par laquelle le Moxa chasse & guerit les maladies presentes, doit necessairement détruire le germe des maladies à

Quelles sont les personnes auxquelles on doit appliquer le caustique du Moxa & dans quelles maladies.

venir, & les prevenir par ce moyen. De là vient que dans les pays qui sont à l'extremité de l'Orient, toutes les personnes soigneuses de leur santé se font appliquer le feu une fois tous les six mois. Cette coutume est si generalement, & si religieusement observée au Japon, que toute sorte de personnes, jusqu'aux malheureux qui sont condamnez à une prison perpetuelle, jouissent de cet avantage, qu'on les fait sortir une fois tous les six mois, pour leur appliquer le feu avec le Moxa. Ce caustique, lorsqu'on s'en sert comme preservatif, se fait avec un petit nombre de tentes, même fort petites. Mais si l'on se propose de guerir une maladie, on doit en employer davantage & de plus grandes; sur-tout si le siege de la maladie est profond, & que par consequent elle soit plus difficile à chasser.

Si l'on demande aux Chinois, ou aux Japonnois, quelles sont les indispositions où il est bon d'appliquer le feu avec le Moxa; Il est propre, disent-ils, dans toutes les indispositions causées par une vapeur cachée, qui croupissant dans quelque endroit du corps comme dans une prison, y cause une dissolution des parties solides, & un sentiment de douleur, empêchant ainsi la partie affectée de faire duement ses fonctions. Si l'on considere les choses dans ce point de vue, à peine y a-t-il de maladie dans le nombre infini de celles qui affligent le genre-humain, où les Medecins Chinois & Japonnois n'ordonnent au patient l'usage de ce caustique. Le Moxa, comme ils le pretendent, en dissipe & écarte en peu de temps la cause. Ce caustique n'est pas inconnu aux nations noires qui habitent sous la Zone torride: ils en ont appris l'usage de leurs voisins. Il n'y a pas longtemps qu'il a été introduit parmi eux, avec cette difference seulement, qu'ils appliquent des tentes ou des cones plus grands que ceux des Chinois, ou des Japonnois, à proportion que le mal est difficile & dangereux, ou que sa cause est plus avant dans le corps. Les Hollandois même, qui sont dans les Indes, ont experimenté en dernier lieu le

bon

bon effet que l'on doit attendre en appliquant le feu avec le Moxa dans les incommoditez de la goutte & du rhumatisme. Ce caustique rompt la force des particules salines & tartareuses, qu'un trop grand usage des vins du Rhin laisse dans le sang, & qui s'arrêtant aux jointures, & sur-tout causant des irritations à cette membrane delicate & sensible qui couvre les os, sont la cause des redoublemens de goutte. Le caustique divise & dissout la lymphe qui croupissant autour des jointures, y cause des douleurs rhumatiques & articulaires. Il faut en ces cas, comme on vient de le dire, appliquer une tente ou un cone plus grand, & cela doit être fait à temps, de peur que la matiere morbifique ne s'accumule si fort qu'elle rompe les vaisseaux capillaires, & dechire les membranes & les muscles dans lesquels elle sejourne trop : ce qui cause les tumeurs & les abscès qui suivent frequemment ces dangereuses incommoditez, si l'on y remedie trop tard, & fait que le mal ne veut ceder à aucun remede émollient ou dissolvant. On doit pourtant remarquer, que quoi qu'on se soit bien trouvé dans les pays chauds de l'Asie de l'usage de ce caustique, dans les maladies dont on vient de parler; on n'en doit pas attendre les mêmes succès dans nos climats froids de l'Europe. Dans les pays chauds la transpiration est plus abondante, les fluides sont plus deliez, les pores plus ouverts, les muscles & les membranes plus relâchez. Quelquefois aussi l'application de ce caustique ne fait qu'éloigner la douleur, sans en emporter entierement la cause. La force des particules salines sera rompue aux parties où l'on applique le Moxa, & quelquefois peut-être le caustique penetrera si avant, qu'il fera crevasser & dechirera le perioste, ou la membrane qui envelope les os : alors, sans doute, le Moxa éloignera la douleur de la partie où on l'applique, mais il n'empêchera pas qu'elle ne se fasse sentir à d'autres où l'on ne l'applique pas; en sorte que la douleur ne fera que changer de place. Les Bramins vont plus loin : ils assurent hardiment à leurs

patiens, que la douleur étant une fois ôtée ne retournera plus, pourvu qu'ils s'abstiennent de manger de la chair, & de boire des liqueurs fortes & enyvrantes, telles que sont le vin, la biere &c. Ce sont ces choses, disent-ils, qui engendrent de nouvelles cruditez lesquelles étant produites dans le sang, tombent derechef sur les jambes, & y laissent le germe des redoublemens de goutte. Bushofius, Ministre de l'Evangile à Batavia dans les Indes Orientales, est allé jusqu'à assurer qu'en Europe même le Moxa étoit un remede infaillible pour la goutte. Je crains avec raison que plusieurs patiens en Allemagne ne soient trompez dans leurs esperances. C'est de quoi le savant Docteur Valentini Medecin Allemand, & Membre de l'Academie des Sciences fondée par le défunt Empereur Leopold, se plaint beaucoup, & non sans raison, dans une de ses lettres imprimées, adressée au Docteur Cleyer, à qui elle fut rendue en ma presence. Les Noirs de l'Asie, voisins des Chinois & des Japonnois, se servent plus que ces derniers du Moxa dans les attaques d'Epilepsie, & dans les maladies chroniques de la tête. Leur methode est d'en brûler une assez grande quantité tout le long de la suture coronale; ce qui a eu quelquefois un succès si heureux, que l'on a vu guerir des malades qui avoient été abandonnez par les Medecins.

§. 5.

Lieux du corps ou l'on doit appliquer le caustique du Moxa

Les Medecins de la Chine, & du Japon, different dans leurs opinions au sujet des parties du corps humain qu'on doit brûler avec le Moxa; soit pour guerir, soit pour prevenir certaines incommoditez. Et quoique la superstition & l'entêtement ayent beaucoup de part dans leurs raisonnemens; cependant, ils alleguent tous leur propre experience ou celle des Maitres, pour soutenir leur doctrine. Si l'on mettoit ensemble toutes leurs opinions, je croi que dans certaines maladies, il n'y auroit quasi aucune partie du corps humain que l'un ou l'autre ne designât particulierement comme la plus propre

pour

pour appliquer le caustique avec succès. Les personnes du commun s'écartent rarement des lieux du corps, & des règles qu'ils ont reçues par tradition de l'antiquité la plus reculée, enseignée pour le bien public dans des plans ou des representations imprimées. Ils sont encore plus superstitieux dans le choix des temps propres pour appliquer le caustique à certains endroits du corps humain, pour telles ou telles maladies. On doit en ceci avoir beaucoup d'égard à la situation & à l'influence des constellations celestes; car ils conviennent tous en ceci, que quoi qu'on ait bien choisi les parties du corps les plus propres à être brulées, cependant l'operation ne doit point se faire un jour malheureux, & dans une mauvaise heure; lorsque, suivant leur raisonnement, l'influence des étoiles donne lieu de craindre un mauvais succès. En cela, comme dans le reste, leur jugement & leurs opinions différent si fort, que si l'on avoit égard à tout ce que chacun d'eux pense en particulier & juge convenable, à peine seroit-il jamais possible de trouver un jour heureux ou une bonne heure. Leur but principal dans le choix des lieux convenables à l'application du Moxa est de trouver ceux qui sont les mieux situez, soit pour donner une issue aux vapeurs qu'on suppose être la cause de l'incommodité, ou de les éloigner de la partie affectée. Tous pretendent en être bien instruits, & les connoitre parfaitement, par les observations de leurs ancêtres, ou par leur propre experience. Aucune partie du corps humain n'est plus livrée à ce caustique que le dos, tout le long de l'épine des deux côtez jusqu'aux reins. J'ai vû le dos des Japonnois, (c'est apparemment la même chose de tous les Asiatiques qui font usage du Moxa;) j'ai vû, dis-je, dans les personnes des deux Sexes le dos si plein d'escarres, & de marques d'ulceres, qu'on croiroit à les voir qu'ils ont été fouettez cruellement; mais à quelque degré que le Moxa les defigure au dos ou aux autres parties du corps, ils ne croyent pas que leur beauté en souffre aucune diminution. Les Japonnois font fort peu

N 3 de

de façon de se decouvrir le dos, quand ils ont la moindre besogne à faire, & laissent tomber leur robe, qui est attachée à une ceinture, par derriere, de peur quelle ne s'imbibe de sueur; car ils ne portent point de chemise. Ainsi les cicatrices dans les personnes des deux sexes sont exposées à la vue d'un chacun.

§ 6.

Je viens à l'operation, qui ne demande ni beaucoup d'habileté, ni un grand raffinement. On fait un rouleau d'une petite quantité de Moxa, que l'on tourne entre l'indice, & le pouce: on lui donne la forme d'un cone d'environ un pouce de hauteur, & un peu moins large à la base, avec la salive pour la faire tenir à la peau: cela fait, ils mettent le feu à la pointe avec une petite baguette de bois allumée, que les Japonnois appellent Senki. Le cone étant consumé, ce qui est fait en fort peu de temps, un autre s'il est necessaire est appliqué au même endroit, & allumé comme l'autre. Cela est repeté autant de fois que le patient le souhaite, que l'operateur l'ordonne, ou que le cas semble l'exiger. Les Chirurgiens dont le metier est de faire ces operations, sont appellez par les Japonnois Tensasi, c'est-à-dire *toucheurs*, ou conformément au sens litteral, *ceux qui penetrent par l'attouchement*, à cause qu'avant l'operation, ils touchent tout autour, & examinent la partie où l'on doit appliquer le caustique. Les petites baguettes ou chandelles dont ils se servent pour mettre le feu au caustique, sont les mêmes que les Prêtres Payens brûlent dans les Temples, devant leurs Idoles, & dont ils mesurent les heures de devotion, comme si c'étoit à l'exemple des feux qu'on allume dans les camps, pour marquer & mesurer le temps de la garde. Ces baguettes brûlent lentement, & ont une senteur forte & agreable: on les fait de l'écorce gluante de l'arbre de Taab, comme ils le nomment, ou Taabnoki, c'est-à-dire *Laurus Japonica sylvestris*, *Laurier*

vier sauvage du Japon; un des plus hauts & des plus gros arbres qui croissent dans cet Empire. Cette écorce est reduite en poudre mêlée avec du bois d'aloës, ou plûtôt avec sa partie resineuse & precieuse, nommée Calamback, & plusieurs autres aromates qui flattent l'odorat, selon la fantaisie d'un chacun; le tout est reduit en poudre. Ces poudres sont delayées avec de l'eau à la consistance d'un électuaire, ou d'une bouillie épaisse, qu'on doit pétrir suffisamment, & la mettre ensuite dans un bassin percé au fond de plusieurs petits trous ronds. On presse cette matiere avec des poids qu'on met par dessus, & en l'exprimant on fait sortir par les trous de longs & petits rouleaux, ou baguettes, à peine plus gros qu'une paille. Cela fait, on les met sur des lattes, pour les secher à l'ombre; après quoi on les vend dans les boutiques, en paquets couverts de papier, pour s'en servir en guise de chandelles, ou pour l'usage que nous venons de rapporter. Ces chandelles de Senki ne sont pas absolument necessaires pour l'operation: elles peuvent être rangées plûtôt parmi les instrumens que les Chirurgiens étalent plûtôt pour la parade que pour le besoin. Une buchette ordinaire, ou une paille peuvent servir de même, & le commun peuple ne se sert pas d'autre chose. Le principal de l'operation consiste dans la connoissance des parties auxquelles on doit appliquer le feu, dans certaines incommoditez. Le but qu'on se propose, en employant ce caustique, est de donner une issue aux humeurs ou aux vapeurs, qui étant renfermées dans le corps sont la cause de la maladie. Quoique sur cette supposition, on puisse s'imaginer raisonnablement que l'endroit le plus proche de la partie affectée est le plus convenable; cependant les operateurs choisissent souvent d'autres endroits, qui non seulement en sont éloignez, mais qui, sur les recherches anatomiques les plus exactes, sont reconnus n'avoir à peine d'autre communication avec la partie affectée qu'au moyen des tegumens qui leur sont communs. Les effets de ce caustique paroissent

sent surprenans aux étrangers, lorsqu'ils le voyent appliquer à ces endroits. Cela leur paroit aussi étrange, qu'un Gentilhomme Polonois trouva l'ordonnance d'un lavement pour une douleur de tête. Peu d'exemples suffiront pour éclaircir ce que je viens de dire : dans l'indigestion, les maux d'estomac, & la perte de l'appetit, ils appliquent le caustique sur les épaules: dans les atteintes de pleuresie, ils brûlent les vertebres du dos, & dans les maux de dents, le muscle adducteur du pouce, du même côté qu'est la douleur; & ainsi du reste. Je comprends bien que le plus adroit Anatomiste risqueroit de tomber en defaut, s'il cherchoit quelle est la communication particuliére de ces parties si éloignees & si differentes l'une de l'autre.

§. 7.

Regles à observer en appliquant le caustique.

Il y a plusieurs choses requises, & plusieurs règles particulieres à observer, dans l'application de ce caustique; sur-tout par rapport à l'endroit le plus propre à être brûlé; au temps où l'operation doit être faite; au nombre de cones ou tentes qui doivent être appliquez successivement; à la situation du patient lorsqu'il est sous l'operation; au regime qu'il doit observer avant & après; & autres pareilles circonstances. Je vais marquer les principales règles & les plus generales. On doit éviter avec tout le soin possible d'appliquer le caustique sur les tendons, les veines, & les arteres: pour cela l'operateur doit, non seulement se servir de ses yeux, & examiner soigneusement les parties; mais il doit encore se servir de ses doigts, & tâter partout où il peut y en avoir. La situation où étoit le patient lorsqu'on a trouvé & choisi l'endroit le plus propre pour appliquer le caustique, doit règler celle où il doit demeurer pendant l'operation, assis ou debout. Celui qui doit souffrir la brûlure doit s'asseoir à terre, les jambes croisées à la maniere des Orientaux, les joues appuyées sur la paume de ses mains: cette posture ressemblant le mieux à celle

le d'un enfant qui est dans le ventre de sa mere, est crue la plus propre à découvrir la situation & les interstices des muscles. Ceux dont les jambes doivent être brûlées doivent s'asseoir sur une chaise, ou sur un tabouret, & tenir leurs jambes basses dans une cuve d'eau tiede; à cause, disent ils, que dans ces parties si éloignées du centre de la chaleur, la transpiration doit être augmentée par artifice. Les personnes, qui sont d'un tempérament delicat & valetudinaire, ne doivent souffrir que trois caustiques appliquez successivement dans le même temps, en quelque endroit du corps que ce soit. On en doit ordonner dix, vingt, & plus aux personnes d'une constitution vigoureuse; selon la nature de leur incommodité. Il n'y a point de règles pour marquer à peu près le nombre de cones ou tentes qu'on doit brûler successivement ou alternativement sur tel ou tel endroit du corps; cela depend beaucoup de la patience du malade, & du bon-plaisir de l'operateur. Le jour qui suit l'operation, & même quelques jours après, l'operateur examine & panse la cicatrice: s'il la trouve seche, & qu'elle ne suppure point, il regarde cela comme un mauvais signe, & une marque que la nature n'a pas assez de force pour chasser la matiere morbifique: en ce cas il tâche d'en avancer la suppuration en y appliquant des oignons pilez. Voilà tout ce que j'ai pu apprendre touchant le Moxa dans mes entretiens avec les Chirurgiens du pays, & ceux qui font leur profession particuliere d'appliquer les caustiques.

Pour ce qui regarde les règles plus particulieres de l'art d'appliquer le feu, il ont des planches imprimées en caracteres Chinois & Japonnois. J'en expose une au Lecteur, que j'ai expliquée & traduite le mieux que j'ai pu, autant que la nature de la Poësie des Chinois, & les principes de leur Philosophie ont pu me le permettre. Le texte, tel que je l'ai trouvé dans l'original Japonnois, est imprimé en lettre Italique; & le peu de notes que j'ai été en état d'y ajouter pour l'expliquer sont imprimées en lettre ronde ou Romaine, entre deux crochets.

KIUSIU KAGAMI.

Traité (dans le sens literal, Miroir) *montrant quelles sont les parties du corps humain qu'on doit brûler avec le Moxa.*

LE CHAPITRE I.

MOntre la methode d'appliquer le feu, expliquée en Vers, contenue dans des propositions, par où tout cet Art est expliqué au public.

1. *Dans les douleurs de tête, vertiges, pâmoisons, dans le* DSEOKI, (*Dseoki* est une sorte d'inflammation au visage, causée par une disposition scorbutique du corps, fort commune dans ce pays-là. Ceux qui souffrent de ce mal sont souvent attaquez d'enflures au visage & quelquefois à toute la tête: elles sont suivies d'une sensation presque insupportable de chaleur brûlante. Cela vient souvent de causes fort legeres, comme pour s'être baigné, avoir fait des excès à boire ou à travailler; cette enflure est souvent suivie d'une inflammation aux yeux.) *dans les obscurcissemens de la vue causez par les frequentes attaques du Dseoki, dans les douleurs d'épaules qui suivent celles de la tête, dans l'asthme & la courte haleine, on doit brûler cette partie du corps humain que l'on appelle* KOKO.

2. *Dans les indispositions des Enfans, particulierement les enflures du ventre, flux de ventre, perte d'appétit; dans la galle, & les ulcers du nez, comme aussi pour la vue courte; la region du* SIVITZ (ou onzieme vertebre) *doit être brûlée des deux côtez avec quinze ou seize tentes, laissant un* SUN *& demi de distance* (c'est deux ou trois pouces) *entre les deux endroits où les cones doivent être appliquez. Remarque* 1. *Sivitz* ou l'onzieme, est ainsi nommée, parce qu'elle est l'onzieme vertebre en nombre, en comptant depuis la quatrieme vertebre du col, qui est la plus apparente de toutes lorsque la tête est courbée vers la poitrine. On doit obser-

ver la même règle eu égard aux autres vertebres dont on ne fait que rapporter le nombre. *Remarque* 2. *Sun* est, proprement parlant, une mesure dont les Japonnois se servent pour mesurer la longueur des choses. Il y en a de differentes grandeurs; la grande est en usage parmi les marchands; la courte parmi les massons, & autres gens de travail. Le Sun dont on vient de parler, eu égard à la methode de brûler avec le Moxa, ne doit s'entendre d'aucune de ces mesures: la longueur doit être prise depuis la seconde jointure du doigt du milieu de chaque personne sur laquelle on doit faire l'operation; comme ayant une plus exacte proportion avec les autres parties du même corps.

3. *Dans le Sakf* (c'est une sorte de Colique chronique & intermittente,) *dans le Senki* (c'est cette Colique qui est commune dans le païs & dont nous avons parlé amplement dans le nombre III. de cet Appendice.) *& dans le Subakf* (ou les tranchées causées par les vers,) *on doit brûler des deux côtez du nombril à la distance de deux Suns. Cet endroit s'appelle TENSU.*

4. *Dans l'obstruction des règles, ou dans les pertes de sang, dans les fleurs blanches; dans les Hémorroïdes, & dans l'exulceration qui arrive à celles qui sont exterieures; dans le Tekagami* (c'est un rhume intermittent, suivi de douleur & de pesanteur de tête) *on doit brûler l'endroit KISOO, ou KITS, des deux côtez, avec cinq cones: pour trouver cet endroit, mesurez depuis le nombril, droit au dessous, quatre Suns; ensuite à côté, de sorte qu'il y ait huit Suns de distance entre les deux endroits qu'on doit brûler.*

5. *Dans l'accouchement difficile, vous devez brûler trois cones à l'extremité du petit doigt du pied droit: cela soulagera la patiente, & avancera la delivrance.*

6. *Dans le defaut de lait aux nourrices, on doit brûler cinq cones justement entre les deux Mammelles.*

7. *Dans les douleurs de la goutte & de la sciatique; dans les douleurs des cuisses, & des jambes; dans la*

ſtrangurie ou retention d'urine; vous devez brûler environ onze cones ſur les cuiſſes, environ trois pouces au deſſus des genoux (ou au lieux deſtinez aux cauteres.)

8. *Dans les enflures & douleurs de ventre, dans les maux de cœur cauſez par une fievre quotidienne, dans les douleurs d'eſtomac, & perte d'appétit, vous devez brûler ſix cones au deſſus du nombril. L'endroit que vous devez brûler doit être au deſſus du nombril en droite ligne à la diſtance de quatre Suns.*

9. *Dans les douleurs des hanches & des genoux, pour la foibleſſe des jambes en particulier, & de tous les membres du corps en general, vous devez brûler l'endroit nommé Juſi.* (Juſi eſt cet endroit ſur les cuiſſes où l'on peut atteindre avec l'extremité du doigt du milieu, tenant ſes mains droit en bas dans la ſituation droite & naturelle.)

10. *Ceux qui ont une dureté & une enflure dans les Hypochondres* (ou la rate,) *comme auſſi ceux qui ont des friſſons frequens, ou des rechutes de fievres putrides, doivent être brûlez au lieu nommé Seomon* (Seomon, c'eſt juſtement au deſſous de la derniere fauſſe côte, de chaque côté. La brûlure dans cet endroit eſt très douloureuſe. J'avois cru qu'il étoit mieux d'écrire *Schomon* ou *Scomon*; mais, ayant entendu prononcer ce mot aux Japonnois eux-mêmes, j'ai trouvé qu'ils le prononcent avec un petit e.)

11. *Dans les gonorrhées vous devez brûler le milieu de l'endroit appellé Jocomon.* (Jocomon, c'eſt au deſſus des parties ſecretes, au milieu entre elles & le nombril.)

12. *Les perſonnes qui ſont ſujettes aux rhumes, ſaignement de nez, ou aux vertiges, ſe trouveront bien s'ils ſont brûler depuis cinquante juſqu'à cent cones* (ſucceſſivement) *à l'endroit nommé* TUUMON. (Tuumon eſt la region de l'os *Sacrum.*)

13. *Ceux qui ſont tourmentez de tumeurs & d'ulceres à l'anus, doivent faire brûler une ſeule tente à trois Suns de diſtance de l'os Coccyx.* (La brulure de

cet

cet endroit est accompagnée d'une douleur très grande & presque insupportable.)

14. *Dans la chute de l'anus, il faut appliquer la brûlure sur l'os Coccyx lui-même.*

CHAPITRE II.

NIndsin, (c'est l'Esprit des étoiles) *loge au Printems autour de la neuvieme vertebre; en Eté autour de la cinquieme vertebre, en Automne autour de la troisieme vertebre; & en Hiver autour de la quatorzieme & tout près deux hanches. Pour cette raison, il faut se garder de brûler aucun de ces endroits pendant les temps marqués ci-dessus.*

2. *Au retour de chacune des quatre saisons de l'année vous devez éviter de brûler, soit l'endroit appellé Seomon ou la quatorzieme vertebre, à cause qu'au lieu de faire du bien, cela feroit plutôt du mal & augmenteroit l'incommodité.*

3. *Vous devez vous abstenir entièrement de brûler en temps pluvieux, humide, ou trop chaud, & dans un jour froid.*

4. *Vous devez vous abstenir de coucher avec vos femmes, trois jours devant & sept jours après la brûlure.*

5. *Les personnes coleres & passionnées ne doivent souffrir la brûlure qu'après que leur passion est calmée. Les personnes fatiguées, & celles qui viennent de quitter leur travail, ne doivent point souffrir la brûlure jusqu'à ce qu'elles se soient reposées. On doit observer la même règle pour les personnes qui souffrent de la faim, comme pour celles qui ont trop mangé.*

6. *Les personnes qui doivent souffrir la brûlure doivent s'abstenir de boire du Saki* (c'est une liqueur spiritueuse & fermentée, faite avec du ris;) *mais après que l'operation a été faite, non seulement ils le peuvent sans peril, mais ils le doivent même; à cause que cette liqueur avance la circulation des esprits & du sang.* (Les Japonnois connoissent depuis longtemps que les fluides circulent dans no-

tre corps, quoi qu'ils ignorent la maniere dont la circulation se fait.)

7. *On doit s'abstenir du bain d'eau douce, pendant trois jours après l'operation.* (Les Japonnois aiment fort le bain & en font un usage journalier: je croi que c'est pour cette raison que les maux veneriens se repandent moins qu'ils ne se repandroient autrement dans un pays si peuplé.)

8. *On devroit donner les Medecines, & les remedes pour guerir les incommoditez auxquelles le corps humain est sujet, & l'usage de brûler avec le Moxa devroit être ordonné, pour nous en garantir. C'est pour cette raison que ceux même qui sont d'ailleurs en bonne santé devroient se faire appliquer la brûlure deux fois l'an, une fois le second mois* (Mars) *& une fois le huitieme* (Septembre). (Les jours propres pour brûler & qui sont favorisez par l'influence des étoiles, sont marqués dans leurs Almanacs.)

9. *Vous devez tâter le pouls avant de brûler; s'il est trop vîte, il faut agir prudemment, à cause que c'est une marque que le patient est enrhumé.*

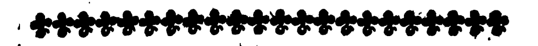
10. *Les endroits destinez à la brûlure doivent être mesurez par SAKU & SUNS. La longueur du Sun doit être réglée par la seconde jointure du doigt du milieu, de la main gauche dans les hommes, & de la droite dans les femmes.*

CHAPITRE III.

LEs femmes qui veulent s'empêcher de concevoir, doivent faire brûler trois tentes sur le nombril.

CHAPITRE IV.

LEs femmes qui souhaitent avoir des enfans, doivent faire brûler onze tentes au côté de la vingt & unieme vertebre.



V.

Observations sur l'Ambre gris.

§ I.

Substance de l'Ambre gris.

LE dessein de ce petit Traité est de donner une relation courte de cette substance bitumineuse si fort estimée, & connue sous le nom d'Ambre gris. On n'a rien trouvé jusqu'ici qui surpassât cette precieuse matiere, pour le charme de sa senteur. Les hommes la doivent à la mer: elle la jette en fort petite quantité sur le rivage. Il en est ainsi de toutes les choses exquises, que la nature semble produire avec moins de profusion. Les opinions des Auteurs different entierement, touchant l'origine & la production de l'Ambre gris; ils ne conviennent pas même sur ce que ce peut être proprement que cette substance. Quelques-uns la prennent pour une substance bitumineuse, d'autres pour une sorte de terre ou d'argile, d'autres pour un excrément de baleine, d'autres pour la fiente des oiseaux; je rapporterois bien d'autres sentimens, si je ne craignois d'être trop long. Mais de toutes les opinions il n'y en a aucune qui me paroisse moins fondée, & moins vraisemblable, que celle d'un Auteur François du siecle passé (Jean Baptiste Denys, Conference seconde, dans le Journal des Savans de l'an 1672.) Il tire ses consequences purement de quelque ressemblance dans la substance & la senteur, & assure que *l'Ambre gris est un mélange de cire & de miel ramassé sur les côtes de la mer par les Abeilles, qui étant cuit & fondu par la chaleur du soleil, tombe dans la mer où il souffre une autre preparation, & que par le mouvement violent des vagues & la mixtion des particules salines de la*

mer,

mer, il se change en cette precieuse substance. C'est une conjecture frivole & sans fondement: elle n'a que les graces de la nouveauté, & l'avantage d'être publiée sous la protection d'un grand Prince: à cela près, elle est trop vaine pour prejudicier le moins du monde au sentiment qui a été generalement reçu & approuvé même de ceux qui ont pris la peine d'examiner cette substance avec le plus de soin. Ils ont trouvé que c'est une espece de bitume engendré dans les entrailles de la terre, ou bien une substance grasse souterraine, qui acquiert la consistance du bitume, laquelle est portée dans la mer par des canaux souterrains où elle souffre une autre digestion qui se faisant par le mélange des particules salines & par la chaleur du soleil, en forme ce que nous appellons Ambre gris. Le petit nombre des remarques suivantes que j'ai extraites des observations des Chinois, & des relations des Pêcheurs de baleine Japonnois; jointes à l'examen des Provinces, & des côtes, sur le bord desquelles on trouve l'Ambre gris; serviront à établir l'ancienne opinion dont je viens de parler, contre celle de Monsieur Denys.

1. L'Ambre gris se trouve en diverses contrées, qui n'ont point d'abeilles sur leurs côtes, ni même dans l'interieur du pays. Au contraire plusieurs pays ont des abeilles en abondance, sans qu'on trouve de l'Ambre gris sur leurs côtes.

2. Plusieurs Pêcheurs Chinois, & Japonnois, dont le metier est de chercher sur les rochers le long des côtes de la Chine & du Japon des nids d'oiseaux bons à manger, (ce sont des nids d'hirondelle de mer; ces oiseaux les font avec les Holuthuria, qui sont une espece d'animaux de mer) disent tous qu'ils n'ont jamais observé rien de semblable à des ruches attachées aux rochers au-dessus de l'eau, ce que Monsieur Denys à imaginé, & que ces ruches sont emportées par l'impetuosité des vagues. La nature est trop attentive à la conservation de ses productions, pour avoir manqué de donner aux Abeilles l'instinct d'éviter

les

les côtes de la mer, & tous les endroits qui sont exposez aux orages & aux tempêtes.

3. Le miel, la cire, & les rayons de miel mêlez avec un fluide, ne se confondent pas en une seule substance; au contraire, ils en sont dissous & separez.

4. Les rayons avec leur miel, en quelque endroit du monde qu'ils soient épaissis par le feu, la substance coagulée sera toujours de la même nature. On observe le contraire par rapport à l'Ambre gris, dont il y a plusieurs sortes, selon la diversité des veines souterraines où il est produit. Certaines especes sont particulieres à certains pays; si bien que des personnes habiles, après y avoir regardé attentivement, sont en état de conjecturer quelles sont les côtes où il a été trouvé; de même que les gourmets experimentez connoissent en goûtant le vin, qu'elle en est l'espece, & le terroir. Il y a de l'Ambre gris qui ressemble au bitume grossier, ou à l'Asphaltus ou au Naphte noir desseché; par consequent plus ou moins noir & pesant, & d'une differente consistance à proportion: d'autres especes sont plus blanches, & cela vient du mélange des particules plus fines; celles-ci sont aussi plus legeres, & plus cheres; & tout cela encore en differentes proportions. Quelques autres especes sont extrêmement legeres, & ne ressemblent pas mal à un champignon: d'où le savant Scaliger a conjecturé après Serapion, que l'Ambre gris pourroit bien être une espece de *Fungus Marinus*, ou de champignon de mer.

5. L'Ambre gris, lorsqu'il est frais & nouvellement jetté sur les côtes, est mou, ressemblant beaucoup à la bouse de vache. Il a en même temps une espece d'odeur de brûlé. Ce qui n'a rien de commun avec aucune substance mieleuse.

6. Il y a souvent des coquillages noirs & brillans, avec des fragmens d'autres substances marines, qu'on trouve dans l'Ambre gris: souvent aussi des particules de ce qui peut s'y attacher lorsqu'il est encore mou, étant nouvellement jetté sur

la

la côte. Mais je n'ai jamais ouï dire qu'on y eût remarqué des abeilles, de la cire, ou du miel. On en avoit assurément imposé à Mr. Denys, lorsqu'on lui dit qu'on avoit trouvé dans l'Ambre gris des rayons avec la cire & le miel; & pourquoi non pas des abeilles? Quelques Ecrivains modernes de France, qui soutiennent la même opinion sur la seule autorité de Monsieur Denys, sont absolument coupables de la même erreur.

7. On trouve quelquefois de fort grandes pieces d'Ambre gris, surpassant beaucoup l'étendue des plus grandes ruches à miel. Sans faire mention de ces masses monstrueusement grandes dont parle *Garcias ab Horta* (A. H. I. 1. c. 1.) de bien plus petites, que j'ai vûes moi-même, serviront tout autant à appuyer ce que j'avance. Lors que j'étois au Japon, une fort belle piece d'Ambre gris de couleur grisâtre fut trouvée sur les côtés de Kijnokuni: elle pesoit plus de cent Catti du Japon, ce qui revient à 130 livres poids de Hollande. Cette piece étant beaucoup trop grande pour être achetée par une seule personne, fut partagée en croix en quatre parties égales. On voulut me vendre une de ces quatre parties, par où je pus aisément conjecturer, que ce qu'on m'avoit dit de la piece entiere étoit vrai. Je parlerai encore d'une plus grande: ce fut celle qui fut vendue par le Roi de Tidori, à la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, pour le prix d'onze mille Richedales (ou au dessus de 2000 livres sterling.) On l'envoya à Amsterdam l'année suivante, & on la garde dans le cabinet des raretez de la Compagnie. Cette piece étoit du poids de 185 livres poids de Hollande; elle étoit d'une couleur grisâtre & d'une fort bonne espece. Sa figure ne ressembloit pas mal à une tortue, dont on a coupé la tête & la queue. On la vendit à condition, qu'en cas qu'on pût decouvrir qu'elle eût été falsifiée le moins du monde, on rendroit l'argent. Le savant Docteur Valentini, Professeur à Giessen, nous en a donné la representation dans son *Musaeum Musaeorum lib. 3. cap.*

cap. 28 (*comme aussi Rumph dans son Amboinsche Rariteitkamer*, Tab. LIII. & LIV. d'où il semble que Valentini l'a prise.) Le même Auteur en a donné une description exacte pag. 267. & suivantes.

§. 2.

Voici ce que j'ai pu apprendre sur la falsification de l'Ambre gris, sur les signes de sa bonté, & sur ses proprietez. Vertus attribuées à l'Ambre gris.

L'Ambre gris est aisé à falsifier lorsqu'il est fraichement jetté sur les côtes, étant alors mou & friable, ressemblant à une masse farineuse où l'on peut incorporer ce qu'on veut. Rien n'est plus propre à être mêlé avec la substance de l'Ambre gris, à ce que m'ont dit les sophistiqueurs eux-mêmes, que la fleur des cosses du ris, ce qui donne à l'ambre de la legereté, & une couleur grisâtre. Mais cette tromperie ne peut pas demeurer longtemps cachée, parce que les vers s'y mettent d'abord. Il n'est pas bien facile de decouvrir si l'Ambre gris a été sophistiqué ou non par une addition de Storax, Benjoin, ou autres aromates d'une excellente odeur. Il est plus aisé de distinguer le veritable Ambre gris, de celui qui est une composition artificielle de poix, de cire, de resine, de storax, & d'autres semblables ingrediens qu'on reconnoit à la vue, à l'attouchement, & à la senteur. On m'a souvent presenté de ces deux sortes d'Ambre gris à vendre, pendant mon sejour au Japon. C'est la coutume de ceux qui trouvent de l'Ambre gris sur les côtes, d'en fourrer differentes petites pieces dans une grande en les pressant fortement; & si la grande piece en devient difforme, & trop étendue, on la presse en sorte qu'on lui donne la figure d'une bale à peu près ronde, par où la grandeur apparente est diminuée, & le poids augmenté, sans aucun prejudice de sa bonté. Un des moyens des plus surs & des plus communs de connoitre si l'Ambre gris a été sophisti-

phiftiqué, eft d'en mettre quelques grains fur une platine rougie au feu. S'il y a quelque corps heterogene mêlé, il fe découvrira par la fumée; ou bien on verra que l'Ambre gris eft pur, par le peu de cendres qu'il laiffe. Les Nations Orientales au delà du Gange font ordinairement cette épreuve fur une piece de monnoye d'or mince, d'une figure ovale, appellée Kobang; ils l'ont toujours à la main pour cet effet, & la mettent fur du charbon allumé avec un peu d'Ambre gris qu'ils raclent deffus. Les Chinois tiennent pour le meilleur Ambre gris, celui dont les raclures étant mifes dans l'eau bouillante & couverte, fe diffolvent le mieux, & fe liquefient le plus également. Je leur ai vu faire cette épreuve dans les taffes de Porcelaine dont ils fe fervent pour boire le Thé. La pire efpece d'Ambre gris eft celle que l'on trouve dans les inteftins de la baleine, où il perd beaucoup de fes vertus. La baleine, dans les entrailles de laquelle on le trouve, eft appellée en langage du païs Mokos: elle a trois, au tout au plus quatre braffes de longueur; on la prend frequemment dans les mers voifines du Japon. Lorsqu'on voit à l'ouverture de fes boyaux une fubftance grumeleufe femblable à la chaux, c'eft un figne qu'on peut y trouver auffi de l'Ambre gris. Cette forte d'Ambre gris, & celui qui eft quelquefois jetté fur les côtes avec les excrémens des baleines qui font encore en vie, font fort communes au Japon, & appellez Kunfuranofuu par les gens du pays; c'eft à dire fiente de baleine. Ils donnent ce nom quelquefois à toute forte d'Ambre gris en general. Il y a quelquefois une certaine matiere graffe que la mer jette fur les côtes les plus meridionales des Indes Orientales; qui reffemble exterieurement à l'Ambre gris, fi bien qu'il peut tromper ceux qui le trouvent. On m'en offrit une piece femblable qui avoit été trouvée fur les côtes de Luçon, ou des Ifles Philippines: on vouloit me la vendre pour du veritable Ambre gris; mais la trouvant blanchâtre, fpongieufe, friable, & d'une odeur rebu-

butante, comme celle du lard rance, je crus que ce n'étoit autre chose que de la graisse de baleine qui avoit souffert ce changement en demeurant long-temps sur les côtes: ainsi je ne voulus point m'en charger. J'en ai une autre piece qui me fut presentée comme Ambre gris veritable; elle est d'une figure fort irreguliere, pese environ trois livres, & fut trouvée sur les côtes de Banda. Je croi que c'est une espece de suif, ou graisse, de cette espece que Schroder appelle Ambre gris blanchâtre, connu sous le nom de Sperme de baleine, dont les morceaux flottant sur la surface de la mer furent ramassez en quelque endroit, peut-être sur un rocher, & l'ardeur du soleil n'en fit qu'une seule masse. Il y a trois sortes de Sperme de Baleine, comme on l'appelle, qui sont venues à ma connoissance. On en voit flotter une espece sur la surface des mers du Nord, & on la ramasse avec des paniers d'osier, comme cela est connu depuis longtemps par des personnes qui en ont été témoins oculaires. La seconde espece est celle qui, conformément aux relations de Bartholin, de Wormius, & de ceux qui vont à la pêche de la baleine en Groenland, se trouve en quantité dans la tête d'une espece de baleine, que les Latins appellent *Orca*, & les Hollandois Potvis. La troisieme espece est ramassée aux Isles de Ferro ou Feroe, situées bien avant au Nord de l'Escosse. Les habitans de ces Isles, qui pour la plûpart sont de pauvres Pêcheurs, la prennent dans le corps d'une espece particuliere de poisson qui a la tête fort longue, appellé en leur langage Buskoppe, lequel nom a été donné aussi à une de ces Isles la plus avancée au Nord, aux côtes de laquelle on prend une grande quantité de ce poisson. J'ignore qu'aucun Auteur ait jamais fait mention de cette derniere espece de sperme de baleine: ce que j'en apprends au lecteur m'a été communiqué par un homme digne de foi, qui m'a assuré, qu'ayant fait naufrage auprès de ces Isles, il avoit non seulement vu ce qu'il me rapportoit, mais l'avoit fait lui-même, accom-

pa-

pagné des naturels du pays, pendant six mois qu'il demeura avec eux. Il me dit encore que ce poisson étoit plus grand qu'un homme à tous égards, & que sa tête en particulier étoit prodigieusement grande, couverte tout autour, & sur-tout près des mâchoires, de cette substance mucilagineuse & grasse. Ces Pêcheurs l'en tirent en la ratissant, la nettoyent ensuite, & pour l'empêcher de rancir la mettent dans une lessive forte, & la font ensuite secher au soléil. Lorsque les matelots prennent des Goulus de mer, qui après les Crocodiles sont les plus dangereux de tous les animaux aquatiques, & en grand nombre dans les mers des Indes, ils en tirent une substance extrêmement blanche qu'ils vendent pour sperme de baleine, quoi qu'à proprement parler, il ne doive pas être rangé dans cette classe, n'étant guere autre chose qu'une poudre, & n'ayant rien absolument de cette graisse. La substance coagulée dont j'ai parlé plus haut, que j'ai chez moi, qui a toutes les marques caracteristiques & les qualitez du sperme de baleine, semble appartenir à la premiere des trois especes dont j'ai parlé ci-dessus; si bien que je croi qu'on pourroit la vendre pour veritable sperme de baleine, si on la reduisoit seulement en poudre. Je dois avouer que je m'en suis souvent servi au lieu du sperme de baleine, & avec le même succès. Le *Succinum*, ou l'Ambre de Prusse, a été rangé avec plus de vraisemblance, parmi les especes d'Ambre gris, par plusieurs Naturalistes. Il est, de même que l'autre, une substance grasse qui croît sous terre; ne ressemble pas mal à l'Ambre gris; mais il est transparent, & se seche sur les sables de la côte, à peu près de même que l'autre. Je l'ai vu ramasser sur les côtes de Prusse, où il étoit jetté par la mer; je l'ai vu aussi tirer de terre, dans les mines du même Royaume. Ce dernier qui est fossile, étant ordinairement tendre & friable, est mis dans de l'eau de mer pour y être durci. Si Mr. Denys eût su ce que je viens de dire, il n'auroit pas pris la

Courte relation de l'Ambre jaune.

la peine de chercher l'Ambre dans les forêts & les bois de Suede, pour le transporter de là sur les rivages de Prusse. Les Nations les plus Orientales de l'Asie, & sur tout les Japonnois, donnent un plus grand prix de l'Ambre jaune que de l'Ambre gris; ils l'estiment même davantage que les pierres precieuses (si l'on en excepte les coraux) dont ils ne font que peu ou point d'usage. Mais de toutes les différentes sortes d'Ambre, le jaune transparent qui est si commun & si peu estimé des habitans de l'Europe, est celui qu'ils achetent à plus haut prix; à cause de sa perfection & de l'antiquité qu'ils lui attribuent. Ils méprisent toutes les autres especes d'Ambre, de telle sorte que lorsque je faisois tous mes efforts pour tâcher de leur faire connoitre leur mauvais gout, leur donnant des raisons pourquoi les autres especes d'Ambre sont preferables au jaune, ils se contentoient de se moquer de moi; & je vis bien que j'avois pris une peine aussi inutile, que si je voulois persuader à un homme de l'Europe, que l'or vaut moins que l'argent. Les Noirs de l'Asie, sur les côtes de qui l'Ambre gris se trouve, n'en font aucun usage. On sait fort bien que les nations de l'Europe en font usage dans la Medecine; mais la grande consomnation s'en fait en Perse, en Arabie, & dans le Mogol: ils s'en servent dans leurs confitures au lieu de Sucre. Les Chinois, les Japonnois, & les Tunquinois n'en font autre chose que le mêler avec leurs Aromates; ils croyent qu'il en releve l'agrément, & qu'il en fixe l'odeur, qui, à cause de la volatilité de ses parties, s'exhaleroit trop vîte. L'Ambre gris est très propre pour repondre à ces deux fins, parce qu'il est lui même doué d'une senteur fort moderée. Les vertus de l'Ambre gris sont si connues, que ce seroit allonger ma relation, sans beaucoup d'utilité, si j'en faisois le denombrement: je me contenterai de rapporter un secret contre l'impuissance, qui me fut communiqué par un habile Medecin du Japon; il vaut la peine que j'en instruise

le

le lecteur. Prenez à discretion de l'opium cru, mettez-le dans un morceau de linge; suspendez-le à la vapeur de l'eau bouillante; ce qui suintera du linge, & qui s'attachera aux côtez, est l'opium le meilleur & le plus pur; prenez-le & le mêlez avec deux fois autant d'Ambre gris; faites en de petites pillules, dont vous prendrez un petit nombre interieurement la nuit avant de vous mettre au lit. On assure que c'est un excellent remede en ce cas-là.



VI.

Réflexions sur la question, S'il est avantageux pour le bien de l'Empire du Japon d'être fermé comme il est, aux étrangers, & à ses habitans, à qui l'on ne permet point d'avoir aucun commerce, ni dedans ni dehors l'Empire, avec les Nations étrangeres.

I.

Introduction.

PLusieurs personnes trouveront fort étrange, & regarderont comme un trait de malice, de partager notre Globe terrestre, petit comme il est. Ils diront que c'est un crime égal au meurtre, de rompre les nœuds de la societé & de la communication mutuelle qui doit être entre tous les hommes. Il semble en effet que l'approbation d'une pareille conduite est une censure de l'Auteur de la nature. Nous sommes tous éclairez du même soleil, nous marchons sur la même terre, nous respirons le même air. La nature n'a prescrit aucunes bornes, & le Createur n'a donné de loix aux hommes, que celles qui tendent à une societé mutuelle. Les hommes seroient-ils de pire condition que les cigognes, & les hirondelles? N'est-ce pas assez que notre ame, cette partie la plus noble de nous-mêmes

mes, à qui le Créateur a donné en partage la liberté arbitraire de la pensée ; que notre ame, dis-je, soit emprisonnée dans notre corps ; le corps lui-même doit-il être confiné dans un pays, l'ame ne pourra-t-elle pas le faire jouïr, & partager avec lui les charmes des autres pays? Les étoiles mêmes dispersées dans l'immensité des cieux, semblent parler pour cette liberté. Plusieurs personnes croyent que de grands corps si majestueux, & si nobles, n'ont pas été laissez vuides & deserts ; mais qu'ils sont habitez par diverses sortes de créatures vivantes qui ont chanté les louanges du sage Créateur de toutes choses, avant même que les fondemens de notre Terre eussent été jettez ; c'est ainsi qu'il a voulu s'exprimer lui-même dans le huitieme Chapitre de Job. Celui qui osera élever son ame à des pensées plus hautes que celles du vulgaire, & la tirer des entraves des Ecoles, ne croira pas que cela fasse aucun tort à la bonté & à la sagesse de l'Etre supreme, de penser que ces corps celestes ressemblent à autant de grandes villes, à la verité inaccessibles l'une à l'autre, à cause de la vaste étendue du fluide où ces grands corps nagent ; mais pour la même raison apparemment, propres à être habitez par des créatures de differente espece, qui varient dans leur nature, leur construction, & leurs divers degrez de perfection. Si cela est autant conforme à la verité, que cela est vraisemblable, la raison semble vouloir d'ailleurs, que ces mêmes créatures que le Tout-puissant a faites avec sagesse, de la même substance, de la même nature, & qu'il a confinées dans un de ces globes comme dans les murs d'une ville, puissent vivre ensemble dans une communication libre, & affectueuse ; communication qu'on ne sauroit rompre sans crime. A l'égard de notre Terre en particulier, le Créateur l'ayant destinée à être l'habitation des hommes ; sa sagesse & sa bonté a voulu aussi la former de sorte qu'elle leur fût commune à tous. Differens pays produisent differentes plan-

tes, differens animaux, & mineraux. Les plus delicieux mêmes n'ont pas reçu tout en partage.

Hic segetes, illic veniunt felicius uvæ;
India mittit ebur, molles sua thura Sabæi.

[*Ici les moissons viennent heureusement; là les raisins réussissent mieux,*
L'Inde nous envoye son ivoire, & les Sabéens effeminez leur encens.]

La necessité où les hommes se trouvent du secours les uns des autres, devroit être le nœud le plus fort de leur amitié, & de leur commerce mutuel. Les Japonnois par cette raison ne meritent-ils pas d'être accusez d'avoir fait une breche insigne aux loix de la nature, & de d'avoir aucun égard à la volonté supreme du sage Créateur? n'ont-ils pas contrevenu volontairement aux loix de la societé que Dieu vouloit qui durât toujours parmi les hommes? *Fermer l'Empire*, comme ils font, *refuser tout accès, & tout commerce aux étrangers; repousser de vive force ceux qui veulent y entrer; tenir les naturels du pays dans les confins du pays, comme s'il y étoient prisonniers; condamner à une prison perpetuelle, comme fugitifs, ceux mêmes que les tempêtes ou le mauvais temps ont forcé d'aborder leurs côtes; condamner à la croix ceux d'entre eux qui quittent le pays par leur propre choix, soit par mécontentement, soit dans le dessein de voir les autres pays du monde*; qu'est-ce autre chose, si ce n'est transgresser les loix de la nature & violer l'ordre infiniment sage que l'Etre supreme a établi dans le monde?

Quiconque voudra opposer ces raisons, & des objections de cette nature, contre la verité de la proposition que je me propose de demontrer dans ces reflexions, à l'égard des avantages que se procurent les Japonnois par l'état present de leur Empire, (& je sai que quelques-uns de nos Philosophes modernes le font,) je ne saurois lui refuser cet-

cette liberté: mais il me permettra de lui dire en même temps, que ces raisons ne me persuadent point; & que malgré cela j'en ai de fort bonnes & de fort plausibles qui me portent à croire qu'il n'est pas contraire à la sagesse & à la providence divines, que notre Terre soit habitée comme elle l'est, par des nations qui parlent des langues differentes, qui ont differentes coutumes, & differentes inclinations. Si nous examinons l'état où notre globe se trouve, nous trouverons qu'il est propre à être habité, non par une seule nation, mais par plusieurs nations differentes. Nous trouverons ses differentes parties separées l'une de l'autre par des rivieres, des mers, & des chaines de montagnes: nous observerons des differences remarquables dans les climats, qui sont, comme il le semble, les bornes que la nature a prescrites à chaque peuple qui doit y vivre. Dieu n'a-t-il pas donné les plus fortes preuves de sa volonté, & de ses desseins, dans la terrible confusion de langues à la Tour de Babel; lorsque les hommes ne formoient encore qu'une seule societé, n'a-t-il pas voulu que leur communication intime & mutuelle fût rompue, & que de là en avant les differens pays fussent habitez par differentes nations? Telle est la depravation de la nature humaine, que dès que nous nous sommes assemblez en corps, que nous formons un Royaume, ou une Republique, que nous parlons un seul & même langage, nous sommes portez naturellement à haïr nos voisins qui parlent une autre langue, à envier leur état & leur prosperité. Les Princes ambitieux, qui veulent étendre leur domination au delà des limites prescrites par la nature, occupez qu'ils sont à ajuster & à regler les disputes d'une partie de leurs Etats, en perdent souvent une autre par des soulevemens ou par des invasions. Les plus grandes & plus puissantes Republiques, bien loin d'être soutenues par l'union des forces de diverses nations qui reconnoissent leur autorité supreme, éprouvent au contraire qu'un pouvoir excessif est la cause infaillible de leur ruine, & que

les differens Etats qui sont sous leur dependance, deviennent tout autant de Gouvernemens separez qui se portent mutuellement une haine secrete & couverte. Que la condition des hommes seroit heureuse, si la nature avoit repandu également ses faveurs sur chaque pays, & lui avoit accordé tous les besoins de la vie; en sorte que ses habitans pleinement satisfaits de leur état, n'eussent aucune raison de penser à envahir les droits & les proprietez des autres! L'Histoire en ce cas-là n'auroit pas été remplie d'un si grand nombre d'évenemens tragiques; du meurtre & du pillage l'un de l'autre; des pays entiers ravagez & rendus deserts, par le degât general & particulier; de la destruction des edifices tant sacrez que profanes, & de plusieurs autres calamitez, suites effroyables de la guerre. La cruauté & l'ambition auroient été entierement inconnues au genre humain: les hommes au contraire, exempts de toute autre affaire, auroient été plus attentifs à l'avancement du bien public & particulier, plus diligens à cultiver les endroits deserts & steriles de leur pays, plus industrieux à perfectionner les arts & les sciences, plus appliquez a la pratique de la vertu, plus portez à l'equité, plus affranchis de passion & d'avarice, plus justes à recompenser les gens de bien & à punir les méchans, plus soigneux dans l'*éducation* de leurs enfans, plus exacts & attentifs dans le soin & la conduite de leurs propres familles. En un mot, ils se seroient rendus heureux & les autres aussi; chacun dans sa societé particuliere auroit éte un modele de Gouvernement le plus parfait qu'on eût pu souhaiter. Ils auroient imité les Japonnois, qui renfermez dans les limites de leur Empire, jouïssent du bonheur de la paix & du contentement, sans se soucier d'avoir aucun commerce ou communication avec les nations étrangeres; à cause que tel est le bonheur de leur pays, qu'ils peuvent s'en passer. Il faut convenir que nous souhaitons le commerce des pays étrangers, purement parce que de là nous tirons les necessitez de la vie,

ou

ou à cause qu'ils nous fournissent les choses qui contribuent à la rendre agreable & commode, pour entretenir le luxe & le faste. Les choses que nous pouvons chercher chez les étrangers, ce sont des Loix pour gouverner prudemment l'État; une Religion pour le soutien & la consolation de la conscience; des Sciences pour embellir les esprits; des Arts mechaniques pour l'usage & pour la politesse; diverses sortes de meubles & de marchandises, pour les habits & pour la table; des remedes enfin pour retablir notre santé. S'il y a donc un pays que la nature a partagé si avantageusement de toutes les choses necessaires pour soutenir la vie, & pour la rendre agreable, qui par l'adresse & l'industrie de ses habitans s'est élevé à une si haute puissance que la nation fait une figure considerable dans le monde; il resulte de là necessairement, qu'il est non seulement à propos, mais encore très avantageux que ses habitans, autant & aussi longtemps qu'ils peuvent se passer des productions & des manufactures des pays étrangers, se garantissent de leurs vices, de l'avarice, de la ruse, des guerres, des tromperies & autres choses semblables; sur-tout si le pays est disposé & situé de sorte qu'on n'y puisse entrer de dehors sans beaucoup de difficulté, qu'on puisse retenir ses habitans sans peine dans ses limites; pourvu qu'ils ayent eux-mêmes assez de force & de courage pour le defendre en cas de besoin, contre toutes les invasions des étrangers. C'est là le cas précisément du Japon, plus que d'aucun autre pays connu jusqu'à present; c'est ce qu'on verra démontré par une courte description que je vais en donner, où je me propose de le considerer par rapport à la question que je traite.

I I.

Le Japon, appellé par ses habitans Nipon, ce qui signifie, l'appui ou la colomne du Soleil, est la même Isle que le fameux Voyageur Marc Paul Venitien, le premier qui en ait fait mention, nom-

Description du Japon.

nomme Zipangri. Ce n'est pas une seule Isle, à proprement parler, mais un amas d'Isles separées par plusieurs golfes, detroits, & bras de mer; à l'extremité de l'Orient, à peu près comme les Royaumes de la Grande Bretagne & de l'Irlande. La nature a contribué le plus à rendre cet Empire impossible à conquerir, en le rendant presque inaccessible, & l'entourant d'une mer dangereuse, & extrêmement sujette aux tempêtes. Tous les vaisseaux qui viennent des parties meridionales du monde, pendant la plus grande partie de l'année, ont à lutter contre le gros temps & les vents contraires. Peu de mois sont favorables à nos vaisseaux pour faire le voyage. Les côtes roides, & pleines de rochers escarpez, sont baignées même par une mer pleine de roches & de basses, ou bancs de sable. On ne connoit qu'un seul bon port pour mettre à couvert les vaisseaux d'une charge considerable: c'est celui de Nagazaki, dont l'entrée est fort étroite, avec plusieurs tours & détours. C'est un dangereux passage, même aux pilotes les mieux instruits de ses bancs de sable, roches, & rochers escarpez. S'il y a quelque bon havre de plus, c'est ce que nous ignorons, & c'est ce que les gens du pays ne peuvent ou ne veulent point nous enseigner, tant ils font cas de leur vie: car le dernier supplice est attaché à la revelation de ce secret. Pour ne pas parler des difficultez & des peines que l'on essuie en pleine mer, principalement près des Isles Formosa & Liquejo, où le passage a été accompagné de tant de dangers éminens, qu'au temps des Portugais, lorsque la navigation n'étoit pas même si perfectionnée qu'elle l'est à present, on croyoit avoir fait un heureux voyage, quand de trois vaisseaux que l'on y avoit envoyez, il en revenoit un en bon état.

Il est inaccessible.

Le pays est peuplé extraordinairement: à peine pourroit-on croire que dans son étendue il pût contenir & nourrir un si grand nombre d'habitans. Les grands chemins sont presque bordez de villages

Le pays est fort peuplé.

ges & de bourgs : on ſort à peine de l'un, que l'on entre dans un autre ; & l'on peut aller pendant pluſieurs milles comme dans une rue, ſans prendre garde qu'elle eſt compoſée de differens villages, autrement que par la difference des noms qu'ils retiennent encore, quoi qu'ils ſoient joints l'un à l'autre. Le pays contient pluſieurs villes, dont les deux capitales peuvent le diſputer aux plus conſiderables du Monde, pour la grandeur, la magnificence, & le nombre des habitans. Une des capitales eſt nommée Kio ou Miaco, c'eſt à dire la Ville ou Metropole par excellence, étant la demeure de l'Empereur Eccleſiaſtique hereditaire : elle a environ trois heures de chemin en longueur, & deux en largeur ; elle eſt bâtie regulierement, & toutes ſes rues ſont coupées à angles droits (Voy. la Planche VII.) Jedo (Planche X.) proprement la capitale de tout l'Empire, & la demeure du Monarque ſeculier, eſt d'une telle étendue, que j'oſe avancer que c'eſt la plus grande ville du Monde connu. Je puis aſſurer par moi-même que nous mîmes tout un jour pour aller au petit pas du cheval depuis Sinagaſva où le fauxbourg commence, juſqu'au bout oppoſé de la grande rue, qui coupe la ville dans ſa longueur, par une ligne un peu courbe.

Les Japonnois ne manquent point d'une qualité, que je ne ſai ſi je dois nommer audace, ou grandeur d'ame : j'entends ce mépris de la vie qui fait que lorſqu'ils ont été vaincus ou ſubjuguez par un ennemi, qu'ils ſont hors d'état de ſe venger d'une injure, ils ne font aucune difficulté de s'ouvrir le ventre, & de ſe donner ainſi la mort. Les Hiſtoires de leurs guerres civiles ſont pleines de ces actions ſurprenantes ; par où il paroit qu'aux ſiecles paſſez ils ont montré, à l'envi les uns des autres, un courage, & une grandeur d'ame extraordinaires. Si l'on lit dans leurs Hiſtoires, les actions grandes & heroïques d'un Joſitzne, d'un Kijomori, d'un Kuſnoki, d'un Abino Xakimar, & d'un

Les Japonnois guerriers.

grand nombre d'autres hommes illuſtres, on ſera obligé de reconnoitre que le Japon peut ſe vanter de ſes Mutius Scevola, & de ſes Horatius Cocles, auſſi bien que l'ancienne Rome. Je me contenterai de donner un ſeul exemple de ce que j'avance: c'eſt l'action de ſept jeunes hommes de la Province de Satzuma; action d'autant plus ſurprenante, qu'elle ſe paſſa dans un pays étranger à leur égard, & en preſence des Hollandois, en 1630. Voici le fait. Un petit vaiſſeau marchand du Japon etoit arrivé à l'Ile Formoſa, dont les Hollandois étoient en poſſeſſion. Le Japon n'étoit pas fermé alors, & ſes habitans avoient la liberté de négocier dans tous les pays qu'il leur plaiſoit. L'Ile Formoſa a été enſuite priſe par les Chinois, qui la poſſedent encore. Pierre Nuits Hollandois, qui étoit alors Gouverneur de Formoſa, traita les Japonnois qui étoient à bord de ce vaiſſeau, avec quelque rigueur, & peut-être par voye de repréſailles. Les Japonnois prirent cela pour un affront, fait non ſeulement à eux-mêmes, mais encore à leur Prince, à qui ils en porterent des plaintes ameres à leur retour. Le Prince en fut piqué au vif, d'autant plus qu'il ſe voyoit hors d'état de venger une injure auſſi atroce, qui lui avoit été faite par des Nanbani, c'eſt à dire un peuple meridional (nom de mépris qu'ils donnent aux étrangers, & particulierement aux Hollandois.) Sur quoi ſes Gardes lui adreſſerent la parole en ces termes: *Seigneur, nous ne voulons plus être vos Gardes, ſi vous ne nous accordez la permiſſion de venger votre honneur, & votre reputation. Il n'y a que le ſang de l'offenſeur qui puiſſe laver cette tache. Commandez, & nous couperons cette tête criminelle; ou bien nous vous le menerons en vie pour être puni ſelon votre volonté, & ſelon ce qu'il merite. Sept d'entre nous ſuffiſent pour cela: ni les dangers du Voyage, ni la force du Château, ni le nombre de ſes Gardes, ne ſauroient le garantir de notre courroux; ils ſont Nambani, & nous ſommes d'extraction divine, Niſonſin*, c'eſt à dire, *Japonnois*, ou dans le ſens litteral, habitans du

du Monde Subsolaire, sous le Soleil. Ils s'obstinerent à demander cette permission, jusqu'à ce qu'elle leur fut accordée. L'entreprise fut à la verité determinée, mais conduite avec autant de prudence que de resolution, & suivie d'un bon succès. Après un heureux Voyage ils arriverent à Formosa, & ayant été admis à l'audience du Gouverneur, ils mirent tous l'épée à la main, se saisirent de sa personne, & le conduisirent prisonnier à leur vaisseau, en plein jour, au milieu de ses Gardes & Domestiques : aucun d'eux n'osa branler pour le defendre ou pour l'enlever des mains de ces jeunes audacieux, qui menaçoient de poignarder le Gouverneur si quelqu'un s'avisoit de faire la moindre resistance.

On ne sauroit croire qu'une nation, qui transmet jusqu'à la posterité la plus reculée son amitié comme sa haine; son estime, & son mépris; où le souvenir des torts & des injures est ressenti pendant plusieurs générations; où les inimitiez cessent rarement que par la mort, & la totale destruction de l'un des partis : il est, dis je, difficile de supposer qu'une telle nation manque de bravoure & de resolution à la guerre. Les querelles & les disputes des familles Feki & Gendsi pour le Trône, qui envelopperent le Japon dans de longues & cruelles guerres civiles, sont un exemple recent & lamentable de l'esprit vindicatif & implacable des Japonnois. Rien ne put appaiser le parti victorieux des Gendsi, que l'extirpation totale de l'illustre maison des Feki : le petit nombre de ceux qui se deroberent à une mort cruelle se cacha dans les montagnes inaccessibles de la Province de Bungo, où ils furent decouverts il n'y a pas long-tems, se tenant dans des trous & dans des cavernes. Ils avoient oublié leur haute naissance; & privez de toutes les connoissances humaines, ils ressembloient plus à des Satyres qu'à des hommes. Japonnois vindicatifs.

Le Japon est si bien fortifié par la nature, qu'il a bien moins à craindre d'un ennemi étranger, que des troubles domestiques. On a tenté rarement Japonnois invincibles.

des invasions, & jamais avec succès. Cette nation courageuse & indomtable n'a jamais obéï qu'aux Princes de sa nation. Il y a environ mille ans, sous le regne de l'Empereur Kwan Muu, qu'il sembla que des legions entieres fussent jettées sur les côtes du Japon, de l'abîme de la grande Tartarie. (Les Grecs la nomment ainsi à juste titre, à cause de son étendue immense *, & non pas du nom d'une riviere, comme on l'a cru.) L'attaque fut si soudaine, & si peu attendue, que les ennemis prirent aisément pied dans le pays; & les Japonnois trouvérent qu'il étoit bien difficile de s'en defaire. Quoique les Tartares fussent reduits forts bas par les frequentes escarmouches où ils avoient du pire, les recrues qu'ils recevoient de tems en tems de Tartarie les mirent en état de se maintenir au Japon pendant quinze ans, jusqu'à l'an de Christ 799, que le secours & le pouvoir des Dieux tutelaires du pays, avec la force & le courage des troupes Japonnoises, concoururent à ruïner & à détruire entierement les Tartares. Il est rapporté dans les Annales du Japon, que Quan Non, ou Quanwoni, ce Briarée à plusieurs mains, un des plus grands Dieux du pays, coula à fond la Flotte des ennemis dans une nuit orageuse, avec ses bras nombreux qui sont le symbole de sa puissance; que le jour suivant Tamaramar, General des Japonnois, choisi par les Dieux pour la delivrance de sa patrie, attaqua les ennemis, que leur malheur avoit déja abbattus & mis en desordre. Il ne leur restoit aucune espérance de succès, pas même un lieu de retraite: & il obtint sur eux une victoire si complette, qu'il ne resta aucun des ennemis en vie pour porter à son pays les tristes nouvelles de cette defaite totale. Une invasion de la même nature fut encore tentée avec aussi peu de succès, l'an de J. C. 1281, lorsque Gouda étoit Empereur du Japon. Sijsu Monarque de Tartarie s'étoit en ce tems-là rendu maitre de l'Empire de la Chine: un de ses Généraux nommé Mooko lui mit en tête de subjuguer aussi le Japon, & de l'a-

jou-

* ἀπὸ τοῦ ταρτάρου.

jouter aux grandes conquêtes qu'il venoit de faire. Sur cela ce Général fut envoyé avec 4000 navires & 240000 hommes, (les Ecrivains Chinois disent seulement 100000.) Mais lorsqu'ils furent sur les côtes du Japon, cette pretendue Flotte invincible fut battue par une violente tempête, & l'Armée nombreuse qu'elle portoit fut entierement détruite. Le Japon n'avoit jamais auparavant essuyé de si terribles attaques; & les Japonnois n'ont jamais eu plus de raison de se rejouïr, que de la defaite de ces deux ennemis également nombreux & puissans. Enfin, si l'on veut rendre justice aux Japonnois, on doit reconnoitre, comme je croi qu'on le reconnoitra toujours, qu'ils ne manquent ni de prudence, ni de resolution, ni de conduite à la guerre, ni de bon ordre dans leurs expeditions militaires; & qu'ils obeïssent à leurs Chefs par devoir, & par inclination. La longue paix & la tranquillité dont ils jouissent, ne produira pas même, selon les apparences, comme chez les autres nations, une certaine paresse, & ce defaut d'activité qui avec le tems devient une mollesse effeminée. Ils ne manquent point de celebrer la mémoire des exploits & des grandes actions de ceux de leurs ancêtres qui se sont signalez: ils entretiennent ainsi dans leur ame une certaine vigueur martiale, un ardent desir d'acquerir de la gloire & de la réputation. L'éducation de leurs enfans est telle, qu'il semble que les idées de courage & de resolution sont les principales qu'ils veulent inculquer dans ces ames tendres: à peine sont-ils venus au monde, lorsqu'ils crient & qu'ils sont de mauvaise humeur, on leur chante des ballades, & des chansons guerrieres, pour les appaiser. Quand ils sont en état d'aller à l'école, on ne leur donne gueres d'autres livres à copier, que les lettres qui leur restent encore de leurs Héros, avec les Histoires de ceux qui se sont donné la mort eux-mêmes: action que les Japonnois estiment noble, & héroïque. Par ces moyens le courage, la resolution, & le mépris de la vie peuvent prendre place dans ces jeunes ames dès l'â-

l'âge le plus tendre. Les personnes avancées en âge, lorsqu'elles sont en compagnie tournent la conversation principalement sur les actions héroïques de leurs ayeux ; ils rappellent le souvenir de ce qui en est contenu dans leurs Histoires, jusqu'aux moindres circonstances ; ils ne cessent de les admirer, & s'enivrent plutôt de l'amour de la gloire & de la renommée, que de leurs liqueurs fortes. De là vient que lorsque, suivant la coutume du pays, on allume pendant la nuit des feux sur la cime des montagnes, ce qu'on ne fait jamais que lorsque quelque danger menace l'Empire; ou lorsque l'Empereur ordonne aux Princes de l'Empire d'envoyer leur contingent de troupes ; au premier signal donné, leurs sujets courent en foule pour s'enroller, portant leurs armes avec eux, impatiens de recevoir les ordres, & se disputant l'un à l'autre à qui obeïra le mieux. Ils sont même si amoureux de leur reputation, & si enflâmez de l'ardeur militaire, qu'ils s'exposent d'eux-mêmes là où le danger est le plus grand, sans être commandez ; impatience qui peut devenir prejudiciable, & qui ne merite pas toûjours d'être louée. Ils ne manquent pas de bonnes armes. Ils combattent de loin avec des fleches, & des armes à feu. Lorsqu'ils combattent de près, ils se servent de piques & de sabres ; leurs sabres sur-tout sont si tranchans, que d'un seul coup ils peuvent couper un homme en deux ; si bien faits, & d'une si bonne trempe, que depuis fort longtems il a été defendu de les vendre aux étrangers, ou de les envoyer hors du pays, sur peine de la croix pour le vendeur, & de la mort pour tous les complices du crime.

Japonnois laborieux & faits à la fatigue.

Les Japonnois sont fort industrieux & endurcis à tous les travaux : peu de chose leur suffit ; ils vivent en general de plantes, de racines, de tortues, de coquillages, de mechantes herbes de mer, & choses semblables. L'eau est leur breuvage ordinaire. Ils vont jambes & tête nues : ils ne portent point de chemise. ils ne se servent point d'oreillers pour mettre sous leur tête, ils couchent à

ter-

terre, & mettent leur tête sur un bloc, ou sur un coffre de bois en guise de coussin : ce bloc ou coffre est un peu creux au milieu. Ils peuvent passer les nuits entieres sans dormir, & supporter toute sorte de fatigues. D'ailleurs ils observent exactement les loix de la civilité & de la bienséance; fort delicats à se tenir propres, eux, leurs habits, & même leurs maisons.

Je suis fort éloigné de croire que les Japonnois descendent des Chinois, ce peuple si effeminé; & je me flatte que ceux qui ne sont point engagez dans les prejugez que leur ont donnez les relations des premiers Voyageurs, & qui prendront la peine de rechercher l'origine de la nation dans son propre pays, n'auront aucune peine de se ranger à mon sentiment. Les Japonnois ont plutôt quelque chose du genie & des inclinations des Tartares, temperez par beaucoup de politesse & de civilité : on remarque dans leur complexion un mêlange de la vivacité brusque des Tartares, & de la gravité & de l'humeur calme des Chinois.

III.

Avec tous ces grands & nombreux avantages que je viens de rapporter, ce seroit un projet vain & inutile aux Japonnois, avec toutes leurs forces & tout leur courage, de mettre à couvert leur pays de toute invasion du dehors, & de se tenir chez eux sans aucune communication avec les nations étrangeres; s'ils ne trouvoient pas dans les confins de leur propre patrie dequoi vivre heureux & contents. Depuis sur-tout que l'Empire a été fermé, la Nature, cette bonne maitresse, leur a enseigné, comme ils le reconnoissent eux-mêmes sans peine, qu'ils peuvent subsister de ce que leur pays produit lui-même, sans avoir besoin que les étrangers leur fournissent les besoins de la vie. Quiconque voudra prendre la peine de considerer l'état présent du pays, si heureux & si tranquille, trouvera que ce que je dis est veritable.

Les Japonnois n'ont besoin d'aucun commerce avec les étrangers.

Ils vivent sous un heureux climat.

ble. En premier lieu, ce qui n'eſt pas un mediocre avantage, ils vivent ſous un climat temperé, qui n'eſt expoſé ni aux ardeurs brulantes d'un Soleil trop meridional, ni refroidi par le froid extrême des pays ſeptentrionaux. C'eſt une choſe reconnue, qu'il n'y a pas de pays plus fertiles, & plus agréables, que ceux qui ſont placez entre le trentieme & le quarantieme degré de latitude polaire. On peut objecter à la verité, que le Japon eſt un pays rude & pierreux, entrecoupé par des chaines de montagnes hautes & eſcarpées, & qu'il ſeroit entierement ſterile en bien des endroits, s'il n'étoit cultivé avec un ſoin & une induſtrie extraordinaires. Mais dans cet article même la Nature a été extrèmement favorable à ce pays : ce defaut apparent du terroir, ce beſoin de culture, eſt ce qui tient les habitans en haleine, & leur donne cet eſprit louable d'induſtrie & de travail. D'ailleurs la fertilité du climat eſt telle, qu'on y voit à peine une colline quelque eſcarpée qu'elle ſoit, une montagne quelque haute qu'elle puiſſe être, qui étant bien cultivée, comme elles ſont pour la plupart, ne donne à l'induſtrieux laboureur une digne recompenſe de ſes peines & de ſon adreſſe. Les endroits ſteriles, même ceux qu'on ne ſauroit abſolument cultiver, ne ſont pas pour cela entierement inutiles. Une nation nombreuſe comme celle des Japonnois, ſi fort ennemie de l'oiſiveté, confinée avec cela dans les limites étroites de ſon propre pays, a dû apprendre à ſe ſervir de pluſieurs productions de la nature, que la terre ou la mer fourniſſent, non ſeulement pour le ſoutien de la vie, mais encore pour la rendre douce & agreable. Il eſt difficile de s'imaginer quoi que ce ſoit qu'ils ne ſervent à leurs tables, avec differens apprêts ; pluſieurs choſes, rejettées par pluſieurs autres nations, compoſent une partie de leurs deſſerts, & de leurs plats les plus friands. Les bois, les marais, les terres incultes du pays, leur fourniſſent des plantes & des racines, qui ſervent à l'abondance & à l'ornement de leurs tables. La

mer

mer leur fournit une grande quantité de poissons & de vegetaux, de cancres, de coquillages, & de Holothuria, comme les Naturalistes l'appellent, ou petits animaux de mer, des herbes marines, & choses semblables. Les qualitez venimeuses de certains poissons n'empêchent pas même qu'on ne s'en serve. La nature n'a pas donné pour rien à cette nation un corps vigoureux pour le travail, & un esprit capable des inventions les plus ingenieuses: un terroir sterile de lui-même, tel que celui du Japon, d'une culturs si difficile, étoit necessaire en quelque maniere pour donner occasion à ses habitans d'exercer leur industrie : sans cela, au lieu d'être laborieux comme ils le sont, ils seroient tombez dans l'oisiveté, & devenus paresseux. C'est ainsi que les Noirs, habitans de la Zone torride, se confiant à la bonté du terroir qui leur fournit de lui-même les besoins de la vie, sont pour cette raison adonnez à la paresse & à la fainéantise, & menent une vie semblable à celle des animaux. On pourroit faire une autre objection; qu'un pays doit être necessairement malheureux, lorsque ses habitans y sont retenus comme en prison, renfermez dans les limites de leur patrie; quand on leur retranche le commerce & la communication de leurs voisins; un pays d'ailleurs si divisé & si entrecoupé par divers bras de mer, qui y forment un si grand nombre d'Iles. Je reponds, que c'est en cela même que la bonté de la nature paroit encore d'une maniere singuliere. Ces diverses Iles sont à l'égard de tout l'Empire, ce que sont differens pays & Provinces à l'égard du globe de la Terre. Elles différent en terroir & en situation; par consequent elles produisent differentes choses necessaires à la vie; & certainement il y a peu de choses que l'on puisse desirer, qui ne soient la production de quelque Province, ou de quelqu'une des Iles; production même assez abondante pour en fournir tout l'Empire. On trouve de l'or dans Osiu, Sado, Syriga & Satzuma : de l'argent dans Kittamai & Bungo; du cuivre dans Syriga, Atsingano, & Kijnokuni;

Fertilité du Japon.

kuni ; du plomb dans Bungo ; du fer dans Bitsju. Tsikusen leur fournit du charbon de terre, & Ono du charbon de bois. La montagne brûlante d'Iwogasima jette quantité de soufre, dont on creuse les mines aussi en beaucoup d'autres endroits. Il y a dans Fisen une certaine argile blanchâtre, dont ils font toute sorte de potterie ou porcelaine. Il vient une grande quantité de bois de Tossa, Ofarra, & Aki. Nagatta produit des bœufs, Osju & Satzuma des Chevaux. Canga abonde en ris, Tsikusen en châtaignes, Wakasa en figues & autres fruits. Les côtes de la Province d'Oki sont remarquables par la quantité de coquillages qu'elles fournissent, celles de Nisij Jamma par des herbes marines & autres plantes qui croissent dans la mer. Les côtes en general donnent au pays une grande quantité de poisson. Pour ne rien dire de toutes sortes de grains, de pois, & de legumes qui croissent en abondance dans plusieurs Provinces ; & un grand nombre d'autres choses qui servent pour leurs manufactures, & pour leurs habits. On trouve des perles dans le Golfe d'Omura ; de l'Ambre gris sur les côtes des Iles Riuku, & des Provinces de Satzuma & Kijnokuni ; des cristaux & des pierres precieuses dans Tsugarn. Ils n'ont pas besoin de faire venir leurs remedes des pays étrangers : tant de collines & de vallées, tant de fonds hauts & bas, produisent dans l'étendue de leur pays, toutes les plantes & les arbres qui peuvent venir en differens climats. Pour venir maintenant aux Arts & Métiers, soit pour la curiosité soit pour l'utilité, ils ne manquent ni de materiaux, ni d'industrie & d'application. Tant s'en faut qu'ils ayent besoin de faire venir des ouvriers d'ailleurs, qu'ils surpassent eux-mêmes toutes les autres nations en adresse & en propreté pour toute sorte d'ouvrages ; surtout en airain, or, argent, & cuivre. Leur adresse à travailler & à tremper le fer, se voit par la bonté & la propreté de leurs armes. Aucune nation dans l'Orient n'est si adroite aux ouvrages, à la ciselure, à la gravure, & à la dorure du Sowaas, qui

Les Japonnois cultivent les arts.

qui eſt une eſpece de metal precieux tirant ſur le noir, fait d'un melange artificiel de cuivre avec un peu d'or. Ce qu'on fait de ce metal, lorſqu'il ſort de la main de l'ouvrier, paroit de l'or pur, & ne lui eſt guere inferieur en couleur & en beauté. Ils font des étoffes de ſoye, ſi fines, ſi propres, & ſi unies, que les Chinois même ne ſauroient les imiter. C'eſt l'amuſement ordinaire des Grands de la Cour de l'Empereur, lorſqu'ils ſont tombez en diſgrace, & exilez à certaines Iles: n'ayant autre choſe à faire, ils s'exercent à cela & à d'autres ouvrages curieux, où ils paſſent leur tems & font paroitre leur induſtrie. Leur biere, qu'ils appellent Sacki & qu'ils font avec du ris, eſt beaucoup meilleure & plus forte que celle des Chinois, qu'ils ſurpaſſent encore dans l'apprêt de leurs viandes: ils les aſſaiſonnent avec des épices du cru de leur propre pays. Leur papier de même, qu'ils font de l'écorce du *Morus ſylveſtris* ou de l'Arbre à papier, eſt plus fort, a plus de corps, & eſt plus blanc que celui que les Chinois font de roſeaux & de cotton. Tous les meubles vernifiez du Japon ſont d'une beauté ſurprenante. Les Chinois & les Tunquinois, avec tout leur ſoin & leur induſtrie, ne ſauroient égaler l'adreſſe particuliere que les Japonnois ont dans la compoſition de leur vernis, comme dans l'art de le mettre en œuvre. A l'égard des Siamois, quoique leur pays ſoit rempli d'arbres à vernis, ils ſont ſi fort adonnez à la pareſſe & à la fainéantiſe, qu'on ne doit rien attendre d'eux. Nous devons obſerver que tous ces ouvrages de main, & les productions des Arts, ſoit qu'ils ſoient abſolument neceſſaires à la vie, ſoit qu'ils ſervent ſeulement pour le luxe & la magnificence, ne ſont pas également bons, & recherchez dans toutes les Provinces de l'Empire, & l'on ne ſauroit les y avoir au même prix. De là vient qu'il eſt à peine croyable juſqu'où va le trafic & le negoce qui ſe fait dans les differentes Provinces, & d'une partie de l'Empire à l'autre; combien les marchands ſont occupez, & induſtrieux, dans

Leur trafic & commerce.

tous

tous les differens endroits ; combien leurs ports ſont remplis de bâtimens ; combien l'on voit deçà & delà de villes riches & marchandes. Il y a une ſi grande quantité de peuple le long des côtes & près des ports de mer, un tel bruit de rameurs & de matelots, un ſi grand nombre de vaiſſeaux & de barques, ſoit pour l'uſage, ſoit pour le plaiſir, qu'on croiroit que toute la nation s'eſt établie ſur les bords de la mer, & que l'interieur du pays eſt deſert, & abandonné. La ſtructure de leurs vaiſſeaux eſt ſinguliere ; entre autres choſes, ils doivent avoir la poupe entierement decouverte, en vertu des loix du pays ; & cela pour mettre les habitans hors d'état de s'échaper du pays, car s'ils s'avançoient trop en pleine mer, ils ſeroient couverts des vagues d'abord, & couleroient infailliblement à fond.

Leurs Sciences.

Jettons les yeux maintenant ſur les Sciences qui regnent au Japon, & à ce qui ſert à l'ornement de l'eſprit. Peut-être y trouverons nous la Philoſophie à dire. Il faut avouer pourtant que les Japonnois ne ſont pas ſi ennemis de cette ſcience, qu'ils veuillent bannir de leur pays ceux qui la cultivent : mais ils croyent que c'eſt un âmuſement oiſeux, digne d'être renvoyé aux Monaſteres, où les Moines ont tout le loiſir neceſſaire pour s'en embarraſſer l'eſprit. Pour la partie ſpeculative qui regarde la Morale, il l'ont en grande eſtime, comme étant d'une origine divine, & deſcendue du Ciel. Ils reconnoiſſent qu'ils en ſont redevables à cet incomparable Philoſophe Koa ou Kooſi, connu en Europe ſous le nom de Confutius. Ils ont de cette Morale la même idée que les Grecs avoient de celle qui leur fut enſeignée par Socrate qui vivoit près de cent ans après Confutius ; Socrate, ſelon les Grecs, leur communiqua une Morale qui lui avoit été divinement revelée. J'avoue que les Japonnois ignorent entierement la Muſique, entant que c'eſt une ſcience fondée ſur certaines regles de l'harmonie ; ils ne ſavent rien non plus dans les Mathematiques, ſur-tout dans ce qui re-

regarde la partie la plus profonde & purement ſpeculative. Perſonne preſque, hors de l'Europe, n'a pénétré dans ces myſteres, & ne s'eſt aviſé d'orner l'eſprit par le moyen du raiſonnement clair & démonſtratif des Mathematiques. On peut dire la même choſe de la connoiſſance de Dieu, & de la Foi entant qu'elle eſt utile au ſalut par les mérites de J. C. Il eſt défendu à cette Nation, d'ailleurs ſi polie, ſous les peines les plus ſeveres, d'abandonner la Religion profeſſée par leurs Ancêtres, d'embraſſer une Religion étrangere & nouvelle dont la doctrine paroît d'abord incroyable; d'un Dieu fait homme, & qui a ſouffert le ſupplice infame de la croix pour le ſalut du Genre-humain. Il y a environ cent ans que la lumiere de l'Evangile brilloit avec tout ſon luſtre dans cette extrèmité de l'Orient: mais helas! elle fut bientôt éteinte par le ſang d'un nombre incroyable de Martyrs; &, ce qu'il y a de ſurprenant, par la faute & la mauvaiſe conduite de ces mêmes R. Peres qui l'avoient repandue avec tant de zèle, & des travaux infatigables. Je ſuis porté à croire que les Peres de la Societé de Jeſus auroient plus de ſuccès dans la propagation de la Foi Chrétienne, & une recompenſe plus aſſurée de leurs ſoins & de leur induſtrre, s'ils ne comptoient pas ſi fort ſur de foibles commencemens; & ſi en même tems ils ſe dépouilloient de cette préſomption qu'ils ont de leur prudence & de leur capacité. Dans l'impatience où ils ſont de venir à bout de leurs entrepriſes, à peine voyent-ils quelque lueur d'eſperance, que pour conduire le grand ouvrage des converſions à un heureux ſuccès, ils y font concourir des reſſorts, & ſe mêlent de certaines affaires qui ſont entierement étrangeres à celle dont ils ſont chargez, & pour laquelle on les a envoyez. De là vient que le peu de progrès, qu'ils ont fait quelquefois en peu de tems, devient ſouvent funeſte à leur deſſein principal. Les Payens favoriſent ſi fort la liberté de conſcience, qu'ils ne condamnent aucune Religion, & ne refuſent jamais aux Prédicateurs d'une

d'une Doctrine étrangere la permission de l'établir parmi eux, jusqu'à ce qu'ils découvrent qu'elle est contraire au repos public. On ne peut pas dire avec cela des Japonnois, qu'ils sont Athées, ni pour la croyance, ni pour les mœurs. Il y a plusieurs Religions établies dans l'Empire: ils font profession d'un grand respect, d'une grande vénération, pour leurs Dieux, auxquels ils decernent differens cultes. J'ose assurer d'ailleurs, que pour la pratique de la vertu, la pureté des mœurs, & l'exterieur de la devotion, ils surpassent beaucoup les Chrétiens: soigneux du salut de leurs ames, scrupuleux jusqu'à l'excès pour l'expiation de leurs crimes, & passionnez pour le bonheur de la vie à venir. Ils savent mieux la Medecine que la Chirurgie; je parle de celle de notre Europe, & la maniere de traiter les maladies où la main du Chirurgien est necessaire. Les Medecins Japonnois n'accablent point leurs malades avec des drogues: ils se servent de deux remedes externes, le feu & l'aiguille, qu'il croyent tous deux puissans pour deraciner la cause des maladies (qu'ils appellent obstructions,) & pour donner une issue à la matiere qui forme l'obstruction; pour chasser la cause de la douleur, (qu'ils appellent vent) que la piquûre de l'aiguille fait sortir de sa prison. L'usage frequent & journalier du bain, que les habitans du pays aiment passionnément, soit par principe de Religion, soit parce qu'ils aiment naturellement la propreté, contribue beaucoup à les entretenir en bonne santé, & chasse beaucoup de maladies, auxquelles ils seroient sujets sans cela. Il y a encore plusieurs bains chauds naturels dans le pays, qui ont de grandes proprietez, & où ils envoyent, comme nous faisons en Europe, les personnes qui sont attaquées de maladies opiniâtres & longues.

Leurs Loix. Pour continuer notre discours, on pourra objecter que les Japonnois n'ont pas une connoissance exacte des Loix. Je voudrois de tout mon cœur que nous autres Européens l'eussions aussi peu qu'eux, tant est grand l'abus qu'on fait d'une science d'ailleurs utile

en

en elle-même; en sorte que l'innocence, au lieu d'en être protegée, gemit encore davantage sous l'oppression. Il y a une voye plus courte que la nôtre d'obtenir justice, au Japon, & même dans tout l'Orient. Il n'est pas necessaire de poursuivre un procès pendant plusieurs années; il n'y faut pas faire tant d'écritures, tant de repliques, & choses semblables. L'affaire est exposée sans délai devant le Tribunal qui la doit juger; les parties sont ouïes, les témoins examinez, les circonstances pesées, & la sentence prononcée sans perdre de tems. On n'a point à craindre de retardement par des appels aux Cours supérieures, il n'y en a point qui ait le pouvoir d'adoucir la sentence donnée dans une Cour inférieure. Quoi qu'on ne puisse nier que cette voye courte dans la procedure est exposée à quelques erreurs & méprises dans certains cas particuliers; j'ose pourtant assurer qu'au fond il y a beaucoup moins de perte à essuyer du côté des parties interessées, que dans les procès longs & ruïneux de notre Europe. Personne n'ignore combien longtems les procès durent dans nos Cours de Judicature, combien d'exceptions, de retardemens, de delais, & cent autres subterfuges captieux. Quand on a surmonté toutes ces difficultez, quel avantage en retirent les parties, y ayant un Appel qui les oblige d'aller recommencer le procès devant un Tribunal superieur? C'est là qu'ils essuyent les mêmes longueurs & les mêmes difficultez; les dépenses augmentent à proportion; & tout ce qu'on en peut dire enfin, est qu'après avoir échapé de Charybde, ils sont devorez par Scylle. Avec tout cela, je ne prétends pas que le Lecteur s'imagine que les Japonnois soient entierement dépourvus de Loix; bien loin que cela soit, leurs constitutions sont excellentes & rigoureusement observées, y ayant de grandes peines attachées à la moindre contravention. Il seroit certainement impossible sans cela de conserver un Empire si riche & si peuplé, dans un état si florissant; d'empêcher les mutineries & les soulevemens d'une Nation si brave & si

belli-

belliqueuſe, dont le tempérament n'eſt pas moins vif & impétueux, que la mer qui les environne eſt orageuſe. La nature de ces Loix, & l'heureux état où ſe trouve l'Empire, ſur-tout depuis qu'il a été fermé aux étrangers, paroitra par ce qui ſuit: je me propoſe d'y apprendre à mon Lecteur ce qui obligea le Gouvernement de prendre cette réſolution, & comment ce plan fut exécuté.

IV.

Comment on execute le deſſein de fermer l'Empire du Japon.

Les premiers Japonnois, après leur arrivée de Daats ou de Tartarie, menerent ſans doute une vie obſcure pendant pluſieurs ſiecles, diſperſez dans les differentes Provinces du pays: leur nourriture principale étoit probablement les poiſſons, que la côte leur fourniſſoit. Dſin Muu Tei, Prince fort prudent, & d'une mine majeſtueuſe, à peu près contemporain de Romulus, fonda la Monarchie du Japon. C'eſt par lui que leurs Annales & leur Chronologie commencent. La negligence de ces temps-là étoit telle, que leur Hiſtoire n'apprend pas en quelles mains étoit avant lui l'autorité ſupreme; elle ne dit rien non plus ſur ce qui arriva de plus remarquable à cette nation, dans les ſiecles les plus reculez avant la fondation de la Monarchie.

Premiers Empereurs du Japon, ſemblables aux Souverains Pontifes, ou Papes.

Le regne de leurs premiers Mikaddi, comme ils les appellent, ou Empereurs du Japon, que ſes habitans croyoient dans ces premiers temps-là la ſeule partie habitée du monde, fut paiſible & heureux. Fiers d'une extraction illuſtre, & même divine, puiſqu'ils deſcendoient en ligne directe du fils ainé de Tendſio Daidſin, le plus puiſſant de leurs Dieux, ils s'attribuerent une ſainteté ſuperſtitieuſe, ſoutenue par une pompe & un faſte ſi grands, que cela produiſit dans l'ame de leurs ſujets une vénération plus qu'humaine pour leurs perſonnes. Ce reſpect exceſſif devint dans la ſuite fort prejudiciable au gouvernement & à la tranquillité de l'Empire. Il n'auroit pas convenu à des Princes qui ſe vantoient d'un degré ſi éminent de ſainteté, de gou-

gouverner leurs sujets & leurs adorateurs qu'avec beaucoup de douceur & de clémence; proches parens des Dieux comme ils étoient, & respectez eux-mêmes comme des Dieux, il auroit été au-dessous de leur dignité de prendre en main la conduite des affaires politiques & humaines. L'administration en fut laissée à des personnes séculieres. Par ces moyens, & par l'accroissement de la méchanceté des siecles suivans, le pouvoir de la Noblesse s'éleva à un tel point, qu'elle renversa l'autorité suprème de l'Empereur, auquel elle devoit être subordonnée & agir sous ses ordres. Les Princes de l'Empire, non-seulement se rendirent indépendans & souverains des Provinces dont l'Empereur leur avoit donné le Gouvernement; ils porterent encore leur ambition plus loin, sur-tout après qu'on eut inventé les armes: ils firent la guerre aux Princes voisins, & tâcherent de se déposseder mutuellement de leurs Etats; cela eut une suite nombreuse de funestes conséquences. Combien de sang répandu dans ces guerres civiles, combien de maisons illustres exterminées; effets épouvantables du mécontentement, de la jalousie, de l'inimitié, de l'esprit de vengeance & d'ambition!

Generaux de la Couronne, & leur pouvoir.

L'état où se trouvoient les affaires, & le dessein que l'on avoit de reprimer l'insolence & l'ambition des Princes de l'Empire, firent juger à propos d'envoyer le Seogun, ou le Général de la Couronne, contre eux, à la tête de l'Armée Impériale. C'étoit l'usage, d'élever à un poste si important l'Héritier presomptif de la Couronne: cela devint avec le tems le fondement de la Monarchie Séculiere; car le Général de la Couronne Joritomo, qui vivoit il y a environ cinq-cens ans, ayant échoué dans ses esperances de succeder au Trône Impérial, s'attribua la Souveraineté dans les affaires séculieres. Il est parlé de lui dans les Annales du Japon, comme du prémier Monarque Séculier. Cependant ses successeurs se comporterent assez bien avec l'Empereur Ecclésiastique, pour la personne duquel ils conserverent un grand respect, d'au-

d'autant plus que ces Empereurs Ecclésiastiques avoient le pouvoir de confier à qui ils vouloient le commandement de l'Armée, le principal & seul appui de l'Autorité Seculiere. Vers le commencement du seizieme siecle, celui qui étoit alors Général de la Couronne alla si loin, qu'il secoua tout d'un coup le joug de la dependance; il se rendit absolument Souverain dans le Gouvernement Séculier de l'Empire; entreprise qui trouva moins de difficultez dans son execution, qu'on n'en auroit attendu d'un dessein de cette nature, d'un si grand poids, & d'une si terrible conséquence. Ce Général de la Couronne étoit second Fils de l'Empereur, exclus par sa naissance de la succession au Trône Impérial, & passionné pour l'autorité absolue. Il se maintint par la force dans le Commandement de l'Armée, & depouilla l'Empereur son Pere de toute son autorité dans l'administration des affaires séculieres, dont il s'attribua entierement la connoissance. Il laissa à Sa Sainteté l'autorité dans les affaires spirituelles, à laquelle il ne toucha point; il la lui laissa, dis-je, comme une prérogative dûe à son extraction divine, & à sa descendance en ligne directe des Dieux du pays.

Taico, d'une condition basse, s'éleve à l'Empire du Japon.

Le succès de cette entreprise hardie, ou pour mieux dire téméraire, fut tel à la fin, qu'il devint plus avantageux à l'Empire, qu'au Général de la Couronne d'alors. Cette révolution jetta les fondemens d'une nouvelle forme de Gouvernement, fort avantageuse au bonheur & à la tranquillité des Peuples; extrèmement propre à tenir en respect une Nation si remuante, & si seditieuse. Il s'en falut bien que l'Usurpateur jouît tranquillement d'une Couronne, qu'il avoit acquise par des voyes illégitimes; plusieurs d'entre les plus puissans Princes de l'Empire se firent longtems la guerre pour tâcher de s'en emparer; jusqu'à ce que la fortune en disposa en faveur d'un Héros incomparable, Fidejos, ou comme on l'appella dans la suite, Taico: Prince d'un grand courage, & d'une prudence consommée, qui, d'une condition basse & servile,

s'éle-

s'éleva par son propre mérite & par son excellente conduite, jusqu'à devenir un des plus puissans Monarque de l'Univers. Cette grande revolution arriva l'an de J. C. 1583. Le Monarque prudent, parfaitement instruit de l'état où l'Empire se trouvoit alors, & des vues ambitieuses de ses Princes, du genie, de l'inclination, du pouvoir, & des souhaits de la Nation entiere; prévit bien qu'il lui seroit impossible de se derober à la destinée de ses prédécesseurs, & qu'il ne seroit pas en état de se maintenir dans la possession de l'autorité supreme, s'il n'avoit les moyens de reprimer l'insolence & l'ambition de certains Grands de l'Empire; de reduire leur pouvoir & leur autorité à un plus petit pied. Ce lui étoit une entreprise de la derniere importance, mais embarrassée par tant de difficultez qui paroissoient insurmontables, qu'il sembloit que l'execution en avoit été reservée à ce tems-là, & à un homme tel que lui. C'étoit certainement alors le vrai tems d'y travailler, il avoit déja mis sous le joug les plus puissans Princes de l'Empire; les autres s'étoient affoiblis par leurs querelles, & leurs guerres mutuelles: à l'égard du petit nombre de ceux qui pouvoient encore lui faire quelque resistance, il eut assez de pouvoir & de conduite pour les domter.

Il abbaisse le pouvoir des Princes de l'Empire.

L'ambition & l'insolence des Princes de l'Empire étoit parvenue avec le tems à un si haut point, qu'il fut à la fin impossible aux Empereurs Ecclesiastiques de les reprimer, ou même de controller leur conduite. Ce fut en vain que ces Monarques envoyerent pendant quatre siecles les Généraux de la Couronne, leurs propres fils, contre les Princes, avec des Armées nombreuses: l'exécution de ce grand ouvrage étoit reservée à Taïco, qui en vint à bout en dix ans de tems. Non pas tant à la verité par la force de ses armes, que par sa bonne conduite, & la prudence de son gouvernement: outre que les circonstancess d'alors étoient d'une nature à contribuer beaucoup au succès de son dessein. Les forces des Princes de l'Empire avoient

été déja fort ruïnées par de longues guerres civiles; mais il faloit qu'elles le fussent encore davantage. Pour ce dessein, Taico résolut de faire une invasion dans la Corée, qui est une Presqu'Ile voisine, comme appartenant de droit à l'Empire. Son principal dessein, lorsqu'il prit cette résolution, étoit d'éloigner les Princes de l'Empire de leur Païs & de leurs Etats, ne doutant pas que tandis qu'ils seroient occupez à mettre sous le joug les Tartares qui habitent cette Péninsule, il auroit le loisir & les occasions de faire réussir ses autres projets, & de s'assurer la possession de sa nouvelle autorité. Cela lui réussit autant qu'il pouvoit le souhaiter. Mais l'expédition contre la Corée n'ayant pas eu le succès qu'on en attendoit, il songea à rappeller ses Généraux. Tracassez par les fatigues d'une guerre fâcheuse faite dans un pays étranger, leurs finances épuisées, leurs troupes ruïnées, Taico ne douta point qu'ils ne fussent réduits à la nécessité d'abandonner toutes les idées de sédition & de révolte, très aises d'acheter leur retour chez eux, & la paisible jouïssance de leurs Etats, à quelque prix que ce fût, & quelque dures que fussent les conditions qu'on voudroit leur imposer. Elles furent: Que leurs Femmes & leurs Enfans, sous prétexte de les mettre en lieu de sureté dans un tems de troubles, seroient envoyez à la Cour, & feroient leur residence dans son propre Château, qu'il avoit pris soin de fortifier pour ce dessein, & qu'il avoit embelli de Palais propres pour les recevoir: Que les Princes eux-mêmes après leur retour seroient mis en possession de leurs Etats, & qu'on leur fixeroit un tems auquel ils pourroient se rendre à la Cour de l'Empereur, pour voir leurs Femmes & leurs Enfans une fois l'année. C'est ainsi que Taico, par un seul coup de partie, mit le Gouvernement sur un nouveau pied, en affoiblissant le pouvoir des Princes de l'Empire, & réduisant leur condition dans un état si bas, qu'à l'avenir ils fussent hors d'état de faire craindre leurs pratiques secretes & séditieuses. Car tandis qu'ils ont ordre eux-mêmes

de

de se rendre à la Cour tous les ans pour rendre hommage à l'Empereur & renouveller le serment de fidelité, leurs Femmes & leurs Enfans en sont les Otages les plus sûrs. Exemple unique, & merveilleux, qu'un si grand nombre de puissans Princes ayent été mis sous le joug par un simple Soldat d'une extraction vile, & dans un si court espace de tems.

L'ambition & la puissance des Princes de l'Empire avoient été toujours préjudiciables à la tranquillité publique, & à la sureté des Empereurs: leur autorité ayant donc été réprimée, il restoit à réprimer aussi l'indocilité & l'insolence du commun peuple, qui est la chose la plus pernicieuse dans un Gouvernement. Taico mit sa nouvelle autorité, & le nouveau plan de son administration, à couvert de la fureur seditieuse d'un peuple licentieux, qui est une bête à plusieurs têtes; & cela par le moyen d'un nouveau Corps de Loix. Heureusement pour le nouveau Monarque, les circonstances du tems étoient telles qu'il pouvoit imposer les Loix qu'il vouloit ou qu'il jugeoit les plus convenables à l'état du païs & au genie de ses Sujets; cela veut dire qu'il y en a de si rigoureuses, que l'on croiroit qu'elles ont eté écrites par Dracon l'Athenien, non avec de l'encre, mais avec du sang. Avec tout cela, on ne sauroit dire que ces Loix, quelque séveres qu'elles soient, ordonnent rien qu'il ne soit aisé de faire, & qu'à tout considerer elles ne soient faites pour le bien général de l'Empire, & pour conserver la forme de Gouvernement que l'on a jugé la plus avantageuse au bien des Sujets. Encore moins peut-on dire qu'elles ont été faites dans une vue cruelle & sanguinaire, comme celles du fameux Tyran Denys, qui faisoit attacher ses Ordonnances en un lieu si haut que personne ne pouvoit les lire, ce qui augmentoit le nombre des contrevenans, & celui des supplices à proportion. La rigueur des Loix du Japon consiste principalement en ce qu'aucun crime n'est puni par des amendes pécuniaires seulement. On n'ordonne que

Il se rend le maitre du peuple.

des peines corporelles, ou la mort, sans esperance de pardon ni de surseance d'exécution pour toutes les contraventions faites aux Ordonnances de l'Empereur. Les Princes & les Grands de l'Empire sont à couvert de cette extrême severité; on se contente, lorsqu'ils sont convaincus de quelque malversation, de les bannir dans certaines Isles, ou bien on leur ordonne de se donner la mort eux-mêmes. Ces Loix étoient les seules qui fussent propres à tenir en bride, & à gouverner une Nation du caractere des Japonnois. Il parut très injuste, & non sans cause, que les Loix fussent faites seulement pour les pauvres, & que les riches ayant assez d'argent pour se racheter du supplice, fussent en état de commettre tous les crimes qu'ils voudroient. J'ai souvent admiré, pendant les voyages que j'ai faits dans le païs, la brieveté & le Laconisme des écriteaux que l'on attache sur les grands chemins à des endroits destinez pour faire savoir au Public le bon-plaisir de l'Empereur, ce qu'il ordonne ou qu'il défend à ses Sujets, & leur faire connoitre les Loix du Païs; ce que l'on se contente d'exprimer en aussi peu de mots qu'il est possible. On ne donne point de raison pourquoi telle ou telle Loi a été faite, aucune mention des vues du Legislateur & de ses intentions, on n'y détermine pas non plus la peine attachée à la contravention. On croit qu'un style aussi concis sied bien à la *Majesté* d'un aussi puissant Monarque: c'est assez qu'il sache lui-même les raisons des ordres qu'il donne: ce seroit un crime d'Etat, de revoquer en doute son discernement, & son grand sens. Outre cela personne ne peut alleguer cause d'ignorance de la peine attachée à la contravention des Loix, ni se plaindre qu'on lui fasse aucun tort dans un païs où tous les crimes sont punis avec la derniere rigueur, & où la moindre infraction des Loix du païs est un crime capital, sans qu'on ait aucun égard au degré d'atrocité des crimes, ni aux circonstances qui peuvent favoriser le cas particulier du criminel. Ce

que

que le Grand-Duc de Moscovie Johannes Basilides disoit ordinairement de ses Sujets, est également vrai des Japonnois, *qu'ils doivent être gouvernez avec un sceptre de fer*. Il étoit necessaire d'établir des Loix séveres & des supplices rigoureux, pour reprimer les tumultes & les séditions, pour tenir en bride une Nation si mutine & si indocile, pour conserver la paix, & la tranquillité dans un si grand nombre de grandes Provinces éloignées l'une de l'autre, dont les moeurs & les coûtumes sont si differentes: mais sur-tout pour tenir en respect les Princes & les Chefs de l'Empire. Il étoit à craindre que des hommes si courageux, dont les sentimens sont si nobles & si élevez, tels que les Princes du Japon les avoient montrez dans toutes les occasions, ne pussent point s'empêcher, à la premiere occasion favorable, d'entreprendre de recouvrer cette liberté & ce pouvoir, dont la perte leur est si sensible, & qu'ils ne manqueroient pas en ce cas-là d'être suivis & secondez de leurs Sujets, & du commun peuple, amateur du changement, & naturellement porté à l'esprit de faction & de parti. C'est pour cela qu'on a pris toutes les mesures possibles pour ruïner les forces des Grands, & pour tenir en bride l'insolence & la fougue du peuple.

Après la mort de Taico, la famille de Tokngava s'empare de la Couronne.

Taico ayant ainsi mis les affaires de cet Empire sur un pied durable, & recommandé à ses successeurs de marcher sur ses traces, quitta la vie l'an de Christ 1598. Ce fut un Prince d'une prudence consommée; après sa mort il fut mis au rang des Dieux du pays sous le nom de Sin Fatzman, c'est à dire le second Fatzman ou Mars du Japon. Ce fut pour le bonheur de l'Empire que Ongoshio, qui fut ensuite appellé Ijejas, & après sa mort Gongin, prit les rênes du Gouvernement. Il étoit de l'illustre maison de Tokngava, & Taico dans son lit de mort l'avoit nommé Tuteur de son fils unique Fide Juri, qui n'avoit alors que six ans. Ongoshio lui ôta la Couronne, & la vie dans la suite; & les descendans d'Ongoshio ont continué de posse-

der l'Empire depuis ce tems-là. Ils l'ont gouverné avec autant de prudence que de bonheur, suivant exactement les maximes & les exemples de leurs illustres prédécesseurs, veillant sans relâche à l'observation des loix severes qu'ils avoient établies. Ils sont parfaitement instruits de leurs vrais interêts; ils voyent que c'est un point capital d'où dépend le bonheur de leurs Etats, de tenir les Princes & les Grands de l'Empire dans la crainte, & dans les bornes de la soumission; de ne pas souffrir que leur crédit & leurs forces s'accroissent, de sorte qu'ils puissent donner de l'ombrage au Souverain, & troubler la tranquillité de l'Etat. Il est vrai que les Empereurs ne les tiennent pas dans l'oppression, & ne les abaissent point par la force des armes, ils ne les accablent pas de taxes; ils tâchent au contraire de gagner leur amitié & leur affection, par un procedé civil & obligeant, en leur donnant des marques signalées de leur bonté Imperiale; quoiqu'à dire le vrai, elles sont d'une telle nature qu'elles sucent ceux à qui l'Empereur veut paroitre liberal, épuisent ceux qu'il honore de sa presence, & met des entraves à ceux qu'il charge de grands titres. Pour le faire court, il n'y a point de marque d'honneur, point de grace & de faveur, qu'ils n'accordent liberalement & de bon cœur aux Princes de l'Empire, pour s'assurer de leur obeïssance & de leur soumission, & pour les engager à dépenser leurs revenus. Car si les Grands se voyoient des trésors ramassez, cela pourroit les tenter de faire la guerre & de se revolter; mais l'orgueil de la Nation est tel qu'ils croyent qu'à mesure que l'Empereur leur fait des graces, & qu'il leur confere des honneurs, ils doivent augmenter leur pompe & leurs dépenses à proportion, vivre avec plus de magnificence & de profusion, soit chez eux, soit pendant les voyages qu'ils font à la Cour, où ils sont obligez d'aller une fois tous les ans. Privez comme ils le sont de la réalité du pouvoir & de la grandeur qu'ils avoient auparavant,

vant, ils se satisfont au moins de l'ombre qui leur en reste, pour entretenir leur vaine gloire. Je ne parlerai point ici d'une infinité d'autres machines, dont l'Empereur se sert pour empêcher leurs entrevues & le commerce qu'ils pourroient avoir ensemble; ses artifices pour pénétrer dans leurs conversations les plus secretes, & pour susciter entre eux des jalousies & des inimitiez, selon que cela convient à ses interêts. On a un grand soin entre autres choses de faire des estimations exactes de revenus du pays, & de s'instruire de son état, de savoir si les Officiers de l'Empereur s'aquittent fidelement de leurs charges, de s'informer des mœurs & de la maniere de vivre du Clergé, en particulier de ceux qui ont de l'autorité dans ce grand corps; comment la Justice est administrée dans l'Empire, & de prendre connoissance des sentences données sur les Causes particulieres.

Les affaires de l'Empire étant reglées & mises sur un pied que l'on n'avoit à craindre du dedans ni revolte ni seditions, malgré le penchant naturel des peuples; on crut qu'il étoit à propos de couper la communication avec les causes étrangeres des changemens qui pourroient avec le tems nourrir les troubles & les desordres dans l'Empire. L'ouvrage avoit été déja commencé, & même fort avancé; mais il manquoit le dernier coup. Le bonheur naissant du nouveau plan de cet Etat devoit être élevé à un plus haut point, la tranquillité publique que l'on venoit de procurer devoit être assurée pour l'avenir, & toutes choses devoient être mises sur un pied ferme & durable. Cela demandoit tout l'esprit, & toute l'application des Empereurs. Quelques revolutions qui pussent arriver dans les suites, la posterité n'auroit ainsi aucune raison de les accuser de negligence ou de mauvaise conduite, & de les charger des changemens inévitables que certains politiques attribuent ordinairement aux influences du climat ou aux revolutions fatales des Empires humains. Les mœurs, & les

Abolition des coutumes & des Religions étrangeres.

coutumes étrangeres, soit qu'elles fussent portées par les naturels du pays, soit qu'elles fussent introduites parmi eux par les étrangers, furent le premier & le principal objet de cette reformation. Les Cartes, les Dez, les Duels, le luxe, la profusion des tables & des habits, & toutes les friandises étrangeres, furent regardez comme des obstacles à la pratique de la vertu & de la continence. La Religion Chrétienne même, & la Doctrine du Salut du Genre-humain par les mérites de J. C. ne put point échaper à la disgrace de ces rigides Censeurs: elle fut declarée très préjudiciable à la forme du Gouvernement qu'on venoit d'établir, à la tranquillité de l'Empire, aux Religions du pays, au Culte de leurs Dieux, à la Sainteté & à l'autorité des Mikaddos ou Empereurs Ecclesiastiques héréditaires qui sont comme les Papes du Japon: les voyages, & le commerce des naturels du pays aux pays etrangers, ou des étrangers au Japon, furent jugez porter du préjudice à la paix publique, parce qu'ils servent seulement à nourrir des inclinations étrangeres qui ne sauroient s'accorder avec la nature du pays & le génie de la Nation. En un mot, tous les maux que l'Etat avoit soufferts, ou auxquels il étoit exposé à l'avenir, furent attribuez aux mœurs & aux coutumes étrangeres; on crut qu'il ne seroit pas possible de rétablir le corps dans sa premiere santé, si les parties gangrénées n'en étoient retranchées, & que ce seroit se flatter vainement de la cessation du mal, si l'on en laissoit la cause.

L'Empire fermé.

L'état & la disposition de l'Empire étant tel qu'il étoit alors; la forme du Gouvernement qu'on venoit d'y établir, le bonheur & la prosperité du peuple, la nature du pays, & la sureté de l'Empereur, concouroient à la nécessité de fermer l'Empire pour toujours, à le purger des étrangers, & des coutumes étrangeres: ainsi l'Empereur & son Conseil d'Etat vinrent enfin à résoudre par une Loi irrévocable à jamais, *Que l'Empire seroit fermé.*

On

On ne croyoit pas que de toutes les Nations étrangeres il y en eût une qui fût mieux établie dans le pays, & qui lui portât plus de préjudice, que la Portugaise, qui n'avoit pas moins d'orgueil & de vanité que les Japonnois. Peu de tems après la découverte de cette nouvelle Colchos, qui se fit par un pur hazard, un navire y ayant été jetté sur la côte l'an de J. C. 1543, les Portugais, excitez par l'esperance du gain, y firent de grands établissemens dans un court espace de temps. Ils y porterent les marchandises d'Europe, & la Doctrine de l'Evangile prêchée par leurs Missionnaires: cela joint aux mariages qu'ils faisoient entre eux & leurs nouveaux-convertis, les enrichit beaucoup. Ils s'insinuerent si bien dans les bonnes graces de la Nation qu'ils avoient mise dans leurs interêts, qu'enflez de leurs succès ils oserent porter leurs vues jusqu'à causer une révolution dans le Gouvernement, formant des projets pleins d'ingratitude & de malignité, & extrèmement préjudiciables à la sureté de la famille alors regnante. L'Empereur fut frappé d'horreur & d'étonnement à la vue de deux lettres pleines de desseins perfides, dont l'une avoit été interceptée par les Hollandois alors en guerre avec les Portugais, & qui tâchoient d'avoir pour eux cette branche lucrative du Commerce; l'autre lettre fut envoyée par les Japonnois de Canton, ville de la Chine. Tout d'un coup il se présenta plusieurs circonstances fort desavantageuses aux Portugais. Il fut fait à la Cour de grandes plaintes par un des prémiers Conseillers d'Etat, de ce qu'ayant été rencontré sur la route par un Evêque Jésuite, l'orgueilleux Prélat ne lui avoit pas rendu les déférences & les respects que les Japonnois leur rendent ordinairement. Les gains excessifs, que les Portugais faisoient avec une Nation si curieuse, & si amoureuse des raretez étrangeres; les trésors immenses qu'ils emportoient du Japon, toucherent le Gouvernement jusqu'au vif. Les grands succès de la propagation de la Foi Chrétienne, l'union qui étoit entre les nouveaux-Convertis; la

Chute des Portugais.

haine qu'ils portoient aux Dieux & à la Religion du pays, leur constance dans la profession & dans la défense de leur Foi, étoient des causes considerables de crainte & d'inquiétude. On craignoit que si on laissoit augmenter le nombre des Chrétiens, ils ne causassent de nouvelles occasions de revolte & de sedition contre les mêmes Monarques qui venoient de ruïner les forces & la puissance des Princes du Japon avec tant de peine & d'effusion de sang, & qui en les mettant sous le joug avoient mis fin aux guerres-civiles qui avoient si longtemps ravagé l'Empire.

Destruction du Christianisme.

Ce fut pour ces puissantes raisons, que Taico arrêta le progrès des Portugais qui s'accréditoient trop au Japon. Il commença aussi d'arrêter ceux que faisoit le Christianisme: cependant, il avança peu un ouvrage de cette conséquence, qui sembloit demander beaucoup de temps. Il mourut peu de temps après, & laissa à ses successeurs le soin d'achever ce qu'il avoit commencé. Ils ordonnerent sur peine de la Croix à tous les Portugais, à tous leurs alliez Japonnois, & à tout leur Clergé, de vuider l'Empire. Il fut ordonné aux naturels du pays de demeurer à l'avenir chez eux, & à ceux qui en étoient dehors en ce temps-là, d'y revenir dans le temps qui leur fut prescrit, audelà duquel terme ils seroient condamnez au même supplice s'ils étoient arrêtez; & enfin, que ceux qui avoient embrassé la Foi & la Doctrine de J. C. en feroient abjuration sans aucun retardement. Ce ne fut pas sans de grandes difficultez, que ces ordres furent enfin exécutez: il en avoit couté moins de sang Payen aux Empereurs pour s'emparer de l'Empire, qu'il n'en fut versé de Chrétien pour les y maintenir & leur en assurer la possession. Les nouveaux-convertis ne pouvant pas être refutez avec des raisons, on mit en usage les épées, les gibets, le feu, la croix, & les autres argumens formidables, pour les convaincre, & leur faire sentir leurs erreurs. Malgré ces cruels traitemens, & toute l'effroyable diversité des supli-

plices inventez par leurs bourreaux impitoyables, bien loin que leur vertu fût ébranlée, on peut dire, qu'à la honte éternelle du Paganisme, les Chrétiens du Japon scêlloient avec joye les verités du Christianisme de leur propre sang, sur les croix où ils étoient attachez. Ils montrerent des exemples si rares de constance, que leurs ennemis mêmes en étoient frappez d'étonnement & d'admiration. Cette cruelle Persécution, qui n'a point de pareille dans l'Histoire, dura environ quarante ans. Tjemitz, qui fut après sa mort appellé Teijojin, fils & successeur de Fide Tadda, ou comme il fut nommé après sa mort, Teitokuni, & petit-fils de Ijejas, donna à la fin le dernier coup de mort au Christianisme: il extermina, avec une barbarie qui n'avoit point d'exemple, tout ce qui restoit de Chrétiens au Japon. Il en fit massacrer dans un seul jour plus de trente-sept-mille, que le desespoir, & les supplices insupportables que l'on avoit fait souffrir à leurs freres, avoient obligez de s'enfermer dans le Château de Simabara situé sur les côtes d'Arima, avec une ferme résolution de défendre leurs vies jusqu'à la derniere extrèmité. Ce Château fut pris après un siege de trois mois, le 28. jour du second mois du Période Quanje (c'est à dire le 12 d'Avril 1638.) conformément aux Annales imprimées du Japon Nendaiki & Odaiki, & un autre livre publié au Japon sous le titre de Simabara Gasen, où toute l'histoire de cette revolte des Chrétiens est racontée au long. Ce fut la derniere scene de cette sanglante Tragédie; & le sang Chrétien ayant été versé jusqu'à la derniere goutte, le massacre & la persécution finirent environ l'an 1640. C'est ainsi que l'Empire du Japon fut enfin delivré de tout embaras, & fermé à jamais, tant pour les Naturels du pays, que pour les Etrangers. Ce fut inutilement que les Portugais établis à Macao envoyerent une magnifique Ambassade au Japon; ni le Droit des gens, ni le Caractere sacré des Ambassadeurs, ne put les garantir du supplice auquel le Gouvernement avoit condamné tous ceux

qui oseroient entrer dans l'Empire, contre la teneur des Déclarations. Les Ambassadeurs & toute leur suite, au nombre de soixante & une personnes, eurent la tête tranchée par un ordre exprès de l'Empereur: on excepta quelques-uns de leurs plus bas Domestiques, afin qu'ils pussent porter à leurs compatriotes les funestes nouvlles de cette barbare reception.

Les Hollandois sont reçus au Japon.

La Compagnie Hollandoise des Indes Orientales avoit fait le commerce du Japon depuis le commencement du dix-septieme siecle: on crut que ce seroit une trop grande dureté, & une injustice, de traiter avec la même rigueur ceux dont la fidelité & la sincerité avoient été éprouvées depuis leur premiere arrivée, non seulement contre les Portugais qui avoient été declarez ennemis de l'Empire, mais encore en dernier lieu contre les Chrétiens revoltez d'Arima: ajoutez à cela, que la liberté du commerce leur avoit été confirmée par deux Patentes de privilege, l'une desquelles ils avoient obtenue de l'Empereur Ijejas en 1611, l'autre de son successeur Fide Tadda en 1616. C'est pourquoi on trouva un expédient, & l'on règla les choses à leur égard de sorte que la même prison, car je puis l'appeller ainsi, qui avoit été bâtie pour les Portugais dans le havre de Nagazaki, seroit assignée pour la demeure des Hollandois à l'avenir. On ne trouva pas à propos de les obliger d'abandonner le pays, & l'on crut dangereux de les y recevoir sans quelque reserve. C'est pourquoi on ne les tient gueres moins resserrez que des prisonniers, ou des Otages exposez aux regards les plus exacts d'une foule de surveillans qui sont obligez par un serment solemnel d'épier leurs actions les plus indifferentes: de sorte qu'on semble ne les garder, qu'afin d'être informé par leur moyen de ce qui se passe dans les autres parties du Monde. Pour ne pas les rebuter, pour les dédommager même en quelque maniere de leur séjour au Japon, & du traitement rigoureux qu'ils y souffrent, on leur a donné permission de vendre leurs

leurs marchandises à concurrence de la valeur de cinq-cens-mille écus chaque année. C'est une erreur, de s'imaginer que les Japonnois ne sauroient se passer des marchandises que les Hollandois leur portent. Il se consomme chez eux plus d'étoffes de soye dans une semaine, que les Hollandois n'y en portent dans tout un an: pour la plupart des autres marchandises, comme le Catsju, le Camphre de Bornéo, le Putsin ou le Costus, les épices, & autres choses, les Japonnois s'en servent seulement pour le luxe, ou pour des remedes.

Les Chinois, à qui les Japonnois sont redevables de leurs Arts & de leurs Sciences, & même des Religions établies dans leur pays; sur le modele de Gouvernement desquels celui du Japon a été règlé en grande partie; les Chinois, dis-je, ne furent point compris dans l'exclusion générale des Nations étrangeres: on leur laissa leur commerce & leur liberté, avec cette restriction néanmoins, que Nagasaki seroit la seule Place qu'ils fréquenteroient, & qu'ils n'aborderoient dans aucun autre Port. C'est sur ce pied qu'on admit à négocier au Japon, non seulement les Chinois qui viendroient de la Chine, mais encore des autres pays orientaux, & des differens Royaumes où ils avoient été dispersez après la derniere Conquête de leur Empire faite par le Monarque Tartare. Mais dans la suite, lorsque la Religion Chrétienne fut prêchée & reçue à la Chine, ils commencerent de porter parmi leurs autres Livres Chinois qu'ils vendent au Japon, ceux qui traitoient de l'Evangile & de la Foi en J. C. Par ce moyen ils répandoient & faisoient revivre une Doctrine qui avoit été déclarée préjudiciable à la tranquillité publique, & extirpée en dernier lieu avec tant de peine & en mettant à mort un grand nombre de Martyrs. Cela irrita si fort le Gouvernement du Japon, qu'il fut résolu de les mettre sur le même pied que les Hollandois, & de les confiner de la même maniere. Leur condition en est devenue d'autant plus fâcheuse, qu'ils n'ont pas la même habileté & la même adresse

Les Chinois reçus aussi.

que les Hollandois, qui savent comment il faut se comporter avec les Japonnois, pour se garantir de leurs ruses, & de leurs supercheries. Au contraire, quoi qu'ils portent tous le nom de Chinois, étant comme ils sont de differens pays, ils font tout ce qu'ils peuvent pour se traverser l'un l'autre; ils sont avec cela si avares, qu'ils aiment mieux endurer toute sorte d'affronts, que de manquer de faire les moindres profits.

V.

Heureux état de l'Empire du Japon depuis qu'il est fermé.

Les choses étant en cet état, & l'Empire étant entierement fermé, rien ne put faire aucun obstacle aux vues & aux volontez des Monarques séculiers. Ils n'eurent plus rien à craindre, ni de l'ambition des Grands qu'ils avoient assujettis, ni de la mutinerie & de la fougue du commun peuple, ni des conseils & des secours des Nations étrangeres; ni enfin du commerce & du crédit de ceux qu'ils recevoient chez eux, & qui y étoient tolerez. Les Empereurs n'eurent plus les mains liées; ils eurent la liberté & le pouvoir de faire tout ce qu'ils jugeroient à propos, & d'entreprendre des choses dont on ne sauroit venir à bout dans un pays ouvert, où il y a un accès libre & un commerce établi. Ce fut d'établir un ordre très exact & très rigoureux, dans les Villes, les Bourgs, les Villages, les Colleges, les Communautez & les Societez, sans excepter les Corps des arts & métiers; de reformer les anciennes coutumes, d'en introduire de nouvelles; d'assigner & de limiter à un chacun sa tâche, d'inspirer aux Sujets un esprit d'industrie & de perfection dans les Arts; de les obliger par le moyen de la gloire & des recompenses, d'imaginer des inventions nouvelles & utiles: mais aussi en même temps d'avoir l'œil sur la conduite du peuple, de le retenir dans les bornes de l'obéïssance, par le moyen d'un grand nombre d'Inspecteurs & de Censeurs rigides, nommez pour cet effet; de contraindre un chacun à la pratique exacte de la ver-

vertu; & pour le dire en un mot, de faire de tout l'Empire, comme une Ecole de civilité & de bonnes mœurs. Ainsi les Monarques seculiers ont en quelque maniere ressuscité l'innocence & le bonheur des premiers Ages. Exempts de crainte à l'égard des revoltes domestiques, & se confiant si fort sur l'excellence du pays, & sur le courage & les forces de leurs invincibles Sujets, qu'ils sont en état de mépriser l'envie & la jalousie des autres nations. Et certainement tel est le bonheur de l'Empire du Japon, qu'il n'a à craindre aucune invasion des ennemis de dehors. Liquejo, Jedso, la Corée, & toutes les Isles voisines reconnoissent l'autorité de l'Empereur du Japon; & bien loin qu'ils ayent quelque chose à craindre de la Chine, quelque grand & puissant que soit cet Empire, ils sont au contraire redoutables aux Chinois. Cette derniere nation est trop effeminée pour être capable d'une grande entreprise; & l'Empereur qui regne sur eux aujourd'hui, Tartare d'origine, est déja si chargé de Royaumes & d'Empires, qu'il ne peut gueres songer à étendre ses Conquêtes jusqu'au Japon. Tsinajos (Fils de Ijetzna après sa mort appellé Genjuijn, & petit-fils de Teitoquini) qui est maintenant sur le Trône du Japon, est un Prince fort prudent, & d'une excellente conduite. Il a herité des vertus & des grandes qualitez de ses ancêtres; il se distingue d'ailleurs par une clemence singuliere, & par une grande douceur, quoi qu'il fasse observer à la rigueur les Loix de l'Empire. Elevé dans la Philosophie de Confutius, il gouverne ses Etats comme la nature du pays, & le bien de ses peuples, le demandent. La condition de ses sujets est heureuse & florissante sans doute, sous sa domination. Ils sont unis entre eux, & paisibles; instruits à rendre aux Dieux le culte qui leur est dû, l'obeïssance aux Loix, & la soumission à leurs superieurs, l'amitié & les égards à leurs voisins; civils, obligeans & vertueux, surpassant toutes les autres nations dans les arts, & dans les productions de l'industrie, possedant un excellent pays, enri-

chi

chis par le negoce & le commerce qu'ils font entre eux; courageux, pourvus abondamment de tous les besoins de la vie, & jouïssant avec cela des fruits de la paix & de la tranquillité: une suite si continuelle de prosperitez doit les convaincre nécessairement, lorsqu'ils font reflexion sur la vie libertine qu'ils menoient auparavant, ou qu'ils consultent les histoires des siecles les plus reculez, *Que leur pays ne fut jamais dans une situation plus heureuse qu'à présent, qu'il est gouverné par un Monarque despotique, & arbitraire; fermé, & gardé de tout commerce & de toute communication avec les nations étrangeres.*



APPENDICE SECOND DE L'HISTOIRE DU JAPON DU DOCTEUR ENGELBERT KÆMPFER,

Faisant partie d'un Journal authentique du Voyage que les Anglois firent au Japon en l'an 1673.

DAns mon Introduction à l'Histoire du Japon par le Docteur Kæmpfer, je pris occasion de dire, que peu de tems après le commencement du dernier siecle, les Anglois commencerent aussi de porter leur commerce jusqu'au Japon; que par le moyen du Capitaine Saris, ils obtinrent de l'Empereur Ongoschiosama alors regnant, des privileges très avantageux en faveur de la Compagnie des Indes, en vertu de quoi on y établit un Comptoir à Firando en l'an 1613. Je ne sai quels sont les motifs qui peuvent les avoir engagés dans la suite à negliger une branche de commerce, qui avoit rapporté plusieurs millions aux Portugais, & qui s'est trouvée depuis fort avantageuse aux Hollandois, qui de toutes les nations de l'Europe sont les seuls qui

en

en soient les maitres; il est pourtant certain qu'ils n'en ont été en possession que peu d'années, & qu'ils ont entierement quitté ce pays-là vers l'an 1623. ou 1624. Il ne me paroit pas que les Anglois ayent jamais entrepris de le faire revivre jusqu'au regne de Charles II. en l'an 1673. quoiqu'alors leur entreprise n'eût aucun succès, comme il paroitra par le Journal suivant, qui me fut communiqué par M. Edouard Southwell, qui l'avoit trouvé parmi quelques papiers de consequence de M. le Chevalier Southwell son pere. J'ai cru qu'il ne seroit point hors de propos de le joindre ici à cet ouvrage, avec la permission de ce Gentilhomme; d'autant plus qu'il regarde particulierement la nation Angloise, & confirme très fortement la verité de tout ce que le Docteur Kæmpfer dit touchant la circonspection & l'extrême jalousie des Japonnois à l'égard des Etrangers en général, & la haine implacable qu'ils portent aux Portugais en particulier, qui par une Loi irrevocable sont chassés de cet Empire; haine, qui rejaillit sur les Anglois, uniquement parce que le Roi d'Angleterre avoit épousé la fille du Roi de Portugal: c'est aussi la seule raison pour laquelle ils leur refuserent alors cette liberté de commerce, qui leur avoit été accordée auparavant par des Lettres patentes de l'Empereur, qui dans tout autre cas sont regardées comme sacrées & inviolables. J'ajoûterai seulement, que ce Journal a été imprimé en Anglois, de la même maniere, & dans le même langage, qu'il a été originairement écrit, afin qu'on n'en puisse point revoquer l'autorité en doute.

Ce 20. Decembre 1727.

J. G. SCHEUCHZER.

EX-

EXTRAIT DU JOURNAL DU JAPON,

Reçu par un Vaisseau Danois, le 18 Juillet 1674 & donné au Chevalier Southwell par le Chevalier Hearne.

Dimanche 20. Juin 1673. à bord du Vaisseau appellé le Retour.

NOus eumes ce jour-là un tems pluvieux, avec un vent de Sud. Deux ou trois bateaux, dont l'un avoit pavillon Japonnois, & les autres pavillon Hollandois, vinrent à nous vers les onze heures du matin, comme nous passions devant Nangasacque. Ils nous halerent en Portugais, & nous demanderent qui nous étions, & d'où nous venions? A quoi nous répondimes en Anglois & en Hollandois, que nous étions Anglois, & que nous venions de Bantam. Ils ne voulurent pas venir à notre bord, mais ceux du bateau Japonnois nous firent entendre qu'ils souhaiteroient que nous mouillassions, & que nous nous abstinssions de sonner de la trompette & de tirer le canon; à quoi nous condescendimes, & ils s'en retournerent à terre. Environ deux heures après, nous vimes venir vers nous neuf bateaux, dans lesquels il y avoit entre autres deux hommes distingués, dont l'un étoit appellé le Gouverneur & l'autre le Secretaire, accompagnés d'un Interprete qui parloit Portugais, de quatre autres qui parloient Hollandois, & de plusieurs autres personnes que nous re-

reçumes dans la grande chambre. Après nous être assis, le Gouverneur me fit faire plusieurs questions par son Interprete: il me demanda premierement si nous étions Anglois? A quoi je répondis qu'oui, & que nous étions venus avec la permission du Roi d'Angleterre trafiquer pour la Compagnie des Indes, & continuer le commerce que nous avions eu avec eux il y avoit quarante-neuf ans: je lui dis de plus que nous portions des lettres de notre Roi & de l'honorable Compagnie pour S. M. I. Je lui remis aussi une copie en caractere Japonnois, des privileges qui nous avoient été accordés par l'Empereur la premiere fois que nous étions venus dans le Païs; ils les lurent d'un bout à l'autre, & me demanderent instamment l'original qui étoit scellé du sceau de l'Empereur: mais je n'avois garde de le faire; car, comme je leur dis, nous l'avions remis au Conseil de S. M. I. en partant de Firando. Ils garderent cette copie, & me promirent de me la rendre au plutôt: ensuite ils me demanderent si nous étions en paix avec le Portugal & l'Espagne? s'il y avoit long tems que notre Roi étoit marié avec la fille du Roi de Portugal, & combien il en avoit d'enfans? quelle étoit notre Religion? & quelles marchandises nous apportions? A quoi je repondis, que nous étions en paix avec toutes les Nations; qu'il y avoit onze ans que notre Monarque étoit marié, mais qu'il n'avoit point eu d'enfans de la Reine; que nous étions Chrétiens comme les Hollandois, & non pas Papistes; & pour ce qui regarde les marchandises, je ne m'expliquai qu'en termes généraux, ce qui parut les contenter. Je leur dis d'ailleurs, que la coutume dans nos Pays vouloit que les Rois se mariassent avec des personnes de leur rang, pour fortifier leurs alliances, & pour d'autres raisons d'Etat, mais jamais avec les filles de leurs sujets: je leur fis connoitre aussi, que j'avois des presens pour S. M. I. & je m'apperçus que cela leur faisoit grand plaisir; après quoi il s'en retournerent. Ils revinrent deux

heu-

heures après, & nous dirent que si nous voulions nous contenter de commercer comme les Hollandois, nous le pouvions; mais que, suivant la coutume & la maniere du Japon, il faloit que nous leur livrassions entre les mains nos canons & notre munition; qu'ils les porteroient à terre dans nos deux bateaux; que nous pouvions compter qu'on n'y toucheroit point; mais qu'on en informeroit l'Empereur; & qu'après avoir reçu sa réponse, on nous fourniroit une maison. Ils avoient amené des bateaux bien équippés de soldats pour nous garder: il y en avoit, quoiqu'à une petite distance du Vaisseau, quelques-uns à la proue, d'autres à la poupe, d'autres aux deux côtés du Vaisseau; ils prirent le nom de tous ceux qui étoient dans notre bord, & examinerent chaque homme en particulier. Ils avoient eu le soin de prendre avec eux un Hollandois, pour voir si nous étions Anglois. Cet Interprete demanda à un chacun s'il n'étoit pas Portugais, ou bien s'il ne parloit pas ce langage: ensuite après avoir pris un compte de la quantité des bales de marchandises que nous avions apportées, & de leurs differentes qualités, ils s'informerent des vaisseaux qui étoient partis d'Angleterre avec nous & de notre sejour à Pehoe & à Bantam. Je leur repondis qu'un avoit fait voile vers Tonquéen, & que l'autre étoit retourné à Bantam. Après quoi ils nous demanderent notre munition, que nous leur livrames séparément, du moins autant qu'ils en pouvoient porter, aussi bien que nos deux bateaux avec lesquels ils furent à terre.

30 Juin. Le Gouverneur, le Secretaire, les Bonjoices, & les Interpretes vinrent à bord, & nous dirent que puisqu'il y avoit quarante-neuf ans que nous n'avions été là, ils voudroient bien savoir la raison d'une si longue absence? Je répondis que nous avions eu des guerres civiles en Angleterre pendant vingt ans, & que nous avions été en guerre deux fois avec les Hollandois; que d'ailleurs il n'étoit pas fort aisé de se resoudre à entreprendre un voyage si long, si difficile, & si dangereux.

Ils

Ils me demanderent s'il n'y avoit pas quelqu'un parmi nous qui eût été là auparavant? Je leur dis que non: Comment donc, repartirent-ils, avez vous pu trouver le chemin de ce havre? Nous avions, repliquai-je, des Cartes marines pour nous guider: ils me parurent satisfaits de cette reponse. Ce même matin ils amenerent des bateaux où ils mirent le reste de notre poudre & de notre plomb, avec les armes d'un chacun, sans oublier la moindre chose de cette espece; ils emporterent aussi un fusil à double canon, & quelques petits pistolets que nos maitres envoyoient pour present, dont ils furent fort contens, & après les avoir bien examinés ils nous dirent qu'ils les montreroient au Gouverneur, qui ne manqueroit pas de donner à l'Empereur un detail des curiosités que nous avions apportées: ils marquerent exactement par écrit tout ce qu'ils emporterent à terre, & confronterent leurs comptes ensemble dans la grande chambre en presence du Secretaire, qui après les avoir approuvés prit congé de nous avec beaucoup de civilité, & nous promit de nous faire avoir au plutôt une réponse de Jedo, & la permission de trafiquer; au reste, ils nous laisserent nos canons pour nous en servir dans le besoin; je les remerciai beaucoup de toutes leurs civilités, & les assurai de la confiance que nous avions en eux; que nous ne doutions point absolument qu'ils ne s'acquittassent de leurs promesses en gens de probité.

1 Juillet. Le Gouverneur & ses Truchemens revinrent à notre bord & me firent plusieurs questions touchant les affaires de Tywan; auxquelles je répondis, que nos Interpretes de cet endroit m'avoient dit qu'on n'avoit pas dessein de venir cet année-là avec leurs Jonques, parce que le Gouverneur de Nangasacque avoit fixé un prix à leurs marchandises l'année precedente. M'ayant ensuite demandé si on n'avoit pas résolu de mettre les Jonques en mer, pour pirater sur la côte de la Chine? je répondis que je ne savois pas qu'on eût pris une telle resolution: cependant, le Hollandois qui

qui étoit venu le premier jour avec eux les assura que j'avois dit le contraire; mais je le niai fortement, en effet je n'avois jamais dit une pareille chose: là-dessus ils examinerent encore une fois tous nos gens, mirent par écrit leurs noms, leur âge, & leur emploi; ils voulurent de plus qu'on leur tînt pour le lendemain un compte exact des marchandises que chaque homme avoit à vendre, & du nombre des pieces de chaque espece, comme aussi de ce qui composoit les bales de l'honorable Compagnie: je promis de faire tous mes efforts pour cela. Ils prirent les dimensions du vaisseau, des mâts, des vergues &c. & nous dirent de faire un signal si nous avions besoin de quelque chose, d'en faire deux si quelqu'un de nous venoit à mourir, & de garder le mort sans le jetter dans la mer; qu'alors ils viendroient à notre bord avec un Interprete; & nous ayant souhaité beaucoup de joye & de contentement, ils nous dirent qu'ils avoient envoyé à l'Empereur, après quoi ils nous quitterent.

2 Juillet. Les Interpretes & quelques Gentilshommes de l'Empereur vinrent le matin à bord de notre vaisseau, & nous prierent de leur faire part des nouvelles que nous portions. Je leurs dis d'abord, que nous avions la paix avec toutes les nations au dedans & au dehors; qu'à Bantam nous avions apris de Surate par le Chef de notre nation, qu'il y avoit sur la côte de Malabar ou aux environs dix-sept vaisseaux François; qu'on supposoit qu'ils pourroient bien être en guerre avec les Hollandois, quoique cependant nous n'en fussions pas assurés. Ils me prierent ensuite de lire une lettre écrite en Hollandois datée de Tywan, & adressée au Chef des Hollandois, ce que je fis, & leur dis que le contenu étoit, qu'ils avoient été long-tems prisonniers, qu'ils étoient dans une grande necessité, & qu'ils supplioient le Chef Hollandois d'interceder pour leur liberté auprès de l'Empereur du Japon, au premier Traité qu'il y auroit entre S. M. I. & les Chinois, car ils avoient appris qu'on ne parloit plus

plus des affaires qui regardoient le commerce. Ils me demanderent encore si on ne marquoit pas dans lettre, qu'ils n'envoyeroient point de Jonques cette année? Je ne leur répondis rien à ce sujet, sinon que je leur avois dis auparavant, que je le tenois de nos Jurybasses; que cependant je n'en étois pas certain, & que ce n'étoit que des bruits qui s'étoient repandus parmi le peuple; après quoi ils s'en allerent.

Ils revinrent l'après-dinée, & nous apporterent des poissons frais, des pêches, des prunes, des œufs, des raves, des concombres, des melons, des courges, six poules, & cent petits pains, que le Chef d'escadre des Hollandois avoit acheté, & évaluerent le tout à un Copang & demi, ce qui étoit excessivement cher: cependant nous les reçumes, en les payant, comme une grace dont nous les remerciames. Je les priai de nous permettre d'arborer notre pavillon, & de sonner de nos trompettes: ils me dirent d'abord que nous le pouvions: je les suppliai aussi d'envoyer incessamment à l'Empereur: là-dessus ils me répondirent que nous pouvions être tranquilles sur ce sujet, qu'il y avoit déja deux jours qu'ils y avoient envoyé, & qu'ils ne doutoient point que dans peu de tems nous ne fussions reçus favorablement; après quoi ils partirent, & nous les saluames du son de nos trompettes. Nous allions tous les les jours aux prieres sur le pont de quart, où nous chantions publiquement les Pseaumes. Remarquez que toutes les questions qu'ils nous faisoient étoient toujours en Portugais, & que nous leur répondions en cette même langue ou bien en Espagnol; après quoi ils nous faisoient encore ces mêmes questions en Hollandois, & pour être plus sûrs de leur fait, ils nous demandoient cinq ou six fois la même chose, & nous de notre côté nous leur faisions autant de réponses, qu'eux de demandes; ainsi, il seroit bon que ceux qui vont dans ces pays sussent du moins une de ces deux langues.

Le

Le 4 Juillet nous fimes un signal, croyant qu'ils viendroient à notre bord; mais ils n'y vinrent point: nous supposons qu'ils ne comprirent pas notre maniere de les faire.

Le 6 Juillet: l'après midi de ce même jour un Bonjoyce & plusieurs autres, avec environ six Interpretes, vinrent à notre bord: ils s'informerent de la Religion des Portugais, & me demanderent si on ne les appelloit point *Catholico Romano?* Je leur dis qu'oui, que c'étoit le titre qu'ils se donnoient. S'ils n'avoient pas l'image ou l'estampe d'une femme appellée *Sta. Maria*; & d'un homme appellé *Sto. Christo?* S'ils ne revèroient pas leurs images? & combien d'autres Saints ils avoient? Je repondis que j'avois bien ouï dire qu'ils avoient ces deux images, qu'ils les adoroient; mais que comme je n'étois pas de leur Religion, je ne savois pas combien d'autres ils en avoient. Alors ils me demanderent quelle étoit notre Religion, si nous n'avions pas des images comme les Portugais, & quel étoit notre culte? Je leur dis que nous étions de la Religion Reformée; que c'étoit ainsi qu'on l'appelloit en Angleterre, & *Gereformeert* en Hollandois; que pour des images nous n'en avions point; & que notre culte consistoit dans les prieres que nous adressions au Dieu tout-puissant, créateur du Ciel & de la Terre, qui remplit tout par sa presence; mais que nous n'en avions aucune image. Ils demanderent qui étoit ce Sto. Christo & cette Sta. Maria? Je leur dis que le premier nous l'appellions le Fils de Dieu, & l'autre la Vierge Marie; mais que nous n'adressions point nos prieres à celle-ci. Ils s'informerent ensuite de la maniere que les Hollandois adoroient Dieu? Comment ils l'appelloient? Comment ils appelloient Christ? & de quelle maniere les Hollandois & nous appellions la Religion des Portugais, & ceux qui étoient de cette Religion? Je leurs dis d'abord, que les Hollandois adoroient Dieu comme nous qui étions Reformés, *Gereformeert*; qu'ils appelloient Dieu, *Godt*; & Christ, *Christus*; que nous appellions la Religion des

des Portugais, *Catholique Romaine*, & ceux qui en faisoient profession, *Papistes*; que les Hollandois les appelloient *Papisten*, & *Rooms-Catholycken*, & *Rooms-Gesinde*. Ils me demanderent encore quels autres noms ils leur donnoient? Je leur répondis que je n'étois point Hollandois, que sans doute ils en avoient bien d'autres, mais qu'ils se rapportoient tous aux précedens; après quoi ils s'informerent de la maniere que les Portugais nous appelloient? Je leur dis *Hereyes* en Anglois, & en Hollandois *Heretiken*. Comme il étoit Dimanche, nous arborames notre pavillon avec la croix de St. George, sur quoi ils me demanderent pourquoi nous le faisions, vu que nous ne l'avions pas deployé depuis notre arrivée? Je leur dis que c'étoit notre Dimanche, qui venoit tous les sept jours, & que c'étoit notre coutume. Après cela ils me redemanderent comment nous adorions Dieu? Je leur dis, en adressant matin & soir nos prieres au grand Diéu des Cieux en haut; & si les Hollandois faisoient de même? je répondis que je croiois qu'oui, ce qui me parut les satisfaire: & après nous avoir fait cinq ou six fois les mêmes questions, ils les mirent par écrit de même que mes réponses, & me les donnerent à signer; ce que je fis, quoique je ne connusse point leurs caracteres: tous les Interpretes les confirmerent, y mirent leur cachet, & assurerent sur leur parole que c'étoit là tout ce qu'ils m'avoient demandé. Après quoi ils me prierent de ne rien jetter dans la mer pendant la nuit, de tenir nos gens sobres, de ne pas leur permettre d'aller dans l'eau pour nager, ni de se battre: je leur dis que nous n'avions point d'armes à bord du vaisseau; alors ils me dirent de ne pas le faire avec des couteaux, à quoi je repliquai que ce n'etoit pas notre coutume: mais comme nous avions auparavant fait un signal, & que personne n'étoit venu, je les priai de nous envoyer quelques cochons, du biscuit, du sel, du poisson, des raves, des navets, & autres herbages, avec un barril de Sackée: ils m'assurerent qu'ils n'avoient point vu no-

notre signal, & me promirent de nous envoyer le lendemain tous ce dont nous avions besoin. Enfin, ils partirent sans rien dire contre notre pavillon, après nous avoir été très incommodes pendant cinq ou six heures qu'ils resterent à bord du vaisseau. Ils revinrent une heure après, & nous demanderent la raison pourquoi il y avoit maintenant une croix à notre pavillon, qu'il n'y en avoit point à celui que nous avions en arrivant? Je repondis que c'étoit un pavillon de soye neuf, que nous avions fait faire à Tywan; qu'effectivement il n'y avoit que des rayes rouges & blanches & sans croix, parce que les Chinois nous avoient dit que ceux du Japon étoient grands ennemis de la croix par rapport aux Portugais, & que nous en serions mieux reçus si en arrivant nous arborions un pavillon sans croix: cependant ils voulurent voir celui que nous avions d'abord; j'eus beau leur dire que la pluye l'avoit absolument gâté, & qu'il étoit tout en morceaux; il falut pourtant le leur faire voir, après quoi ils furent contens. Je leur dis ensuite, que le pavillon que nous avions alors, étoit le veritable pavillon Anglois; que la Nation l'avoit eu pendant plusieurs siecles; & que les Vaisseaux Anglois le portoient aussi la derniere fois que nous étions à Firando, & que pour leur propre satisfaction, ils pouvoient le demander aux Hollandois qui ne l'ignoroient pas: sur quoi ils me dirent que le pere d'un des Interpretes avoit été Interprete lui-même des Anglois, qu'il vivoit encore, & qu'ils ne manqueroient pas de le lui demander. Je dis de plus, que nous ne portions pas la croix par superstition, & que nous n'y attachions aucun culte, mais que la nation la portoit seulement par distinction, & que le pavillon & la croix des Portugais étoient bien differens des nôtres. Ils me demanderent ensuite si l'Angleterre avoit jamais été sous la domination de Portugal ou d'Espagne, & si elle en avoit reçu cette croix? A quoi je répondis, que nous n'avions jamais été sujets à aucun de ces deux Royaumes, & que pour la croix nous la portions depuis un tems im-

me morial, du moins depuis plus de six cens ans, comme je l'avois lu dans l'Histoire; mais que je ne pouvois pas leur en dire positivement la raison; je leur dis de plus, que notre Monarque étoit Roi de trois grandes Nations, & qu'il étoit lui-même un Prince beaucoup plus grand que le Roi de Portugal, ce qui parut les contenter: on mit par écrit toutes ces demandes & ces réponses, & je les signai. Ils partirent enfin, après avoir été environ trois heures avec nous, & nous promirent de nous envoyer le lendemain quelques provisions.. Ce même jour nous entendimes de grand matin cinq coups de canon de quelques Vaisseaux qui étoient en mer: nous souhaitions ardemment qu'ils fussent Anglois, & quoiqu'on en vît deux, cependant les bateaux Hollandois qui étoient d'abord sortis ne purent point les atteindre.

Le 7 Juillet, les deux Vaisseaux qui étoient en pleine mer, & qui se trouverent Hollandois, entrerent dans le port environ les six heures du matin: ils étoient d'environ deux cens tonneaux chacun, leur poupe étoit parée, & avoient à ce qu'ils nous dirent 140 hommes d'équipage, qui est plus qu'ils n'en portent ordinairement; il y avoit 40 jours, qu'ils étoient partis de Batavia, & pour des nouvelles nous n'en pumes point encore apprendre. Nous arborames d'abord à leur arrivée notre pavillon Anglois avec la croix, le vieux, & le Jack. Environ les dix heures, deux de leurs principaux & les Interpretes vinrent à notre bord, & nous dirent qu'à moins que nous n'eussions d'autres ordres de Jedo, ils ne nous conseilloient point d'arborer à l'avenir notre pavillon avec la croix; que le peuple en général la prendroit assurément pour celle de Portugal, vu leur grande ressemblance; mais que pour tout autre nous pouvions le porter, pourvu qu'il ne fût point en forme de croix; c'est là l'avis qu'ils nous donnerent en amis, & non que ce fût par ordre du Gouverneur ou de l'Empereur; & par ce moyen nous pouvions, dirent-ils, être assurez de l'amitié & du commerce des Japonnois.

Ils

Ils promirent de nous envoyer le lendemain les provisions que nous avions demandées, & après avoir pris un compte exact de la quantité & de la qualité de toutes les marchandises que nous avions à bord, ils furent à terre en nous disant derechef qu'ils attendoient une reponse de Jedo, dans moins de vingt jours, & qu'alors nous aurions une maison avec toutes les commoditez necessaires, dont nous aurions sujet d'être contens. Deux principaux Secretaires & sept Interpretes revinrent à notre bord vers les huit heures du soir, & me dirent qu'ils avoient examiné le Chef des Hollandois, touchant les nouvelles que ces deux Vaisseaux avoient portées de Batavia, qui étoient, à ce qu'ils avoient appris, que les Anglois & les François s'étoient joints ensemble pour faire la guerre aux Hollandois qui avoient pris un Vaisseau Anglois aux environs de Batavia, & que les Anglois en avoient pris un Hollandois aux environs de Ceylon, ou de la côte de Malabar. Après quoi ils me demanderent la raison pour laquelle ayant fait la paix avec les Hollandois, depuis cinq ou six ans, & ayant promis de nous secourir les uns les autres, d'autant plus que nous étions d'une même Religion, nous nous étions brouillés avec eux, & nous étions joints avec les François qui étoient Catholiques Romains? Je répondis, qu'à notre départ d'Angleterre tout étoit en paix, de même que quand nous étions à Bantam, & que l'avis qu'ils me disoient que ces deux Vaisseaux avoient rapporté, étoit la premiere nouvelle que j'avois eue de cette guerre; que je l'ignorois auparavant, & que par consequent je ne pouvois pas résoudre la question qu'ils me faisoient; & que je ne croyois pas ce que les Hollandois rapportoient, à moins que des nouvelles d'Angleterre ou de Bantam ne le confirmassent. Ils me montrerent ensuite un papier signé par M. Martinus Cæsar Chef des Hollandois, où il declaroit que les nouvelles dont on a ci-dessus fait mention étoient veritables, & il promettoit au

Gouverneur de cet endroit, que quoiqu'il y eût guerre entre les deux nations, il vivroit cependant lui & ses gens en paix avec nous dans ce port, sur mer & sur terre, de même que dans aucun autre endroit des terres de l'Empereur du Japon; car c'étoient les ordres de S. M. I. Ils exigerent aussi que je signasse cette declaration, & que je promisse que moi & notre nation nous vivrions en paix avec les Hollandois, & que nous ne leur ferions aucune insulte: après quoi ils nous dirent que si nous accomplissions ce dont ils nous prioient, l'Empereur nous protegeroit autant qu'il protegeroit les Hollandois, quoique nous ne fussions que des nouveaux-venus dans ce païs. Je l'en remerciai très humblement, & je lui fis les mêmes promesses; & je signai un papier en caracteres Japonnois, suivant leur coutume. Ils nous dirent plusieurs fois, que nous pouvions compter de trouver la même amitié que les Hollandois, quoiqu'ils y eussent été plus long-tems que nous qui ne faisions que d'arriver; mais qu'ils esperoient que nous y vivrions d'une maniere paisible, de même que par-tout sur leurs côtes; & que d'abord que la réponse de l'Empereur seroit venue de Jedo, ils nous pourvoiroient a terre de toutes les choses necessaires pour notre sureté, & pour notre commodité. Ils me firent promettre, que quand les Vaisseaux que nous attendions seroient arrivés, ils seroient obligez de suivre les mêmes engagemens. Je leur proposai ensuite, que puisque les deux nations étoient en guerre, ils voulussent nous permettre de sortir les premiers de leur port, car il y avoit apparence que les Hollandois auroient deux fois plus de Vaisseaux que nous; que s'ils sortoient les premiers, très probablement ils nous attendroient au guet, & nous combattroient avec avantage d'abord que nous mettrions en mer. Ils trouverent ma proposition raisonnable, & me dirent qu'après avoir reçu les ordres de l'Empereur touchant notre reception, nous pourrions le proposer & tout ce que

nous

nous trouverions à propos d'ailleurs. Ils demeurerent à bord jusqu'à minuit, après quoi ils s'en allerent.

Le 8 Juillet, ils nous apporterent de terre de nouvelles provisions, savoir trois petits cochons évalués à vingt quatre Tayle, du sel, du poisson frais, du biscuit, & un barril de Sackée, contenant seize pots, à deux Tayle & demie : nous les remerciames de toutes nos provisions qui se montoient à six Copangs & trois quarts que nous leur payames; tout étant dans cet endroit d'une cherté excessive, contre ce qu'on nous en avoit dit à Tywan : nous trouvames encore que par ordre du Gouvernement, le prix de chaque petite chose devoit être mis par écrit; & comme il ne nous convenoit pas de rien refuser de ce qu'on nous apportoit, jusqu'à ce que nous eussions la permission de trafiquer & d'avoir une maison, nous leur payions tout, quoique par complaisance, au prix qu'ils y mettoient eux-mêmes. Les Interpretes nous dirent que les Hollandois en payoient tout autant.

Le 10 du même mois nous fimes un signal, & peu de tems après deux Interpretes vinrent dans un petit bateau à côté de notre Vaisseau; mais comme ils ne voulurent pas venir à bord, nous leur demandames très humblement quelques poules, & de l'eau, avec des herbes & des racines, & ils nous promirent de nous les faire avoir le lendemain. Nous les priames de nous faire part des nouvelles qu'ils avoient appris des Vaisseaux Hollandois, touchant les combats qu'il y avoit eu, mais nous n'en pumes tirer aucune reponse satisfaisante; ils nous dirent seulement, que cette année-là, on n'attendoit que trois Vaisseaux Hollandois, & qu'à l'arrivée de l'Amiral Hollandois nous en saurions davantage: après quoi ils s'en allerent.

Le 11 du même mois, ils nous apporterent de l'eau, & des poules, avec des concombres &c. & pour le tout nous payames trois Copangs suivant leur compte. Nous ne pûmes pas encore recevoir

aucune nouvelle certaine des Vaisseaux qui avoient été pris.

Le 12 & le 13 dudit mois. Ces deux dernieres nuits nous eumes beaucoup de vent & de pluye, & cela d'une maniere si violente, que c'étoit plutôt un ouragan qu'une tempête: le vent venoit des montagnes à diverses reprises & avec tant d'impetuosité, que quoique nous fussions sur la grande & la petite ancre de flot dans la riviere à un mille de la mer de tous côtés, nos deux ancres deriverent, & nous fumes forcés de jetter la maitresse ancre; mais le vent changeant du Sud au Sud-Sud-Est & Sud-Est, nous ne reçumes, Dieu merci, aucun dommage.

Le 19 du même mois arriva une Jonque, qui étoit partie de Batavia depuis cinquante jours: elle avoit pavillon Chinois, les hommes de l'équipage étoient aussi Chinois; sa cargaison consistoit en poivre, en sucre, en plusieurs sortes de callicos, allejacs, &c. pour le compte des particuliers Chinois, qui étoient à Nanguasacque. Nous nous informames de la brouillerie qu'il y avoit entre nous & la Hollande; mais nous n'en pumes rien apprendre de certain. Ils rapporterent, que dans peu de jours nous pouvions attendre de Batavia le Chef Hollandois avec trois ou quatre autres Vaisseaux; que de plus ils avoient parlé à deux Jonques Chinoises de Tywan, mais qu'elles n'avoient rien ouï dire de la guerre.

Le 28 du même mois à environ dix heures du matin, les principaux Secretaires, un Bonjoice, sept Interpretes, & autres de leur suite, vinrent dans trois bateaux à bord de notre Vaisseau. Ils nous dirent qu'ils avoient reçu des Lettres de l'Empereur à qui ils avoient donné avis de notre arrivée & du dessein que nous avions d'avoir commerce avec eux, & que le sujet en étoit fondé sur notre ancienne amitié; que le tout avoit été consideré, (à ce qu'ils avoient appris) mais qu'ils ne pouvoient point nous permettre aucun commerce, parce que notre Roi avoit épousé la fille du Roi de

de Portugal leur ennemi; & qu'ils n'avoient point d'autres raisons pour nous le refuser. C'étoit, dirent-ils, le plaisir de l'Empereur, & l'ordre exprès qu'il en avoit donné, auquel ils ne pouvoient rien changer; qu'ainsi il nous faloit partir au premier vent favorable, & tout au plus dans vingt jours. Je repliquai, qu'il nous étoit impossible de le faire que les vents alizés n'eussent changé; alors ils nous demanderent combien de tems nous souhaitions qu'ils nous accordassent? Je repondis, quarante-cinq jours, parce que je supposai que dans ce tems les vents pourroient bien nous être favorables. Ils nous exprimerent le chagrin qu'ils avoient de ce que nous ne pouvions point obtenir la liberté de trafiquer, & parurent consentir que nous demeurassions jusqu'au changement des vents alizés: ils nous promirent d'ailleurs de nous fournir toutes les provisions dont nous aurions besoin. J'alleguai plusieurs fois, que par nos derniers articles nous avions la permission de venir trafiquer; que nous avions été près de deux ans à ce voyage; & qu'ainsi je les priois de nous laisser vendre notre cargaison; mais ils me répondirent qu'ils ne pouvoient rien changer aux ordres de l'Empereur, qui nous ordonnoit de partir & de ne plus revenir, car ils ne vouloient point nous recevoir à cause de notre alliance avec le Portugal; & en s'en allant ils promirent de nous rendre notre munition &c.

Le 31 du même mois les Interpretes vinrent au signal que nous fimes; nous leur demandames plusieurs provisions, comme de l'eau, du ris, du froment, des cochons &c. & nous leur dimes que n'ayant plus d'argent nous les prisons de prendre nos marchandises en payement: pour cet effet nous leur offrimes des draps d'Angleterre, ou des soyes de la Chine, celles qui sont le plus à leur gout. Ils firent attention à notre demande & à notre offre, & ils promirent de revenir le lendemain & de nous apporter plusieurs choses; ainsi nous esperions qu'avec l'aide de Dieu nous aurions

du secours dans nos besoins. Notre Commandant somma ses Officiers, & après avoir tenu conseil, on convint de n'allouer qu'un coffre de deux en deux hommes, d'abattre toutes les cabanes d'entre-pont, & d'ôter tout ce qui pourroit embarrasser dans le Vaisseau au jour du combat: & trouvant d'ailleurs que plusieurs de nos gens étoient mécontens faute de provisions, que nous ne pouvions point leur procurer; d'un autre côté notre Voyage étant extrêmement long, nous fumes obligez d'user de bonnes paroles, & de leur faire de grandes promesses pour prevenir une revolte, sur-tout dans l'état où nous étions; car il nous étoit defendu de frapper nos gens pour quelque crime que ce fût, par ordre des Japonnois, que nous executions très exactement, de peur qu'ils ne prissent occasion de là de nous nuire: outre cela, notre Vaisseau, nos marchandises, & même nos vies, étoient en leur pouvoir; & avec cela nous étions privés de tous les moyens qui auroient pu servir à nous tirer d'affaires: enfin je ne saurois exprimer les chagrins dont nous étions accablés. Dans cet état nous priions Dieu que par sa bonté infinie il voulût bien nous tirer de leurs mains.

Le 2 Août les Interpretes revinrent à bord, & nous demanderent un detail de ce dont nous aurions besoin pendant notre sejour, de même que des provisions necessaires pour six semaines, pour nous servir depuis là jusqu'à Bantam; ce que nous mimes par écrit, & ils nous promirent de nous apporter toutes les semaines ce que nous souhaitions, & qu'ils prendroient en payement telles marchandises de la Chine dont ils auroient besoin, mais qu'ils ne vouloient point de celles d'Angleterre.

Le 6 du même mois les Interpretes que nous avions attendu avec tant d'impatience, parce que nous manquions de provisions, vinrent enfin à bord vers les dix heures du matin, & nous apporterent exactement tout ce que nous étions entrés en compte avec eux, le tout se monta à 112

tails

tails 1 maſſ. ce qui étant reduit en Copangs faiſoit 16 Copangs ¼ & 6 maſſ. évaluant chaque Copang à 6 tail 8 maſſ. Je promis par écrit de les payer en marchandiſes telles que nous avions à bord, lorſque le Gouverneur l'exigeroit : ils promirent auſſi que pendant notre ſejour, ils nous apporteroient la même quantité de proviſions toutes les ſemaines ; & qu'à notre départ ils nous fourniroient celles que nous ſouhaiterions. Ils nous dirent qu'à environ vingt lieues ils avoient vu un Vaiſſeau en mer, mais qu'ils ne ſavoient pas quel il étoit ; ainſi nous nous quittames fort contens & fort bons amis. Le Vaiſſeau dont ils nous avoient parlé, & que nous decouvrimes tous de loin, entra environ les deux heures après midi ; nous trouvames que c'étoit l'Experience, qui appartenoit à nos honorables Maitres, & que nous avions envoyé de Tywan à Batavia le 19 Novembre dernier. Nous étions très mortifiés de voir que notre compagnon eût été priſonnier, & de ce que nous ne pouvions pas ſavoir ce qu'ils avoient fait de l'équipage ; car pour le Vaiſſeau, il n'avoit reçu aucun dommage que nous puſſions reconnoitre ; ce qui nous fit juger, quoique pourtant nous n'en fuſſions pas certains, qu'étant parti d'auprès de nous en tems de paix, il avoit été ſurpris. Dieu veuille nous preſerver des mains de nos ennemis.

Le 8 du même mois il entra vers l'après midi deux Vaiſſeaux ou grands Flibots Hollandois de 200 tonneaux chacun, le premier avec un pavillon au haut du perroquet du grand mât, qu'il garda juſqu'à ce qu'il vint à la vue du Vaiſſeau qui portoit le pavillon avant d'être dans le port. Nous mimes un ſignal dehors tout le long du jour, à deſſein de demander un bateau d'eau, mais perſonne ne vint à notre bord.

Le 9 du même mois, comme nous n'avions pas encore ôté le ſignal, les Interpretes vinrent dans un bateau à côté de nous. Je leur demandai de l'eau, des citrouilles, & des jambons, qu'ils promirent de nous faire tenir au plutôt. Ils nous de-

manderent si nous connoissions le Vaisseau que les Hollandois avoient amené ? Je leur répondis que c'étoit notre compagnon, lorsque nous partimes d'Angleterre, & que nous l'avions depêché pour Tywan. Ils nous dirent que tous les gens de l'equipage avoient été menés prisonniers à Batavia; que Samuel Barron & la Jonque avoient été pris, & menés aussi à Batavia. Ils dirent de plus qu'à Batavia, on avoit pendu quelques-uns de nos gens, & qu'on avoit pris deux autres Vaisseaux Hollandois à Ceylon, ou aux environs, & quatre Vaisseaux François; & que tous les Vaisseaux Hollandois qui devoient venir cette année étoient venus. Après cela, ils s'en retournerent. Dieu veuille nous délivrer de la main de nos ennemis.

Le 14 du même mois tous les Interpretes, & les Bonjoices, vinrent & voulurent voir les raretés que nous avions à bord, disant qu'ils les acheteroient volontiers, non par ordre du Gouverneur, mais de leur propre mouvement. Les particuliers leur firent voir ce qu'ils trouverent le plus à portée, mais bien loin de rien acheter, ils mirent un fort bas prix sur tout; ils parlerent ensuite de quelques marchandises de la Chine & nous prierent de les tenir prêtes pour le lendemain qu'ils reviendroient pour les voir, après quoi ils s'en allerent.

Le matin du 15 du même mois, le principal Magistrat de Nanguasacque, & deux Secretaires d'État accompagnés de six Interpretes Hollandois, vinrent à bord de notre Vaisseau; il y avoit aussi deux autres Interpretes, qui me dirent qu'ils avoient été autrefois Interpretes des Hollandois; ces deux-là parloient & entendoient mieux le Hollandois qu'aucun des autres. Ils examinerent la plupart des raretés que nous avions à bord sur le compte de la Compagnie & qui appartenoient aux particuliers; ils examinerent aussi toutes nos marchandises de la Chine, après quoi ils me firent plusieurs questions sur l'état de l'Europe, & touchant notre Roi, & son extraction, & sur-tout touchant

son

son alliance par la voye du mariage; touchant le cours du Soleil, de la Lune, des Etoiles, & des Marées, avec plusieurs autres questions qu'ils m'avoient faites auparavant, & touchant le papier que je leur avois donné auparavant en caractere Japonnois; sur quoi ils me demanderent si aucun Anglois pourroit écrire un tel caractere ou un caractere Chinois? à quoi je répondis toujours la verité. Et je les informai des affaires en aussi peu de mots qu'il me fut possible. Ils me dirent que les Anglois, les François, & l'Evêque, (voulant dire par là à ce que je crois l'Evêque de Munster,) avoient pris trois des sept Provinces qui sont sous le gouvernement des Etats Generaux, & ils me demanderent si je savois quelles étoient les Places & les Chateaux qu'ils avoient pris? Je répondis que nous ne savions sur ce sujet que ce qu'ils venoient eux-mêmes de nous apprendre, & qu'ils savoient fort bien qu'il y avoit près de deux ans que nous étions hors d'Angleterre. Ils prirent plusieurs raretés à terre pour les montrer au Gouverneur, avec promesse de nous les rendre. Les deux Interpretes me dirent que c'étoit pour notre bien qu'ils venoient à bord, de sorte que nous esperions que de cet examen il nous reviendroit quelque bien extraordinaire. L'après midi on nous apporta les provisions qu'on nous allouoit par semaine: les Interpretes nous dirent que M. Barron, ni aucun Anglois, n'avoient été pendus à Batavia, comme on l'avoit dit; qu'il étoit bien vrai qu'il y avoit eu un combat entre les Hollandois & les Anglois; mais que les Anglois les avoient forcés de se retirer après avoir pris ou coulé à fond dix ou douze de leurs Vaisseaux. Nous étions charmes d'apprendre des nouvelles de notre païs, car depuis notre depart nous n'en avions reçu aucune lettre.

Le 19 du même mois, nous eumes pendant cinq semaines un vent d'Est, qui venoit par boufées & toujours accompagné de pluye; mais pour la plupart du tems nous eumes le vent du Sud, beau

tems, & grand chaud; cependant nous attendions changement de tems, veu que la lune étoit sur son declin.

Le 22 dudit mois au matin, il vint un Flibot d'environ 350 tonneaux, qui étoit parti de Batavia depuis quarante-un jour, qui nous dit qu'il n'y avoit point d'autres nouvelles de Hollande que celles qu'on en avoit apportées auparavant. Ils dirent de plus que les Jonques de Coxinga de Tywan piratoient sur la côte de la Chine, & qu'ils prenoient tout ce qu'ils pouvoient.

Le 25 dudit mois, les Interpretes vinrent à bord pour nous signifier que le vent étant au Nord, il nous faloit preparer à partir dans un ou deux jours, & nous prierent de leur dire ce dont nous avions besoin, ce que nous fimes, après quoi nous nous preparames pour mettre à la voile.

Le 26 dudit mois au matin, deux Secretaires d'Etat, & le Magistrat de Nanguasacque, avec les Interpretes ordinaires, vinrent à bord & nous apporterent dans plusieurs bateaux toutes les provisions de bois, d'eau, de ris &c. dont nous avions besoin. Nous reglames tous nos comptes, & ayant convenu de part & d'autre, nous leur fimes une quittance finale pour tout ce que nous leur avions livré: après quoi les Secretaires me réexaminerent & me firent plusieurs questions touchant notre païs, notre Roi, la Hollande, la France, &c. auxquelles j'avois répondu auparavant. Mais ils m'en firent une de plus, qui étoit, que puisqu'il y avoit quarante-neuf ans que nous n'avions point été parmi eux, à cause, disions-nous, des guerres civiles qui avoient duré près de vingt ans, & de celles que nous avions eu deux fois avec les Hollandois, nous n'avions pourtant pas laissé d'avoir commerce avec Bantam, pourquoi ne l'avions nous pas eu aussi avec le Japon? Je répondis, que l'Angleterre avoit continué le commerce avec Bantam, principalement pour le poivre qu'on achetoit annuellement avec ce qu'on envoyoit d'Angleterre, & qu'on fai-

soit

soit les remises tout d'abord, ce qui se pouvoit faire avec un petit fonds; mais qu'elle n'auroit pas pu continuer directement celui du Japon, sans avoir un établissement dans plusieurs endroits de l'Inde, comme à Tonquéen, Siam, Cambodia, & Tywan; lesquels differens Comptoirs exigeoient un fonds de vingt tonnes d'or, que la Compagnie avoit resolu de mettre à part pour fournir telles marchandises qui étoient propres pour ce païs-là; & qu'outre l'équipement de plusieurs Vaisseaux, il est difficile de se determiner à hazarder une somme si considerable; que cette affaire demandoit du tems, une paix, & autres motifs avantageux, & que jusqu'alors ils n'en avoient point trouvé de pressant; & que c'étoit là, à ce que je croyois, les raisons qui avoient porté notre Compagnie à poursuivre ce voyage. Ils parurent contents de cette réponse. Ils me dirent ensuite, que le vent étant bon, nous ayant fourni de tout ce que nous avions demandé pour notre subsistance jusqu'à Bantam, ce qui s'étoit fait selon la civilité dont les Japonnois sont capables, il nous faloit partir le lendemain; qu'ils nous renvoyeroient nos bateaux & toute notre munition; & que sur-tout nous partissions tranquillement, sans tirer le canon dans la jurisdiction de l'Empereur du Japon, ce que nous leur promimes de faire. Après je leur demandai si nous pouvions arborer notre pavillon? Ils me répondirent que nous le pouvions, pourvu qu'il n'y eût point de croix; que notre croix leur faisoit de la peine, vu la ressemblance qu'elle avoit avec celle de Portugal. Sur la demande que je leur fis, si nous pourrions revenir après la mort de notre Reine? ils me répondirent, que peut-être nous le pourrions, si les Hollandois, & plusieurs Chinois, faisoient pleinement voir à l'Empereur que nous étions brouillés avec le Portugal; mais qu'ils ne pouvoient pas nous assurer que nous serions reçus; qu'ainsi notre plus court étoit de ne point revenir; car les ordres de l'Empereur sont, suivant la maniere de

par-

parler du Japon, comme la sueür qui sort de la main où du corps d'un homme, & qui n'y revient jamais; les ordres de l'Empereur ne souffrent point de changement. Ils demanderent aussi pourquoi nous, qui étions de la Religion Reformée, nous mariïons avec ceux de la Religion Romaine, puisque la femme étant pour ainsi dire maitresse de l'inclination de son mari, l'engage ordinairement à embrasser sa Religion? Je répondis, que c'étoit la coutume en Europe, où chaque parti suivoit ses propres sentimens, sans que cela causât le moindre changement dans le général de la nation. Je les priai de me donner quelque réponse par écrit, pour la satisfaction de la Compagnie que nous servions; mais ils me dirent qu'ils n'avoient point ordre de l'Empereur de nous en donner, & que ce qu'ils nous avoient dit de bouche étoit suffisant. Ils demanderent après cela si notre Agent avoit à Bantam le même pouvoir que le General Hollandois avoit à Batavia, quel étoit son nom, & combien il y avoit ordinairement d'Anglois à Bantam? Je repondis, que l'Agent avoit un souverain pouvoir sur les Anglois de Bantam; que pour ce qui est de leur nombre, ils étoient plus ou moins, suivant la quantité de Vaisseaux qui y venoient: je dis de plus, que les Hollandois qui étoient aux Indes, faisoient communément la guerre contre plusieurs nations & se fortifioient par-tout; mais que pour nous, nous étions paisibles & n'étions venus que pour le commerce. Ils nous promirent qu'aucun des six Vaisseaux Hollandois ne sortiroit du port, de deux mois; qu'ils esperoient que dans moins de tems nous arriverions à Bantam; & qu'ainsi nous ne rencontrerions pas nos ennemis: après quoi ils nous souhaiterent un heureux voyage & une longue vie: ainsi après les avoir remerciés des faveurs que nous en avions reçu, & après avoir fait pour eux les mêmes souhaits qu'ils avoient fait pour nous, nous partimes avec une grande civilité exterieure, & une repugnance apparente, de ce que nous

n'avoions

n'avions pas obtenu de l'Empereur la permission d'y établir un commerce. Dieu veuille, pour la sureté des biens de l'honorable Compagnie, de nos vies, & de nos libertés, nous accorder sa protection en quelque endroit que nous soyons contraints d'aller, en sortant d'un païs où les ordres severes de ses habitans ont rendu notre sejour très desagréable.

Le 27 dudit mois, le Secretaire qu'on appelle maintenant la seconde personne, accompagné d'un autre Grand du Païs & de plusieurs Interpretes, vint à bord vers les sept heures du matin: toute notre munition & nos bateaux vinrent aussi dans le même tems. Ils me dirent que le vent étant bon, il nous faloit partir; qu'au reste on nous rendroit nos bateaux & tout ce qui nous appartenoit: en effet, ils ordonnerent qu'on nous livrât tout, excepté la poudre; que nous ne l'aurions que quand nous serions sortis du port; qu'on ne l'avoit point non plus rendue aux Hollandois ni aux Chinois, quoiqu'on leur eût rendu toutes les armes; & qu'à la poudre près, ils nous rendroient incontinent de tout, pour notre satisfaction & pour plus grande diligence. Ils me dirent d'ordonner incessamment de lever nos ancres, ce que je fis; & nous fumes à la voile vers les deux heures. Ils nous chargerent de ne point tirer de canon, ni dans le port, ni en mer, pendant que nous serions sur la côte du Japon; & que si le vent contraire nous repoussoit, nous tâchassions de revenir à Nanguasacque; mais qu'en entrant nous ne tirassions point le canon; qu'autrement nous devions nous attendre à être traités comme ennemis, & que tout le Païs avoit ordre de nous regarder comme tels, si nous le faisions. Je promis d'obeïr à leurs ordres, & je les remerciai fort des graces & du secours que nous en avions reçu, avec assurance, qu'étant sorti du port, nous ferions voile vers la côte de la Chine: alors, après nous avoir souhaité un bon voyage, ils retournerent dans leurs bateaux, & dirent qu'ils vouloient nous accompagner jusques hors de leur port, d'où nous ne sortimes que par le moyen d'en-

d'environ quarante bateaux Japonnois, qu'ils envoyerent querir pour nous remorquer, parce qu'ils s'apperçurent qu'il ne faisoit que fort peu de vent. Pour tout pavillon nous n'arborames qu'une flamme rouge & blanche du perroquet. Vers les trois heures nous étions déja à environ quatre milles de Nanguasacque; le vent étant contraire, ils nous dirent que nous pouvions mouiller, comme les Hollandois; mais que nous ne manquassions pas de partir lorsque le vent seroit bon : ils voulurent laisser notre poudre dans des bateaux, avec deux Interpretes, & une garde pour nous accompagner jusques en mer; & après nous avoir souhaité derechef un bon voyage, ils retournerent avec la plus grande partie de leurs bateaux & de leurs gardes dont le nombre se montoit pour le moins à 5000 hommes, outre les spectateurs qui étoient venus de la campagne & de la ville pour nous voir partir.

Le 28 dudit mois, les Interpretes vinrent à bord vers les deux heures du matin, & nous dirent, que puisque le vent étoit bon, il nous faloit partir. Nous leur dimes que nous étions prêts de le faire, mais que comme nous étions étrangers, nous les priïons de nous permettre d'attendre le jour; que sans manquer nous leverions l'ancre à la pointe du jour; ils nous livrerent notre poudre, & vers les cinq heures nous fumes à la voile, ayant un petit vent de Nord-Est. Nous primes congé d'eux, & Dieu merci nous nous tirames de leurs griffes, au grand contentement de chacun de nous, après avoir été dans des frayeurs continuelles pendant trois mois que nous avions été dans leur port; dans lequel tems, à ce qu'ils nous dirent, il n'y étoit venu en tout que douze Jonques, savoir huit de Batavia, deux de Siam, une de Canton, & une de Cambodia, & six Vaisseaux Hollandois de la Compagnie. Ils n'en eurent point de Tywan, parce que l'année precedente on avoit mis un prix sur leur sucre & sur leurs peaux; & on avoit dessein d'en agir de même avec toutes les autres nations, & de

mett-

mettre aussi un prix sur toutes les marchandises qu'on apporteroit dans leur port; si cela est, il y en a peu qui veuillent rechercher les leurs, sur-tout à des conditions si inégales.

SIMON DELBOE.

HAMOND GIBBEN.

GUILLAUME RAMSDEN.

FIN.



TABLE DES MATIERES.

Les chiffres Romains I. II. III. *désignent les Tomes; la lettre* P. *les Preliminaires; & les chiffres Arabes indiquent les pages du corps de l'Ouvrage.*

A.

Ari-

B.

C.

Cor-

Em-

F.

Four-

G.

H.

I.

L.

L.

Le-

M.

N.

O.

P.

Q

R.

S.

T. TAI-

T.

V.

Vaiss-

FIN.









